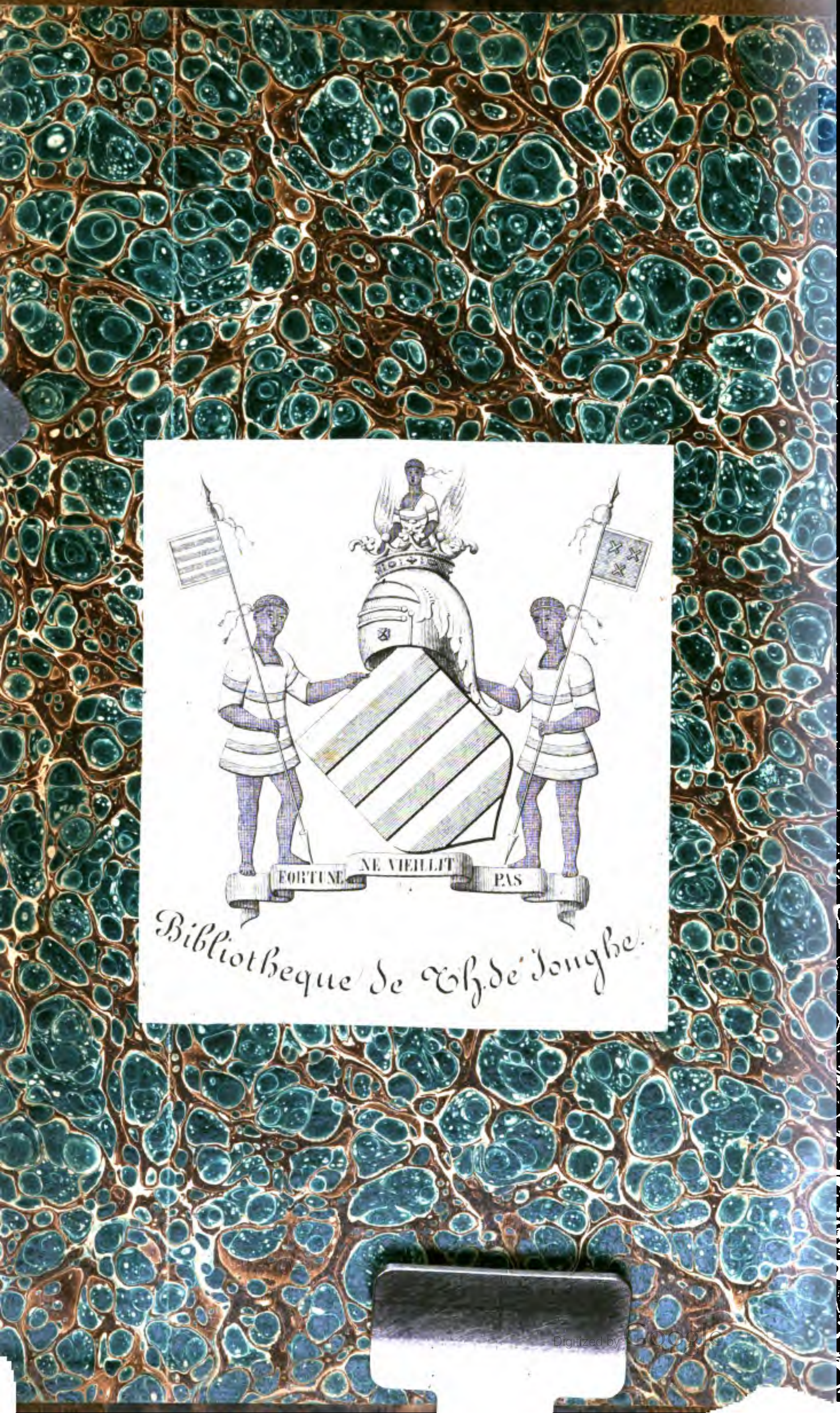



FORTUNE
NE VIEILLIT
PAS
Bibliotheque de Ch. de Jonghe.



ŒUVRES

DU COMTE

DE TRESSAN.

ROLAND FURIEUX. — I.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

DU COMTE

DE TRESSAN,

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES,

PAR M. CAMPENON,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

ÉDITION REVUE, CORRIGÉE, ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES;

ORNÉE DE GRAVURES D'APRÈS LES DESSINS DE M. COLIN.

TOME V.



PARIS,

NEPVEU, PASSAGE DES PANORAMAS, N° 26.

AIMÉ-ANDRÉ, QUAI DES AUGUSTINS, N° 59.

M DCCC XXII.

AVERTISSEMENT

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION DU ROLAND FURIEUX.

M. de Tressan dit lui-même, dans son abrégé de la vie de l'Arioste, qu'il était à la fin de son quinzième lustre, lorsqu'il commença la traduction de l'*Orlando Furioso;* il l'achéva en moins d'un an : aussi se ressent-elle de l'âge du traducteur et de la précipitation qu'il a mise dans ce travail. Agréable et facile comme ses autres productions, elle offre plus souvent des négligences, des incorrections, des répétitions : on y rencontre en outre un assez grand nombre de contre-sens, qu'avec un peu plus d'attention l'auteur aurait sans doute pu éviter, ou qu'il eût reconnus et corrigés, s'il eût mis la dernière main à son ouvrage.

Lorsque nous avons annoncé, dans le prospectus de cette édition des œuvres complètes de M. de Tressan, que la traduction du Roland Furieux serait collationnée avec soin sur le texte italien, nous croyions n'avoir

qu'à faire disparaître quelques-uns de ces contre-sens qui avaient été reprochés à l'auteur, quand sa traduction fut publiée. Mais il nous est arrivé, ce qui arrive lorsqu'on met le marteau dans un ancien édifice; on est souvent entraîné à des réparations qu'on n'avait pas prévues. Les passages que le traducteur avait mal compris ou mal rendus, se sont trouvés assez nombreux, pour nous forcer à multiplier nos corrections plus que nous ne nous l'étions proposé.

Par cette expression, *passages mal compris ou mal rendus*, nous n'entendons pas ceux dans lesquels M. de Tressan s'est volontairement écarté de son modèle : car, dans beaucoup d'endroits du poëme, tels que l'histoire des Amazones, celle de Richardet et Fleur d'Épine, la nouvelle de Joconde, etc., etc., le traducteur s'est mis entièrement à son aise; il ajoute, il retranche, il paraphrase plutôt qu'il ne traduit; il met sa pensée à la place de celle de l'auteur; et, ce qu'on excuserait difficilement, il substitue quelquefois un style précieux et maniéré à l'expression vive et franche du poëte. Comme c'était l'ouvrage de M. de Tressan que nous avions annoncé au public, nous avons dû laisser subsister ces infidélités volontaires : elles sont restées sous sa responsabilité.

Mais, quant aux contre-sens véritables, à ceux dans lesquels le traducteur, en voulant traduire exactement son auteur, lui fait dire ce qu'il n'a pas dit, et souvent même le contraire de ce qu'il a dit, l'engagement que nous avions pris dans notre prospectus de collationner

la traduction sur le texte italien, nous faisait un devoir de les corriger (1).

N'osant toutefois nous en rapporter à nous-mêmes sur ce qui devait être regardé comme contre-sens dans une traduction qui, en général, jouit de l'estime publique, et pour ne pas nous exposer à mettre des fautes réelles, à la place de fautes imaginaires, nous nous sommes aidés, dans ce travail ingrat, de la traduction de l'Arioste, qui a paru sous les noms de MM. Panckoucke et Framery, et qui est presque par-tout d'une grande fidélité.

Nous avons cru pouvoir aussi retoucher le style, lorsqu'il nous a paru trop incorrect; mais nous l'avons fait avec réserve, en nous attachant à conserver le mérite principal de la traduction; c'est-à-dire, la facilité, la grace, et une sorte de naïveté, qui, malgré ses défauts, la font encore aujourd'hui réimprimer et lire, de préférence à d'autres traductions plus correctes et plus fidèles. Nous espérons qu'on nous pardonnera cette liberté, avec d'autant plus de raison que M. de Tressan

(1) Nous avons relevé dans les notes plusieurs de ces contre-sens, non, comme on le pense bien, dans l'intention de déprécier un auteur que nous réimprimons, mais pour justifier la liberté que nous avons prise de changer quelques endroits de son ouvrage. On jugera, d'après ces notes qu'il nous eût été facile de multiplier, combien M. de Tressan se faisait illusion, lorsqu'il se félicitait (discours préliminaire, page xv), de ne s'être jamais écarté du véritable sens de son auteur.

n'est point un auteur classique dont les fautes même doivent être respectées, et que d'ailleurs la plupart de ces fautes pouvant être mises sur le compte de l'imprimeur (1), notre travail a eu plutôt pour objet de rétablir le texte que de le corriger.

---

(1) L'édition in-8° de 1788, sur laquelle toutes les éditions nouvelles du Roland Furieux paraissent avoir été réimprimées, fourmille de fautes de toute espèce, qui ne peuvent être imputées qu'à l'imprimeur. Nous en indiquerons ici quelques-unes entre mille autres, toujours dans la vue de justifier les changements que nous nous sommes permis de faire au texte du traducteur.

On lit dans cette édition, au chant douzième (page 280 de notre édition) : « Il (Roland) comptait même porter ses re« cherches jusque dans la Lybie. En traversant la mer d'Alle« magne, son oreille fut frappée par une voix plaintive ; il « s'avança promptement, et vit un chevalier, etc. » Il est impossible d'imaginer ce que fait là la mer d'Allemagne, ni comment, en traversant cette mer, on peut entendre une voix plaintive, etc. En recourant au texte italien, nous avons reconnu qu'il fallait lire « la mer d'Espagne (*il mar di Spagna*), » au lieu de « la mer d'Allemagne; » et ponctuer ce passage de cette manière : « Il comptait même porter ses recherches jus« que dans la Lybie, en traversant la mer d'Espagne. Tandis « qu'il était occupé de ce projet, son oreille fut frappée, etc. » Cette faute qui a été copiée dans les éditions les plus récentes, tout étrange qu'elle est, ne peut être attribuée à M. de Tressan. Il en est de même de celles-ci et de beaucoup d'autres : « Sicile » pour « Syrie (chant dix-huitième, page 21); » « roi d'Andologie » pour « roi d'Andalousie (ib. p. 43); » « quand vous seriez l'un et l'autre des murs; » au lieu de « quand cha-

L'Arioste, tout en se jouant, comme on l'a dit, *de son art, du lecteur, de lui-même* (1), n'oublie pas, suivant le précepte d'Horace, de mêler l'utile à l'agréable : presque toutes ses fictions ont un but moral; ses personnages des deux sexes sont représentés dans son poëme sous des couleurs qui nous les font aimer ou haïr, selon que leurs actions sont conformes ou contraires aux lois de l'honneur; par-tout il poursuit de son indignation le vice et la déloyauté : les faiblesses même de ceux de ses héros qu'il affectionne le plus trouvent une prompte et sévère punition. C'est ainsi que Roland perd la raison, pour s'être abandonné à une passion qui lui fait négliger ses devoirs comme chrétien et comme sujet; ainsi Roger conçoit à peine la pensée d'être infidèle à sa chère Bradamante, qu'il se voit privé de l'anneau enchanté et de l'hippogriffe. Les commentateurs italiens, non contents de relever ce mérite dans leur auteur favori, se sont attachés à découvrir, dans les moindres actions de ses héros, un sens moral et allégorique, auquel vraisemblablement il n'a lui-même jamais songé. Par exemple, si Astolphe, au moment de monter sur l'hippogriffe (chant XXIII), remet à sa cousine Bradamante, son cheval Rabican, ses

---

cun de vous serait un dieu Mars (*se l'uno e l'altro di voi fosse Marte,* chant vingt-septième); » « la vue basse » pour « le yeux baissés, » etc., etc.

(1) Delille, poëme de l'Imagination, chant cinquièm

armes, et la lance d'or dont il s'était emparé après la mort d'Argail, c'est, nous dit Fornari, pour nous apprendre que l'homme qui veut parcourir le monde, pour s'instruire et étudier les mœurs des peuples, doit commencer par mettre de côté tout ce qui pourrait embarrasser ou retarder sa marche. Un autre commentateur voit, dans l'aventure du géant Caligorant qui se laisse prendre dans ses propres filets, l'histoire allégorique d'un fameux hérétique qui vivait du temps de l'Arioste, et qui, après avoir enveloppé ses compatriotes dans les filets d'arguments captieux, avait fini par abjurer ses erreurs; allégorie, qui d'ailleurs manquerait de justesse, puisqu'on peut dire qu'un hérétique, qui renonce à ses erreurs, échappe à ses propres filets, plutôt qu'il ne s'y laisse prendre.

Quoi qu'il en soit, cette manie qu'ont quelques commentateurs de vouloir trouver un sens allégorique à toutes les inventions de leur auteur, ne peut que détruire l'illusion, et refroidir l'intérêt, en rappelant sans cesse que les héros dont on admire les exploits, ou plaint les infortunes, sont des êtres imaginaires, lorsque le triomphe du poëte est de le faire oublier. On trouve toutefois de véritables allégories dans le Roland furieux; mais ces allégories, à l'exception peut-être de celle de ce monstre sculpté sur la fontaine de Merlin (chant XXVIe), et dans lequel les commentateurs ont reconnu les uns l'avarice, les autres la superstition, sont aussi claires qu'ingénieuses; et lorsque l'auteur ne les explique pas lui-même, c'est qu'elles n'ont pas besoin d'explication.

Nous nous sommes donc bien gardés de vouloir tout expliquer à l'exemple des commentateurs. Mais l'Arioste fait de fréquentes allusions à des traits de la fable ou de l'histoire, à des évènements contemporains; il cite des personnages connus de son temps, et dont plusieurs aujourd'hui sont oubliés; enfin, son poëme est rempli d'imitations des anciens. Nous avons pensé que de courtes notes, qui expliqueraient ces allusions, feraient connaître ces personnages, et indiqueraient la source de la plupart de ces imitations, pourraient être de quelque utilité au lecteur, en lui épargnant des recherches auxquelles il ne pourrait se livrer sans interrompre une lecture attachante. Tel est l'objet des notes que nous avons jointes au Roland Furieux. Nous les avons signées d'un P, comme dans les autres volumes de cette édition de Tressan, pour les distinguer de celles de l'auteur: mais nous devons prévenir qu'elles sont, en grande partie, traduites et abrégées de Hoole, traducteur anglais de l'Arioste, qui lui-même les a tirées des commentateurs italiens.

L'Arioste, ayant un grand nombre de personnages à faire agir, un plus grand nombre d'aventures à raconter, passe incessamment d'un sujet à un autre; il commence, quitte, reprend, interrompt de nouveau une histoire avant de la terminer. Cet art qui était nécessaire dans une composition si vaste, et formée de tant de parties diverses, a d'ailleurs l'avantage de piquer la curiosité et de soutenir l'attention. Cependant ces fréquentes interruptions embarrassent quelquefois le lec-

teur, qui ne sait comment se retrouver dans ce labyrinthe, lorsqu'il veut suivre le héros qui l'intéresse, voir la conclusion de l'aventure qui l'amuse; et à cet égard tout secours manquait dans la traduction de M. de Tressan. Nous y avons suppléé dans cette édition, en mettant un sommaire en tête de chaque chant, en ajoutant à la fin de l'ouvrage une table des matières très détaillée, enfin en indiquant, par des notes de renvoi, le chant où le héros que le poëte abandonne momentanément doit reparaître, celui où l'histoire qu'il interrompt sera reprise et continuée. P.



 onsieur,

Frère du Roi. (*)

Monseigneur,

C'est avec autant de confiance que de respect, que j'ose mettre aux pieds de mon auguste Grand-Maître la traduction exacte du célèbre poëme de l'Arioste, précédée de l'extrait de

---

(*) Aujourd'hui S. M. Louis XVIII.

ceux du Boyardo et du Berni (*); c'est au grand Prince qui s'occupe avec succès à conserver dans la Noblesse Française l'ancien esprit de la Chevalerie, qu'il m'est bien honorable & bien cher de dédier ce faible ouvrage de ma vieillesse.

La permission que vous me donnez de vous l'offrir, Monseigneur, est une suite de la protection dont la feue Reine, Monseigneur le Dauphin & le Roi de Pologne m'ont honoré pendant une longue suite d'années. Admis dans leur société intime, Monseigneur le Dauphin me fit admirer dès son enfance un génie élevé dont la lumière s'étendait sur toutes les connaissances; les saisissant avec rapidité, son imagination féconde et brillante se soumettait cependant aux sages lois de la discussion.

(*) Roland l'Amoureux; cet extrait termine le 4e volume de cette Edition des oeuvres de Tressan. P.

une étude immense, un goût exquis, une justice éclairée, le flambeau de la religion, celui de la sagesse, le rendirent de bonne heure bien supérieur à ceux qu'il admettait près de lui. Nous n'eussions jamais osé lui parler qu'avec timidité, si la bonté, la gaieté, les charmes répandus dans sa conversation n'eussent rassuré, n'eussent attaché notre coeur autant qu'il se soumettait notre esprit.

Ah! Monseigneur, vous avez adouci l'amertume des larmes que, jusqu'à mon dernier soupir, je verserai sur son tombeau! Le protecteur que j'adorais renaît pour la France dans ses Augustes Fils; je viens de peindre ce que nous admirons en vous, ce que vous nous faites respecter et aimer, en rappelant la mémoire de votre auguste Père; vos bienfaits, Monseigneur, votre protection sont le soutien et la consolation des derniers jours de son ancien

serviteur : c'ést à ses mânes sacrés, c'ést au digne Fils de ce grand Prince, qu'accablé par les regrets et par les ans, mes mains tremblantes osent offrir cette traduction dont il n'eût point dédaigné l'hommage.

Je suis, avec le plus profond respect,

de Monseigneur,

Le très humble, très obéissant
et très attaché Serviteur,

Le Comte de Tressan,

Lieutenant-général des armées du Roi,
et Commandeur de l'Ordre de Saint-Lazare.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Plusieurs personnes, dont le pouvoir est absolu sur mon esprit et sur mon cœur, se sont réunies pour me faire entreprendre la traduction de l'*Orlando Furioso*. Je sens combien il est téméraire, et surtout à mon âge, d'essayer de rendre en prose française un poëme sublime et charmant. L'Arioste, également harmonieux et fécond, laisse voler sa brillante imagination, embrasse tous les genres, saisit tout ce qui l'amuse, et varie tous ses chants, depuis l'héroïsme d'Homère jusqu'à la plus folle des plaisanteries de Lucien.

On courrait risque de tomber dans bien des écueils et quelquefois dans une triste monotonie, si l'on s'attachait à faire une version littérale, et si l'on ne se permettait pas même de supprimer quelquefois ce qu'il est facile de voir que le poëte n'a placé que pour remplir le cadre de l'espèce de strophe à laquelle il s'est assujetti.

Je crois n'avoir pas besoin de m'excuser sur ce que je me suis écarté, pendant peu de moments, de mon auteur, dans la traduction de quelques passages que le célèbre Métastase, toujours noble et modeste, ne se permettrait pas de nos jours.

Ceux qui prétendraient trouver une version scrupuleusement exacte dans ce que je vais essayer d'écrire, feront très bien de me condamner d'avance: je les avertis moi-même que je ne prétends qu'à faire une traduction approchante, s'il m'est possible, de ce poëme divin, et d'en être avoué par des Italiens qui connaîtront le ton et l'esprit de la langue française.

Peut-être quelques critiques rigoureux trouveront-ils encore que ma prétention est trop forte en me servant du mot de *traduction;* mais je ne disputerai pas contre eux.

C'est uniquement pour vous que j'écris, dirai-je comme mon auteur, hommes d'un goût éclairé, femmes aimables et spirituelles! vous qui m'ordonnez de vous présenter en français l'*Orlando Furioso;* vous qui jugerez, d'après les muses et les graces, le faible ouvrage d'un vieillard! Mais je dois auparavant vous rendre compte de la marche que j'ai cru devoir suivre, pour ne pas m'écarter de celle de mon auteur, et je vais m'ex-

pliquer devant vous sur ce que j'entends, bien ou mal, par le mot *traduire*.

J'imagine donc que traduire un ouvrage, et surtout le poëme d'un auteur tel que l'Arioste, c'est s'élever et s'attacher, autant qu'il est possible, à saisir son ton, à s'imprégner de son génie, à suivre la marche de ses idées; c'est faire tous ses efforts pour faire passer d'une langue à l'autre le vrai sens de l'auteur et le caractère de son ouvrage. Je ne sens que trop que, pour répondre à cette idée, il faudrait rendre énergie pour énergie, sentiment pour sentiment, fleurs pour fleurs, et gaieté pour gaieté : je suis bien loin d'atteindre à cette perfection, et je serai toujours bien au-dessous du poëte ferrarais; mais du moins j'ose espérer que les gens éclairés d'Italie, ainsi que ceux de France, auxquels la langue italienne est familière, me sauront quelque gré de ne m'être jamais écarté du véritable sens de mon auteur; ils auront la justice de ne pas exiger de moi qu'une prose française atteigne à l'élévation, à l'harmonie, aux charmes de la poésie italienne; ils retrouveront les mêmes images; et, lorsqu'ils les verront décolorées dans ma copie, ils me plaindront de n'avoir pu charger ma palette des brillantes couleurs qu'un Raphaël, un Titien, un Corrége savait broyer et préparer pour la sienne.

J'ose espérer aussi que ceux de mes compatriotes, qui ne connaissent pas encore les charmes de la poésie italienne, auront une idée plus approchante de l'*Orlando Furioso*, que celle qu'ils s'en sont formée jusqu'à ce jour, et c'est un moyen de les animer à se mettre en état de lire ce poëme charmant dans sa langue.

Toutes les discussions dont je pourrais rendre compte au sujet de l'*Orlando Furioso;* toutes celles que je pourrais faire moi-même, me paraissent inutiles et décidées par un seul fait : tout homme d'esprit et de goût, qui lit ce poëme depuis son existence, le relit en y trouvant de nouveaux charmes, et il ne le quitte jamais sans l'espérance et le desir de le relire encore.

●●●●●●●●

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Il est absolument nécessaire, pour avoir l'intelligence de l'*Orlando Furioso*, de connaître un peu les ouvrages des poëtes et des romanciers qui parlent de Roland. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer les lecteurs aux deux tomes de la *Bibliothèque des Romans des mois de novembre et décembre* 1777. Ils y trouveront l'extrait de plusieurs auteurs qui célèbrent les exploits de ce fameux comte d'Angers, neveu de Charlemagne, qu'ils disent être fils de Milon, comte d'Anglante, et de Berthe, sœur de cet empereur.

Le plus singulier des ouvrages qui précédèrent l'*Orlando Innamorato* de Mathieu-Marie Bojardo, comte de Scandiano, c'est le poëme de Lodovico Pulci, intitulé *il Morgante*. L'extrait que l'on trouve de cet ouvrage dans le tome du mois de novembre, que nous venons de citer, est plein de cette érudition également agréable et sûre, qui semble se cacher sous les fleurs dans les extraits du Pulci, du Bojardo, du Berni et de l'Arioste. Nous desirons que les lecteurs de cette traduction exacte de l'*Orlando* aient recours à l'ouvrage qui peut le mieux les éclairer et leur plaire; il en coûte cher à mon cœur de n'oser rendre un hommage public à l'auteur de ces extraits, pour lequel je partage la reconnaissance que lui doit le public.

Nous nous croyons cependant obligés de donner une légère

idée des derniers poëtes italiens, qui chantèrent les exploits de ROLAND, de RENAUD et de ROGER, à ceux qui ne seront pas à portée de lire tout ce que l'aimable et savant auteur des extraits, que je viens de citer, a rassemblé sur ce sujet.

Le poëme de l'Arioste semble n'être qu'une suite de celui du Bojardo; le beau génie du premier auteur paraît s'être captivé d'abord à suivre la marche et les idées du second : mais bientôt, prenant un vol plus rapide, il s'élève au-dessus de son sujet, et sa fertile et brillante imagination répand sur tout son ouvrage une noblesse, une variété et des beautés bien supérieures à celles du Bojardo (1); il paraît aussi que ce n'est qu'au projet de traduire l'*Orlando Furioso*, que nous devons la traduction libre que l'ingénieux M. le Sage a faite de l'*Orlando Innamorato*, qu'il était absolument nécessaire d'avoir lu, pour avoir l'intelligence du poëme de l'Arioste, et connaître les personnages qu'il y met en action.

Mathieu-Marie Bojardo, comte de Scandiano, mort gouverneur de Reggio, était savant pour son siècle : il aimait la poésie; et le goût dominant de son temps pour les romans de chevalerie se joignant à celui qu'il avait pour les ouvrages des anciens, il se crut l'acquis et les talents nécessaires pour composer un poëme d'un genre mixte entre le merveilleux qui règne dans l'Iliade et l'Énéide, et l'exagération qui domine dans la narration des anciens romans : ce poëte avait trop présumé de ses forces et de la durée de ses jours : il mourut en laissant son ouvrage très imparfait. Un Vénitien, nommé Niccolò Agostini, entreprit d'achever l'*Orlando Innamorato;* il ajouta trois chants très inférieurs aux premiers, et donna l'édition de ce poëme telle qu'il l'avait préparée.

---

(1) Un grand prince, que le respect m'empêche de nommer, m'a fait l'honneur de me dire à ce sujet : « Toutes les continuations qu'on a faites « des ouvrages renommés ont paru toujours plus faibles que le commen- « cement, et j'en admire d'autant plus la supériorité de l'*Orlando Furioso* sur l'*Orlando Innamorato*. » (Note du traducteur.)



Francesco Berni crut avoir les mêmes droits qu'Agostini à s'emparer de l'*Orlando Innamorato* : il retoucha tout le poëme, tel qu'il était alors ; il y joignit sa propre invention, et l'embellit par des vers bien plus élégants et plus harmonieux que ceux d'Agostini : mais ce poëte, se livrant trop à la bouffonnerie licencieuse et souvent du plus mauvais ton, qu'il avait portée dans ses autres ouvrages, au point d'avoir donné son nom aux poésies burlesques qui parurent après lui, s'éloigna souvent de la manière et du ton noble du Bojardo (1).

Cependant, les Italiens ont presque tous donné la préférence au travail du Berni sur celui d'Agostini ; son imagination souvent gaie jusqu'à la folie, la finesse et l'agrément de son expression, et surtout l'harmonie, caractère de la poésie, aussi nécessaire qu'il est sublime, ont constaté sa supériorité sur le poëte vénitien.

C'est l'ouvrage du Berni, imprimé pour la première fois en 1542, dont M. le Sage a fait une traduction libre et fort abrégée ; c'est le même qu'on a réimprimé en 1778 dans sa langue maternelle. L'Arioste était trop supérieur aux poëtes dont je viens de parler, pour s'abaisser à retoucher l'ouvrage du Bojardo. On pourrait imaginer différents motifs au parti qu'il prit de ne donner son poëme, que comme une suite de l'*Orlando Innamorato* : peut-être fut-il bien aise de montrer combien il pouvait s'élever au-dessus de tous ceux qui l'avaient précédé ; peut-être crut-il plaire à son siècle en donnant un nouvel éclat à l'espèce de poésie à laquelle le Pulci et le Bojardo l'avaient accoutumé ; peut-être aussi fut-il entraîné par le desir qu'il avait de plaire à ses maîtres ; et quoique l'illustre maison d'Este n'eût pas besoin de mêler une fable à la splendeur et à l'antiquité de son origine, l'Arioste crut en augmenter le lustre en

(1) On peut opposer à ce jugement, qui paraît bien sévère, celui que Ginguené a porté sur l'*Orlando Innamorato* refait par le Berni ; voyez Histoire littéraire d'Italie, tome IV, pages 524 et 525. P.

la faisant descendre de Roger et de Bradamante, et par conséquent d'Hector et des anciens rois de Phrygie.

Après avoir fait connaître les auteurs et les ouvrages antérieurs, ou contemporains de l'Arioste, nous devons à nos lecteurs de leur donner une idée préliminaire de la naissance, des emplois et du caractère du grand poëte, dont nous avons traduit l'ouvrage. La vie de tous ceux qui portent l'excellence dans leur art est toujours intéressante; la fiction fut trop embellie par l'Arioste, il contribua trop à perfectionner le goût en Europe, pour que nous n'aimions pas à connaître l'auteur qui nous en donna les plus charmantes leçons.

ABRÉGÉ

DE LA VIE

DE L'ARIOSTE,

EXTRAIT

DE SIMON FORNARI, DE L'ABBÉ PEZANA, ETC. (1)



LODOVICO Ariosto naquit d'un sang illustre en

(1) Le portrait de l'Arioste que nous offrons ici a été gravé sur cuivre par un nouveau procédé, qui nous a permis de le faire imprimer avec le texte; il est dessiné d'après celui que Morali a fait placer en tête de l'édition de l'*Orlando* qu'il a

Italie (1) : ses pères étaient sortis de Bologne pour s'établir à Ferrare cent ans avant sa naissance. Le comte Niccolò Ariosto son père était gouverneur de Reggio, et l'heureux époux de la belle Daria Malaguzza née d'une ancienne et noble maison de cette ville : dix enfants furent le fruit de leur union; Lodovico était l'aîné de tous : son père étant peu riche, et connaissant les heureuses et brillantes dispositions de ce fils à devenir un homme d'un ordre supérieur, ne négligea rien pour son éducation, et pour le mettre en état d'être un jour le soutien de sa nombreuse famille.

Le beau génie de l'Arioste se développa de bonne heure; mais, entraîné par l'amour de la poésie et des belles lettres, il négligea les connaissances que son père desirait qu'il possédât. Les jeux de son enfance ressemblèrent à ceux d'Ovide : il essuya souvent les mêmes reproches, et les muses s'emparèrent de celui qu'elles destinaient à suivre et illustrer leurs travaux. Plusieurs petites pièces qu'il composait, et qu'il jouait avec ses frères et ses sœurs, furent le prélude de ses ouvrages; cependant la tendre amitié qui l'unit avec Pandolphe Ariosto son parent, plus âgé que lui de quelques années et versé dans la littérature grecque et latine, lui donna l'émulation d'acquérir le riche fonds qu'on voit répandu dans ses ouvrages. Le savant Grégoire de Spolète soutint le goût que le jeune poëte avait pris pour l'instruction, et la lui rendit facile. Déja

---

récemment donnée : cet éditeur a fait de nombreuses recherches, dont il paraît résulter que ce portrait est le seul qui soit authentique.

(1) A Reggio, le 8 septembre 1474. P.

l'oraison la plus élégante que Lodovico prononça sur les règles qu'on doit suivre et l'esprit qu'on doit apporter dans ses études, fit connaître à la ville de Ferrare qu'elle élevait dans son sein un génie propre à l'illustrer; et son père jouissait du bonheur d'entendre ses compatriotes donner son fils pour modèle à leurs enfants. Lorsqu'il mourut, il laissa ce fils aîné peu riche et à la tête d'une nombreuse famille.

Ce fut dans ce même temps que l'Arioste eut aussi le malheur de perdre ce Pandolphe Ariosto, son parent et son meilleur ami. Son désespoir fut extrême; les Malaguzzi, dont il était parent par sa mère, l'arrachèrent à la douleur profonde dont il était pénétré, l'aidèrent dans les soins qu'il avait à prendre de sa famille, et l'attachèrent au célèbre cardinal Hippolyte d'Este, qui traita l'Arioste avec la distinction due à sa naissance et celle que méritaient ses sublimes talents : Hippolyte en avait trop lui-même pour ne pas connaître le prix de ceux de l'Arioste, et personne n'était plus persuadé que lui que les grands princes honorent leur vie, en protégeant ceux qui savent s'élever, par leurs lumières et leurs dons naturels, au-dessus d'une multitude qui ne leur est qu'inutile par son ignorance, et par l'indolence ou la dépravation de ses mœurs. Jules II donnait alors à l'Europe le spectacle de voir un souverain pontife, la tête plus souvent couverte d'un casque que d'une tiare; et le cardinal Hippolyte, qui sentait bouillonner dans ses veines le sang qu'il avait reçu de tant de héros, se crut en droit de l'imiter. Hippolyte combattit souvent, remporta des victoires signalées sur les Vénitiens : il se montra l'égal de son frère Alphonse, duc de Ferrare, à la tête des armées; les frères de l'Arioste combattirent souvent sous ses

ordres avec gloire; et Lodovico fut de même employé souvent par ce prince en des négociations difficiles, et dont ce favori s'acquitta toujours avec succès.

Léon X, successeur de Jules, connut tout le mérite de l'Arioste ; et ce pontife, occupé comme tous les princes de Médicis d'être le restaurateur des arts et des lettres envia, souvent ce grand poëte à la maison d'Este, à laquelle l'Arioste était et fut toujours inviolablement attaché. Quelques ennemis secrets essayèrent cependant de répandre des nuages sur la réputation de l'Arioste, et de le troubler dans la faveur dont il avait toujours joui près de ses maîtres. Quelques légères satires que l'Arioste avait faites, lorsqu'il essayait les différents genres auxquels sa muse devait s'attacher, furent le vain prétexte dont ils osèrent se servir pour répandre, sur le caractère le plus noble et le plus loyal, le vernis de la méchanceté : sept ou huit de ces satires nous sont restées, avec quelques imitations des comédies de Plaute, et cinq autres comédies de son invention qui méritèrent l'approbation de l'Italie, surtout celle qui est intitulée *i Suppositi.*

Le cardinal d'Este n'eut point l'injustice d'écouter les noirceurs inventées contre l'Arioste. Les plus célèbres auteurs contemporains n'ont pas même rapporté le prétendu mot que l'on attribue à ce prince, lorsque l'Arioste lui présenta son poëme (1). Nous conviendrons facilement que l'histoire de l'hermite, celle de Joconde et de la Coupe enchantée, auraient pu mériter

---

(1) *Signor Lodovico, dove mai avete pigliato tante coglionerie?* Voltaire, qui, comme M. de Tressan, paraît douter de cette anecdote, observe que le cardinal aurait dû ajouter : *Dove avete pigliato tante cose divine?* P.

ce mot dans un siècle où la langue italienne aurait été plus sévère; mais s'il est vrai que le cardinal Hippolyte l'ait dit, ce mot ne peut être regardé que comme une plaisanterie fort douce, sous le pontificat de Léon X, et dans le temps où les princesses de la vertu la plus rigide, telles que Marguerite, sœur de François Ier, Isabelle de Gonzague, et plusieurs autres dames célèbres, applaudissaient avec les papes et tout le sacré collége au poëme sublime de l'*Orlando Furioso*.

Il est vrai que l'Arioste, dont la complexion était délicate et affaiblie par un long travail, ne put suivre le cardinal en Hongrie, et l'on sait quel est le pouvoir que prennent à la fin sur les princes quelques flatteurs qui les servent avec assiduité: s'ils ne peuvent réussir à détruire absolument un homme estimable dans leur esprit, ils parviennent du moins, par leurs petites méchancetés répétées, à diminuer quelque chose de la bonté et de la douce familiarité dont le prince l'honore. Cependant, à son retour, Hippolyte montra toujours la plus haute estime pour ce poëte sublime; et, lorsque ce prince mourut, un an avant Léon X, le duc Alphonse son frère s'attacha l'Arioste par ses bienfaits (1), et bien

(1) Ces bienfaits se réduisaient à deux petites rentes annuelles d'environ cinq cents francs chacune; dont l'une fut supprimée avec l'impôt sur lequel elle était assise (Voyez l'Histoire Littéraire d'Italie, vol. IV, p. 356 et 357). Il paraît que si les princes de la maison d'Este honorèrent l'Arioste de leur amitié et de leur confiance, ils firent peu de chose pour sa fortune. Suivant un document authentique qui a été conservé par Tiraboschi (tom. VII della Storia della Letteratura italiana), l'Arioste, indépendamment de ces deux petites rentes, recevait du duc Alphonse un traitement de sept écus par mois,

plus encore par la bonté constante qu'il eut pour lui. Nous ignorons le nom des ennemis de l'Arioste, mais nous savons qu'il fut honoré, pendant trente ans, de la société intime de ses maîtres, et qu'il fut long-temps employé par eux dans plusieurs charges qu'il remplit toujours avec honneur.

Le Bembo, Sadolet, le cardinal Bibbiena, Paul Jove, tous les savants et les poëtes que le beau siècle de François Ier et de Léon X peut compter parmi ceux qui l'ont illustré, furent les amis de l'Arioste: il n'en perdit aucun par sa faute, et l'honnêteté de ses mœurs lui conserva ceux que sa muse et ses ouvrages lui avaient acquis.

C'est dans la pleine faveur d'Alphonse, c'est honoré de ses regrets et de ceux de tous les gens éclairés de l'Europe, que l'Arioste termina sa carrière dans la cinquante-neuvième année de son âge.

L'année 1532, qui précéda celle de sa mort, fut la plus glorieuse de sa vie, Charles-Quint l'ayant couronné lui-même des lauriers de Pétrarque, dans la ville de Mantoue (1). Il mourut dans celle de Ferrare,

---

et jouissait d'autres avantages qui étaient sans doute communs aux autres officiers de la maison du prince. *Mandato D. nostri ducis, vos magn. ejus factores generales, etc., describi faciatis in Bulletta stipendiatorum et familiarium ipsius domini doctissimum virum Ludovicum Ariostum cum salario scutorum 7, id est lib.* XXI, *quolibet mense, et cum impensa pro victu trium personarum et duorum equorum. Bonaventura Pistophilus Duc. cancell.* 23 *april* 1518. P.

(1) Ce fait est démenti positivement. Son fils, Virginio, dit dans des notes rapportées par M. Barotti : *Egli è una baja che fosse coronato :* Voyez Ginguené, Histoire Littéraire d'Italie, vol. IV, p. 373. P.

au mois de juillet 1533 (1); ses compatriotes élevèrent un monument à sa mémoire dans l'église des Bénédictins, et les muses de toutes les nations policées le couronnèrent de fleurs.

Le célèbre Titien se plut à rendre les traits et la belle physionomie de l'Arioste avec autant de force que de vérité. Il était grand et bien fait, quoique la longue habitude du travail eût un peu courbé ses épaules; ses yeux pleins de feu nous annoncent celui qui brillait dans son esprit et qui brûlait son cœur: on croira sans peine qu'il eut souvent l'Amour pour maître, et qu'il en fut bien ou mal traité tour-à-tour. Quelques évènements de sa vie rassemblés par Simon Fornari donnent lieu de soupçonner qu'il porta plus d'une chaîne; mais s'il ne fut pas le plus constant des amants, il en fut du moins le plus passionné. Il n'est aucun trait séducteur dont il ne se plaise à parer la beauté qui l'inspire, et plusieurs portraits charmants, qu'il nous présente dans son poëme, paraissent avoir été peints d'après l'image qu'il portait alors gravée dans son cœur. On reconnaît jusque dans les plus petites choses à quel point son imagination était excitée et soumise à sa passion présente. Ayant suivi son ami Niccolò Vespucci, qui le retint quelque temps au milieu de sa famille dans la maison qu'il habitait à Florence, il y devint amoureux d'une belle-sœur de son ami; et la voyant un jour broder une veste de brocard d'argent avec des filets de pourpre, l'idée des belles mains qui formaient cet ouvrage resta si présente à son amant, que même en racontant le combat sanglant de Mandricard contre Zer-

(1) *Le 6* juin 1533. Ib. p. 365, note 2. P.

bin, il compare la longue blessure que reçut ce dernier au filet de pourpre qu'il avait vu tracer par les mains d'albâtre qui l'avaient enchaîné (1).

L'Arioste était trop aimable pour n'être pas souvent heureux : on est bien tenté de croire, lorsqu'on lit le Fornari, que le charmant portrait d'Olimpe est tracé d'après celle qui le rendit père de deux fils, dont l'aîné nommé Jean-Baptiste prit le parti des armes, et dont le second nommé Virginio consacra ses études et sa vie à servir l'Amour et les Muses, comme celui dont il avait reçu le jour. L'Arioste donna tous ses soins à rendre ce fils digne de marcher sur ses traces; mais la tendresse qu'il avait pour lui ne put le déterminer à le mettre en droit de porter son nom: l'amour de la liberté l'empêcha non seulement de se plier au joug de l'hymen (2); mais il ne lui permit pas même de se rendre

---

(1) Voyez chant vingt-quatrième, page 225.

(2) Cet amour de la liberté ne tint pas contre les charmes d'Alessandra Benucci de Florence, veuve de Léonard Strozzi, gentilhomme de Ferrare. Il paraît certain que l'Arioste épousa cette veuve dans ses dernières années; et on croit que c'est à elle qu'il pensait en composant ces vers de la 41e octave du 20e chant de l'*Orlando* :

> Alessandra gentil, ch'umidi avea
> Per la pietà del giovanetto i rai.

Voyez *Elogi di Dante Alighieri, di Angelo Poliziano, di Lodovico Ariosto, e di Torquato Tasso, page* 220. *Parma, dalla Stamperia reale. M. DCCC.*

Voyez aussi le Recueil des vers composés pour la translation des cendres de l'Arioste, de l'église Saint-Benoît au palais de l'Université de Ferrare. Dans l'une des quatre inscriptions

aux vives sollicitations de ses maîtres et de Léon X, qui le pressaient d'entrer dans la simple cléricature, pour qu'ils pussent le nommer à de riches bénéfices, et l'élever peut-être aux plus grands honneurs de cet état. L'Arioste écrivit même à ce sujet :

S'à perder s'ha la libertà, non stimo
Il piu ricco capel, che in Roma sia.

Quelques infidélités que l'Arioste ait peut-être essuyées dans ses amours, nous sommes bien éloignés de chercher à l'excuser de toutes les imprécations qu'il met dans la bouche de Rodomont contre les femmes ; nous lui pardonnerions plutôt celles qu'il place dans un de ses prologues contre l'avarice : on peut être furieux, désespéré ; mais on doit pardonner à celle qu'un nouvel amour entraîne : il est atroce de vouloir briser l'autel au pied duquel on a sacrifié ; il est un peu plus excusable de se plaindre avec amertume de celle qu'un vil intérêt domine et rend infidèle : mais quiconque a consacré sa lyre et sa vie à chanter et servir l'amour et la beauté doit avoir prévu tout ce qui peut troubler son bonheur. Nous allons voir l'Arioste toujours prêt à se soumettre à sa chaîne, qu'il ne fait que secouer sans la rompre ; et son vieux traducteur se trouverait heureux de pouvoir encore l'imiter.

Non-seulement l'empereur Charles-Quint, le duc de Ferrare, celui de Milan, et la république de Venise se plurent à faire inscrire les éloges et l'approbation qu'ils donnèrent au poëme de l'*Orlando Furioso*, lorsque

---

placées à cette occasion, sur les piliers de la nef de l'église, on lisait ces mots : *Sposò Alessandra Benucci fiorentina vedova Strozzi.* P.

l'Arioste, après l'avoir porté jusqu'à quarante-six chants, le fit réimprimer en 1532 (1); mais cette première édition fut honorée pareillement par le pape Clément VII; et la révolution d'un siècle était à peine écoulée, que l'on comptait déja soixante et dix éditions de cet ouvrage. Il n'en est aucune qui ne soit décorée par les vers et les louanges des plus beaux esprits de l'Europe; nous croyons donc être en droit de nous conformer à l'opinion *del signor abate Mazea*, lorsqu'il compare ceux que l'humeur, le manque de goût ou l'injustice ont rendus les détracteurs de l'Arioste, à ces paysans grossiers qui s'étaient rassemblés pour attaquer Roland dans sa folie;

Per far al pazzo un villanesco assalto.

Nous n'avons garde de décider quel est le nom qui doit être donné au poëme de l'*Orlando;* le manque d'unité d'action met en droit les critiques de lui disputer le titre de poëme épique, quoique le tissu de l'ouvrage soit lié par des rapprochements ingénieux, et bien faciles à saisir. Eh! qu'importe, après tout, que ce poëme s'éloigne des lois rigides de l'épopée? il n'en est que plus original. Il oblige le lecteur qui lui refusera le nom d'épique, à s'efforcer d'en inventer un autre pour le caractériser; mais ce nouveau nom, malheureusement, ne pourra jamais s'appliquer à quelque autre ouvrage qui réunisse tout ce que nous aimons et admirons dans celui-ci. Nous aurons la même discrétion et la même prudence, pour ne point décider entre la *Gerusalemme* et l'*Orlando Furioso:* les esprits les plus éclairés se

(1) La première édition, commencée en 1515, avait paru en 1516 à Ferrare. Le poëme n'avait alors que quarante chants. P.



sont partagés de tout temps, et se partagent encore dans le jugement qu'ils portent sur ces deux beaux ouvrages : la plus grande louange qu'on puisse donner à tous les deux, c'est de tenir la balance dans son équilibre : cependant les lois du vrai goût sont invariables, et puisque l'un et l'autre parti trouve des raisons suffisantes pour s'efforcer de faire pencher un des côtés de la balance, nous croyons que ceux qui sont entraînés à suivre l'une ou l'autre opinion le sont beaucoup plus par le fond de leur caractère, et par le sentiment intérieur de mélancolie ou de gaieté qu'ils apportent dans cet examen, que par des raisons victorieuses qui frappent également tous les esprits véritablement éclairés. On ne pourra douter que le rajeunisseur des Amadis ne soit du nombre de ceux qui reconnaissent l'Arioste pour leur maître, puisqu'à la fin de son quinzième lustre, ce poëme enchanteur l'anime encore assez pour qu'il ose essayer de le rendre plus familier à ses compatriotes; il peut dire même que c'est de l'aveu d'Uranie qu'il rend hommage à ce poëte divin; et qu'en combattant pour la gloire de l'Arioste, il suit toujours l'étendard de Galilée, dont il va rapporter une lettre (1), que ce grand homme écrivit à son ami Francesco Ruccini. Personne ne disputera sans doute à Galilée la justesse et la force de ces grandes combinaisons qui sont la base de toutes les lois, et même de celles du goût; plusieurs géomètres transcendants de nos jours doivent nous faire sentir de quel poids doit être l'opinion de Galilée, et nous presser de croire que la justesse de l'esprit nous assure presque toujours de sa justice.

---

(1) Voyez plus loin, page XLI.

SUPPLÉMENT

A L'ABRÉGÉ

DE LA VIE DE L'ARIOSTE.

M. de Tressan, dans l'abrégé qu'on vient de lire, s'est borné à raconter le petit nombre d'évènements qui ont marqué la vie de l'Arioste. Il en a exclu diverses anecdotes qu'on trouve dans les autres biographes, soit qu'il les ait regardées comme apocryphes, soit qu'elles lui aient paru trop peu intéressantes. En voici cependant quelques-unes qui nous ont paru mériter d'être rapportées, parcequ'elles font mieux connaître ce grand poëte, ou qu'elles prouvent l'estime dont il a toujours joui dans sa patrie.

Un jour le père de l'Arioste, croyant avoir à se plaindre de la conduite de son fils, qui pouvait avoir alors vingt ans, lui fit une longue réprimande. L'Arioste parut l'écouter avec attention, mais ne répondit pas un seul mot. Après le départ du père, son frère Gabriel, s'entretenant avec lui de l'objet de cette plainte, en reçut une réponse satisfaisante, et comme il lui demandait pourquoi il ne s'était pas justifié de même auprès de leur père : C'est, dit l'Arioste, que tandis qu'il

parlait, j'examinais s'il ne pourrait pas me servir de modèle pour une comédie dont je m'occupe (la Cassaria) et dans laquelle j'introduis un père gourmandant son fils (acte V. sc. 11). Ginguené, qui rapporte ce trait, observe qu'on ne serait pas étonné de le trouver dans la vie de Molière.

En voici un autre qui figurerait bien dans celle de La Fontaine. L'Arioste aimait à se promener à pied: se trouvant à Carpi, qui est entre Reggio et Ferrare, mais plus près de Reggio, il sortit, par une belle matinée d'été, en pantoufle et en robe de chambre, sans autre intention que de faire un peu d'exercice. Chemin faisant, il se mit à composer ou à corriger quelque partie de son poëme, et ses distractions, l'entraînant plus loin qu'il ne s'était proposé, le conduisirent jusqu'à Ferrare, où il arriva le soir dans cet équipage, sans s'être arrêté en route.

Entre autres missions de confiance dont le duc Alphonse honora l'Arioste, il le chargea, en 1521 ou 1522, d'apaiser des troubles qui s'étaient élevés dans un petit pays appelé *la Garfagnana*. C'est là que lui arriva cette célèbre aventure que le Garofalo, qui a écrit une vie de l'Arioste, a racontée le premier, et qui a été répétée depuis dans toutes les vies de ce poëte. L'Arioste traversait des montagnes, suivi de plusieurs domestiques, lorsqu'il rencontra une troupe d'hommes armés qui se reposait à l'ombre. Leur mine suspecte l'engagea à s'éloigner d'eux et à presser le pas. Le chef de la troupe, Philippe Pacchione, ayant appris du domestique qui marchait le dernier, quel était ce voyageur, courut après lui, tout armé comme il était, s'excusa sur son ignorance de ne lui avoir pas fait rendre les

honneurs qu'il méritait, se félicita de l'occasion qui lui procurait le plaisir de voir le grand poëte qu'il connaissait si bien de réputation, et prit congé de lui, en lui faisant des offres de services et lui donnant des marques du plus grand respect.

L'anecdote suivante est racontée par Hoole, traducteur anglais, dans la vie de l'Arioste qu'il a mise à la tête de sa traduction. Riccoboni eut l'idée de faire représenter sur le théâtre de Venise, *la Scolastica*, comédie, que l'Arioste avait laissée imparfaite, que son frère Gabriel acheva après la mort de l'auteur, et que son fils Virginio remit tout entière en prose, et refit ensuite en vers (voy. l'art. Arioste, dans la biographie universelle). Le nom de l'Arioste attira une foule prodigieuse. Malheureusement, le grand éclat qu'a jeté le Roland Furieux a tellement éclipsé les autres ouvrages de l'Arioste, quelque mérite qu'ils aient d'ailleurs, que la plupart des spectateurs ignoraient qu'il eût composé des comédies, et ils s'attendaient à voir une pièce dont le sujet aurait été tiré du Roland. Mais ne voyant paraître ni ce paladin, ni Angélique, ni Bradamante, ni aucun autre personnage de leur poëme favori, ils prirent de l'humeur, et manifestèrent leur mécontentement avec tant de violence, que Riccoboni fut obligé de faire baisser la toile à la fin du quatrième acte.

L'Arioste était grand et bien fait; il avait de beaux traits, les cheveux noirs et bouclés, le front élevé, les yeux brillants, le teint brun, mais animé. Il joignait à ces agréments extérieurs un caractère doux des manières polies, et l'esprit le plus aimable : M. de Tressan dit qu'il fut le plus passionné des amants; il en fut aussi le plus discret. On ne connaît avec certitude le

nom d'aucune de ses maîtresses ; quoiqu'il leur ait adressé souvent des vers, quoiqu'il en parle ou y fasse allusion en plusieurs endroits de son poëme, on n'a guère à cet égard que des conjectures. On sait qu'il eut deux fils naturels, mais on ignore si ce fut de la même femme. On croit que dans les dernières années de sa vie, il épousa secrètement Alexandra Benucci, veuve Strozzi; on croit aussi qu'une des femmes qu'il aima le plus tendrement se nommait Genèvre, et que, n'osant faire connaître publiquement son nom, il s'en dédommagea en le donnant à l'héroïne d'un de ses plus touchants épisodes. On a dit (Hoole, the life of Ariosto) que c'était comme un emblème de la discrétion qu'il s'était imposée, et pour se rappeler sans cesse l'exercice de cette vertu, qu'il avait sur sa table un encrier de bronze surmonté d'une figure de l'Amour, ayant l'index posé sur ses levres, et paraissant commander le silence.



Antonio Zatta rapporte dans l'édition des œuvres de l'Arioste qu'il a donnée en 1772 que cet encrier, dont on voit ici la représentation, était alors avec sa chaise en la possession du docteur Barotti de Ferrare; cet encrier, sa maison, sa chaise et un *fac simile* de son écriture, ont été gravés dans la vie du poëte, écrite par Barotti; nous avons pensé qu'on nous saurait gré de les reproduire ici. Voici la chaise (1).



L'Arioste, qui s'est plu à décrire les beaux jardins d'Alcine, aimait à jardiner; il changeait continuellement la disposition de son petit terrain, et ne laissait pas, dit son fils Virginio, la même plante trois mois de suite dans la même place; il se connaissait cependant

(1) Un bel esprit de Ferrare en a fait le sujet d'un sonnet, qui a été publié dans le recueil des poésies composées à l'oc-

très peu en botanique, s'il est vrai, comme le dit encore son fils, qu'examinant un jour un arbuste qui lui paraissait très bien venu, il fut fort étonné de reconnaître un sureau, tandis qu'il croyait avoir planté un câprier. Il eût également aimé à bâtir, si sa fortune lui avait permis un goût aussi dispendieux; forcé de se restreindre sur ce point, il avait fait construire une maison *petite* mais *commode*, pour laquelle il composa ce distique :

Parva, sed apta mihi, sed nulli obnoxia, sed non
Sordida, parta meo sed tamen ære domus.

---

casion de la translation des cendres de l'Arioste au palais de l'université, dont nous parlerons plus bas.

LA SEDIA DELL' ARIOSTO.

Dunque da questo umìl tarlato scanno
Sciogliea la voce il ferrarese Omero,
Nè alcun tra i discendenti di Ruggero
Vestì il sedile almen di greggio panno?

Tal mercede pur troppo à coglier vanno
Color che batton il febeo sentiero,
E alfin trascorso anche l'arringo intero
Le stanche membra ove posar non hanno.

Ma de' secoli ad onta oscuri e ingrati
Non che l'avello, il simolacro e l'ossa,
Ha questi legni il patrio amor serbati;

Nè il dì forse è lontano, in cui rimossa
La cattedra dai segni in ciel stellati,
Sedia d'Ariosto nominar si possa.

Virginio y fit ajouter cette autre inscription qui existe encore à l'endroit indiqué dans le dessin ci-joint, qui représente la maison de l'Arioste en perspective :

Sic domus hæc Areostea
Propitios habeat deos, olim ut pindarica (1).



Quelqu'un demandait à l'Arioste comment lui qui avait décrit dans son poëme tant et de si magnifiques palais, il avait pu faire construire pour lui une si chétive maison, C'est, dit-il, qu'il est plus facile de rassembler des mots que des pierres.

(1) C'est à cette inscription qu'un poëte de Ferrare a fait allu-

La première édition complète du Roland furieux, celle de 1532 est très défectueuse sous le rapport de l'exécution typographique, malgré les soins que le poëte y donna lui-même. On attribue au chagrin qu'il en conçut, ainsi qu'au travail forcé qu'il avait fait pour cette édition, la maladie de vessie dont il fut attaqué vers ce temps, et qui l'emporta après huit mois de souffrances, dans la cinquante-huitième année de son âge. Il fut enterré, de nuit et sans pompe, dans la vieille église de St.-Benoist, comme il l'avait expressément recommandé. Quarante ans après sa mort, en 1572, *Agostino Mosti*, gentilhomme de Ferrare, qui avait été dans sa jeunesse disciple de l'Arioste, lui fit

---

sion dans le sonnet suivant, composé aussi à l'occasion de la cérémonie dont il a été parlé dans la note précédente.

Ombra immortal, che di febeo furore
Accesa un giorno risuonar facesti
Le donne, i cavalier, l'armi, l'amore;
Mira.... gli avanzi di tuo fral son questi.

Livor spirante girar gli occhi mesti
Ti vidi io ben sul Gallo vincitore,
Chè non di libertà, ma lo credesti
Di ceppi e di ruine apportatore.

Non ti sovenne che secondi i dei
Come a Pindaro ai tuoi lari implorasti?
Tu sai pur quanto caro ai numi sei.

Sol del Greco salvò Marte le soglie;
Ma vuol che fama segni ne' tuoi fasti
Ch' egli sacrò a Minerva le tue spoglie.

élever à ses frais un tombeau en marbre dans la nouvelle église des Bénédictins, et il y transporta de ses propres mains les restes de son maître, le jour anniversaire de sa mort.

Quarante autres années après, son petit-fils, Louis Arioste lui érigea un monument plus riche encore, dont les marbres, les statues, l'architecture étaient également magnifiques. Ses cendres y furent de nouveau déposées, et elles y sont restées, jusqu'en 1802 qu'elles ont été transportées pour la troisième fois, en grande pompe, au palais de l'université, sous les auspices du général français Miollis, et placées, aux acclamations des Ferrarais et de l'armée française, dans une des salles de la bibliothèque publique de Ferrare. On conçoit que dans cette circonstance les muses ferraraises se sont évertuées pour célébrer le grand homme qui a tant honoré leur ville et l'Italie entière. On a recueilli en un gros volume in-4° toutes les pièces de vers italiennes, latines ou grecques, qui ont été composées à cette occasion : c'est de ce volume que nous avons tiré les deux sonnets cités en note au bas des pages XXXVII et XXXIX.

TRADUCTION

DE LA LETTRE

DE GALILÉE

AU SEIGNEUR FRANÇOIS RINUCCINI.

Je médite souvent sur ce qui peut me rendre le plus coupable, ou de garder le silence avec votre seigneurie, ou de lui écrire sans lui rendre compte des raisons qui déterminent ma préférence entre nos deux grands poëtes héroïques; je desirerais lui obéir et la satisfaire, et cela m'eût été plus facile, si je n'avais perdu, par un malheureux hasard, un exemplaire du Tasse, sur lequel j'avais fait des notes marginales. Je m'étais amusé, pendant le cours de plusieurs mois et même d'une année, à rassembler les passages les plus agréables de ces deux poëtes, et surtout ceux qu'on peut comparer l'un à l'autre: je conviens que l'Arioste me paraît supérieur pour le nombre et pour l'agrément de ces différents passages: par exemple, la fuite d'Angélique me paraît bien mieux peinte que celle d'Herminie; je préfère Rodomont au milieu de Paris, à Renaud lorsqu'il entre dans Jérusalem. On ne peut faire d'autre appréciation, que de l'extrême supériorité au mé-

diocre, lorsque l'on compare la discorde furieuse née dans le camp d'Agramant, avec les faibles dissentions qui s'élèvent dans celui de Godefroy : l'amour de Tancrède pour Clorinde, celui d'Herminie, me paraissent bien stériles et bien froids auprès de celui de Roger et de Bradamante. Quels grands évènements n'ennoblissent pas cet amour! Qu'ils sont héroïques dans leurs entreprises! Qu'ils sont intéressants dans le trouble qui les agite! C'est là qu'on voit peints avec fidélité tous les transports de la jalousie, les regrets, les plaintes les plus amères, le désespoir d'une ame déchirée par les parjures dont elle accuse son amant : mais quel trait sublime!.... un regard, un soupir, une seule parole, suffisent pour calmer une tendre amante. Eh! qui pourrait ne pas sentir le froid et le manque d'invention dans le portrait et les moyens dont se sert la puissante Armide pour retenir Renaud? et cette faible copie peut-elle arrêter les yeux, vis-à-vis le tableau plein d'énergie et de graces qui fait partager au cœur comme à l'esprit l'enchantement qui retient Roger dans les jardins d'Alcine?

On ne peut raisonnablement disconvenir que les motifs de la discorde qui s'élève dans l'armée chrétienne ne soient faibles jusqu'à la puérilité, en comparaison de ceux qui portent la confusion et la mort dans l'armée sarrasine. On ne voit naître aucun grand évènement des querelles qui s'élèvent dans le camp de Godefroy, tandis que la fureur et l'éloignement de Rodomont, la mort de Mandricard, les blessures et l'inaction forcée de Roger, le départ subit de Marphise et de Sacripant, sont la suite de la fureur que les flambeaux de la discorde ont allumée; c'est ainsi que se préparent l'arrivée de Renaud, la déroute et la ruine entière de l'armée d'Agramant.

Peut-on ne pas admirer l'observation fidèle du costume dans l'Arioste? quelle vérité dans les traits qui peignent la téméraire Marphise toujours prête à refuser toute espèce de se-

cours, et ne comptant que sur son bras et sur sa valeur! que le courage et la générosité de Mandricard paraissent brillants lorsque Zerbin reste mourant entre les bras d'Isabelle! Mais quelle plus haute idée peut-on prendre de la perfection d'un héros, si ce n'est dans les vertus, les actions de Roger, et dans les traits avec lesquels il le peint sans cesse! Que n'aurais-je pas à dire de la constance et de la vraie vertu d'Olimpe, d'Isabelle et de Drusile, mises en opposition avec la noire perfidie, les lâches infidélités de Gabrine, d'Origille, et l'inconstante légèreté de Doralice!

Plus je m'étends sur ce sujet, plus je sens que j'aurais de choses à dire, mais elles ajouteraient peu pour satisfaire l'esprit de votre seigneurie et le mien; et je crois n'avoir rien dit qui ne soit suffisamment connu de tous ceux qui lisent les deux auteurs (1).

(1) C'est ainsi que Galilée s'exprime dans sa lettre. Je peux seulement avouer que je sens une secrète satisfaction à la rendre avec fidélité. *Note de M. de Tressan.*

ROLAND FURIEUX,

POËME TRADUIT DE L'ARIOSTE.



Colin del.t Blanchard Sculp.t

Angélique se présentant à Sacripant.

ROLAND FURIEUX Chant I.

ROLAND

FURIEUX.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Fuite d'Angélique. — Elle rencontre Ferragus. — Combat de Ferragus et de Renaud. — Ces deux guerriers se mettent ensemble à la poursuite d'Angélique. — Argail apparaît à Ferragus. — Angélique se repose dans un bosquet où arrive Sacripant. — Il la reconnaît, et veut profiter de l'occasion. — Il en est empêché par Bradamante, qui se bat contre lui, et lui fait vider les arçons. — Effroi d'Angélique en voyant Renaud qu'elle déteste. — Effet des deux fontaines de la Haine et de l'Amour.

Sexe enchanteur! fiers paladins! amours! combats! galanterie! c'est vous que je chante : que mes vers apprennent aussi quelle fut l'entreprise audacieuse d'Agramant, lorsqu'emporté par la fureur d'une jeunesse bouillante, il sortit de l'Afrique avec une armée innombrable de Maures, et traversa le détroit pour venger sur Charles,

empereur des Romains, la mort de son père Trojan (1); je dois dire en même temps du célèbre Roland ce que ni la poésie ni la prose ne nous avaient point encore appris; et comment un héros aussi sage fut emporté par un amour malheureux, jusqu'à la folie la plus furieuse. Mais, hélas! serai-je en état de tenir tout ce que je promets? et celle qui se fait un jeu de troubler ma raison m'en laissera-t-elle assez pour continuer mes chants?

Race généreuse d'Hercule, ornement et splendeur de notre siècle, Hippolyte (2), puissent mes vers vous être agréables! Que pouvait vous offrir votre serviteur fidèle, pour prix de vos faveurs et de vos bienfaits? Ma lyre est mon seul bien; je ne peux les reconnaître que par mes vers et par mes faibles écrits.

Du moins, seigneur, parmi les plus dignes héros que je m'apprête à chanter, vous trouverez ce célèbre Roger, qui fut la souche antique de votre illustre maison; et je vous parlerai de sa haute valeur et de ses actions éclatantes, si tant d'objets utiles qui vous occupent sans cesse vous permettent de m'écouter.

---

(1) Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, tome IV de cette édition de Tressan, page 431.

(2) Le cardinal Hippolyte d'Este, le protecteur de l'Arioste. P.

Roland, depuis long-temps amoureux de la belle Angélique, venait de remplir l'Orient, la Médie, et la Tartarie, des trophées qu'il avait consacrés à sa gloire; ce paladin revenait avec elle en France, espérant d'y voir couronner son amour. Il avait déja franchi le sommet élevé des Pyrénées, lorsqu'il découvrit la nombreuse et brillante armée de Français et d'Allemands, que Charles avait rassemblés, pour faire repentir Agramant et Marsile de l'audace qui leur faisait attaquer ses états. Agramant avait conduit d'Afrique tous ses sujets en état de porter les armes; Marsile avait presque dépeuplé l'Espagne, pour joindre une formidable armée à la sienne; et Roland ne pouvait arriver plus à propos, pour aider l'empereur Charles de son bras toujours victorieux. Que souvent la prévoyance et le jugement de l'homme sont prêts à l'égarer! Celle qu'il avait conduite des ports de l'Orient, jusqu'aux bords où le soleil se plonge dans la mer; cette beauté, pour laquelle il venait de livrer tant de combats, était près de lui être enlevée, sans l'effort de ses armes, dans son propre pays, au milieu de ses meilleurs amis! Ce fut la prudence de l'empereur Charles, qui voulut calmer des fureurs et des combats qu'il prévoyait entre le jaloux Roland et son cousin Renaud de Montauban, dont l'amour ardent pour Angélique eût excité bientôt entre eux une querelle préjudiciable à ses intérêts. Charles s'empara de la belle Angélique, et la mit sous la

garde du vieux duc de Bavière (1); et ce prince, se servant du pouvoir d'empereur et d'oncle de l'un et l'autre rival, la promit à celui des deux qui se rendrait le plus utile le jour de la bataille qu'il se proposait de présenter aux deux rois africains: mais ses vœux et ses espérances furent bien trompés : les chrétiens, battus de toutes parts, se livrèrent à la fuite (2); le duc de Bavière fut pris avec d'autres paladins; et le pavillon qui devait renfermer Angélique tomba au pouvoir des Sarrasins. Cette princesse, prévoyant dès les premières charges, que les chrétiens seraient battus; celle qui devait être le prix du vainqueur, et qui n'était touchée ni pour l'un ni pour l'autre, sauta légèrement sur un palefroi, gagna promptement la forêt, et se remit d'elle-même en liberté.

A peine fut-elle entrée dans une route étroite, percée dans le plus épais du bois, qu'elle aperçut un chevalier à pied, qui, couvert de toutes ses armes, courait, malgré leur pesanteur, aussi légèrement que le villageois à moitié nu faisant tous ses efforts pour remporter le prix de la

---

(1) Naymes, duc de Bavière. Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, page 532.

(2) Cette bataille est décrite dans Roland l'Amoureux. C'est ici que l'Arioste reprend le sujet que son prédécesseur avait laissé imparfait, et qui devait l'immortaliser lui-même. P.

course (1). La timide bergère, prête à mettre le pied sur la tête d'un serpent qu'elle aperçoit sur l'herbe, ne se retourne pas avec plus d'effroi pour l'éviter, que ne fit Angélique en reconnaissant ce guerrier (2). C'était le fils d'Aymon; ce paladin venait de perdre son bon cheval Bayard, qui s'était échappé de ses mains. Il le poursuivait rapidement, lorsque, d'un seul regard qu'il jeta sur la belle Angélique, il reconnut celle qui tenait son cœur dans ses chaînes; il la suivit vainement. La cruelle, ayant fait tourner bride à son palefroi, le faisait fuir à toutes jambes au travers de la forêt, sans tenir de route certaine. Tremblante de crainte et de haine pour un amant odieux alors, nul péril ne put l'arrêter. Son palefroi, ayant franchi la moitié de la forêt, la conduisit enfin sur le bord d'une rivière; son effroi redoubla en y rencontrant Ferragus: ce brave et fougueux prince, encore échauffé du combat, et dédaignant un ennemi qui ne se défendait plus, était venu pour étancher sa soif sur le bord de cette rivière. Mais, s'étant penché pour puiser de

---

(1) Comparaison empruntée du Dante.

E parve di coloro
Che corrono a Verona 'l drappo verde
Per la campagna.

Chant XV de l'Enfer. P.

(2) Virgile, Énéide, liv. 2, v. 379; Ovide, Fastes, liv. 2, v. 341, et Juvénal, sat. 1, v. 43, ont employé la même comparaison. P.

l'eau, son casque qu'il avait détaché venait de tomber et de disparaître sous l'onde; il faisait alors d'inutiles efforts pour le retrouver.

Entendant près de lui les cris perçants d'Angélique effrayée, ce Sarrazin saute sur la rive, et, malgré la pâleur mortelle qui couvrait son beau visage, il la reconnaît aussitôt.

Ferragus, n'étant pas moins amoureux que les deux cousins, s'avance avec courtoisie auprès d'elle, cherche à la rassurer, offre son bras pour la défendre; et, quoiqu'il n'eût point de casque, il mit l'épée à la main et courut au-devant de Renaud qui, de son côté, ne le craignait guère : tous les deux se connaissaient; ils avaient mutuellement éprouvé leur valeur.

Les yeux étincelants de colère, ils s'attaquent avec fureur; les mailles de leurs armures couvrent bientôt l'herbe; la forêt retentit de leurs coups comme les forges de Lemnos sous les bras nerveux des Cyclopes : mais qu'ils étaient dupes de combattre avec tant d'acharnement pour cette belle qui s'empressait alors de fuir également l'un et l'autre! Son palefroi, pressé par ses coups de talon redoublés, franchissait les halliers, les clairières et les ruisseaux de la forêt. Elle était déja bien éloignée d'eux, lorsque Renaud, s'apercevant le premier de sa fuite, suspendit un moment ses coups, et se retirant deux pas en arrière : Veux-tu m'en croire? dit-il; finissons ce vain combat. Si celle que j'adore embrase aussi ton cœur, ma mort

ne te rendra pas possesseur de cette belle fugitive que nous allons perdre tous les deux, si nous tardons d'un instant à la suivre; tâchons de l'arrêter dans sa course; et, si nous pouvons réussir, c'est alors que nos épées décideront quel sera son heureux possesseur.

Cette proposition parut si raisonnable au bouillant Ferragus, qu'elle calma sur-le-champ sa colère, et bannit même une grande partie de la haine qu'on a toujours contre un rival. Il quitte le bord de la rivière; et, voyant que Renaud est à pied, il a la courtoisie de lui offrir la croupe de son cheval. Renaud l'accepte, et tous les deux se hâtent de suivre les traces d'Angélique.

O générosité des braves chevaliers de ces temps antiques! Ceux-ci, quoique rivaux, quoique d'une religion différente, brisés, meurtris par les coups terribles qu'ils venaient de se porter, s'en allaient ensemble, sans défiance, à travers les bois les plus épais; et le cheval, pressé de leurs quatre éperons à-la-fois, les conduisit en peu de moments à l'extrémité d'une route qui se partageait en deux. S'apercevant que ces deux routes étaient également marquées par de nouvelles traces de chevaux, ils s'en remirent à leur bonne ou mauvaise fortune sur le choix de celle qui pouvait les approcher d'Angélique. Renaud, descendu de cheval, suivit l'une, et Ferragus, prenant l'autre à toutes jambes, se retrouva bientôt sur le bord de la même

rivière où le matin il avait perdu son casque. Alors, ne pouvant plus espérer de rejoindre Angélique, il fit de nouveaux efforts pour retrouver ce casque précieux qu'il crut s'être enfoncé dans le sable. Il coupe donc une longue et forte branche qu'il dépouille de ses feuilles et de ses rameaux; il la traîne au fond du lit de la rivière; il fouille le sable avec la pointe; et tandis qu'il continue des efforts inutiles, il voit un chevalier d'une mine fière et menaçante sortir du fond de la rivière, tout armé, se montrant jusqu'à mi-corps au-dessus de l'eau: le casque seul manquait à son armure; il le tenait dans sa main droite, et Ferragus le reconnut pour être celui qu'il cherchait vainement. Traître à ta foi, vrai fils de Maure, lui cria cette espèce de spectre, pourquoi fais-tu de vains efforts pour retrouver ce casque que tu m'aurais dû rendre il y a longtemps? Ressouviens-toi, Sarrazin, du frère d'Angélique qui tomba sous tes coups, et reconnais Argail (1). Ne me promis-tu pas, après t'être couvert la tête de ce casque, de venir le replonger dans cette rivière? As-tu rempli tes serments? et n'est-ce pas au seul hasard que je le dois aujourd'hui? Rougis et sois en proie à la confusion et aux remords de ceux qui manquent de foi. Mais si tu veux un casque d'une trempe aussi fine que

(1) Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, p. 398.

celui-ci, tu peux le conquérir avec plus d'honneur : le fier Roland, le paladin Renaud en portent qui peut-être le surpassent encore : l'un fut enlevé, par les armes, au superbe Almont (1); l'autre couvrit le front victorieux de Mambrin (2) : quant à celui-ci, tu dois y renoncer pour toujours.

Ferragus, outré de colère et le cœur brisé de remords, avait rougi, pâli tour-à-tour, en reconnaissant Argail, et combien ses reproches étaient justes; la honte et les regrets lui fermèrent la bouche, et il ne sut que répondre : mais il jura par la vie de sa mère Lanfouse, que jamais un autre casque ne lui couvrirait la tête que celui que Roland, dans Apremont, avait arraché de celle du fier Almont, après l'avoir fait tomber sous ses coups; il tint mieux ce der-

(1) Almont, fils d'Agolant, et frère de Trojan, était venu d'Afrique pour venger la mort de son grand père, tué par Milon père de Roland. Il tua en effet Milon, et fut lui-même tué par Roland, qui s'empara de ses armes enchantées, de son cheval Bride-d'or, et de son épée Durandal. Cette aventure est décrite dans un poëme romanesque intitulé *Aspremonte*. P.

(2) Roi païen qui était venu en France avec une armée nombreuse pour faire la guerre aux chrétiens, et qui fut tué par Renaud. Le poëme de *Renaud l'Amoureux*, où cette aventure est racontée, ne dit rien de particulier de son armet : c'est cet armet de Mambrin dont il est souvent question dans Don Quichotte, et dont le chevalier de la Manche crut avoir fait la conquête en enlevant le bassin d'un pauvre barbier. P.

nier serment que le premier (1). La tête baissée, et la honte et les regrets dans l'ame, il s'éloigna de la rivière, et courut par-tout où son courage lui faisait espérer de trouver, combattre et vaincre le célèbre Roland (2). Cependant des aventures nouvelles arrivaient au bon Renaud, qui avait pris une route différente.

Renaud n'avait pas été loin sans voir son fier et superbe coursier bondir près de lui. Arrête, arrête, s'écria-t-il, mon cher Bayard! il est trop fâcheux pour ton maître d'être privé de toi. Bayard, ce cheval qui parut toujours sensible à la voix et aux caresses de Renaud, semble sourd à ses cris, et redouble de vîtesse pour s'éloigner de lui. Renaud le suit plein de dépit et de colère: mais la fuite de Bayard ne doit pas nous empêcher de nous occuper aussi de celle de la belle Angélique.

Elle fuyait au travers d'une forêt obscure, préférant toujours les lieux les plus sauvages et les plus solitaires. Les branches agitées des hêtres et des ormeaux, le léger bruit du zéphir sifflant dans l'épais feuillage, suffisaient pour augmenter sa peur; jusqu'aux ombres légères que les rayons

---

(1) Voyez le chant douzième dans lequel Ferragus trouve le casque de Roland et s'en empare. P.

(2) Ferragus ne reparaît plus qu'au douzième chant, où on le retrouve, avec plusieurs autres chevaliers, retenu dans le palais enchanté d'Atlant. P.

interceptés du soleil formaient sur les collines ou dans les vallons, tout lui paraissait être Renaud prêt à la joindre.

C'est ainsi qu'un jeune faon ou le chevreuil encore allaité par sa mère fuient le bosquet qui les a vus naître, en voyant au travers d'un buisson leur malheureuse mère se débattre encore entre les griffes tranchantes du cruel léopard, et bramer les flancs entr'ouverts sous ses dents meurtrières. Le moindre arbuste, la plus faible tige qu'il effleure dans sa course rapide, tout fait croire au timide animal qu'il est déja dans la gueule sanglante de la bête cruelle qu'il s'efforce de fuir.

Après avoir couru pendant tout le premier jour, toute la nuit suivante, et même la meilleure partie du second jour, Angélique, ne sachant plus où porter ses pas, s'arrête enfin dans un bosquet touffu, doucement agité par le zéphir, et dont les jeunes arbres sont arrosés par deux clairs ruisseaux qui viennent y confondre leurs ondes, et former un murmure agréable en fuyant au travers de petits cailloux qui ralentissent leur cours : c'est là que se croyant prodigieusement éloignée de Renaud, abattue par cette longue course et par la chaleur brûlante de l'été, un lit de fleurs qui laisse à peine entrevoir un gazon touffu l'invite à descendre, et à se livrer aux douceurs du repos. Elle descend donc sur ces fleurs; elle débride son palefroi, qui, prêt à tom-

ber de faim et de lassitude, cherche à réparer ses forces dans l'herbe fraîche qui couvre les bords de ces ruisseaux.

Elle aperçoit près d'elle un beau buisson, se recourbant en dôme, formé par des rosiers et des aubépines couverts de fleurs, et placé sur le bord d'une onde pure qui semble lui servir de miroir. La nature seule avait ménagé un petit espace au milieu de ce buisson, que des chênes élevés couvraient de leur tête touffue. Cet espace, une seconde fois ombragé par les rameaux élevés, est intérieurement tapissé d'une mousse fine et d'une herbe molle et épaisse. C'est là qu'Angélique se livre aux douceurs du sommeil; mais, peu de temps après, il est troublé par le bruit d'un cheval qui s'approche des ruisseaux. Inquiète, elle se lève doucement; et bientôt elle aperçoit un chevalier armé, qui s'est arrêté sur la rive. Ignorant si c'est pour elle quelqu'un à redouter, son cœur palpite de crainte. En attendant qu'elle soit un peu éclaircie, elle écarte quelques feuilles pour observer ce chevalier, sans oser seulement frapper l'air par un léger soupir. Bientôt ce chevalier descend sur la rive fleurie, repose tristement la tête sur son bras, et tombe aussitôt dans une si profonde rêverie, qu'un rocher n'est pas plus immobile qu'il paraît l'être. C'est dans cet état qu'il passe plus d'une heure, la tête et les yeux baissés sur l'herbe. Il commence enfin à mêler quelques plaintes à ses profonds soupirs; et ces plaintes

sont si douces et si touchantes, que la roche dure en eût été émue : des ruisseaux de larmes coulent sur ses joues, et sa poitrine oppressée paraît embrasée des feux intérieurs d'un volcan. Inutiles regrets, s'écrie-t-il, qui glacez mon cœur, et qui le consumez tour-à-tour! hélas! un autre plus heureux que moi, ne doit-il pas avoir déja cueilli ces fruits et ces fleurs de l'amour que je n'ai jamais si vivement desirés? mais puisque je ne peux plus espérer d'être arrivé à temps, pourquoi mon faible cœur s'obstine-t-il à se laisser percer de regrets pour celle qui fait le bonheur d'un autre? La jeune vierge est semblable à la naissante rose (1) qui brille et se repose sur la branche épineuse dont elle est nourrie : tant que le troupeau

---

(1) Imité des vers fameux de Catulle : *Ut flos in septis*, etc. Carmen nuptiale. P.

Le lecteur verra peut-être ici avec plaisir ce passage de l'Arioste, extrait d'un essai de traduction en vers des trois premiers chants du *Roland Furieux*.

La jeune fille est semblable à la rose
Qui, solitaire en un riant jardin,
Sur son épine en sûreté repose,
Loin des troupeaux, loin des bergers : nul n'ose
En approcher une indiscrète main;
Le doux zéphir et les pleurs du matin,
L'onde et la terre à la parer conspirent;
Le tendre amant, l'amante la desirent,
Pour en orner ou leur tête ou leur sein :
Mais quand, cédant à la main qui la cueille,
Elle a quitté sa vive et verte feuille,

ni son berger n'en approchent pas, le zéphir agréable, les pleurs de l'aurore, l'eau qui baigne le pied du rosier, la terre même qui le porte, tout contribue à lui conserver son éclat et sa fraîcheur; la jeunesse brillante de l'un et de l'autre sexe l'admire et la desire; l'une veut en parer son sein, l'autre veut la placer dans sa coiffure : mais bientôt elle perd tous ses avantages, lorsqu'on l'enlève de la branche verte et pliante dont les petits dards n'ont pu la défendre. La jeune fille, semblable à cette fleur, doit donc bien se garder de se laisser enlever la rose qu'elle a reçue de la nature : un seul amant qu'elle a la faiblesse

---

Et délaissé le rameau maternel,
Ces dons brillants qu'elle a reçus du ciel,
Qui la rendaient le charme de la terre,
Grace, fraîcheur, tout fuit en peu de temps.
Ainsi l'on voit la beauté qui se donne,
Et qui, séduite, un moment abandonne
Les doux trésors de son jeune printemps,
Perdre bientôt l'éclat qui l'environne,
Et tout son prix pour ses autres amants.

Ces vers sont de M. Dupont de Nemours que des travaux d'un autre genre ont malheureusement presque toujours éloigné de la poésie. Nous renvoyons le lecteur à cet essai de traduction imprimé chez Firmin Didot, en 1812, in 8. Ils verront le traducteur « fidèle non-seulement à la pensée de l'auteur, mais « encore au tour, au mouvement, à l'image, au sentiment, à « l'expression, au ton et à tous les changements de ton du « poëte, au mot même, quand c'est dans le mot que réside « l'*intention poétique.* » N.

de favoriser, lui fait perdre le cœur de tous les autres : heureuse encore de rester aimée de celui qui lui ravit tous les trésors de son sein! O fortune cruelle! d'autres peut-être triomphent et jouissent de ces rares trésors, tandis que je reste dans une misère humiliante, sans espoir de les partager. Serait-il donc possible qu'elle cessât de m'être chère? oh! il me serait plus facile de renoncer à mon existence; oui, qu'aujourd'hui mes tristes jours finissent, si je dois vivre sans l'aimer!

Je m'attends bien qu'on est impatient de savoir quel est ce guerrier qui proférait tant de plaintes amères; qu'on apprenne donc de ma bouche que c'était Sacripant, roi de Circassie, l'un des plus aimables amants d'Angélique, et qui, depuis longtemps amoureux d'elle, avait toujours paru le plus galant et le plus soumis; elle le reconnut aussitôt. Ce prince, étant accouru des premières barrières du jour jusque dans ces contrées occidentales, avait toujours suivi, depuis le royaume du Cathay, les traces de celle qu'il adorait : il avait appris dans les Indes, avec une extrême douleur, que le paladin Roland avait Angélique sous sa garde; il avait su depuis en France que Charles s'en était emparé pour la rendre le prix de la valeur et des services de ses neveux.

Sacripant, après avoir vu la déroute de l'armée de l'empereur, s'était remis sur les traces d'Angélique qu'il savait s'être échappée, et c'était le

cœur percé des nouveaux périls qu'elle allait courir, que ce malheureux et fidèle amant faisait de nouveaux efforts pour la rejoindre, et poussait des plaintes capables d'exciter la pitié des êtres les plus insensibles et d'arrêter même le soleil dans son cours.

Tandis que le roi de Circassie continue à se plaindre, son heureux sort voulut qu'Angélique qui l'écoutait en fût émue; ainsi l'on obtient souvent en un seul instant ce que l'on avait en vain espéré pendant de longues années.

Angélique avait été très attentive à ses propos, et surtout à ses soupçons; et quoiqu'elle eût toujours opposé la dureté d'une colonne de marbre à ses premiers soupirs, quoiqu'elle n'eût jamais laissé naître d'espérance dans son cœur, comme celle qui ne trouvait rien de digne de lui plaire dans l'univers, l'adroite Angélique jugea qu'il pouvait être utile de feindre et de ménager Sacripant. Se voyant seule, sans guide et sans appui, dans le milieu d'une vaste forêt, et dans un pays qu'elle ne connaissait point, elle pensa qu'il pourrait la prendre sous sa garde : et en effet, quel est le mortel assez obstiné pour ne pas demander du secours, lorsque, submergé dans l'eau, il se voit près de sa perte? Si ce prince se fût éloigné d'elle, Angélique ne pouvait plus espérer de trouver un aussi bon guide, un défenseur tel que celui dont elle avait si souvent éprouvé la soumission et la fidélité.

Angélique se croit permis d'employer un peu d'art, et quoique intérieurement résolue de ne mettre jamais une fin heureuse à ses peines, elle sent la nécessité de feindre, et de lui donner quelque espérance, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus besoin de son secours.

Tout-à-coup, telle que Diane, et plus agréable que Cythérée, elle sort de ce buisson, rayonnante de beautés et de graces. Que la paix soit avec vous! lui dit-elle; que Dieu protège, ainsi que vous, ma réputation, et qu'il ne permette pas que vous ayez de moi une si fausse opinion! Une mère tendre, qui pleure la mort d'un fils qu'elle n'a pas vu revenir du combat avec ses compagnons, n'a pas une joie plus vive en le voyant reparaître et courir dans ses bras, que le roi sarrasin, en voyant subitement cette belle reine, dont l'air alors était prévenant, et qui portait le feu le plus doux dans ses yeux.

Sacripant court à la déesse de son ame, à la souveraine maîtresse de son cœur; elle lui sourit, et, ce que peut-être elle n'eût pas fait au Cathay, elle le serre étroitement dans ses bras. Assurée de l'appui d'un tel guerrier, elle tourne sa pensée vers son pays natal, vers le trône de ses pères, et elle sent renaître l'espérance de revoir bientôt son riche palais.

Elle lui rend compte en détail de tous les évènements qui se sont passés, depuis le jour où elle l'avait envoyé demander du secours à Gra-

dasse (1), roi de Séricane. Elle lui raconte comment Roland l'a souvent défendue de la mort, du déshonneur, et de mille accidents fâcheux. Elle finit en l'assurant que cette fleur précieuse, dont sa mère et la nature avaient paré ses charmes, s'était toujours conservée dans son intacte pureté.

Je ne dis pas que cela ne pût être vrai; mais, en vérité, cela pouvait-il être croyable pour un homme bien maître de sa raison?... A l'égard de Sacripant, dont les yeux étaient couverts d'un bandeau, il n'eut garde d'en douter. Amour! Amour! c'est ainsi que tu nous rends invisible ce qui frappe nos yeux, et que tu nous fais voir ce qui n'existe pas. Sacripant ajouta foi au récit d'Angélique; on croit aisément ce qu'on desire.

Parbleu! dit Sacripant en lui-même, si l'imbécille Roland a perdu par sa faute des moments si doux, il aura tout le temps de s'en repentir, car jamais son heureuse fortune ne lui donnera si beau jeu : mais je ne serai pas assez sot pour l'imiter, et pour laisser échapper un bien présent, dont le regret me causerait un repentir mortel. Je vais cueillir cette charmante fleur, tandis que la rosée du matin la rend si fraîche et si délicieuse. Eh! ne sais-je pas que bien qu'une jeune beauté se montre dédaigneuse, et verse même

(1) Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, page 468.

quelques larmes, elle ne peut haïr en son cœur une si douce violence? une légère défense et l'air même d'un dépit feint n'arrêteront point mes transports et mes desirs.

Comme il prononçait ces mots, et que même il se préparait, emporté par son amour, à l'exécution de ce projet, un grand bruit qui se fait entendre dans le bosquet voisin vient frapper son oreille. Sacripant, furieux d'être interrompu dans un moment si desiré, reprend au plus vîte son casque, saute à la bride de son cheval, sur lequel il s'élance, et brandit de colère sa lance qu'il met aussitôt en arrêt. Il voit s'approcher un cavalier d'une mine haute et fière : son écharpe, ses ornements sont blancs comme neige; un panache de la même couleur sert de cimier à son casque. Sacripant le regarde avec des yeux courroucés, et dès qu'il est à quelques longueurs de lance, il le défie au combat, croyant fermement qu'il va le punir et lui faire vider les arçons. L'autre, sans être ému de ses menaces orgueilleuses, se met promptement en défense; leurs chevaux, frappés en même temps par les éperons, fondent l'un sur l'autre avec l'impétuosité de la tempête, et se heurtent de la tête. Deux fiers lions, et deux taureaux fougueux qui s'attaquent de front, qui se ruent l'un contre l'autre, ne se heurtent pas avec autant de furie que ne le firent ces deux chevaliers : leurs écus furent percés de part en part par leurs lances : il fut heureux que la trempe et l'ex-

cellence de leurs hauberts pût leur sauver la vie.

Cette course impétueuse pensa devenir également mortelle pour les deux chevaux, qui, s'étant frappés tête pour tête, ainsi que deux beliers, étaient également tombés de la violence du coup: mais celui du chevalier s'était relevé au premier coup d'éperon; celui du roi sarrasin au contraire était mort entre ses jambes, et le couvrait de la moitié de son corps.

Le chevalier inconnu, voyant son ennemi dans cet état, ne se soucia pas de renouveler le combat; et, croyant en avoir assez fait pour sa gloire, il s'éloigna dans la forêt assez légèrement, pour avoir couru déjà plus d'un mille, avant que Sacripant eût pu réussir à se dégager.

Ainsi qu'un laboureur, étourdi par le coup de tonnerre qui vient de foudroyer ses bœufs attelés à sa charrue, semble tristement contempler sa perte et le pin antique qu'il voyait de si loin, dépouillé tout-à-coup de ses rameaux; de même Sacripant reste à pied, ayant Angélique pour témoin de sa cruelle défaite. Il gémit, il soupire, bien moins pour la douleur de son bras et de son pied, qu'il s'était cruellement foulés, que pour la honte d'être réduit en cet état devant elle. Il pâlit et rougit tour-à-tour, tandis qu'Angélique elle-même emploie ses belles mains et tous ses efforts pour le dégager: pour moi, je crois qu'il fût resté muet pour toujours, si sa belle n'eût

pas eu la puissance de lui rendre la voix et de le consoler.

Suspendez vos regrets, seigneur, lui dit-elle, cet accident est uniquement arrivé par la faiblesse de votre cheval, qui, sans doute, avait bien plus besoin de reprendre des forces et de la nourriture, que de cette joute : je ne vois pas d'ailleurs que ce chevalier puisse en tirer aucun avantage, puisque, loin de poursuivre sa victoire, il paraît s'être éloigné dans le dessein d'éviter un second combat avec vous. Pendant qu'elle console ainsi Sacripant, ils aperçoivent une espèce de courrier portant un cor et une petite valise; il avait l'air bien fatigué, et il faisait galoper avec peine son roussin, qui paraissait encore plus las. Dès que ce courrier fut à la portée de Sacripant, il lui demanda s'il n'avait pas vu passer un chevalier armé d'un écu blanc, et portant sur son casque un panache de la même couleur. Je ne l'ai que trop vu, répondit Sacripant; c'est lui qui vient de me porter par terre : mais du moins que je puisse savoir par toi quel est ce chevalier. Je ne demande pas mieux que de vous satisfaire, lui dit le courrier; apprenez donc que si vous avez mesuré la terre, vous le devez à la haute valeur d'une jeune fille aussi belle qu'elle est redoutable. Je ne vous cacherai pas même un nom qu'elle a déja rendu si célèbre; c'est la belle et illustre Bradamante, qui vient de vous ravir l'honneur et la victoire. A ces mots, ce courrier s'éloigne de

toute la vîtesse de son roussin, et laisse Sacripant plus confondu, plus humilié, qu'il ne l'avait encore été.

Sacripant, accablé de cet évènement, honteux d'avoir été abattu si facilement par une jeune demoiselle, monte sans dire un seul mot sur le cheval d'Angélique, la prend doucement en croupe, s'éloigne, et renvoie l'exécution de ses projets amoureux à un temps plus favorable, à un lieu plus tranquille. A peine avaient-ils fait deux milles, qu'un nouveau bruit fait retentir la forêt: ils aperçoivent un fier et puissant coursier, qui, franchissant les ravins et brisant les arbres qui s'opposent à son passage, leur paraît couvert d'un riche harnois garni d'or.

Si j'en crois mes yeux, qui percent à peine à travers les arbres et le brouillard épais, dit Angélique, ce coursier qui fait un si grand fracas, c'est Bayard. Oui, j'en suis sûre, c'est lui; et j'admire qu'il semble connaître le besoin que nous avons de son secours, étant montés deux sur un faible cheval.

Sacripant, descendant aussitôt de dessus le palefroi d'Angélique, s'approche du fier coursier, dont il tâche de saisir la bride; mais le fougueux animal, tournant promptement sa large croupe, lui lance une ruade qu'il fut très heureux d'éviter, et telle qu'elle eût pu réduire une montagne de métal en poudre. Cependant Bayard s'approche d'Angélique, avec un air aussi doux que peut l'a-

voir un chien fidèle qui caresse son maître, après avoir passé plusieurs jours sans le voir.

Bayard se souvenait qu'elle l'avait souvent caressé, que même elle lui portait à manger dans Albraque, dans le temps où Renaud en était si vivement aimé, et où le cruel se refusait à son amour (1).

Elle prend une de ses rênes de la main gauche, tandis qu'elle lui caresse avec l'autre le poitrail et le cou. Ce bel animal, doué d'une intelligence singulière, semble alors se soumettre entièrement: Sacripant saisit ce moment pour s'élancer sur lui, le serre fortement de ses genoux; et Angélique, quittant la croupe de son palefroi, se remet aussitôt en selle.

Un moment après, en tournant les yeux par hasard, elle voit venir un guerrier à pied, dont l'armure retentit dans la forêt: elle reconnaît le fils du duc Aymon; soudain la haine et la colère éclatent sur son visage. Ce héros la desire et l'aime plus que sa vie; mais elle le hait et le fuit avec plus d'horreur que la timide grue ne fuit le faucon: il fut un temps cependant qu'elle l'adorait, et qu'il la haïssait plus que la mort; mais l'un et l'autre avaient changé de sentiment. Cet effet sin-

---

(1) Bayard avait été amené à Albraque par Astolphe, lorsqu'Agrican tenait Angélique assiégée dans cette ville. Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, page 411. P.

gulier fut celui des eaux de deux différentes fontaines : toutes les deux, voisines l'une de l'autre, coulent dans la forêt des Ardennes; l'une remplit le cœur d'amoureux desirs; celui qui boit de l'autre reste sans amour, et son ame est glacée. Renaud avait bu de la première; son cœur était embrasé par l'amour : Angélique avait fait usage de la seconde; et son cœur glacé pour Renaud n'était plus capable que de le détester et de le fuir (1).

Cette eau, qui contenait sans doute quelque froid venin, trouble Angélique, rend ses regards sombres et farouches; et, le visage triste et la voix tremblante, elle conjure Sacripant de ne pas hasarder d'attendre Renaud, et le presse de fuir avec elle.

Suis-je donc, dit le Sarrasin, en assez peu d'estime auprès de vous, pour que vous me croyiez incapable de vous défendre? Vous oubliez donc quelle fut la bataille d'Albraque (2); et que, pour vous sauver, je combattis seul et nu, pendant

---

(1) Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, pages 399 et 527. L'idée de ces deux fontaines paraît empruntée à Claudien, dans la description des jardins de Vénus.

> Labuntur gemini fontes, hic dulcis, amarus
> Alter, et infusis corrumpit mella venenis;
> Unde cupidineas armavit fama sagittas. P.

(2) Une nuit qu'Agrican s'était introduit par surprise dans la ville d'Albraque avec trois cents hommes, Sacripant, qui

toute une nuit, contre Agrican et presque toute son armée.

Angélique ne répond rien, incertaine de ce qu'elle doit faire : mais déja Renaud est trop près pour pouvoir l'éviter. Le paladin français s'avançait en menaçant le Circassien; il avait reconnu son cheval : celle qu'il adorait avait déja rallumé dans son cœur tous les feux de l'amour, et tous ceux de la colère. Mais ce qui se passa bientôt entre ces deux superbes guerriers doit être réservé pour le chant suivant.

était alors dangereusement blessé, s'était levé; et, armé seulement de son épée et de son bouclier, il les avait attaqués, et les aurait repoussés, si l'armée entière des Tartares, étant entrée dans la ville, ne l'eût forcé de se retirer dans la citadelle. Voyez ORLANDO INNAMORATO, liv. I, chant II. P.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT II.

ARGUMENT.

Combat de Renaud contre Sacripant. — Un hermite magicien envoie un esprit qui les sépare. — Renaud poursuit Angélique vers Paris. — Charles l'envoie en Angleterre. — Bradamante rencontre Pinabel de Mayence. — Récit que lui fait ce chevalier du combat de Roger et Gradasse contre un enchanteur monté sur un cheval ailé. — Un courrier, envoyé de Marseille pour demander le secours de Bradamante, joint la guerrière. — Elle hésite. — Entraînée par l'amour elle suit Pinabel qui la trahit et la précipite dans une caverne qui se trouve être la grotte de Merlin.

AMOUR, injuste Amour, que tes plaisirs sont étranges et cruels! Barbare! deux cœurs désunis sont-ils donc un spectacle agréable pour toi? Tu fais le lien et le charme de la nature; mais rarement les desirs que tu nous inspires sont-ils mutuels. Pourquoi me retirer d'une route fleurie et facile, pour m'entraîner sur des précipices? Tu glaces mon cœur pour celle dont j'eusse fait le bonheur, et tu m'enchaînes dans le dur esclavage de celle qui me dédaigne. Tu permets qu'Angélique charme les yeux de Renaud, et tu

rends l'aspect de cet aimable paladin odieux à cette belle.... L'un et l'autre éprouvèrent le contraire autrefois! Angélique adorait Renaud, lorsqu'il était insensible pour elle; et le malheureux paladin languit et brûle d'amour pour elle aujourd'hui, tandis que la cruelle préfèrerait la mort à son amour!

Dès que Renaud est assez près de Sacripant pour en être entendu, plein de fureur il lui crie: Vil larron, descends promptement de dessus mon cheval; préviens la punition que te prépare un homme qui ne souffre pas qu'on s'empare avec tant d'impudence de ce qui lui appartient! Je prétends bien aussi t'enlever cette belle; car ce serait un crime de laisser une aussi charmante créature, et le plus beau de tous les destriers, en des mains aussi viles que les tiennes. Le roi de Circassie, furieux d'être insulté de la sorte: Tu mens et tu mens effrontément, s'écrie-t-il, en osant me donner le nom de larron, qu'on dit te convenir bien plus qu'à moi. Il est vrai que rien n'égale la beauté de cette dame et la perfection de ce destrier; mais viens, et nous allons éprouver qui de nous sera le plus digne de posséder l'un et l'autre.

Comme on voit deux chiens vigoureux, rendus féroces par la jalousie ou par la haine, s'approcher en grinçant des dents, la fureur dans les yeux, et le poil hérissé sur le dos, se frapper du poitrail, se déchirer avec leurs dents aiguës, et

ne pas sentir leurs blessures, occupés seulement d'en faire de nouvelles : c'est ainsi que le roi de Circassie et Renaud s'attaquent avec leurs épées meurtrières; l'un combat à pied, l'autre combat à cheval; mais vous auriez tort de croire que le roi sarrasin en puisse tirer aucun avantage. Un jeune page sans expérience n'eût pas plus mal gouverné le bon Bayard que ne le fait le roi de Circassie : le fidèle cheval aime trop son maître pour lui nuire; il résiste aux aides comme à la main de Sacripant, qui ne peut lui faire faire un pas à son gré : veut-il le pousser en avant, il recule; le retenir, il court ou trotte; quelquefois, portant la tête entre ses jambes, et levant la croupe, il est prêt à désarçonner son cavalier. Sacripant, voyant qu'il ne peut le maîtriser, prend son temps, se hausse sur les arçons, et se jette légèrement à terre. C'est alors que, délivré de la furie de Bayard, on voit commencer un combat plus régulier et plus terrible entre ces deux braves chevaliers : les épées de l'un et de l'autre s'élevaient et se baissaient tour-à-tour, avec autant de promptitude que les pesants marteaux de Vulcain, lorsque, dans ses cavernes enfumées, il forge les foudres de Jupiter (1). Leur adresse à

(1) Voltaire, dans son dictionnaire philosophique, article Épopée, cite, entre autres, ce passage, pour prouver que l'Arioste égale Homère dans la description des combats; il le traduit ainsi :

Entendez-vous leur armure guerrière,

faire des feintes, à parer les coups, est égale; l'un s'élève, l'autre s'incline; ils tournent sur un pied ferme qui ne recule jamais, également adroits pour assurer leurs coups ou pour éviter ceux de leur adversaire: cependant Renaud s'abandonnant à la fin sur le Circassien, lui porte un coup de flamberge avec une force si terrible, que cette bonne épée partage en deux le bouclier de Sacripant, quoiqu'il soit fait des os d'un gros poisson, et qu'il soit doublé d'une épaisse lame d'acier de la plus fine trempe. La forêt gémit et résonne au loin, de la force du coup, qui réduit cet écu en divers fragments, comme s'il eût été de glace: le bras du Sarrasin reste désarmé et long-temps engourdi. Angélique remarque l'effet de ce coup terrible, et prévoit ceux qui peuvent lui succéder: son beau visage pâlit; elle est semblable au criminel qui voit préparer les instruments de son supplice, lorsqu'elle craint de devenir la proie du victorieux Renaud, de ce même Renaud, qu'elle hait autant qu'elle en est aimée.

Soudain elle n'hésite plus; et, tournant la bride de son cheval, elle le pousse à travers la forêt par un étroit et rude sentier; à demi morte, elle

---

Qui retentit des coups du cimeterre?
Moins violents, moins prompts sont les marteaux
Qui vont frappant les célestes carreaux,
Quand tout noirci de fumée et de poudre,
Au Mont-Etna, Vulcain forge la foudre. P.

tourne souvent la tête, croyant toujours voir Renaud prêt à l'atteindre. Elle n'avait pas encore fait beaucoup de chemin dans sa fuite, lorsque, dans une vallée, elle rencontre un vieux hermite dont la barbe blanche tombe jusqu'à la ceinture, et dont l'aspect lui paraît vénérable et annoncer la piété. Il paraissait atténué par le jeûne et par les années, cheminait lentement, monté sur un mauvais âne, et jamais personne n'annonça par sa mine une conscience plus sévère et plus scrupuleuse. Cet hermite cependant avait encore des yeux; ils furent frappés de la blancheur du teint et de la délicatesse des traits d'Angélique; et, quelque décrépit qu'il pût être, il sentit encore une légère émotion en la voyant s'approcher de lui. Angélique, éperdue de frayeur, commence par lui demander la vie, et le conjure ensuite de la conduire à quelque port de mer, parceque son dessein est de s'embarquer et de quitter la France, pour ne plus entendre prononcer le nom odieux de Renaud.

Le vieux frère était un peu nécromancien; il rassure Angélique, il lui promet de la tirer de péril. Bientôt il ouvre une petite valise; il en tire un livre; et la première page n'est pas plutôt achevée, qu'un esprit, obéissant à ses conjurations, paraît sous la forme d'un valet et lui demande ses ordres; il les reçoit, et, forcé par le pouvoir qui le captive, il se porte dans le bois où les deux

chevaliers se battaient toujours, et se jette hardiment entre eux deux (1).

Dites-moi, je vous prie, leur dit-il, ce que chacun de vous peut espérer de la mort de son rival, et quel sera le prix du vainqueur après le combat, si le paladin Roland, sans aucune opposition, sans qu'il lui en coûte une seule maille de ses armes, emmène tranquillement à Paris la beauté pour laquelle vous combattez vainement. A moins d'un mille d'ici, j'ai trouvé Roland riant et plaisantant avec Angélique, et de votre combat et du sujet de votre querelle. L'un et l'autre s'en vont gaiement vers Paris; et vous feriez bien mieux de courir promptement après eux; car si Roland la tient enfin dans cette ville, vous pouvez être sûrs de ne la revoir jamais.

A ce discours, vous eussiez vu les deux guerriers rivaux, confondus, stupéfaits, convenant tous deux tacitement qu'ils venaient de donner à leur rival un juste sujet de se moquer d'eux. Renaud aussitôt, se rapprochant de Bayard, pousse un soupir que lui font exhaler la honte et la fureur : il fait le serment terrible, s'il peut rejoindre Roland, de lui arracher le cœur. Aussitôt il s'élance sur Bayard, le presse des éperons, et

---

(1) Le poëte revient à Angélique au huitième chant.

laisse à pied dans le bois le roi de Circassie (1).

Le léger et fort cheval, animé par son maître, franchit les ravins et les précipices, brise de son poitrail tout ce qui s'oppose à son passage, et rien ne peut suspendre un seul moment la rapidité de sa course.

Seigneur, je ne veux pas qu'il vous paraisse trop étrange que Renaud trouve Bayard obéissant alors, après l'avoir suivi plusieurs jours sans pouvoir parvenir à toucher seulement sa bride; ce bel animal avait un entendement plus qu'humain: ce n'était point par malice, que, fuyant en apparence son maître, il s'en était fait suivre; c'était pour l'attirer sur les traces d'Angélique, et lui faire retrouver celle qu'il adorait. Il avait vu cette princesse au moment où elle s'échappait du pavillon; et Renaud, étant alors pied à terre pour combattre un chevalier maure (1), Bayard, qui se sentait libre, avait suivi les traces d'Angélique, pour pouvoir la faire retrouver à son maître. C'est ainsi que, l'attirant à sa poursuite au milieu de la forêt, sans toutefois s'en laisser approcher, de peur que, l'ayant remonté, il ne l'eût forcé de prendre une route contraire à son dessein, il la

(1) On retrouve Sacripant au quatrième chant, où Bradamante le délivre du château d'Atlant avec Roger et d'autres chevaliers.

(2) Roger; voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux. p. 536.

lui avait déja fait retrouver deux fois; mais ce fut inutilement, puisque, comme vous l'avez vu, Ferragus d'abord, et ensuite Sacripant, lui avaient fait perdre ces deux occasions. Bayard, trompé comme Renaud, par les paroles du farfadet, qui lui traçait la route qu'Angélique avait prise, s'était enfin soumis à servir son maître, comme à l'ordinaire; et Renaud, animé par la colère et par l'amour, le faisait voler vers Paris, mais trop lentement, selon ses desirs, quoique la course de Bayard surpassât la vîtesse des vents. Renaud, plein d'impatience d'être aux mains avec Roland, ne donna que quelques moments de la nuit suivante au repos, tant il avait été séduit par les propos trompeurs de l'esprit que le vieux magicien avait envoyé. Dès le lendemain matin, il aperçut enfin la grande cité sous les murs de laquelle Charles, après sa déroute, avait rassemblé les débris de son armée. C'est là que l'empereur, prévoyant qu'il serait bientôt attaqué de tous côtés, faisait réparer les anciennes fortifications, en faisait élever de nouvelles, et les entourait de larges et profonds fossés. Le desir même de tenir la campagne contre ses ennemis lui faisait saisir tous les moyens de se procurer de nouveaux secours. Il espéra d'en recevoir un assez puissant de l'Angleterre, pour se voir en état de former un nouveau camp; et dès que Renaud l'eut rejoint, il le choisit pour l'envoyer dans le pays, si long-temps nommé la Grande-Bretagne, et qui

depuis a pris le nom d'Angleterre. Cette commission déplut beaucoup à Renaud; mais, pressé de moment en moment par l'empereur, il n'eut pas même le temps de demeurer un seul jour, à remplir l'objet de ses desirs, dont le plus vif était de retrouver celle pour laquelle il avait abandonné son combat. Obéissant donc à Charles, il repart avec la même célérité. Il vole vers Calais; et dès qu'il y arrive, il ne perd pas un moment pour s'embarquer.

L'empressement qu'il avait de revenir en France lui fit ordonner, malgré les représentations des matelots, de mettre à la voile, quoique la mer fût irritée, et que le ciel semblât annoncer une violente tempête. Alors, comme si les vents et les ondes se fussent courroucés de ce qu'il semblait les braver, la mer s'élève autour du navire avec une telle fureur, que les flots baignent les plus hauts huniers. Les matelots expérimentés carguent les grandes voiles, et pensent déja qu'il faut rentrer dans le port; mais la fureur des vents ne le permet plus, les menace d'un prochain naufrage, et emporte au loin le vaisseau : bientôt cette fureur redouble; et les matelots ne pouvant plus combattre l'effort de plusieurs vents contraires qui frappent de différents côtés les bords et les flancs du vaisseau, épuisés de fatigue, s'abandonnent à leur sort, et se laissent emporter dans la haute et pleine mer.

J'observe ici que j'ourdis une grande toile

avec une quantité de différents fils qui doivent se répondre tous pour former le tissu de mon ouvrage; je me trouve forcé d'abandonner Renaud (1) au milieu de l'affreuse tempête qui l'attaque de tous côtés, pour parler de sa brave et bien-aimée sœur, Bradamante.

Je parlerai donc de cette belle et vaillante guerrière que nous avons déja vue renverser Sacripant sur la poussière, de cette digne sœur de Renaud, qui, comme lui, devait le jour au duc Aymon et à la vertueuse Béatrice. Charles et tous les chevaliers français avaient pour elle la plus haute estime, et ne pouvaient comparer sa valeur qu'à celle de son frère.

Un hasard heureux et peut-être ménagé par l'amour l'avait mise à portée d'être vue par un illustre et jeune chevalier de l'armée d'Agramant. Ce chevalier s'appelait Roger comme son père, et devait le jour à la malheureuse fille d'Agolant; il ne put voir Bradamante sans lui donner son cœur et sans lui consacrer tous les jours de sa vie; et l'illustre fille d'Aymon, n'ayant pas dans son sang l'âpreté de celui d'une lionne ou d'une ourse, n'avait pu se défendre contre les charmes et les vertus d'un si parfait chevalier, qu'elle n'avait vu qu'une seule fois (2). Occupée de le revoir, elle

---

(1) Il y revient au quatrième chant.

(2) Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, pages 541 et suiv.



en cherchait les occasions, et parcourait seule les campagnes et les forêts, aussi tranquille et aussi rassurée par ses propres forces et par son courage que si les plus nombreux escadrons l'eussent suivie. Le jour même qu'elle venait d'obliger Sacripant à baiser si durement la face de notre antique et commune mère, après avoir traversé le reste de la forêt et une colline cultivée, elle était arrivée auprès d'une belle et claire fontaine.

Cette fontaine arrosait et traversait une grande et vaste prairie; des arbres antiques et élevés en couronnaient les bords qu'ils ombrageaient, et les voyageurs étaient arrêtés par le doux murmure des eaux qui les invitaient à s'y rafraîchir et à goûter le repos; un coteau bien cultivé la défendait de la grande chaleur du jour. Bradamante, jetant les yeux de tous côtés pour admirer les beautés de ce séjour riant et agréable, aperçut sur ces bords fleuris, à l'ombre d'un petit bois, un chevalier qui lui parut enseveli dans une sombre rêverie; son écu et son casque pendaient au même hêtre : il y avait attaché son cheval, et ce chevalier, les yeux humides de pleurs, se livrait à la douleur la plus profonde.

La curiosité très commune qui nous porte à nous informer des affaires des autres lia bientôt la conversation entre Bradamante et le chevalier affligé; elle demande le sujet d'une douleur si vive, et à laquelle elle paraît s'intéresser; le chevalier de son côté, qui croit voir en elle le guer-

rier le plus redoutable dans les combats, est très sensible à sa courtoisie. Hélas! seigneur, lui dit-il en commençant le récit de ses infortunes, je conduisais quelques troupes à pied et quelques escadrons au champ de bataille où l'empereur Charles attendait le roi Marsile, et j'avais sous ma garde une jeune et belle demoiselle que j'adorais, lorsque j'aperçus un chevalier armé, et monté sur un grand cheval ailé. Aussitôt que ce traître larron (que ce soit un mortel, ou un monstre vomi par les enfers), aussitôt, dis-je, qu'il eut vu ma belle et chère maîtresse, tel qu'un faucon qui descend du sein de la nue, il fondit sur elle, la saisit dans ses bras, et l'enleva malgré sa faible résistance, avant même que je me fusse aperçu de son coupable dessein; et ce ne fut que du haut des airs, que j'entendis les cris de celle qui m'est si chère. De même que le cruel milan, surprenant une poule occupée par le grand nombre de ses petits, enlève celui qui n'est pas couvert de ses ailes, et s'élève avec sa proie, tandis que la mère désolée et se reprochant son oubli, rappelle en vain son malheureux poussin par ses cris aigus: ainsi, ne pouvant poursuivre le barbare dans les airs, renfermé dans un vallon étroit que des roches hérissées entourent, monté sur un cheval rendu qui n'eût pu franchir des routes escarpées, désespéré, ne desirant plus que la mort, et abandonnant tout autre soin, je laissai les troupes que je commandais suivre leur route;

et, seul et sans guide, je pris le chemin que me montrait l'amour, en faisant tous mes efforts pour retrouver quelques traces du cruel ravisseur qui venait de m'enlever tout le bien, tout l'espoir de ma vie.

Après avoir marché pendant six jours en des lieux déserts où nulle trace d'homme n'avait jamais été imprimée, où des précipices affreux étaient ouverts sous mes pas, et où des roches tremblantes et suspendues menaçaient ma tête, j'arrivai dans un vallon entouré de hautes montagnes qui semblaient s'être fracassées pour former des antres profonds : je découvris enfin au milieu de ce vallon un pic élevé dont le sommet portait un fort et redoutable château resplendissant d'une vive lumière : plus j'approchais de ce château, plus sa lumière me paraissait brillante sans que je pusse imaginer de quelle matière ses murs étaient construits. J'ai su depuis, que, forcés par les enchantements du plus savant magicien, les démons avaient bâti ces murs d'un acier poli trempé dans les ondes du Styx, trop dur pour que la rouille pût le ronger, ni même le ternir. Ce château servait de retraite à l'enchanteur, qui de là parcourait les entours de sa demeure, et qui, sans être ému par les cris des malheureux et par les malédictions des peuples, exerçait impunément ses rapines : dès-lors je dus renoncer à recouvrer jamais celle qu'il m'avait ravie. Hélas! que pouvais-je faire, que de regarder avec désespoir cette

roche affreuse qui renfermait l'objet de mon amour? Semblable au renard qui frémit en reconnaissant la voix de ses petits qui crient dans l'air où l'aigle vorace les a transportés, je voyais que les seules ailes d'un oiseau pouvaient s'élever au sommet de cette roche escarpée.

Pendant que j'étais arrêté si tristement en ce lieu, deux chevaliers arrivèrent conduits par un nain; à leur vue, l'espérance se rejoignit dans mon cœur au desir de recouvrer ma maîtresse. Vaine espérance, hélas! desir qui ne devait pas être exaucé! Tous les deux étaient des guerriers d'une extrême bravoure : l'un se nommait Gradasse, roi de Séricane; l'autre Roger, jeune chevalier plein de valeur et très estimé à la cour africaine.

Tous les deux, me dit le nain, se préparent à combattre le maître de ce château, qui, s'ouvrant une route nouvelle et bien étrange, fend les airs, tout armé, sur un quadrupède ailé. Ah! seigneurs, leur criai-je aussitôt; si, selon ma ferme espérance, vous triomphez de ce cruel ravisseur, rendez-moi, de grace, la maîtresse qu'il m'a si perfidement enlevée!

Je leur racontai comment elle m'avait été ravie; et mes larmes leur confirmèrent la vérité de mon récit. C'est alors que les voyant déja descendre avec peine vers le bas de la roche, et se préparer au combat, je pris le parti prudent de n'en être le spectateur que de loin, élevant ce-

pendant des vœux au ciel, pour qu'il les rendît victorieux.

Une petite plaine de deux jets de pierre de diamètre entourait cette roche inaccessible; et le sort ayant décidé lequel des deux se présenterait au combat, dès que ces deux guerriers y furent arrivés, Gradasse fut le premier qui fit retentir les rochers, et jusqu'à la cime de la roche, du son violent et aigu de son cor. Soudain les portes du château s'ouvrirent; et le chevalier armé parut monté sur son cheval ailé.

Semblable à la grue, dont la pesanteur s'oppose à la force de ses ailes dans les premiers moments de son essor, qui semble quitter la terre avec peine, et ne peut se livrer que peu à peu à toute la rapidité de son vol, le nécromancien ne parut s'élever que lentement; mais, l'instant d'après, il se perdit dans la nue au-dessus de la portée de l'aigle le plus audacieux. Lorsqu'il juge qu'il en est temps, il tourne son coursier, et fond du haut des nues la lance en arrêt, comme un faucon qui voit lever une perdrix ou une colombe. Gradasse fut atteint du coup de sa lance, avant même d'avoir pu le prévoir. Elle fut brisée sur ses armes; et Gradasse put à peine lui porter un coup qui ne frappa que l'air, tandis que la violence de celui qu'il avait reçu fit ployer jusqu'à terre les reins vigoureux de sa bonne jument Alphane. L'enchanteur était déja remonté jusqu'aux cieux, d'où, fondant avec la même impétuosité, il frappa Ro-

ger, attentif alors à regarder Gradasse. Roger plie les reins de la force du coup, qui fait reculer son cheval; et, se retournant pour combattre son ennemi, il le voit déja planer au plus haut des airs. C'est ainsi que le magicien frappe tour-à-tour impunément l'un et l'autre des chevaliers. Il les éblouit par l'impétuosité de son vol; aucun de leurs coups ne peut l'atteindre.

A dire vrai, ce combat merveilleux n'est pas trop vraisemblable, et paraît tenir beaucoup plus de la fable que de la vérité. Cependant vous pouvez m'en croire; et j'en fus témoin presque jusqu'à la fin du jour. Ce fut alors que le maudit magicien, découvrant un large bouclier qu'il portait à son bras, enveloppé d'une épaisse étoffe de soie, il en sortit une splendeur d'un effet si terrible, que, dès qu'elle eut frappé les yeux des deux guerriers, ils tombèrent à terre privés de tous leurs sens, et demeurèrent sans défense. Moi-même, ébloui quoique éloigné, je subis le même sort; et, lorsque je repris connaissance, je ne vis plus ni l'enchanteur, ni les chevaliers, ni le nain; une nuit obscure couvrait déja le vallon. Je connus bien alors que le magicien, après s'être amusé de leurs vains efforts, avait terminé ce combat en découvrant son bouclier magique, et en les privant de leurs sens et de leur liberté. Moi, malheureux! je perdis toute espérance de recouvrer la beauté que j'adore.

C'est ainsi que ce chevalier, qui jusqu'ici nous

a paru plus affligé que vaillant, finit son récit. C'était en effet le plus lâche et le plus vicieux des mortels : ce Pinabel, fils d'Anselme comte de Hauterive, loin de démentir la perfidie et l'indigne réputation de la maison de Mayence, enchérissait encore sur les trahisons dont elle était capable, et sur la vicieuse crapule qui la déshonorait.

Bradamante émue, attentive au nom de Roger, la première fois que ce nom si chéri frappa son oreille, avait laissé briller la joie la plus vive dans ses yeux ; mais, troublée, consternée à la fin par le sort qu'avait éprouvé son amant, ses questions multipliées ne servirent qu'à la confirmer dans la certitude de son malheur. Chevalier, lui dit-elle, ne vous laissez point abattre ; ce jour peut devenir plus heureux que vous ne le pensez, si vous voulez me conduire jusqu'à la vue du château qui renferme celle que vous regrettez.

Après avoir perdu celle qui m'attachait à la vie, qui pourrait, répondit Pinabel, me retenir et m'empêcher de franchir encore une fois ces monts escarpés ? Mais je vous préviens des périls que vous allez courir en traversant tant de précipices ; et, si vous y succombez, songez que ce ne sera pas ma faute.

Ils reprenaient ensemble le chemin du château, lorsqu'ils furent joints par ce même courrier, qui confondit le bon Sacripant, en lui apprenant le nom de celle qui l'avait renversé sur la poussière.

Le messager se hâta de dire à Bradamante que le Languedoc et la Provence, se préparant à se défendre des Africains, avaient arboré déja les drapeaux de la guerre sur leurs remparts; que tous les habitants de ces belles provinces et ceux des rivages d'Aiguemorte étaient en armes, et que Marseille, alarmée de ne point voir celle qui devait la défendre, l'avait dépêché près d'elle pour la presser de ne pas les priver plus long-temps de son secours. L'empereur, qui ne pouvait voir sans admiration les exploits de sa nièce Bradamante, et qui avait la plus grande confiance en sa haute valeur, avait donné à cette guerrière le commandement de cette antique et belle cité, et de tous les pays situés entre le Var et le Rhône (1). Ce courrier, comme je viens de le dire, était donc venu de Marseille pour implorer le secours de Bradamante. Surprise et peut-être consternée de ce message, la guerrière reste quelque temps incertaine entre le devoir qui l'appelle à la défense de Marseille, et l'amour qui l'arrête et la presse de délivrer son amant. Forcée par le sentiment qui l'entraîne, elle promet au courrier d'aller secourir Marseille, s'excuse de le suivre, et cependant continue sa route avec Pinabel, dont le lâche cœur ne put apprendre sans un secret effroi que cette guerrière était de l'illustre maison de Cler-

(1) La Provence. P.

mont, contre laquelle il nourrit une haine profonde et secrète; et déja il pressent le sort qui l'attend, si Bradamante vient à découvrir qu'il est de celle de Mayence.

Une haine antique séparait depuis long-temps ces deux maisons qui s'étaient livré plusieurs combats sanglants; et le perfide comte trama bientôt dans son lâche cœur les moyens de faire tomber Bradamante, sans qu'elle s'en doutât, dans quelque danger mortel, pour l'y abandonner, et prendre ensuite une autre route.

Tandis que la haine, et la crainte de ne pouvoir réussir dans cet infâme projet, occupaient et troublaient toutes ses idées, il s'écarta de son chemin, et tous les deux arrivèrent dans un bois au milieu duquel s'élevait une montagne dont la cime se terminait en une roche stérile. Voyant que Bradamante le suivait de près, et desirant s'en éloigner pour toujours, il lui fit entendre qu'il fallait chercher un autre asyle avant que la nuit ne devînt plus obscure; qu'il croyait qu'il trouverait dans la vallée opposée un riche château, où ils seraient bien reçus; et que, cependant, si elle voulait l'attendre, il allait monter sur le sommet de la roche, pour s'assurer par ses yeux qu'il ne se trompait pas. A ces mots, il marche en avant, et, cherchant toujours à se séparer de la guerrière, il monte en effet jusqu'au sommet de la montagne; comme il cherchait quelque route détournée pour disparaître à ses yeux, le hasard

lui fit trouver sur ce sommet une profonde caverne creusée dans le roc, et qui paraissait avoir plus de trente brasses de profondeur. Il regarde dans le fond ; il aperçoit que le terrain s'y élargit, et qu'une ouverture donne entrée dans une vaste caverne où il entrevoit une lueur comme pourrait être celle d'un flambeau : cependant Bradamante, craignant de perdre ses traces, avait toujours les yeux sur lui, et elle le rejoignit l'instant d'après sur le bord de la caverne. Ce fut alors que le traître, voyant l'impossibilité de s'en séparer, conçut promptement un autre dessein. Il la fit monter jusqu'à l'entrée de la caverne où le rocher semblait être percé à pic comme un puits, et lui dit qu'il venait d'apercevoir au fond une belle et jeune demoiselle dont la riche parure annonçait une haute naissance; qu'en voyant ses larmes et son affliction il avait pensé qu'elle était renfermée en ce lieu, et avait besoin d'un prompt secours; que, lorsqu'il se préparait à descendre pour la secourir, un brigand en fureur l'avait arrachée avec violence, et l'avait fait disparaître à ses yeux.

Bradamante, pleine de candeur et de courage, ajouta aisément foi au mensonge du noir et traître Mayençais. Animée à secourir elle-même la demoiselle, elle cherche les moyens de faciliter la périlleuse descente qui peut l'y conduire; et, voyant un grand ormeau chargé de branches très élevées, elle abat la plus longue et la plus

forte avec son épée, la place dans l'ouverture de la caverne, et prie Pinabel de soutenir fortement cette branche par le gros bout, tandis que, s'attachant des deux mains aux rameaux, elle arrivera, par ce moyen, assez facilement jusqu'au fond de la caverne.

Le traître sourit en la voyant ainsi suspendue; il lui demande d'un air moqueur si elle sait bien sauter; et, sans attendre sa réponse, il ouvre les mains avec une joie perfide, en s'écriant : Que tous les tiens ne sont-ils ici, pour y périr avec toi, et pour que ma main puisse, d'un même coup, en éteindre la race!

Cependant l'affreux dessein de Pinabel ne fut pas accompli. Les rameaux retardèrent la rapidité de la chute de la branche, dont le sommet se brisa, en touchant le fond, et en recevant presque toute l'impulsion du coup; et Bradamante, sans accident, et seulement un peu étourdie de sa chute, fut réservée à d'autres aventures dont nous entreprendrons le récit dans le chant suivant.

FIN DU SECOND CHANT.

CHANT III.

ARGUMENT.

Bradamante rencontre Mélisse dans la grotte. — Prédictions de l'enchanteur Merlin. — Mélisse évoque et fait paraître devant Bradamante les ombres de ses descendants. — Éloge des princes de la maison d'Este. — Mélisse enseigne à Bradamante les moyens de délivrer Roger. — Description de Brunel possesseur de l'anneau qui détruit les enchantements. — Bradamante trouve Brunel à l'hôtellerie, comme Mélisse le lui avait annoncé.

Quel pouvoir animera mes chants, et les rendra dignes d'un si noble sujet? Qui me prêtera des ailes pour m'élever à la dignité d'une si grande entreprise? Mais comment mon ame ne s'enflammerait-elle pas d'un nouveau feu? C'est au grand prince mon bienfaiteur que je consacre ce troisième chant : ce sont ses illustres aïeux que je vais chanter.

Toi, dont la flamme féconde éclaire l'univers, soleil, vis-tu jamais dans ta course de race plus illustre, et qui, fertile en héros également grands dans la paix et dans la guerre, conserve depuis

si long-temps son éclat? Si j'en crois l'esprit prophétique qui s'empare de moi, les cieux cesseront de tourner autour des pôles, avant que cet éclat se ternisse.

Muses, que ne me prêtez-vous la lyre d'Apollon! que ne me donnez-vous un style d'or, pour graver sur les marbres antiques les héros que je veux peindre! Essayons toutefois, avec les faibles instruments qui sont dans mes mains, de faire l'esquisse d'un ouvrage que mes soins parviendront peut-être un jour à rendre plus parfait: mais retournons à ce lâche, dont le cœur ne pouvait être rassuré, quoiqu'il fût couvert des meilleures armes. Parlons de ce Pinabel, de ce perfide Mayençais qui se flattait bien d'avoir fait périr Bradamante. La croyant privée du jour au fond de ce précipice affreux, il se hâte de remonter à cheval. Son ame, accoutumée au crime, joint sans remords le vol à l'assassinat: il ne perd pas cette occasion d'enlever le coursier de la guerrière, et de l'emmener avec lui. Abandonnons ce traître avec horreur, en attendant qu'il trouve son supplice et la punition de son forfait (1). Qu'un tendre intérêt nous rappelle à celle qu'il avait trahie, et qui semblait devoir trouver la mort et la sépulture dans les roches de cet antre, où, en effet, elle avait couru les plus grands dangers; cepen-

(1) Voyez le vingtième chant.

dant revenue de son effroi, elle entr'ouvre les yeux et aperçoit une porte, par laquelle elle entre dans une seconde caverne, infiniment plus vaste et plus élevée que la première.

Cette caverne, carrée et spacieuse, avait l'air d'un temple souterrain. Des colonnes du plus bel albâtre et d'une noble architecture paraient et soutenaient sa voûte : un simple autel s'élevait au milieu : une lampe, dont la lumière était réfléchie par l'albâtre, portait au loin une douce clarté.

Bradamante, émue d'une sainte horreur dans ce lieu qui semble être sacré, s'approche de l'autel; et, tombant à genoux, elle élève ses vœux au Dieu conservateur de ses jours, dont elle invoque la puissance. Une petite porte, qui crie légèrement en tournant sur ses gonds, s'ouvre. Il en sort une femme, les pieds nus, sans ceinture et échevelée, qui l'appelle aussitôt par son nom, et lui dit : Brave et généreuse Bradamante, apprends que c'est un pouvoir divin qui te conduit en ce lieu. L'esprit de Merlin (1), dont tu devais

---

(1) Célèbre enchanteur anglais, dont il est souvent fait mention dans les anciens romans; il était né, dit-on, du commerce d'une dame anglaise avec un démon, et vivait dans le cinquième siècle. C'est par une licence poétique que l'Arioste transporte en France le tombeau de Merlin, que tous les auteurs de romans ont placé en Angleterre, dans la forêt d'Arnantes. Voyez *Tristan de Léonais*, tome III de cette édition des OEUVRES DE TRESSAN., page 76. P.

venir honorer la cendre par cet étrange chemin, m'avait déja prédit ton arrivée, et le sort que les décrets éternels te destinent.

Cette grotte fameuse et terrible, continua-t-elle, fut l'ouvrage du sage enchanteur Merlin; et c'est près d'ici, dans ce tombeau, que sa cendre repose. Tu as sans doute entendu dire comment cet homme si sage cessa de l'être. Épris d'un fol amour pour l'artificieuse dame du Lac, qui tenait de lui tout son pouvoir, Merlin, par une fatale complaisance pour elle, se coucha vivant dans ce tombeau, sans pouvoir vaincre les enchantements de l'ingrate, qui l'y retint pour toujours. Son esprit vole autour de sa cendre, et ne l'abandonnera qu'au jour fatal où les pâles humains, réveillés par le son éclatant de la trompette, se relèveront de leurs tombeaux : lorsque le juge éternel distinguera l'impur corbeau de la blanche et chaste colombe, Merlin subira son dernier arrêt. Mais, jusqu'à ce moment, son esprit prophétique ne se sépare point de ses os glacés. Il répond aux questions de ceux qui peuvent approcher de sa tombe, d'où bientôt tu entendras sortir sa voix. J'étais venue, il y a déja quelque temps, pour le consulter; mais, ce sage, qui ne me trompa jamais, m'ayant avertie de ton arrivée, j'ai voulu jouir du plaisir de te voir.

Bradamante, fort étonnée de ce discours, de ces évènements étranges, et des objets qui frappent sa vue, ne sait alors si elle dort, ou si ce

n'est pas une illusion : confuse, mais modeste, elle baisse les yeux; et la pudeur colorant son beau front : Hélas! que suis-je donc, dit-elle, pour qu'un si grand prophète daigne s'occuper et parler de moi! Cependant, satisfaite en secret, elle n'hésite pas à suivre la magicienne qui la conduit au tombeau de Merlin. Ce tombeau était construit d'une pierre dure et resplendissante comme un feu brillant. La lumière rougeâtre, qui s'élançait au loin de cette pierre, suffisait pour éclairer ce lieu terrible où jamais le soleil n'avait pénétré; soit que cette lumière fût l'effet d'une espèce de marbre phosphorique de sa nature, soit qu'elle vînt plutôt de plusieurs talismans constellés qui la couvraient, elle suffisait pour faire admirer les riches ornements dont la tombe de Merlin était entourée.

A peine Bradamante eut-elle passé le seuil de ce lieu sacré, que l'esprit de l'enchanteur, s'élevant du fond du tombeau, la salua d'une voix forte et distincte : Que la fortune favorise tes desseins, ô chaste et noble fille, de qui doivent sortir un jour des héros la gloire de l'Italie, et qui rempliront le monde entier de leur renommée! L'antique sang de Priam, coulant dans ton sein des deux côtés (1), produira l'ornement et la tige

(1) Roger et Bradamante descendaient l'un et l'autre de Pharamond, roi des Francs : et l'on croit que les Francs des-



de la plus illustre race que le soleil éclaire entre l'Indus, le Nil, le Tage et le Danube(1), et que même il puisse découvrir entre l'ourse boréale et le pôle austral.

Ta postérité, parvenue aux plus grands honneurs, comptera parmi tes enfants des ducs, des marquis et des empereurs.

De grands capitaines, des chevaliers renommés sortiront aussi de cette illustre race, pour défendre l'église et pour rendre à l'Italie son antique splendeur. Là règneront des princes, qui, tels qu'Auguste et le sage Numa, feront, sous un gouvernement doux et équitable, renaître parmi leurs sujets le bonheur pur de l'âge d'or. Pour que ces grandes destinées puissent s'accomplir, il faut que le mariage de Roger, écrit déja dans les cieux et dans ton cœur, s'accomplisse et fasse ton bonheur. Que rien n'arrête donc plus ton généreux dessein de voler à sa délivrance, et que le traître, qui l'a ravi pour le retenir dans ses chaînes, tombe sous tes coups!

Merlin se tut à ces mots, et laissa Mélisse la maîtresse de faire paraître tour-à-tour, sous les

---

cendaient eux-mêmes d'un neveu de Priam, qui, après avoir échappé au sac de Troie, s'était réfugié dans la Scythie, où il fonda l'empire des Sicambres, qui prirent depuis le nom de Francs. P.

(1) Dans tout le monde alors connu, l'Indus étant en Asie, le Nil en Afrique, le Tage et le Danube au midi et au nord de l'Europe. P.



yeux de Bradamante, ceux qui devaient descendre d'elle. Mélisse s'y préparait, et déja de nombreux esprits s'étaient rendus à ses évocations sous mille formes différentes. C'est alors que, rentrant avec Bradamante dans la première caverne, elle trace un large cercle autour de la guerrière, lui commande de n'en point sortir; et, pour achever de la mettre à couvert de ces esprits malins, elle élève au-dessus d'elle un pavillon correspondant en grandeur avec le cercle. Après avoir tourné trois fois autour d'elle, les esprits devaient rentrer dans le riche caveau où reposait Merlin; et ce fut en vain qu'ils firent tous leurs efforts pour passer ce cercle, plus impénétrable pour eux que si de vastes fossés et des murs élevés l'eussent entouré.

J'aurais trop à faire, dit Mélisse à Bradamante, si je voulais te faire connaître les noms et les exploits des héros, qui, sous la forme de ces esprits enchantés, paraissent devant toi avant d'être nés. Une nuit ne suffirait pas pour te raconter tant de faits glorieux. Je me contenterai donc d'en choisir quelques-uns, selon l'ordre des temps et l'importance des personnages.

Vois ce premier qui te ressemble par son air de noblesse et par sa beauté : ce sera le chef de ta race en Italie(1). Digne fils de Roger, il vengera

---

(1) Depuis cet endroit de la page 55, jusqu'à la page 68, l'Arioste fait une longue énumération des princes de la maison



le sang de son illustre père, en exterminant les traîtres qui l'auront si lâchement répandu; il subjuguera le royaume de Lombardie; Didier, tyran

---

d'Este. Voici ce que M. Dupont de Nemours, déja cité, pages 15 et 16, dit à ce sujet:

J'aurais voulu, fidèle traducteur,
Vous faire ici la généalogie,
De ces héros si chers à l'Italie....
Je n'en ai pu sortir à mon honneur.

Mon auteur même, oubliant le génie
Que promettait son exorde pompeux,
N'a rédigé sur leurs nobles aïeux
Rien qu'une longue et froide litanie.
— En l'imitant, des superbes Azzons,
Je me traînais aux vaillants Obisons,
Et ne pouvais trouver nulles raisons,
Pour enchasser dans mes rimes bizarres
Quarante ducs avec des noms barbares,
Dont quelques-uns sont répétés six fois.

Mais cependant ces princes Ferrarois,
Dignes d'éloge et de reconnaissance,
Ont mérité qu'on vantât leurs exploits.

Forts de talents et faibles de puissance,
On les a vus, généraux et soldats,
Habilement de leurs petits états
Savoir garder l'heureuse indépendance;
Et les Césars, les papes et la France
Les ont traités comme des potentats.
Ils ont aimé la véritable gloire,
Les beaux esprits, les beaux vers, les beaux arts.
Leurs favoris brillaient aux champs de Mars,
Et caressaient les filles de Mémoire.

de ce pays, tombera sous ses coups; c'est ainsi qu'il deviendra souverain d'Este et de Calaon (1). Ubert son fils le suit; c'est dans l'Hespérie (2), et contre les Maures qui la ravagent, qu'il porte ses armes triomphantes; et plus d'une fois il sera le bouclier et le défenseur de la sainte église attaquée par les infidèles. Vois ensuite ce grand capitaine Albert s'élever de nouveaux trophées, son fils Hugues soumettre Milan, et arborer les couleuvres (3). Azzon les suit, et succède à son frère sur le trône des Insubriens (4). Les sages conseils d'Albertas, et les mesures qu'il prend,

---

C'est dans leur cour, et parmi leurs guerriers,
Que, le front ceint de verdoyants lauriers,
Deux fiers rivaux de Virgile et d'Homère,
De l'Épopée embouchant le clairon,
Se sont assis à côté d'Apollon,
Même plus haut que depuis n'ont pu faire
Le grand Voltaire et le hardi Milton.

Vous qui savez applaudir tant d'audace,
Qui chérissez la vigueur et la grace,
Aux princes d'Este élevez des autels;
Nous leur devons l'Arioste et le Tasse;
Un seul des deux les rendrait immortels.

(1) Petites villes du Padouan, dont Charlemagne donna la souveraineté au fils de Roger qui l'avait bien servi dans les guerres d'Italie. P.

(2) L'Italie. P.

(3) Armes des anciens ducs de Milan. P.

(1) Peuple de la Lombardie. P.

parviennent à chasser de l'Italie Bérenger et son fils, qui menaçaient de l'envahir; l'empereur Othon le jugera digne d'obtenir pour épouse la princesse Alde, sa fille.

Vois, Bradamante, continua Mélisse avec un nouveau transport, vois cet autre Hugues, digne de son valeureux père. Vois-le foulant aux pieds les superbes Romains, qui, sans avoir la vertu du premier Brutus, ne sont plus que des rebelles coupables, en osant assiéger Othon III et le vicaire de Jésus-Christ (1). Regarde avec complaisance ce Foulques abandonnant généreusement à son frère tous ses états dans le riant climat de l'Italie, pour aller, au-delà des fleuves et des monts qui défendent la Germanie, prendre possession d'un vaste et riche duché (2). Sa mère a fait couler dans ses veines l'illustre sang de la maison de Saxe, et c'est par lui qu'il coule encore dans cette branche qui s'éteignait sans lui.

Cet autre qui s'approche de nous, le front paré d'une branche d'olivier, c'est Azzon, second du nom. Il fera régner la douce paix dans ses états. Ses deux fils Bertold et Albertas sont destinés à

(1) Grégoire V. Crescentius, nommé consul par les Romains rebelles, chassa Grégoire de Rome, nomma un antipape Jean XVI. Othon passe les Alpes, assiége et prend Rome, dépose l'antipape, et fait trancher la tête à Crescentius. P.

(2) Le duché de Saxe, dont il avait hérité à la mort d'Othon, son beau-père. P.



se couvrir d'une gloire différente : Bertold, tel que le dieu Mars, combat Henri II, délivre les champs de Parme, et les abreuve du sang des Germains ; Albertas obtient, par ses vertus et son amour, la glorieuse alliance et la main de la sage et belle Mathilde (1). C'est par cet illustre mariage que, devenu neveu d'Henri premier, il hérite de presque la moitié de l'Italie. Le brave Renaud, fils de Bertold, arrête l'orgueil et les armes du fier Frédéric Barberousse qui prétendait envahir le patrimoine de saint Pierre.

Tu distingueras facilement, dans cette foule de grands princes qui se présentent à-la-fois, un troisième Azzon qui possèdera le beau territoire de Vérone, et dont l'empereur Othon IV et le souverain pontife Honoré reconnaîtront les signalés services par le riche marquisat d'Ancône. Une foule de leurs descendants, Lyon, Faloniers et Bravel, défenseurs de l'étendard sacré, se signaleront par leurs services utiles à l'église; un Obison, un Foulques, de nouveaux Azzons, de nouveaux Hugues, deux Henris, deux Guelfes, dont l'un, soumettant l'ombrie, deviendra duc de Spolette.

---

(1) Elle était veuve et souveraine des pays qui, depuis, ont formé le patrimoine de saint Pierre. Après un an de mariage, ayant appris que son second mari était proche parent du premier, elle se sépara de lui, vécut dans la retraite, et laissa, en mourant, l'église héritière de ses états. P.

Mais fixe tes regards, ô généreuse fille, sur cet Azzon cinquième du nom! Par lui les Italiens respirent; leur sang, leurs larmes ne coulent plus: le barbare Ézelin, ce monstre plus détestable, plus cruel que Néron et Caligula, plus sanguinaire dans ses proscriptions que Sylla, Marius et le triumvir Antoine; Ézelin, le bourreau de ses sujets, le fléau de l'Ausonie (1), sera mis en fuite, pris, exterminé: c'est ce même Azzon dont le bras victorieux achève d'abattre le pouvoir de l'usurpateur Frédéric.

Le prix des victoires de ce héros, c'est de régner avec la paix et la félicité publiques dans ce beau pays situé sur les bords fleuris de ce fleuve (2), où le dieu de la lumière pleura sur sa lyre plaintive ce fils téméraire qui n'avait pas su conduire son char, où la fable dit que des pleurs se changèrent en ambre, et où Cydnus revêtit son blanc plumage. C'est par le don de ce pays, que le saint-siége récompensera les utiles et glorieux services d'Azzon.

Quelle race féconde en héros! s'écrie Mélisse. Aldobrandin, frère de ce brave Azzon, n'exé-

---

(1) Ancien nom de l'Italie. P.

(2) Le Ferrarois, situé sur les bords du Pô. C'est dans ce fleuve que tomba Phaëton, lorsqu'il fut foudroyé par Jupiter. (Voyez les Métamorphoses d'Ovide, liv. 2.) Ferrare, confisquée sur Frédéric II que le pape Honorius III avait excommunié, fut donnée à Azzon d'Este pour prix de ses services. P.

cute pas des exploits moins éclatants; le besoin d'argent pour soutenir une guerre qu'il regarde comme sacrée lui fait donner en otage un de ses frères aux riches Florentins. Il se sert des trésors qu'ils ne lui refusent plus, pour lever des troupes; il marche à leur tête contre Othon IV et son parti Gibelin qui commence à ravager les champs de Parme, du Pisantin et de l'Ombrie. Il triomphe; sa victoire est suivie par la juste punition des comtes de Cellano. Le saint père, remis en possession de ses états, pleure sur ce héros que la parque moissonne à la fleur de ses jours, et dont le tombeau est couvert, par le clergé romain ainsi que par ses guerriers, de palmes immortelles. Son jeune frère Azzon, souverain d'Ancône après lui, réunira aussi sous ses lois les pays que la mer, l'Apennin, l'Isaure et le Tronto renferment : il héritera surtout de la magnanimité d'Aldobrandin, de sa fidélité, de sa vertu, trésor plus précieux que l'or et les pierreries; car la fortune ôte ou donne à son gré tous les autres biens: la vertu est le seul sur lequel elle n'a aucun empire. Renaud son fils, plein du même courage, égalera sa renommée, si la mort ou la fortune jalouses ne s'opposent à l'élévation de cette illustre race (1).

---

(1) Renaud, fils d'Azzon, fait prisonnier par Frédéric II, fut relégué à Naples, où il périt par le poison. P.

Obison, son fils, devient son successeur presque dans l'adolescence. Loin que le souverain pouvoir altère la force et la pureté des mœurs qu'il a reçues de son père, si justement regretté, apprends, Bradamante, et que l'univers apprenne avec toi, que ses solides vertus, sa justice toujours tempérée par la bonté, que sa bienfaisance, que ses grands desseins soutenus par sa prévoyante et sage économie, l'élèvent de si bonne heure au rang des souverains honorés du nom de justes, et de l'amour et des vœux de leurs sujets, que la fière et superbe Modène, et la riante et belle cité de Reggio, viennent d'elles-mêmes se ranger sous ses lois.

Le fils de ce dernier, si long-temps aimé, si sincèrement regretté, c'est cet Azzon VI, qui porte avec gloire l'étendard sacré de la croix dans la Palestine. Il devient duc d'Urbin; et Charles d'Anjou, roi de Sicile, le choisit pour son gendre.

Un groupe glorieux se présente ensemble à tes regards! c'est Aldobrandin, Obison, Nicolas-le-Boiteux, et Albert. Pour ne point te retenir trop long-temps, je ne te dirai pas comment ils réuniront Faenza à leurs possessions, comment, avec plus de gloire encore, ils se rendront maîtres d'Adria qui donna son nom à ce grand golfe honoré du nom de mer Adriatique, de la terre (1)

(1) Rovigo, nommée en latin *Rhodigium*, de *rhodos*, qui, en grec, veut dire *rose*. P.

qui, produisant les roses, en a pris le nom charmant dans la langue des Grecs; enfin de cette ville (2) située entre les deux branches redoutables du Pô, et dont les habitants desirent les tempêtes.

Vois, continua la sage enchanteresse, vois ce jeune Nicolas qui brave et confond les vains efforts de Tydée contre ses états; les jeux de son enfance sont d'être couvert d'armes pesantes baignées par sa sueur, et de manœuvrer sous leur poids; et c'est du travail de ce premier temps de sa vie qu'il s'élève comme une fleur entre les guerriers. Plein de sagesse, il pénètre aisément les projets de ses sujets rebelles. Othon III, devenu le tyran de Parme et de Reggio, s'en aperçoit trop tard, et paie enfin sa négligence par la perte de ses états et de sa vie.

Le souverain arbitre de l'univers voit dans tes aïeux des princes selon son cœur, et ne s'écartant jamais des voies de la justice : il les comble de gloire et de puissance, et ne prescrit de fin à ton illustre race que celle même de l'univers.

Vois Lionel, et auprès de lui l'illustre Borso, le premier duc de Ferrare, l'honneur de son siècle. Né pacifique, Borso saura donner des entraves

---

(1) Comacchio, ville du Ferrarois, située entre les deux bouches du Pô, et sujette à de fréquentes inondations. Elle n'est habitée que par des pêcheurs. P.



à la fureur de Mars, et ne s'occupera que du bonheur de ses heureux sujets.

Un nouvel Hercule sorti de ta race paraît, et, quoiqu'affaibli par un pied brûlé qui le rend boiteux, semble reprocher à des voisins (1) jaloux de sa gloire de lui faire la guerre, pour le récompenser d'avoir, lui seul à Budrio, rendu le courage à leur armée battue et mise en fuite. La Pouille, la Calabre et la Lucanie conserveront long-temps la mémoire de ses hauts faits dans la guerre, et de sa sagesse dans la paix. Témoin du combat particulier dont cet Hercule sortira vainqueur, Alphonse, roi des Catalans, n'hésitera pas à le mettre au rang des plus grands capitaines; et le trône qu'Hercule aurait dû occuper trente ans plutôt, deviendra à la fin le prix de tant de travaux et de vertus sublimes.

Jamais souverain ne répandit de si grands bienfaits sur ses peuples, que le brave et bienfaisant Hercule : par lui Ferrare voit les marais fangeux qui l'entourent se dessécher et se couvrir de riches moissons; par lui des fortifications redoutables s'élèvent et la rendent respectable, tandis que son intérieur s'embellit par les temples, les édifices publics, les palais, les places qu'il y fait élever pour

(1) Les Vénitiens, dont il avait été l'allié, et avec qui il se brouilla ensuite au sujet des limites de leurs possessions respectives. P.



la décoration et l'avantage de cette superbe cité; par lui, le redoutable Lion de Saint-Marc (1), qui paraissait les menacer, replie ses ailes, et se retire dans ses lagunes. La douce paix règne dans les plaines riantes qui l'entourent, tandis que les armées françaises portent le fer et la désolation dans une grande partie de l'Italie. Heureux prince! non, tous les bienfaits dont tu combles tes sujets ne sont rien encore en comparaison du grand présent que tu leur fais. O Ferrarois, ce sont Alphonse-le-Juste, Hippolyte-le-Bienfaisant, qu'il vous donne en ses enfants, en deux frères qui surpassent encore, par leur union, celle des fils de Léda (2), de ces deux descendants d'Hercule qui se privaient de la lumière tour-à-tour, pour en faire jouir un frère tendrement aimé! Alphonse, Hippolyte (3) eussent plus fait encore l'un pour l'autre; la vie ne leur eût rien coûté pour sauver celle d'un frère.

---

(1) La république de Venise, qui est sous la protection de saint Marc, et dont les armes sont un lion ailé de gueules. P.

(2) Castor et Pollux, deux frères célèbres par leur amitié: tous deux fils de Léda, ils avaient pour pères, l'un Tindare, l'autre Jupiter. Pollux ayant reçu de Jupiter l'immortalité obtint de la partager avec son frère; en sorte, dit la fable, qu'ils vivaient et mouraient tour-à-tour. P.

(3) Alphonse I, troisième duc de Ferrare, et Hippolyte, son frère, tous les deux protecteurs de l'Arioste. P.

Cette union si durable affermit la foi, la sûreté publique, plus que si le bras de Vulcain eût entouré cette cité par une double ceinture d'acier.

La sagesse, la douceur du gouvernement d'Alphonse, ses connaissances étendues porteront tous les charmes du règne d'Astrée dans cet heureux climat, malgré l'inégalité des saisons. Mais que la prudence de ce grand prince, qu'une valeur égale à celle de son père lui deviendront bientôt nécessaires, lorsque, d'un côté, Venise jalouse fera de nouveaux efforts contre lui, et que, d'une autre part, une mère injuste, que dis-je? une marâtre plus cruelle pour lui que la coupable Médée et la malheureuse Progné ne le furent jadis pour leurs enfants, armera ses troupes contre lui (1)!

Alphonse ne sortira plus de Ferrare à la tête de ses braves et fidèles sujets, soit pendant les ténèbres de la nuit, soit à la lumière du jour, qu'il ne revienne vainqueur de ses ennemis : les terres arrosées par le Pô, le Santerne et le Zaniole, seront souvent baignées de leur sang, et surtout de celui des peuples de la Romagne, qui, l'aban-

---

(1) Suivant les commentateurs, le poëte désigne par cette marâtre, non pas Éléonore mère d'Alphonse, mais l'église de Rome, c'est-à-dire, le pape Jules II, qui s'était ligué avec les Vénitiens et les Napolitains, pour faire la guerre à ce prince, qu'il avait traité jusqu'alors comme un fils, et qu'il avait fait gonfalonier de l'Église. P.

donnant lâchement, auront osé tourner leurs armes contre lui; les Espagnols même, devenus soldats mercenaires d'un pontife injuste, seront les victimes de sa juste fureur; ils seront sacrifiés tous aux mânes du gouverneur et de la garnison de la Bastia (1) qu'ils auront cruellement égorgés : aucun d'eux ne reverra Rome pour y porter la nouvelle de la mort de ses compagnons.

C'est ce même Alphonse qui se couvrira de gloire à la tête de ses chevaliers, en déterminant la victoire dans cette sanglante et célèbre journée où la France triomphera des armées combinées de Jules II et des Espagnols; journée terrible où l'on verra les chevaux des vainqueurs nageant dans le sang des vaincus, où les bras et la force manqueront à ces vainqueurs pour donner la sépulture au nombre incroyable de guerriers tombés sous le fer tranchant du dieu Mars.

Un objet plus doux succède à cette image effrayante, ô chère et valeureuse Bradamante : fixe tes regards sur ce grand, ce libéral et sublime Hippolyte, qui paraît à tes yeux la tête ceinte et ornée de la pourpre romaine. Hippolyte!..... Toi, que la prose et les vers célèbreront dans tous les idiomes de la terre : le ciel équitable veut que ce

(1) Petite ville fortifiée du Ferrarois que les troupes alliées avaient prise d'assaut, et qu'Alphonse reprit, après avoir remporté une victoire signalée sur ses ennemis. P.

siècle glorieux ait un Virgile (1) comme Auguste en eut un. O splendeur de ta race, comme le soleil l'est de l'univers entier !.... Quel astre eût pu paraître plus brillant que toi, ce jour où l'on te vit sortir l'air pensif à la tête d'un très petit nombre de gens armés, et revenir bientôt d'un air radieux, déja maître de quinze galères (2) enchaînées qui étaient le prix de ta victoire? Ceux qui l'entourent en ce moment sont les deux Sigismond et les cinq fils d'Alphonse; la mer ni les chaînes des monts les plus élevés ne pourront mettre des bornes à leur renommée. Hercule second (3) aura la gloire d'épouser la fille de ce grand et sage Louis XII, qui mérita l'auguste nom de père de son peuple. Cet autre, marchant sur les traces glorieuses de son oncle, se nomme Hippolyte comme lui : François est le troisième des cinq; les deux autres portent le nom d'Alphonse.

---

(1) Andrée Maron, poëte contemporain de l'Arioste, connu par son talent pour l'improvisation; il en est encore fait mention au dernier chant. Un commentateur croit que l'Arioste pensait à lui-même en composant ce vers. Quoi qu'il en soit, le véritable Virgile des princes de la maison d'Este, ce n'est pas Andrée Maron, malgré son nom qui était aussi celui du poëte latin, c'est l'Arioste. P.

(2) Une flotte vénitienne ayant remonté le Pô, le cardinal Hippolyte sortit de Ferrare à la tête d'un petit nombre d'hommes, et disposa si bien son artillerie qu'il coula bas quatre galères ennemies, et en prit quinze. P.

(3) Quatrième duc de Ferrare. P.



Généreuse guerrière, je t'en ai déja prévenue, il faudrait que le soleil fît plusieurs fois place à la nuit sombre, si je voulais t'apprendre les exploits de tous ceux de ton illustre race, et je crois qu'il est temps maintenant que je donne la liberté à cette troupe d'esprits que j'avais évoqués pour t'en donner une idée. A ces mots, elle ferme son livre, et ces ombres fugitives se précipitent aussitôt dans la grotte qui renferme le tombeau de Merlin, et disparaissent à leurs yeux.

Dès qu'il fut libre à Bradamante de faire une question à la sage Mélisse, elle ne put s'empêcher de lui demander quels étaient ces deux enfants d'Alphonse (1) qu'elle avait vus paraître les yeux baissés et le front humilié, entre Hippolyte et Alphonse, et qui, peu d'instants après, avaient paru s'en éloigner. Mélisse, sans lui répondre, et versant quelques larmes : Ah malheureux! s'écria-t-elle, dans quel abyme des conseils pervers ne vous ont-ils pas entraînés? Hippolyte! Alphonse! Ah! ne démentez pas votre bonté généreuse! Songez que ce sont vos frères, et que la pitié borne les effets de votre justice! Ne m'en

(1) Ferdinand d'Este et Jule, frères naturels d'Alphonse et d'Hippolyte. Ferdinand, soit par ambition, soit parcequ'Alphonse avait refusé de lui donner satisfaction d'une injure qu'il avait reçue d'Hippolyte, forma avec Jule le complot d'assassiner le duc. Les coupables, ayant été découverts, furent condamnés à une prison perpétuelle. P.

demande pas davantage (1), ajouta-t-elle; non, je ne veux point troubler le bonheur pur dont tu viens de jouir en voyant quelle sera la destinée brillante des princes qui naîtront de ton illustre sang. Demain, dès que l'aube du jour donnera sa première lueur; nous prendrons ensemble le plus court chemin qui conduit à ce château d'acier resplendissant où Roger est captif. Je ne te quitterai point que tu ne sois sortie de cette forêt sauvage, et je t'enseignerai si bien le chemin, que tu ne pourras plus t'égarer.

Bradamante demeura le reste de cette nuit dans la caverne, s'entretenant avec Merlin qui la pressa plus que jamais de voler au secours de Roger. Bientôt Mélisse, entrevoyant les premiers rayons du jour, la conduisit par des sentiers obscurs et difficiles, ménagés entre les crevasses de la roche dure, et elles arrivèrent enfin dans un lieu sauvage que des montagnes inaccessibles semblaient environner de toutes parts.

Alors sans prendre aucun repos, gravissant les rochers et traversant les torrents rapides, elles surent adoucir l'ennui d'une si pénible route, en parlant ensemble de ce qui leur était le plus cher et le plus agréable; c'est alors que Mélisse apprit

---

(1) Imité de Virgile:

O nate, ingentem luctum ne quære tuorum.

Énéide, liv. 6, v. 868. P.

à Bradamante que l'adresse était aussi nécessaire que le courage pour réussir dans son projet.

L'audace de Mars, lui dit Mélisse, la valeur de Pallas, les troupes innombrables qu'Agramant et Charles ont rassemblées en ce moment, te seraient inutiles pour attaquer de vive force cet habile et puissant enchanteur : non-seulement son château d'acier qui se perd dans les nues, ce cheval ailé qui les traverse à son gré, s'opposeraient à tes vains efforts; mais sache qu'il possède un bouclier d'où s'élancent des rayons si perçants et si dangereux, que dès que les yeux en sont frappés, la lumière leur est ravie, tous les sens sont suspendus, et l'on tombe dans un état approchant de la mort. Ne pense pas qu'il te suffirait de fermer les yeux pour éviter ces funestes rayons; comment pourrais-tu alors porter des coups et parer ceux d'un ennemi si redoutable? Mais heureusement je peux t'enseigner un moyen de le vaincre, et ce moyen est l'unique que tu puisses employer.

Agramant, possesseur d'un anneau constellé qui fut autrefois volé dans l'écrin d'une reine de l'Inde (1), vient de confier ce précieux talisman, dont le pouvoir est de détruire et de rendre inutiles les plus funestes enchantements, à l'un de

(1) Angélique; voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, page 443.

ses sujets nommé Brunel, l'homme de l'univers le plus fin, le plus rusé, et le larron le plus adroit; et ce Brunel déja n'est pas loin d'ici. Agramant, sachant que, de tous les guerriers, aucun ne peut se rendre aussi utile à la gloire de ses armes que le brave Roger, a mis tout son espoir dans l'adresse singulière de Brunel, qui lui a répondu sur sa tête de venir à bout de cette entreprise, malgré le pouvoir de l'enchanteur : mais, belle Bradamante, comme je desire que tu ne doives qu'à toi seule la gloire et le bonheur de délivrer ton amant, je vais t'enseigner un moyen sûr d'y réussir.

En suivant pendant trois jours les bords de la mer, tu arriveras dans une hôtellerie où le sarrasin Brunel se trouvera en même temps que toi. Tu connaîtras sans peine cet adroit larron à sa taille au-dessous de quatre pieds, à sa grosse et difforme tête couverte d'une espèce de laine noire et crépue : son regard louche, son teint livide, son nez écrasé, ses sourcils épais qui rejoignent sa barbe touffue, tout te fera reconnaître ce Brunel que tu trouveras d'ailleurs couvert d'habits courts et étroits, tels qu'en portent les courriers.

Il te sera facile d'entrer en conversation avec lui, en t'annonçant comme un chevalier qui se prépare à combattre l'enchanteur; surtout que ce rusé coquin ne puisse jamais soupçonner que tu aies la plus légère connaissance de l'anneau qu'Agramant a remis dans ses mains. Je ne doute pas

qu'il ne s'offre de te conduire au château de l'enchanteur; tu l'accepteras: mais tu auras soin de marcher toujours derrière lui : et, dès que tu apercevras le dôme brillant du château d'acier, ne balance point à lui donner la mort, sans qu'une faible et fausse pitié te touche en faveur de ce scélérat. Mais, de grace, prends bien garde qu'il ne puisse rien pénétrer de ton intention; car, en mettant ce précieux anneau dans sa bouche, il disparaîtrait sur-le-champ à tes yeux.

C'est en s'entretenant ainsi d'une si grande entreprise, que la sage Mélisse et la belle Bradamante arrivèrent près de Bordeaux, sur les bords de la mer, dans cette partie de son rivage où le riche et vaste fleuve de la Garonne va lui porter le tribut de ses eaux. Elles ne purent se séparer l'une de l'autre, sans verser des larmes; et Bradamante alors, s'occupant uniquement du projet de délivrer son amant, se hâta d'arriver à l'hôtellerie annoncée par Mélisse, et où Brunel l'avait précédée de quelques moments.

Bradamante, l'idée pleine du Sarrasin, le reconnaît sans peine. Elle l'aborde, lui fait de légères questions auxquelles il répond par mille mensonges adroits. La guerrière, de son côté, lui cache avec soin sa patrie, son sexe, sa religion et le sang dont elle est. Toujours en défiance contre ce fripon rusé, elle est beaucoup plus attentive à ses mains, qu'à ses louches et équivoques regards. Elle sait trop avec quelle adresse

il est capable de faire les larcins les plus subtils. Mais, tandis qu'ils causent ensemble, en s'observant mutuellement, une rumeur soudaine, des cris s'élèvent de toutes parts dans cette hôtellerie. Vous en apprendrez le sujet; mais ce ne sera que dans le chant suivant, car il est temps que ma voix se repose.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

CHANT IV.

ARGUMENT.

Atlant traverse les airs sur son coursier ailé. — Brunel sert de guide à Bradamante. — Elle lui enlève son anneau enchanté. — Elle combat contre Atlant, et le magicien est vaincu, son château disparaît, les prisonniers sont délivrés. — Roger monte sur l'hippogriffe et est emporté dans les airs. — Renaud, envoyé par Charlemagne en Angleterre, est jeté sur les côtes d'Écosse. — Il est reçu dans une abbaye. — Il part pour secourir Genèvre, fille du roi d'Écosse. — Il rencontre Dalinde, et la délivre des mains de deux assassins.

Quoiqu'une trop profonde dissimulation présente un caractère odieux et contraire à la candeur d'une belle ame, il n'est cependant que trop d'occasions où l'on est forcé de l'employer, pour éviter les périls, et même la mort, dont une fourberie adroite nous menace. Hélas! nous ne sommes pas assez heureux pour n'avoir à traiter qu'avec de vrais amis dans cette vie dont les jours sont plus nébuleux que sereins, et souvent troublés par les assauts de la noire envie. Ce n'est qu'après les plus longues épreuves, qu'on peut

espérer d'avoir un véritable ami; de pouvoir lui montrer son ame tout entière, sans qu'aucun soupçon puisse altérer cette douce confiance. Que pouvait, que devait faire la belle et prudente amante de Roger, qui se trouvait aux prises avec le scélérat le plus cauteleux, le plus clairvoyant et le plus dissimulé, tel que Brunel venait d'être dépeint par la sage Mélisse?

Elle employa donc contre ce traître les mêmes armes dont il se servait avec tant d'adresse; elle tenait, comme je l'ai déja dit, ses yeux attachés sur ses mains subtiles, lorsque cette grande rumeur s'éleva. O reine du ciel! ô glorieuse et divine mère! s'écria Bradamante, d'où cette rumeur soudaine peut-elle naître?... Elle en connut bientôt la cause. L'hôte, les enfants, les domestiques, tous, les yeux élevés vers le haut des airs, comme s'ils eussent contemplé quelque effrayante comète ou quelque grande éclipse, lui firent bientôt observer un phénomène, un prodige presque incroyable. Elle aperçut distinctement un cheval ailé, monté par un cavalier couvert de riches armes, qui fendait les airs d'un vol rapide. Les ailes de cet étrange coursier étaient très étendues, et couvertes de plumes variées dans leurs couleurs. L'acier poli des armes du cavalier les rendait étincelantes; il paraissait diriger son vol vers le couchant, et bientôt la cime des montagnes le fit disparaître.

C'est un enchanteur, dit l'hôte, et il disait la vérité; c'est un savant magicien qui prend assez souvent cette même route. Tantôt on le voit élever son vol jusqu'aux étoiles; tantôt, rasant la terre avec rapidité, il enlève toutes les belles personnes qu'il trouve sur sa route : tellement que les jeunes filles de ces cantons, qui se croient pourvues de quelque beauté (et il en est bien peu qui ne le croient), n'osent plus s'exposer à la clarté du jour.

Ce brigand dangereux, continua l'hôte, possède un admirable château d'acier, élevé dans les nues, sur le sommet des Pyrénées. Plusieurs chevaliers ont déja montré leur courage, en allant l'attaquer; mais aucun d'eux n'est revenu de cette téméraire entreprise, dans laquelle il est bien à craindre qu'ils n'aient perdu la vie ou la liberté.

Bradamante jouissait d'une satisfaction secrète en écoutant ce récit. Elle espérait s'emparer bientôt de l'anneau, et détruire le pouvoir du magicien et son château. Alors s'adressant à l'hôte : Ne pourriez-vous pas, lui dit-elle, me trouver quelqu'un qui connût la route de la demeure de cet enchanteur, et qui voulût m'y conduire? Oh! vraiment, dit aussitôt Brunel en l'interrompant, ce secours ne vous manquera pas : j'ai cette route par écrit; je m'offre de vous y conduire; et peut-être ma présence, ajouta-t-il, ne vous sera-t-elle pas inutile. Il pensait alors à son anneau; mais

il était trop rusé pour en dire davantage : de son côté, Bradamante eut l'air de la reconnaissance; en l'acceptant pour guide, et pensant en elle-même qu'elle serait bientôt la maîtresse de ce précieux anneau.

Elle s'observa toujours sur ce qu'elle devait dire, et sur ce qu'elle avait à cacher à Brunel. L'hôte avait un assez bon cheval, propre à voyager et même à combattre; elle en fit l'emplette, et, le lendemain, les premiers rayons du soleil annonçant un beau jour, elle prit sa route par une étroite vallée, le sarrasin Brunel marchant tantôt devant, tantôt derrière elle.

De colline en colline et de bois en bois, ils parvinrent enfin jusqu'au sommet des Pyrénées, d'où, lorsque l'air n'est point obscurci par les brouillards, l'on découvre pleinement la France, l'Espagne et les deux mers, comme sur le haut de l'Apennin, de la route qui conduit à Camaldoli, on découvre la mer de Toscane et le grand golfe Adriatique : c'est de ce sommet qu'ils descendirent par un chemin rude et fatigant jusque dans une profonde vallée.

Du milieu de cette vallée s'élevait une montagne isolée d'une roche dure et escarpée, dont la cime paraissait environnée d'un mur d'acier. Ce roc s'élève si haut qu'il surpasse en hauteur tout ce qui l'environne; il faudrait avoir des ailes pour y pouvoir monter. C'est-là, dit Brunel, que l'en-

chanteur tient renfermés les dames et les prisonniers. Nul sentier, nul degré ne se présente sur les quatre faces également à pic de ce rocher; et il est aisé de voir que le secours d'un cheval ailé devient absolument nécessaire au maître de ce château, pour pouvoir en faire ses prisons et sa demeure.

Bradamante, suffisamment instruite, connut qu'il était temps de se rendre maîtresse de la vie de Brunel et de s'emparer de son anneau; mais elle ne put se résoudre à donner la mort à cet homme sans défense, et à rougir son bras d'un sang aussi vil. Brunel, qui ne se doutait de rien, fut tout-à-coup saisi par la guerrière, et fortement attaché par elle au tronc d'un sapin élevé; à l'instant, elle lui arrache le précieux anneau qu'il portait à l'un de ses doigts. Les cris, les gémissements du perfide Sarrasin ne purent l'émouvoir. Elle descendit doucement de cette âpre montagne, jusqu'à la plate-forme d'où la tour du château s'élevait; alors, pour attirer le magicien au combat, elle eut recours au son du cor, auquel elle joignit de grands cris, et les défis les plus pressants, pour l'obliger à combattre.

L'enchanteur, ayant entendu le son du cor et la voix de Bradamante, ne fut pas long-temps à paraître, monté sur son cheval ailé. La guerrière qui l'observe est frappée d'une surprise mêlée de joie, en voyant que cet homme, toujours peint

sous l'aspect du guerrier le plus redoutable, ne porte ni lance, ni masse, ni les armes meurtrières destinées pour les combats (1).

Il avait seulement à son bras gauche un bouclier couvert d'une épaisse étoffe de soie rouge; et, de sa main droite, il tenait un livre ouvert. C'est en y lisant qu'il faisait paraître des merveilles étranges; et, tandis qu'en effet il était assez loin du guerrier qui croyait l'attaquer, celui-ci le voyait courir sur lui, le frapper d'une lance, ou des coups redoublés d'une épée.

Pour le cheval ailé, il était tel de sa nature sans nulle espèce d'enchantement : une jument l'avait conçu dans ses flancs; un griffon en était le père. Semblable au griffon, il en avait la tête d'aigle, les pieds de devant armés de serres tranchantes, et les ailes couvertes de plumes : le reste du corps tenait de celui de la mère. Ce composé bizarre était bien défini par le nom d'hippogriffe. L'on tient qu'il existe de ces sortes de monstres ailés dans les monts Ryphées, et tout au fond des mers glaciales.

---

(1) Pinabel, au deuxième chant, dit à Bradamante qu'Atlant était armé de toutes pièces, et qu'il s'est servi d'une lance dans son combat contre Gradasse et Roger; mais, comme on va le voir, c'était une illusion produite par les enchantements du vieux magicien. Bradamante, à l'aide de l'anneau qu'elle a enlevé à Brunel, voit les choses telles qu'elles sont. (Hoole, trad. anglais.) P.

C'est de ces pays du nord que l'enchanteur avait eu l'art de le tirer; et, par ses soins et son industrie, il était parvenu dans un mois à l'accoutumer à supporter le frein, à se laisser monter et à voler par-tout où il voulait le conduire. Cet hippogriffe était donc un être réel, et rien ne tenait en lui de l'illusion des enchantements.

A l'égard de l'enchanteur, tout était illusion en lui : il eût fait paraître le jaune pâle pour la plus brillante pourpre; mais cet artifice ne pouvait rien sur les yeux de Bradamante, éclairés par le pouvoir de l'anneau. Cependant la guerrière s'agite, porte de côté et d'autre des coups au vent, avec l'activité et l'animosité d'un combat violent, ainsi que Mélisse lui avait conseillé de faire.

Après avoir feint de combattre long-temps à cheval, elle se jette à terre, comme voulant porter des coups plus assurés; ce qui détermine l'enchanteur à se servir de son dernier charme, et à découvrir l'écu fatal, ne doutant point qu'il ne fît tomber à terre son ennemi privé de tout sentiment. Il aurait pu sans doute commencer à triompher par un moyen aussi facile; mais il se plaisait à voir les combattants manier la lance ou la hache avec plus ou moins d'adresse. Il s'amusait de leurs vains efforts, comme un vieux chat s'amuse de la faible défense d'une souris, jusqu'à ce que, las de ce jeu, il lui donne le coup mortel de ses dents meurtrières. Cette image avait pu convenir à l'en-

chanteur et à ceux qui l'avaient combattu jusqu'alors; mais il n'en était pas de même de Bradamante : en possession de l'anneau, elle est attentive à tous les mouvements de son ennemi, pour qu'il ne puisse prendre aucun avantage sur elle; et, lorsqu'elle lui voit découvrir son écu, elle ferme aussitôt les yeux, et se laisse tomber par terre, comme privée de tout sentiment; non que la splendeur élancée de l'écu lui fût aussi fatale qu'aux guerriers qui l'avaient précédée, mais espérant par sa chute engager l'enchanteur à descendre et à s'approcher d'elle.

Son espérance ne fut point trompée. Dès qu'il la vit tomber, il fit abaisser le vol de son coursier jusqu'à terre. Il descendit promptement, il recouvrit l'écu qu'il attacha au pommeau de la selle, il y posa même le livre qu'il tenait ouvert, et s'approcha pour s'emparer d'elle. La guerrière qui le guettait, comme le loup caché dans un buisson épais attend le jeune chevreuil dont il veut faire sa proie, se lève dès qu'elle le voit à sa portée, le serre avec force, le jette par terre; et, de la même chaîne que l'enchanteur lui destinait, elle le lie étroitement, sans que ce vieillard, sans vigueur, puisse opposer aucune défense aux forces de cette jeune et robuste guerrière.

Bradamante, prête à lui couper la tête, levait déja son redoutable bras; mais elle suspendit son coup, en voyant l'air abattu du vieillard consterné : elle regarda comme une vengeance trop

indigne d'elle la mort d'un faible vieillard, couvert de cheveux blancs et des rides de la décrépitude.

Jeune homme, arrache-moi la vie, s'écria-t-il plein de colère et de désespoir. Mais Bradamante était bien éloignée de l'écouter, et d'abuser d'une victoire si facile. Curieuse cependant de savoir le nom de cet enchanteur, et dans quel dessein il s'était formé par son art cette demeure inattaquable, elle l'interrogea sur ces faits pour en être éclaircie. Hélas! dit le vieux magicien en versant un torrent de larmes; ce n'est ni pour cacher des
cins, ni pour aucun dessein coupable, que j'é-
i cette roche et que je bâtis ce château. Ce
t que pour garantir les jours d'un jeune che-
l'objet de mon plus tendre amour, ayant
par mon art, que bientôt il se ferait chré-
t qu'il devait périr quelque temps après
lus noire des trahisons.

eil, d'un pôle à l'autre, ne voit rien d'aussi
aussi parfait que ce jeune chevalier : Ro-
on nom. Ce fut moi, malheureux Atlant!
qui l'élevai dès le berceau. L'honneur, le desir d'acquérir de la gloire, l'ont arraché de mes bras, pour voler à la cour d'Agramant, et pour suivre ce prince dans son entreprise contre la France; et moi, plus passionné pour Roger que le père le plus tendre, je cherche tous les moyens de le tirer de ce royaume, pour lui faire éviter le sort cruel qui le menace.

Dans cette vue je bâtis cette roche, et je m'emparai de Roger par le même artifice que j'espérais employer aujourd'hui contre toi : tu verras une grande quantité de dames et de chevaliers que j'ai rassemblés dans ce château, pour que mon Roger, forcé de n'en point sortir, y trouve une compagnie aimable qui l'amuse : j'ai soin de rassembler de toutes parts en ce lieu tout ce qui peut contribuer au bonheur de la vie, concerts, parures, jeux variés, chère excellente, tout y prévient leurs desirs. Hélas! mes soins attentifs réussissaient : c'est toi qui détruis mon bonheur et renverses tous mes projets.

Ah! si ton ame est aussi belle que ta figure, n'empêche pas le succès du dessein si honnête et si légitime que j'ai conçu : prends cet écu, je te le donne; prends ce destrier ailé qui fend les airs, et ne prétends rien de plus sur mon château. Délivre ceux de tes amis que tu voudras choisir; que dis-je? ah! délivre tous mes autres prisonniers, et laisse-moi mon cher Roger : et si ta cruauté va jusqu'à vouloir me le ravir pour le conduire en France, arrache-moi donc aussi cette ame malheureuse qui n'habite plus qu'une vieille écorce prête à tomber d'elle-même.

Vieillard, lui répondit Bradamante, n'espère point m'attendrir par tous ces vains propos; c'est précisément la liberté de Roger que je veux. Prétends-tu donc m'offrir comme un don ce beau destrier et ce bouclier? ne sont-ils pas à moi par

ta défaite? et d'ailleurs, seraient-ils un échange que je pusse comparer à Roger? Crois-tu donc que tu pourrais t'opposer aux décrets divins, en le tenant ici sous ta garde? tu ne peux être certain du sort qui l'attend, et toutes les ressources de ton art sont insuffisantes pour l'empêcher. Vieillard insensé, réfléchis! Comment pourrais-tu savoir quel est le péril qui menace une autre tête, quand tu n'as pu prévoir le coup qui t'accable aujourd'hui? Tu me demandes de t'arracher la vie? Non, mon ame et mon bras s'y refusent. Mais, quand tout l'univers te ferait le même refus, une ame forte et courageuse n'a-t-elle donc pas mille moyens de se délivrer d'une vie qui lui devient importune? Mais, avant de cesser de vivre, il faut que tu rendes la liberté à tous tes prisonniers. En disant ces mots, Bradamante conduit Atlant vers la roche. L'enchanteur s'avançait lié de sa propre chaîne; la guerrière marchait à côté de lui, et ne s'y fiait encore qu'à peine, quoiqu'il eût l'air consterné.

Bientôt une petite porte, un escalier tournant taillé dans la roche, les conduisent jusqu'à l'entrée du château. L'enchanteur lève une longue pierre plate, gravée de figures et de caractères étranges, qui forme le seuil de cette porte. Il découvre des vases, dont il s'exhale une fumée qui paraît sortir d'un feu caché. Atlant brise ces vases fumants. Aussitôt la tour, le château, sa ceinture d'acier disparaissent. On ne voit plus que le sommet d'une

montagne inculte et sauvage. Les prisonniers retenus jusqu'alors restent épars et libres sur le terrain stérile de ce sommet; et quelques-uns d'eux, accoutumés aux délices qu'ils goûtaient dans leur belle et vaste prison, regrettent en secret cette vie voluptueuse. Dans le même moment que le château d'Atlant s'évanouit, la colombe qui s'échappe des serres de l'épervier ne disparaît pas avec plus de vîtesse, que ce rusé magicien en se dérobant au pouvoir de Bradamante.

Gradasse et Sacripant furent les deux premiers guerriers qui frappèrent ses yeux. Prasilde, cet aimable et brave chevalier, qui, du fond de l'Orient, avait suivi le paladin Renaud, paraît ensuite avec Irolde (1), son ami le plus cher et le plus parfait. La brave et tendre fille d'Aymon voit enfin son amant, et l'heureux Roger reconnaît sa charmante maîtresse. Bradamante voit celui que son cœur adore, depuis le jour où, ne pouvant résister à ses instances, elle avait délacé son casque sur la fin d'un combat; ce qui donna le moyen alors à quelque lâche sarrasin de la blesser à la tête (2). Ce seul instant avait fait une si forte et

---

(1) Prasilde et Irolde, chevaliers chrétiens, et parfaits amis, qui avaient été retenus prisonniers en Orient avec Renaud et d'autres chevaliers, et qui, après avoir été délivrés par Roland, étaient venus en France, avec eux, au secours de Charlemagne. Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, p. 439. P.

(2) Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, page 543.



si douce impression sur tous les deux, qu'ils s'étaient cherchés sans cesse depuis, soit pendant les ombres de la nuit, soit pendant le jour, jusque dans les lieux les plus sauvages, sans avoir pu se rencontrer que dans ce moment. Roger sent le double plaisir de revoir celle qu'il aime, et de ne pouvoir douter que sa liberté ne soit l'ouvrage de son bras et de son amour. Il se croit avec raison le plus fortuné des amants, comme il sent qu'il en est le plus passionné.

Tous deux descendirent ensemble jusque dans le vallon, témoin de la victoire que la jeune guerrière avait remportée sur l'enchanteur. Ils y trouvèrent l'hippogriffe ayant encore le fatal bouclier couvert de son étui, qui pendait à l'arçon de la selle.

Bradamante s'avance pour saisir la bride, l'hippogriffe semble attendre qu'elle s'approche de lui; mais, tout-à-coup déployant ses ailes, il s'élève en l'air et va se poser à quelque distance sur le penchant d'une colline. Bradamante le suit; le cheval ailé paraît l'attendre; semblable à la corneille qui se joue de l'inutile espérance des chiens qui la poursuivent, lorsqu'elle voltige de place en place, l'hippogriffe rend toutes ses courses inutiles, et ne se laisse jamais approcher d'assez près pour être saisi.

Roger, Gradasse, Sacripant, tous les autres chevaliers, se distribuent dans la plaine et sur la montagne, dans l'espérance que quelqu'un d'eux

pourra l'arrêter; mais l'hippogriffe, après les avoir séparés par tant de courses inutiles, semble ne vouloir se laisser approcher que par le seul Roger; c'était un nouvel artifice de l'enchanteur. Atlant, la douleur mortelle dans l'ame de voir son élève prêt à se trouver en France, n'avait point encore perdu toute espérance de l'en détourner, et c'était le dernier moyen dont il essayait de se servir. Ce fut donc par son pouvoir que, lorsque Roger eut saisi les rênes de l'hippogriffe, il lui fut impossible de se faire suivre par cet indocile animal.

L'intrépide Roger, voyant qu'il ne peut le dompter, prend le parti téméraire de descendre de dessus son fidèle Frontin (1), et ne balance plus à s'élancer sur le coursier ailé, auquel il ose même faire sentir ses éperons qui l'animent d'un nouveau feu. L'hippogriffe semble ne vouloir que galoper pendant quelques instants; mais, tout-à-coup déployant ses grandes ailes, et plus vif que le faucon que son maître vient de déchaperonner, en lui montrant une proie, l'hippogriffe s'élève dans les airs qu'il fend avec la rapidité de la foudre. Bradamante, éperdue, consternée, en voyant son cher Roger s'élever jusqu'aux nues avec tant de péril, ne peut distinguer, pendant

(1) Cheval que Brunel avait dérobé à Sacripant, et donné à Roger. Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, pages 444 et 519.

quelques moments, quelle est l'espèce de sentiment qui l'agite : ce qu'elle se souvient d'avoir entendu dire de l'enlèvement de Ganimède lui fait craindre un sort pareil pour un jeune guerrier qui n'a pas moins de charmes que lui. Elle le suit en fixant sa vue dans les airs, aussi loin qu'elle peut le voir : elle croit le voir encore, lorsqu'il est déja hors de la portée de ses regards; c'est son ame entière qui suit son amant dans les airs; et, lorsqu'enfin elle reconnaît qu'elle s'égare, elle se livre aux gémissements, et son cœur brisé ne connaît plus la paix. Ses regards tombent enfin sur Frontin, dont la vue redouble sa douleur : mais soudain, craignant que cet excellent cheval ne tombe en des mains étrangères, elle s'en empare, le conduit avec elle, et garde encore la faible espérance de pouvoir un jour le rendre à son aimable maître.

Cependant Roger, qui ne connaît point l'art de conduire ce cheval fougueux, se sert inutilement de la bride pour l'arrêter; il se voit porté bien au-dessus des plus hautes montagnes. Bientôt même il a peine à les distinguer des plaines et des lacs qui les environnent : lorsqu'il fut élevé au plus haut du ciel, où l'observateur attentif n'eût pu l'apercevoir que comme un point, l'hippogriffe parut diriger son vol vers le couchant : il fend alors les airs par un vol uni, tel qu'un léger vaisseau nouvellement espalmé coule d'une rapidité égale sur les ondes, lorsqu'il est poussé par un vent frais

et favorable. Mais laissons Roger parcourir les airs (1); un destin heureux le conduit dans ce périlleux voyage : pour nous, revenons au bon et brave paladin Renaud.

Ce paladin, pendant deux jours entiers, fut le jouet des vents déchaînés, qui lui firent parcourir de vastes plages depuis le couchant jusqu'à l'ourse : ce gros temps dura toute la nuit suivante, et le vaisseau ne fut porté que le jour d'après sur une pointe de l'Écosse, voisine de cette célèbre forêt Calydonienne, qui retentit si souvent du bruit des armes et des combats livrés sous son ombre par les chevaliers les plus renommés.

C'est dans cette vaste forêt que les chevaliers errants les plus fameux de la Grande-Bretagne, des contrées voisines, et même de celles qui sont éloignées, telles que la France, l'Allemagne et la Norvège, se rendent souvent pour signaler leur valeur. Celui dont le cœur serait faible n'y doit point entrer; la mort y menace ses jours lorsqu'il s'expose pour remporter le prix de l'honneur : c'est là que, par de fréquents combats, Tristan de Léonais, Lancelot du Lac, Artus, Galvanes, Gauvain (2), et tant d'autres chevaliers qui furent la

---

(1) Le poëte revient à Roger dans le sixième chant, et à Bradamante dans le septième.

(2) Tristan, fils de Méliadus, roi de Léonais, amant de la belle Yseult, l'un des plus braves chevaliers de la Table ronde. Voyez son histoire dans l'Extrait du roman de ce nom, tome 3

gloire de l'ancienne et de la moderne Tables rondes, enrichirent cette forêt de monuments et de trophées qu'on y voit encore. Renaud, prenant ses armes, se fit descendre à terre avec le fidèle Bayard, et commanda au patron du vaisseau de l'attendre dans le port de Berwick.

Sans écuyer, sans aucun guide, Renaud voyage dans cette forêt immense, en suivant diverses routes, dans l'espérance d'y trouver quelque aventure digne de sa valeur. Il arrive sur le soir du premier jour dans une belle abbaye, où l'on se faisait un grand honneur de recevoir les chevaliers et les dames que le hasard y conduisait, et dont même une partie des revenus avait été fondée pour un si noble et si louable emploi.

L'abbé et les religieux furent également attentifs à bien recevoir le paladin; et lorsque, par un bon et magnifique repas, il eut réparé ses forces, il les pria de lui dire par quel moyen un chevalier pouvait signaler son courage, et trouver à faire apprécier le degré d'estime qu'il pouvait mériter. Ils lui répondirent tout d'une voix que nul lieu du monde n'était plus fertile en grandes aventures que cette sombre et vaste forêt: mais que sa solitude ensevelissait dans l'oubli les grandes

---

de cette édition des Œuvres de Tressan. — Lancelot du Lac, ami de Tristan, amant de la belle Genièvre, femme du roi Artus. — Galvanes, un des héros du roman d'Amadis de Gaule. — Gauvain, neveu du roi Artus. P.

actions qu'on pouvait exécuter; qu'il fallait du moins que ces actes pussent parvenir à la connaissance des hommes. Si vous êtes déterminé, dirent-ils, à donner des preuves de votre haute valeur, il s'en présente une occasion pour vous plus belle, plus glorieuse qu'il ne s'en est jamais offert à tout noble et vertueux chevalier. La charmante fille de notre roi a, dans ce moment, besoin d'être défendue contre un des barons de ce pays, nommé Lurcain, qui veut lui ravir et la vie et l'honneur, par les accusations qu'il a portées contre elle.

Lurcain, animé peut-être par la haine plutôt que par l'évidence, l'accuse devant le roi son père d'avoir au milieu de la nuit fait monter un amant dans sa chambre; il certifie même l'avoir vue aider elle-même cet amant à s'élever jusqu'à son balcon : les lois du royaume la condamnent au feu, si dans le délai d'un mois elle ne peut trouver un défenseur qui puisse, en combattant Lurcain, lui faire avouer qu'il a fait une calomnie.

La loi sévère de l'Écosse veut que toute dame ou demoiselle, de quelque naissance qu'elle puisse être, qui se voit convaincue d'avoir eu commerce avec tout autre qu'un mari, subisse la mort, s'il ne se trouve un champion, qui, persuadé de son innocence, puisse la prouver les armes à la main et l'arracher à son supplice.

Le roi, cruellement affligé d'une pareille accusation, portée contre la belle Genèvre sa fille

qu'il adore, a fait publier que s'il se présente un chevalier qui prenne sa défense et anéantisse l'accusation calomnieuse portée contre elle, il recevra sa main pour peu qu'il soit de noble extraction, avec une dot proportionnée à cette grande alliance; mais si, malgré cette offre, il ne se trouve personne avant la fin du mois, qui vienne la secourir, la princesse subira la cruelle et déshonorante mort que la loi prononce contre elle.

En vérité, seigneur, continuèrent-ils, une pareille entreprise vous serait plus glorieuse et plus utile que d'aller errant dans ces bois chercher d'autres aventures moins intéressantes et moins honorables : vous acquerrez une gloire immortelle; une princesse plus belle que celles que l'espace immense entre l'Inde et les colonnes d'Hercule pourrait vous offrir, sera le prix de votre victoire; des richesses, un grand état dont vous assure la reconnaissance d'un roi qui vous devra sa fille et la réparation de son honneur lésé par cette accusation, doivent bien vous déterminer. D'ailleurs, les lois sacrées de la chevalerie ne vous prescrivent-elles pas de soutenir l'honneur des dames, et surtout de celle-ci, qui, jusqu'à cette accusation soudaine, a toujours paru le plus parfait modèle de la pudeur et de la vraie vertu?

Renaud rêva pendant quelques moments; ensuite il répondit d'une voix élevée : Quoi! vous

chemin qui traversait la forêt, en formant quelques détours; et suivant une route plus courte, ils étaient prêts à traverser une vallée couverte de bois épais, lorsqu'ils entendirent des cris perçants, et aperçurent une femme, qui, de loin, leur paraissait assez belle, et qui se débattait entre deux brigands prêts à la poignarder. Cette femme, baignée de pleurs, cherchait à les attendrir, au moment où, le fer en main, ils allaient couvrir la terre de son sang : Renaud, ému par ce spectacle, vole à son secours, en jetant des cris menaçants. Les deux bandits effrayés tournent promptement le dos, se précipitent et se cachent dans le fond de la vallée, et dans le bois le plus épais.

Le chevalier, curieux de savoir par quelle raison cette femme était près de subir un si cruel traitement, ordonne à son écuyer de la relever, de la prendre en croupe; et, pour ne point perdre de temps, il reprend promptement le sentier qui doit le conduire au lieu auquel il croit ne pouvoir arriver trop tôt. Chemin faisant, il observe que, malgré la terreur et l'épouvante qui défigurent encore ses traits, cette dame est aussi jeune que belle. Il lui demande d'un air attendri quelle étrange fatalité l'avait exposée à cette mort cruelle; et la dame, d'un ton modeste et d'une voix douce, lui répond ce que je remets à vous dire dans le chant suivant.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

CHANT V.

ARGUMENT.

Dalinde raconte à Renaud l'histoire de Genèvre. — Amours d'Ariodant et de Genèvre. — Trahison de Polinesse, duc d'Albanie. — Ariodant quitte la cour et va se jeter dans la mer. — Un pélerin annonce sa mort. — Lurcain, frère d'Ariodant, accuse Genèvre, et offre le combat à quiconque prendra sa défense. — Ariodant, qu'on avait cru mort, revient déguisé, et combat contre son frère. — Renaud arrive et découvre au roi la perfidie du duc d'Albanie. — Polinesse se bat contre Renaud qui le tue. — Ariodant se fait connaître.

Doux lien de la nature, attrait divin qui réunis par ta chaîne cachée un sexe à l'autre sexe dans tous les animaux : toi qui fais reposer doucement l'ourse et la lionne dans le même antre que l'ours et le lion remplissent souvent de carnage et font retentir de leurs affreux rugissements : toi qui fais vivre en paix la louve vorace avec le loup destructeur et carnassier : toi qui fais bondir la genisse près du fier taureau dont les cornes redoutables et les brusques et violentes caresses semblent la menacer : ô toi, qui devrais également

régner sur tous les êtres sensibles, par quelle horrible fatalité parais-tu ne plus exister dans le cœur de l'homme? Quelle furie a pu porter ses serpents dans son cœur et dans celui de la femme? Ils devraient te servir de temple. Peut-on voir sans indignation ce sexe charmant exposé aux fureurs d'un époux inhumain et barbare? Quoi! ce lit nuptial préparé pour la félicité parfaite, par l'Hymen et par l'Amour, est souvent baigné des pleurs d'une épouse malheureuse, et quelquefois même souillé de son sang! Homme féroce! frémis, et reconnais que ta fureur offense également la divinité, la justice et la nature! Peux-tu frapper ce beau visage où l'amour s'est peint pour ton bonheur? Mais n'es-tu pas plus détestable encore que les esprits impurs sortis des noirs abymes, lorsque ta main cruelle porte le poison dans le sein, ou que, s'armant d'un poignard, elle entr'ouvre les flancs de ta faible et malheureuse compagne?

Les deux barbares que Renaud avait fait fuir et cacher dans le fond des vallons, en délivrant la jeune dame qu'il venait de dérober à leurs coups, avaient sans doute une ame aussi criminelle. Renaud ayant rassuré cette infortunée par un air de courtoisie et par celui d'un véritable intérêt, elle reprit enfin ses esprits, et, soupirant encore, elle commença son histoire.

Vous allez entendre, lui dit-elle, le récit d'une noirceur et d'une cruauté dont les villes de Thè-

bes, d'Argos et de Micènes (1) n'ont point donné d'exemples aussi funestes. Si le soleil semble obscurci par les nuages, et ne paraît laisser tomber qu'à regret ses rayons sur ce pays froid et sauvage, c'est qu'il veut éviter l'aspect d'une nation aussi féroce.

Que l'homme s'arme et détruise l'ennemi qui veut l'opprimer, il n'agit ni contre l'ordre, ni contre la loi naturelle; mais poursuivre, donner la mort à celui qui ne cherche qu'à nous servir, qu'à faire notre bonheur, c'est une atrocité dont les monstres les plus féroces sont incapables.

Je ne peux vous instruire du motif de ces deux scélérats prêts à m'arracher la vie, sans vous raconter les premiers détails de ma malheureuse histoire.

Attachée au service de la princesse Genèvre, fille de notre roi, dès ma tendre jeunesse, son amitié pour moi pouvait faire mon bonheur, et même exciter l'envie; mais le cruel Amour ne le troubla que trop tôt en me faisant sentir tout le poids de ses chaînes : le duc d'Albanie, par les transports d'un amour dont mon jeune cœur ne pouvait se défier encore, réussit à le séduire. On entend les discours d'un amant; on voit la joie

---

(1) Villes fameuses dans les annales des crimes : elles rappellent les horreurs de la famille d'Œdipe, l'attentat des Danaïdes, le festin d'Atrée, et la vengeance qu'Égisthe en a tirée. P.

qu'exprime son visage, mais qu'il est difficile de lire dans son ame! Puisqu'il faut que je l'avoue, celui dont mon cœur avait reçu l'image fut bientôt aussi reçu dans mon lit. Emportée par une passion qui ne me permettait plus de raisonner, je ne réfléchis pas même que la chambre que j'avais choisie, comme la plus secrète, pour le recevoir, était celle que Genèvre s'était particulièrement réservée, qu'elle occupait quelquefois, et dans laquelle elle déposait en sûreté ce qu'elle avait de plus précieux. Cette chambre avait un grand balcon : les jours que la princesse ne l'occupait pas, j'y volais; une échelle de corde que je jetais à mon amant lui donnait la facilité d'y monter; et comme l'inconstance du chaud et du froid déterminait Genèvre à changer souvent de lit, et que d'ailleurs ce balcon donnait sur un terrain inculte, à moitié couvert des débris de quelques masures, j'avais toute facilité de voir souvent l'amant que j'adorais. Ces jeux, ces plaisirs secrets d'un amour heureux durèrent pendant plusieurs mois. Aveugle que j'étais! ces tendres jeux avaient augmenté ma passion au point que je ne voyais que l'amour dans les yeux de mon amant, quoique j'eusse pu dès-lors y découvrir la feinte et la trahison. Ce cruel maître, ce tyran de mon ame tout entière, ne craignit bientôt plus de paraître ouvertement amoureux de la belle Genèvre; que sais-je même s'il ne l'avait pas aimée avant moi, ou si cet amour ne s'était accru

que par degrés? Mais, se sentant absolument le maître de toutes mes pensées, de toutes mes volontés, il poussa son audace barbare jusqu'à me confier ce nouvel amour, et jusqu'à me conjurer de l'aider de mes secours auprès de Genèvre. Il me disait bien, à la vérité, que son amour n'était que feint pour Genèvre; que je remplissais son cœur tout entier; que l'ambition d'obtenir la main de la fille de son roi, de parvenir aux plus grandes dignités, de vivre ensuite en pleine liberté sous ma loi, de me rendre également riche, puissante et heureuse, était la seule cause de cette feinte : plus faible, plus aveuglée que jamais, je n'osai lui faire de reproche; je le crus, je sentis même un secret plaisir à lui obéir, et j'eus la lâche complaisance de me prêter à ses desseins.

Ce fut de la meilleure foi du monde, que je saisis la première occasion favorable pour parler de ce perfide amant à la princesse. Je le peignis à ses yeux.... Eh! quel devait être le portrait d'un amant adoré, dont l'image, embellie par une passion violente, était sans cesse présente à mon ame! Mes soins ne purent réussir. Rien ne pouvait toucher en sa faveur une jeune princesse prévenue déja par un autre amour. Un chevalier aimable était venu depuis quelque temps dans la cour d'Écosse avec son frère, et s'était acquis la plus brillante renommée, à laquelle même aucun chevalier de la Grande-Bretagne n'eût osé prétendre; il devint bientôt si cher à notre roi, que,

par les graces qu'il accumula sur sa tête, il le rendit l'égal des plus grands seigneurs de ses états.

S'il fut cher à ce prince, il le devint encore plus à Genèvre : ce chevalier, nommé Ariodant, toucha ce jeune cœur, dès qu'il l'eut persuadée, par cette sincérité qui caractérise une ame noble et vertueuse, qu'il cachait dans son sein pour elle une flamme plus vive et plus durable que les feux dont brûla Troie (1), et que ceux que le Vésuve et l'Etna renferment dans leurs vastes flancs.

L'amour sincère qui remplissait le cœur de Genèvre lui fit rejeter avec dédain tout ce que je dis en faveur du duc; et lorsque, revenant à la charge, je voulais inspirer quelque pitié pour lui, Genèvre semblait se plaire à le couvrir de ridicules, et n'en parlait qu'avec le ton de l'antipathie ou du froid mépris.

Je conseillais souvent à cet amant malheureux d'abandonner une si vaine entreprise, et de ne plus rien espérer d'une ame occupée par un autre amour; et c'est dans cette vue que je lui donnai des preuves qu'Ariodant était si tendrement aimé, que rien ne pouvait plus éteindre l'ardeur d'une aussi vive flamme.

---

(1) Voilà un de ces *concetti* si fréquents dans les poëtes italiens, mais qu'on est étonné de retrouver dans Racine :

> Brûlé de plus de feux que je n'en allumai......
> Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie.
>
> *Andromaque*, acte I, scène IV. P.

Polinesse (c'est ainsi que se nommait le duc d'Albanie), s'étant enfin convaincu par lui-même que son amour était inutile et rejeté, ne put souffrir qu'un autre lui fût préféré, et son orgueil superbe changea bientôt en haine ce qu'il avait de sentiments pour elle.

Il s'occupa dès-lors à faire naître entre Ariodant et Genèvre de si cruels débats et une telle inimitié, que rien ne pût ensuite les réunir; le traître porta plus loin sa vengeance, et conçut dès-lors en secret le noir projet de répandre sur la réputation de la belle Genèvre une infamie assez forte pour qu'elle ne pût jamais s'en relever.

Ma chère Dalinde, me dit-il un jour (car c'est ainsi que l'on me nomme), il me vient une idée: l'amour que je sentais pour Genèvre est à présent comme un arbre coupé jusqu'à la racine; mais, de même que cette souche pousse encore quelques nouveaux rameaux, il renaît malgré moi de cette passion détruite de légers sentiments qui ne sont l'ouvrage que des desirs. Ces desirs m'importunent encore; je voudrais achever de m'en délivrer, quand ce ne devrait être que par une illusion qui pût séduire et tromper mes sens: j'imagine un moyen facile de me satisfaire. Ne peux-tu pas, lorsque Genèvre quitte ses habits pour s'aller coucher, te revêtir de ces mêmes habits, relever et arranger tes cheveux comme elle, prendre enfin son air, sa ressemblance, le plus

qu'il te sera possible, paraître en cet état sur le balcon, et me jeter l'échelle de corde? alors mon imagination ardente, cherchant d'elle-même à se tromper par l'apparence, jouira de son illusion, et calmera mes vains desirs, comme s'ils étaient satisfaits. Ainsi le fourbe réussit à me séduire. Je ne trouvai pas que ce fût un grand mal de me prêter à ce que je ne regardais que comme une folie, n'en prévoyant pas alors les suites funestes. Je fis tout ce qu'il m'avait prescrit : je me revêtis des habits de la princesse; j'aidai moi-même le duc à monter sur le balcon, je le reçus dans mes bras, et je ne reconnus toute mon imprudence, que lorsqu'elle fut suivie des plus affreux malheurs.

Polinesse, quoique d'abord ami d'Ariodant, était en froid avec lui depuis qu'il l'avait reconnu pour être son rival; cependant il alla le trouver. Je m'étonne, lui dit-il, que, quoique je vous aie donné des marques de mon estime et de mon amitié dans cette cour, vous n'ayez plus avec moi que l'air de la froideur; je m'étonne encore plus que vous sembliez ignorer que j'adore la princesse, et que, prêt à l'obtenir du roi son père, elle est sensible à mon amour. Pourquoi donc semblez-vous vous obstiner à lui plaire, quoiqu'elle dédaigne votre amour? à Dieu ne plaise que j'en fisse autant, si j'étais à votre place, et que vous fussiez à la mienne! Eh grand Dieu! répondit Ariodant, je suis surpris de ce que vous me dites, encore plus que vous ne pouvez l'être

vous-même. Eh! n'a-t-elle donc pas reçu mes vœux avant que vous ayez pu la connaître! L'amour qui nous unit ensemble peut-il être plus vif et plus pur? Ne desirons-nous pas également qu'un heureux hymen nous lie? et ne suis-je pas bien certain que vous n'ignorez pas qu'elle n'eut jamais aucun penchant pour vous?

Oh! que dites-vous là, reprit le duc? jusqu'à quelle erreur un fol amour a-t-il pu vous conduire? Vous croyez donc en être aimé! Vraiment je dois avoir la même confiance; et c'est aux preuves qu'il nous faut recourir. Ouvrez-moi donc votre ame tout entière; moi, de mon côté, je n'aurai rien de secret pour vous. Voyons qui de nous deux est vraiment l'amant favorisé, et que l'autre lui cède de bonne grace toutes ses vaines prétentions; mais, ajouta-t-il, si nous prenons un parti si sage, il faut que, par un serment sacré, nous nous engagions à ne jamais rien dire de ce que nous nous serons déclaré l'un à l'autre.

Ariodant avait trop bonne opinion de Genèvre pour ne pas accepter cette proposition; et les serments ayant été prêtés de part et d'autre: Sachez, dit-il à Polinesse que les discours, les lettres même de la princesse, m'ont assuré que sa main ne serait jamais qu'à moi, et qu'elle renoncerait à l'hymen pour toujours, si le roi son père s'opposait à cette union : pour moi, je me flatte que la valeur dont j'ai donné des preuves en plus d'une occasion, et le zèle que j'espère montrer encore

pour le service, et la gloire du roi et de l'état, me placeront si avant dans ses bonnes graces, qu'il me jugera digne d'épouser sa fille, surtout quand il saura que je ne déplais pas à la princesse. Tels sont les termes où j'en suis avec elle: content de mon sort, bien sûr qu'aucun autre ne réussirait à toucher son cœur, je sais captiver mes desirs; je craindrais trop de l'offenser en les laissant paraître, et d'ailleurs, ce serait bien en vain que j'espèrerais obtenir la plus légère faveur: sa vertu, quoique douce, n'en est pas moins sévère.

Après qu'Ariodant eut, avec autant de modestie que de sincérité, rendu compte de ses espérances à Polinesse, le traître, qui s'était bien proposé de le brouiller à jamais avec la belle Genèvre, prit la parole et lui dit: Je vois que vous êtes bien loin d'être traité comme je le suis, et bientôt vous ne pourrez douter que je ne sois le seul parfaitement heureux: feignant de vous aimer en secret, elle vous méprise; elle vous amuse par des propos trompeurs et de vaines espérances, et quelquefois même votre amour et votre crédulité font le sujet de ses plaisanteries avec moi. Le secret que nous nous sommes juré me rassure contre le danger de dire ce que je voudrais vous taire; mais je vois qu'il est temps de vous tirer d'erreur, et de vous tout découvrir. Sachez donc qu'il ne s'écoule pas un mois, que quatre, six, dix fois même, je ne passe délicieusement la nuit entre ses bras, et que je ne la voie sensible et

partageant tous mes desirs. Ainsi, vous pouvez juger si les vaines paroles qu'elle vous donne égalent les caresses et les faveurs qu'elle me prodigue. Croyez-moi, cédez à l'amant favorisé, et ne perdez plus des soins que vous pouvez mieux employer ailleurs.

Non, je ne peux te croire, s'écria vivement Ariodant: va, lâche imposteur, tu ne formes ce tissu de mensonges, que pour me faire renoncer à celle que j'adore: mais oseras-tu soutenir les blasphèmes que tu viens de proférer contre sa vertu? Non-seulement mon bras va te prouver que tu n'es pas moins traître que menteur.... Réfléchis plutôt, répliqua froidement Polinesse, qu'il serait absurde de remettre au sort d'un combat la preuve d'une vérité dont il m'est facile de montrer l'évidence à tes yeux. Ces derniers mots atterrèrent le malheureux Ariodant: un froid mortel courut dans ses veines; quelque doute qu'il conservait encore fut le seul lien qui le retînt à la vie; le cœur percé, le visage pâle, l'amertume dans l'ame, la voix tremblante: Eh bien! dit-il, quand pourras-tu donc me faire voir qu'on te prodigue des faveurs que l'amour m'a toutes refusées? non, non, n'espère pas que je le croie, que mes yeux n'en aient été les témoins. Dès qu'il en sera temps, repartit Polinesse, j'aurai soin de t'en avertir. A ces mots, ils se séparèrent.

A peine se passa-t-il deux jours, que j'avertis Polinesse que la nuit suivante j'aurais la liberté

de le voir. Ce perfide, voyant qu'il était temps de se servir du piége qu'il avait préparé, courut à son rival. Si tu veux, dit-il, venir la nuit prochaine te cacher dans ces masures ruinées qui sont précisément vis-à-vis du balcon de la princesse, tu m'y verras monter. Ariodant y consentit; mais, ayant un secret soupçon que son rival ne voulait peut-être l'attirer la nuit dans cet endroit écarté, sous le prétexte de lui faire voir ce qu'il croyait encore impossible, que pour l'assassiner, il prit le parti de se rendre le soir à ces masures, mais de s'y rendre en force, pour se défendre s'il était attaqué : il avertit l'un de ses frères, nommé Lurcain, l'un des chevaliers de ce temps le plus redoutable par sa force et par sa valeur : il le pria de se couvrir de ses armes; et, ne lui confiant qu'une partie de son secret, il le conduisit avec lui, le plaça cinquante pas derrière la masure dans laquelle il allait se cacher, et lui fit promettre de ne point sortir de cette place, à moins qu'il ne l'appelât à son secours. Jure-moi donc, si tu m'aimes, mon cher frère, lui dit-il, juremoi d'accomplir exactement ce que je te demande. Va, lui répondit Lurcain, ne t'inquiète de rien, je te le promets.

Ariodant, s'avançant alors jusqu'à la dernière masure d'où ses yeux découvraient de près le balcon, s'y cacha soigneusement. Il n'y fut pas long-temps sans voir paraître le traître qui brûlait du coupable desir de déshonorer Genèvre. Le duc,

dès qu'il fut sous le balcon, me donna le signal ordinaire, à moi malheureuse qui ne pouvais rien prévoir de cette affreuse trahison!

Je m'avançai bientôt, couverte d'une robe blanche et or que Genèvre avait mise ce jour-là même, et mes cheveux étaient enveloppés d'un riche tissu pourpre et or qu'elle seule pouvait porter; je répondis au signal, et je me présentai sur ce balcon en saillie de façon qu'il était facile de me voir de tous les côtés.

Pendant ce temps-là, Lurcain, craignant pour les jours de son frère, ou peut-être par l'effet de ce commun penchant qui nous porte à la curiosité, n'avait pu s'empêcher de s'avancer doucement vers les masures les plus proches du balcon. Il pouvait tout observer de sa retraite, quoiqu'il fût encore de dix pas plus éloigné que son frère.

Ignorant tout ce qui se passait alors, je parus, dis-je, sur le balcon, parée des atours ordinaires de la princesse, comme j'y étais déja venue deux ou trois fois. J'avais beaucoup de ressemblance avec elle, par la taille, et même par la forme du visage; les rayons tremblants de la lune, qui sortait alors d'un nuage, ajoutèrent encore à l'illusion qui pouvait facilement me faire prendre pour elle; les masures d'ailleurs étant à quelque distance du balcon, Ariodant et son frère voyaient assez clairement tout ce qui se passait, mais sans pouvoir bien distinguer. Ce fut alors que Polinesse s'étant approché, je lui jetai l'échelle, et l'aidai moi-

même à passer sur le balcon où je le reçus dans mes bras, lui prodiguant plus que jamais les plus tendres caresses; nos baisers purent être aperçus; le léger frémissement de nos lèvres pouvait même s'entendre, et le traître Polinesse, occupé d'augmenter l'erreur d'Ariodant encore plus que celle de l'amante qu'il trahissait jusque dans ses bras, n'avait jamais été si vif, si caressant qu'il parut l'être alors. O malheureux Ariodant! tu le voyais, et quel plus cruel spectacle pouvait frapper tes yeux!

Cet amant infortuné, ne doutant plus de son malheur, ne pense qu'à mettre fin à ses cruelles peines, par la mort la plus prompte : il tire son épée, il en appuie le pommeau sur la terre, et il est prêt à s'élancer dessus pour se percer, lorsqu'il se trouve arrêté dans les bras de son frère. Heureusement Lurcain, ayant vu monter le duc d'Albanie sur le balcon, mais sans avoir pu le reconnaître, s'était approché doucement de son frère; et, s'étant aperçu du transport furieux qui l'agitait, il était arrivé à temps pour lui sauver la vie. Ah! frère malheureux, frère insensé! s'écria-t-il; quoi! peux-tu donc courir à la mort pour une femme? Ah! puissent-elles plutôt disparaître toutes, comme les nuages emportés par les vents! poursuis plutôt sa mort; elle la mérite, et que la tienne, si tu veux périr, te soit du moins honorable! Eh bien! tu l'aimas tant qu'elle te parut digne de ton amour, et que son inconstance, sa

perfidie, son manque de pudeur même te furent inconnus : tu dois à présent l'en haïr davantage; réserve donc, ô mon cher frère, cette épée que j'ai vue tournée contre ton sein, réserve-la pour prouver son crime en présence du roi.

Ariodant, se voyant arrêté par son frère, parut lui céder en ce moment; mais la résolution de terminer ses jours ne put sortir de son ame : il feignit de se rendre à ses raisons; mais ce ne fut que le cœur plein du noir poison qui le dévorait, qu'il s'éloigna de ce lieu fatal.

Dès le lendemain matin, à l'insu de son frère, il partit, conduit par son seul désespoir, et l'on ignora pendant quelques jours quel était son sort. Différents soupçons sur la cause de cette prompte absence s'élevèrent dans la cour d'Écosse. Le duc d'Albanie et Lurcain étaient les seuls qui pussent en savoir le sujet. Huit jours après son départ, un simple voyageur parut et demanda à parler à la princesse Genèvre. Ce fut par lui qu'elle apprit que la mer avait enseveli l'amant qu'elle adorait, non que le hasard ou la tempête l'eussent fait submerger par les flots; mais, dit ce voyageur, j'ai vu Ariodant de sa pleine volonté courir vers un rocher qui s'avance en saillie sur la mer profonde, et c'est de cette roche qu'il s'est précipité.

Avant cet acte de désespoir, continua-t-il les larmes aux yeux, Ariodant m'ayant rencontré sur la route : Viens, dit-il, et sois témoin de l'accom-

plissement du sort qui se prépare pour moi : va trouver la princesse Genèvre, dis-lui..... oui, dis-lui que l'unique cause de ce que tu vas me voir faire, c'est d'avoir trop vu...... Heureux, hélas! si mes yeux n'eussent jamais été ouverts à la lumière!.... Nous étions en ce moment sur le promontoire de Capobasso qui s'avance dans la mer d'Irlande, et c'est là que je le vis courir vers cette roche, s'élancer dans la mer et disparaître sous les flots: détournant alors les yeux de ce funeste spectacle, je suis accouru pour accomplir sa dernière volonté, en vous faisant part de cette fatale nouvelle.

Genèvre, à moitié morte en l'écoutant, reste plongée dans le plus affreux désespoir : elle se jette sur son lit, fidèle et solitaire témoin de ses gémissements et de ses larmes; elle déchire ses vêtements, meurtrit son beau sein qui se couvre des débris de ses cheveux arrachés; elle appelle la mort, en se répétant sans cesse ces dernières paroles d'Ariodant, lorsqu'il dit que la cause de son sort funeste était d'avoir trop vu.

Le bruit se répandit bientôt qu'un cruel désespoir était cause de la fin funeste d'Ariodant; le roi parut en être sensiblement touché : il n'y eut aucun chevalier, aucune dame qui lui refusât ses regrets; mais aucun d'eux ne put sentir la douleur extrême qui perça le cœur de Lurcain : elle fut telle qu'à l'exemple de son frère, il manqua d'attenter à sa vie. Il se rappelait à chaque instant que Genèvre

était l'unique cause de la mort d'Ariodant, et que l'acte odieux et coupable qu'il avait vu faire à cette princesse avait porté son ame à ce désespoir mortel. Cette idée excitant enfin sa colère et sa fureur, et ne lui laissant voir qu'une juste vengeance, il ne craignit plus de braver le ressentiment du roi, la haine de la cour, et se présentant à ce prince la rage et la douleur peintes dans les yeux, ce fut en présence de toute cette cour qu'il osa lui dire : Sachez, seigneur, que le désespoir a troublé la tête de mon frère, l'a forcé de courir à la mort, et que l'unique cause de cet évènement affreux, c'est votre coupable fille : il l'adorait, il l'a vue lui manquer de foi, mettre le comble à son propre déshonneur, et il n'a pu survivre à l'horreur d'être convaincu du crime de celle qu'il avait si tendrement aimée.

Je ne vous cache plus qu'ils s'aimaient depuis long-temps : mais l'amour pur et respectueux de mon malheureux frère attendait que ses services l'élevassent au point de pouvoir vous demander sa main. Ah! seigneur, pouvait-il voir sans mourir que les fleurs de ce jeune et bel arbre, qu'il n'avait osé que desirer en secret, fussent profanées et cueillies par une autre main.

Ne voilant plus rien alors de tout ce qu'il avait cru voir, il raconta comment il avait aperçu Genèvre venir sur le balcon, jeter l'échelle, et recevoir dans ses bras un homme qu'il n'avait pu reconnaître, parcequ'il était déguisé sous des

habits communs et que ses cheveux étaient enveloppés d'un épais rézeau. Alors, élevant encore plus la voix, il déclara qu'il soutiendrait par les armes l'accusation formelle qu'il portait contre Genèvre.

Vous pouvez juger, seigneur, continua Dalinde, à quel point ce malheureux père fut atterré en écoutant Lurcain : il voyait une fille qu'il adorait couverte d'infamie; il se trouvait forcé par la loi d'ordonner lui-même son supplice, s'il ne se trouvait pas quelque défenseur qui pût vaincre Lurcain, et lui faire avouer sa lâche calomnie : car je crois, seigneur, dit-elle, que vous n'ignorez pas que dans ce royaume toute dame ou demoiselle, convaincue de s'être abandonnée à des amours illégitimes, subit une mort honteuse, si, dans le mois qui suit l'accusation portée contre elle, il ne se trouve pas un chevalier qui la défende, prouve son innocence par les armes, et l'arrache au supplice. Le roi, jusqu'à ce moment, a fait publier en vain que, si quelque guerrier pouvait vaincre Lurcain, et dérober sa fille à la mort et à l'infamie, il la lui donnerait pour épouse. Il n'est pas en ce pays de chevalier qui ne doute de la bonté de la cause qu'il soutiendrait, et d'ailleurs on craint un peu la force et la valeur de Lurcain.

Malheureusement pour Genèvre, l'aimable et brave Zerbin, son frère, est absent. Ce jeune prince plein d'émulation et d'honneur est allé, depuis plusieurs mois, pour acquérir de la gloire, en des

pays que l'on ignore : s'il était à portée d'apprendre quel est le sort affreux qui menace sa sœur, il volerait à son secours.

Le roi desirant savoir encore par une autre voie que le sort des armes, si sa fille est véritablement coupable, ou faussement accusée, a déja fait arrêter une partie des femmes à son service, qu'il croit avoir été à portée de pénétrer ses secrets. J'ai prévu le danger que nous courrions, le duc et moi, si l'on m'arrêtait aussi. Je me suis donc échappée de la cour dès la même nuit; je suis allée trouver le duc, et je lui ai fait voir le péril qui nous menaçait tous les deux, si j'étais arrêtée: il m'a louée d'avoir eu cette sage prévoyance, m'a dit de ne rien craindre, ajoutant que, pour me mettre en toute sûreté, il allait charger deux hommes affidés de me conduire dans une forteresse dont il est le maître. Vous avez vu, seigneur, par combien de témoignages j'ai cherché à convaincre Polinesse de mon amour; et si, après tant de complaisances, je devais lui être chère : apprenez quelle récompense j'en ai reçue, et voyez si, parcequ'elle aime éperdument, une femme peut s'assurer d'être aimée.

Cet ingrat, ce perfide, ce cruel amant a pu douter de moi. Ah Dieu! il a pu craindre que je révélasse ses ruses coupables; il a feint, il m'a fait croire qu'en effet il était prudent de m'éloigner et de me tenir cachée jusqu'à ce que la colère du roi fût calmée; et, sous l'apparence de

m'envoyer mettre ma tête à couvert dans sa forteresse, le monstre m'envoyait à la mort.

Il avait ordonné en secret à mes guides de m'arracher la vie dès qu'ils se seraient enfoncés dans les sombres détours de la forêt; et ce fatal arrêt eût terminé mes jours, si, touché par mes cris, vous eussiez différé d'un moment d'accourir à mon secours. Barbare Amour! est-ce donc là le prix que tu destines aux cœurs infortunés qui s'abandonnent à toi (1)?

C'est ainsi que l'infortunée Dalinde raconta son histoire au paladin français, tout en continuant sa route avec lui. Renaud fut enchanté d'apprendre par le fidèle récit de Dalinde que la belle Genèvre était innocente; et quoique, coupable ou non, il eût bien pris le parti de la défendre, il fut très aise de joindre aux bonnes raisons et au sentiment qui l'avaient déja déterminé, la secrète satisfaction d'avoir une aussi juste cause à soutenir.

Renaud redoubla donc de vîtesse pour arriver à la ville de Saint-André où la cour d'Écosse était alors, et où le combat décisif sur le sort de Genèvre devait se donner: il arriva enfin près de cette ville, et questionna sur ce qui s'y passait de plus nouveau un écuyer qu'il rencontra près des murs

---

(1) On sait que c'est de cet épisode de l'Arioste que Voltaire a tiré le sujet de sa tragédie de Tancrède. Il forme aussi le fond de la pièce de Shakespeare, qui a pour titre : *Beaucoup de bruit pour rien*. P.

de la cité : il apprit par lui que le jour précédent un chevalier couvert d'armes obscures, le casque en tête et la visière toujours fermée, était arrivé pour défendre Genèvre, et que ce chevalier n'était connu de personne, l'écuyer qui l'avait suivi jurant lui-même qu'il ne le connaissait pas.

Renaud, rassurant Dalinde qui tremblait de peur d'être reconnue dans cette ville, s'approche de la porte qu'il trouve fermée : il en demande la raison ; on lui répond que tous les habitants en étant sortis pour se porter dans une grande prairie où devait se livrer un célèbre combat qui peut-être était déja commencé, les gardes avaient cru prudent de fermer les portes de la ville. Le seigneur de Montauban, s'étant fait ouvrir cette porte, cache promptement Dalinde dans une hôtellerie, et, pressant les flancs de Bayard, il traverse la cité comme un éclair ; il arrive sur le champ de bataille, où déja Lurcain, outré de fureur contre Genèvre, était aux mains avec son défenseur, qui ne montrait pas moins que lui de force et de valeur. L'orgueilleux et traître duc d'Albanie, en sa qualité de connétable, faisait la fonction de juge du camp, ayant sous ses ordres six hommes armés qui gardaient la lice entourée de fortes barrières, où les deux champions combattaient avec une égale animosité. Le cruel semblait jouir alors du fruit de ses crimes, en voyant les jours et l'honneur de la belle Genèvre dans le plus grand péril.

Le fier Renaud fend la foule qui se précipite de tous côtés pour fuir le choc impétueux de Bayard : tous les spectateurs admirent l'air noble et redoutable du paladin ; il s'avance aussitôt près du trône où le roi d'Écosse est assis, et chacun prête une oreille attentive.

Grand roi, s'écria Renaud, faites promptement cesser ce cruel combat, où nécessairement l'innocence succomberait sous vos yeux. L'un croit fermement avoir raison, quoiqu'il soit dans l'erreur ; il n'a point menti, lorsqu'il n'a dit que ce qui lui paraissait évident. L'autre s'expose à la mort, sans être sûr si la querelle qu'il soutient est juste ou non : la seule pitié, la noblesse et la bonté de son cœur, le seul desir de sauver une si rare beauté de la mort, lui mettent en ce moment les armes à la main, et lui font exposer sa vie. C'est à moi, sire, à découvrir et à punir la perfidie ; mais, au nom de Dieu, faites cesser ce combat, avant que je vous rende compte de ce qui me reste à vous dire.

La contenance noble et imposante de Renaud, ainsi que ce qu'il vient de dire avec tant d'assurance, persuadent le roi d'Écosse ; il fait sur-le-champ séparer les combattants qui s'approchent de son trône, avec tous les seigneurs et les chevaliers de cette cour, qui les entourent. C'est alors que Renaud raconte l'horrible calomnie, l'infame trahison de Polinesse contre la belle princesse Genèvre ; non-seulement il accuse hautement ce

traître, mais il propose de soutenir sur-le-champ son accusation par les armes. Polinesse pâlit; sa noire conscience est troublée; mais son orgueil se réveille; il a l'audace de donner un démenti à Renaud: l'un et l'autre étaient armés; la lice était prête, tout concourait alors pour que ce combat ne pût être d'un seul moment différé.

Dieu! quels souhaits ardents! quels vœux le roi, toute sa cour et les peuples attendris élevaient au ciel alors pour voir triompher l'innocence de Genèvre! D'ailleurs, le duc d'Albanie passait pour un homme cruel, avare, perfide; et personne ne serait surpris qu'il eût tramé cette infame trahison.

Ce fut l'ame frappée par la terreur, ayant les yeux baissés et l'air consterné, que Polinesse attendit le dernier signal et mit sa lance en arrêt; Renaud, animé par une juste indignation, déploie alors toute sa force; et, voulant punir ce traître par un seul coup, il dirige le fer de sa lance contre sa poitrine, le lui passe au travers du corps, et le jette à dix pas de son cheval sur la poussière, avec le tronçon de sa lance dans le milieu de sa cuirasse. Renaud saute aussitôt à terre, court sur lui, arrache son casque, et l'empêche de se relever : le traître, obligé de crier merci, avoue d'une voix mourante, mais qui fut entendue par le roi et par toute la cour, l'horrible suite de noirceurs et de mensonges qui l'ont conduit à la mort.

La voix et la vie l'abandonnèrent en même temps. Le roi qui voit sa fille justifiée, et son honneur réparé, sent une joie plus vive que celle qu'il aurait pu éprouver en recouvrant sa couronne s'il l'avait perdue : il comble d'honneurs et de louanges le brave et noble paladin, auquel il est redevable de son bonheur; le paladin alors délace son casque, et le roi, reconnaissant ce charmant et illustre Renaud qu'il a déja vu triomphant, lève les mains au ciel pour le remercier de ses bienfaits.

Cependant personne ne connaissait encore le guerrier couvert de son casque et de sa visière fermée, dont le cœur généreux avait entrepris la défense de Genèvre; et ce chevalier attentif observait alors le grand évènement qui terminait cette mémorable journée.

Le roi d'Écosse lui fit les plus vives instances pour qu'il déclarât son nom, ou que du moins il laissât voir ses traits : il se croyait obligé de reconnaître un acte si généreux et la bonne intention qu'il avait eue. Ce ne fut qu'après de longues prières que ce guerrier, ôta enfin son casque : son visage agréable, son air noble et guerrier furent à l'instant reconnus, et j'aurai du plaisir à vous dire son nom dans le chant suivant, si toutefois cette histoire vous amuse, et si vous vous plaisez à l'écouter.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

CHANT VI.

ARGUMENT.

Mariage d'Ariodant avec Genèvre. — Le roi lui donne le duché d'Albanie. — Roger est transporté par l'hippogriffe dans l'île d'Alcine. — Description de cette île. — Roger y trouve Astolphe métamorphosé en myrte. — Astolphe lui raconte son histoire. — Conseils qu'il donne à Roger. — Celui-ci est attaqué par des monstres qui veulent le forcer à entrer dans le palais d'Alcine. — Il est protégé par deux nymphes qui le conduisent vers ce palais. — Ils arrivent au pont gardé par la géante Ériphile.

Malheureux l'homme pervers qui ne craint pas de commettre un crime, dans l'espérance que ce crime restera caché! quand même le silence de tous les autres hommes le favoriserait, la terre où son action criminelle paraîtrait ensevelie s'ébranlerait autour de lui pour la lui reprocher; le ciel même permet quelquefois que son crime aveugle assez le coupable pour que, sans qu'aucune autre voix l'accuse, ce soit lui-même qui serve à le manifester. Polinesse avait cru couvrir à jamais l'horreur de ses premiers crimes par la

mort de Dalinde; c'est ainsi que celui-ci, joint aux premiers, avança le moment de les découvrir: ils eussent peut-être long-temps différé à l'être; peut-être même eussent-ils été cachés pour toujours, s'il n'eût pas lui-même avancé sa punition par la précaution criminelle que sa tête égarée lui fit prendre pour l'éviter. C'est ainsi que ce dernier crime servit à découvrir tous les autres, et lui fit perdre en même temps ses biens, sa vie et l'honneur, le plus précieux de tous les biens.

J'ai déja dit que le chevalier étranger, pressé d'ôter son casque, avait pénétré de joie ceux qui l'avaient sur-le-champ reconnu; c'était l'aimable et brave Ariodant, que toute l'Écosse avait honoré de ses larmes; c'était cet Ariodant que la tendre et fidèle Genèvre, que son frère, que le roi, que toute la cour avaient cru perdu pour toujours. On dut penser alors que le voyageur en avait imposé dans ce qu'il avait raconté de sa mort: cependant il l'avait bien réellement vu submergé par les flots dans lesquels il s'était volontairement précipité : mais Ariodant avait éprouvé malgré lui-même un sentiment intérieur inspiré par la nature; elle nous porte à nous défendre des atteintes d'une mort présente, quoique nous l'ayons desirée, quoique nous l'ayons provoquée à nous délivrer d'une vie importune. A peine Ariodant fut-il submergé, que ses bras nerveux le défendirent, en l'élevant sur les eaux prêtes à l'étouf-

fer; il avait promptement regagné le rivage, où, rejetant la fatale résolution de mourir, et tout baigné des flots de la mer, il s'enferma dans un hermitage. C'est là qu'il se retira jusqu'à ce qu'il eût appris quel effet le bruit de sa mort aurait fait sur le cœur de Genèvre; il sut bientôt que cette fatale nouvelle avait pensé lui coûter la vie, et que depuis ce temps elle la passait dans les larmes : il apprit aussi que Lurcain l'avait accusée devant le roi son père, et son premier mouvement fut d'être embrasé par la plus vive colère contre ce frère dont cet acte lui parut trop cruel, quoiqu'il ne l'eût fait que par attachement pour lui.

Étant informé depuis qu'aucun chevalier ne se présentait pour combattre Lurcain dont la probité et la candeur étaient aussi connues que la valeur éclatante, les uns craignant de soutenir une mauvaise querelle, les autres peut-être redoutant en secret un aussi brave chevalier, Ariodant, toujours passionné pour la belle Genèvre, ne consulta bientôt plus que son cœur, et prit le parti de combattre son propre frère pour la défendre.

Non, s'écria-t-il, tant qu'il me restera un souffle de vie, Genèvre ne périra pas pour l'amour de moi; ma mort serait trop cruelle, trop coupable même, si la sienne la précédait; hélas! n'est-elle pas toujours la souveraine maîtresse, la divinité que j'adore, et qui m'est plus chère que la lu-

mière du jour? Non, je ne peux prendre d'autre parti (soit que sa défense soit juste, ou ne le soit pas), que de lui sauver la vie ou de mourir pour elle. Si ma mort ne peut empêcher la sienne, du moins aura-t-elle encore le temps de connaître lequel méritait la préférence en son cœur, ou de moi malheureux qui serai mort pour la défendre, ou de son Polinesse qui n'est pas même ému par le devoir de la secourir : oui, ma mort me vengera d'un même coup d'un barbare frère dont l'entreprise me fait horreur; c'est dans ce même moment où, croyant avoir vengé son malheureux frère, le cruel verra que sa main même vient de lui donner la mort.

Ariodant exécute sur-le-champ son projet; il se couvre d'armes nouvelles, il monte un nouveau cheval : sa cotte d'armes et son écu de couleur feuille morte (1) sont l'emblème de l'état de son ame; il arrête pour le suivre un écuyer auquel il est absolument inconnu : c'est dans cet état, comme on l'a dit, qu'il se présente au combat contre son propre frère.

J'ai déja raconté la suite de ce combat, et comment Ariodant fut reconnu. Le roi d'Écosse n'eut pas moins de joie de le revoir que de la déli-

(1) Cette couleur était regardée, au temps de la chevalerie, comme l'emblème du désespoir. Au trente-deuxième chant, Bradamante, désespérée de l'infidélité prétendue de Roger, prend une cotte d'armes de couleur feuille morte. P.

vrance de sa fille : son second mouvement fut de penser qu'il ne pouvait exister un plus parfait amant que celui qui, se croyant mortellement offensé, avait combattu contre son propre frère, pour défendre l'honneur et la vie de celle qu'il aimait. Sa propre inclination, les vœux de toute la cour, les prières du noble paladin Renaud, tout détermina le roi d'Écosse à donner Ariodant pour époux à la belle Genèvre; et la mort du coupable duc d'Albanie laissant cette dignité et cette belle principauté vacantes, Ariodant les reçut pour dot. Renaud obtint facilement la grace de Dalinde; elle n'en profita que pour consacrer le reste de ses jours à la retraite.

Mais c'en est assez de cette histoire (1); il est bien temps de retourner à l'aimable et brave Roger, que nous avons laissé sur son indocile cheval ailé, parcourant le vague des airs.

Quoique ce chevalier eût un courage intrépide, j'ai peine à croire que son cœur ne fût pas ému par ce vol rapide. Il avait déja vu l'Europe disparaître derrière lui : un grand espace avait été déja franchi par l'hippogriffe au-delà des colonnes d'Hercule (2) : ce cheval eût surpassé, par la rapidité de son vol, l'oiseau qui porte la foudre de Jupiter. Nul animal, quelque léger qu'il fût, ne

---

(1) Le poëte revient à Renaud au huitième chant.

(2) Le détroit de Gibraltar. P.

pourrait égaler sa course dans les airs; je crois même que le tonnerre n'est pas lancé du ciel avec plus de vîtesse, lorsqu'il frappe la terre de ses obliques et terribles traits.

L'hippogriffe, après avoir parcouru cet espace immense par un vol en droite ligne, parut enfin vouloir laisser reposer ses ailes. Il plane alors sur une belle île semblable à celle (1) où la nymphe Aréthuse, après s'être ouvert un chemin caché sous le sein des mers, reparaît au jour pour être rejointe par son amant. Roger, dans tous les pays découverts tour-à-tour à ses yeux, et dans le monde entier, n'eût pu rien voir d'aussi beau que cette île. Des plaines riches et cultivées, des coteaux en pente douce, des fontaines limpides, des rivages ombragés, des prés couverts de fleurs, semblaient être ornés par des temples de verdure et couronnés par des bosquets où les palmiers, les orangers chargés de fruits et de fleurs, élevaient leur tête touffue, étendaient leurs rameaux vainqueurs des rayons les plus perçants du soleil d'été, et servaient d'asyle aux rossignols qui les faisaient retentir de leurs chants.

(1) La Sicile. Les anciens croyaient que l'Alphée, fleuve du Péloponèse, passant sous la mer par des conduits souterrains, venait reparaître en Sicile, pour former la fontaine Aréthuse; ou du moins mêler ses eaux à celles de cette fontaine. C'est ce qui a donné lieu à la fable de l'amour d'Alphée pour Aréthuse, et de la métamorphose de cette nymphe en fontaine. P.

Entre des arbustes couverts de roses vermeilles, et les lis brillants par leur blancheur qui s'élevaient au-dessus de l'herbe verte et touffue, et dont le souffle agréable du zéphir entretenait la fraîcheur, les lièvres, les lapins, le cerf à la tête élevée et superbe, paissaient en paix l'herbe fleurie; le daim, le jeune chevreuil bondissaient en se jouant dans ces lieux champêtres.

Ce fut alors que l'hippogriffe, rasant la terre comme en voltigeant sur sa surface, permit à Roger de sauter légèrement sur le gazon émaillé; mais il ne se dessaisit point des rênes, et, pour l'empêcher de reprendre son vol, il l'attacha fortement aux maîtresses branches d'un beau myrte qui s'élevait entre un pin et un laurier. Près de ce lieu, coulaient les eaux pures d'une fontaine dont les cèdres odoriférants et les palmiers fertiles couronnaient les bords. Ce fut alors que, déposant son pesant bouclier, ôtant son casque et ses gantelets, Roger respira le vent frais, dont la cime des arbres était doucement agitée; et, tournant sa tête du côté de la mer ou du côté des collines, il semblait vouloir respirer tout l'air pur qui partait de ces différentes parties.

Il rafraîchit ses lèvres en buvant l'onde de cette fontaine; il y plonge ses mains et les agite pour calmer le feu qui semble circuler dans ses veines, et pour y reporter la fraîcheur. On ne doit point s'étonner que ce héros fût alors cruellement échauffé; il n'avait été rien moins que sédentaire

dans une même place; le poids d'une pesante cuirasse et de tant d'autres armes doit être bien lourd à supporter à tout mortel, qui, sans les quitter, vient de parcourir trois milliers de milles aussi rapidement.

Peu de moments après qu'il eut commencé à goûter quelque repos, il s'aperçut que l'hippogriffe, qu'il avait laissé se reposer aussi sous des arbres touffus, paraissant épouvanté par quelque bruit ou quelque autre chose, faisait tous ses efforts pour se débrider et s'envoler. Ses secousses ayant violemment ébranlé le myrte, un grand nombre de ses belles feuilles vertes étaient déja tombées; mais le cheval ailé n'avait pu cependant se dégager du lien qui le tenait attaché.

Comme la moëlle qui remplit le cœur des rameaux de plusieurs arbres s'échauffe à l'approche des ardeurs du feu, et laisse, en se desséchant, échapper avec un sourd murmure l'air qu'elle renferme, de même l'écorce de ce myrte rendit d'abord un son triste et confus, qui, se renforçant peu à peu, devint à la fin celui d'une voix faible et plaintive qui surprit le jeune guerrier, en lui disant ces tristes mots (1):

---

(1) Cette merveilleuse aventure est imitée de Virgile. Au troisième livre de l'Énéide, Énée, offrant un sacrifice chez les Thraces, veut arracher une branche d'un myrte. Le sang coule, le myrte s'agite, une voix en sort qui prie Énée de respecter son tombeau; cette voix, c'est celle de Polydore,

Si la sensibilité, si la courtoisie et la bonté de ton ame répondent à la beauté de ta figure, délivre-moi promptement de cet animal importun qui me tourmente : c'en est bien assez des peines mortelles que je souffre, sans que des maux étrangers viennent encore les augmenter. Roger, aux premiers accents de cette voix, tourne aussitôt les yeux sur le myrte ; il y vole ; il demeure plus étonné que jamais lorsqu'il voit clairement que cette voix sort de son écorce : il s'empresse de délier l'hippogriffe, et, les joues colorées par la surprise et les regrets, il s'écrie :

Esprit humain, ou toi, déesse de ces bois, pardonne-moi de grace une faute involontaire ; si j'avais pu imaginer que cette rude écorce cachait un être sensible, aurais-je laissé cet animal tourmenter ton beau feuillage, et faire injure à ton myrte vivant ? Mais, qui que tu sois, ô toi qui conserves la voix, le sentiment et la raison sous cette forme étrange, puisse le ciel écarter les orages de ton agréable tête ! Puisse-t-il, par ses douces influences, réparer le mal que tu viens de souffrir ! pour moi, je te le jure par la beauté plus souveraine de mon cœur que moi-même, je ferai tout au monde pour te devenir utile et pour t'engager à te louer de moi.

---

fils de Priam, assassiné par le roi de Thrace. Il faut avouer qu'une pareille fiction est mieux placée dans le poëme de l'Arioste que dans l'Énéide. P.

Dès que Roger eut fini ces mots, le myrte parut s'agiter et frémir depuis son faîte jusque dans ses racines : Roger vit alors son écorce se couvrir de cette espèce de moiteur qu'offre à l'œil une branche verte que l'ardeur du feu pénètre, et c'est ainsi que l'instant d'après le myrte commença ce qu'il avait à lui dire :

Tu me forces, par ce sentiment d'attendrissement et de courtoisie, à te découvrir en même temps quel je fus autrefois, et par quelle fatalité je fus changé en myrte sur cet agréable et dangereux rivage. Mon nom fut Astolphe; j'étais cousin de Roland et de Renaud dont la renommée a rempli la terre. J'étais moi-même compté parmi les plus célèbres paladins français; je devais régner sur l'Angleterre, après Othon mon père (1). Plus d'une jeune beauté comblèrent de leurs faveurs ma jeunesse trop vive, trop imprudente, et la cause des malheurs présents que j'éprouve. Je revenais de ces îles éloignées que la mer des Indes entoure de ses eaux, avec Renaud et plusieurs célèbres chevaliers que Roland venait de délivrer ainsi que moi des prisons obscures où nous avions langui pendant quelque temps. Nous voguions le

---

(1) C'est dans les romanciers qu'Arioste a trouvé la tradition d'un roi d'Angleterre nommé Othon. Les romanciers font Othon, frère d'Aymon père de Renaud et de Bradamante, et de Milon père de Roland. C'est ainsi qu'Astolphe se trouve cousin des deux paladins Renaud et Roland. P.

long de ces côtes occidentales, ravagées souvent par le vent du nord; fatigués par la mer, poussés peut-être par notre mauvais destin, nous abordâmes sur une plage où la puissante Alcine possède un superbe château situé sur le bord de la mer: elle en était sortie alors pour s'amuser seule à pêcher; c'est là que, sans filets, elle attirait à ses pieds tous les poissons qu'elle s'amusait à prendre. Le dauphin y venait en roulant, les thons, les veaux marins, les mulets, les barbues, les ouies relevées et la gueule entr'ouverte, accouraient de toutes parts auprès d'elle; et jusqu'aux monstrueuses baleines, relevant leurs vastes dos au-dessus des ondes, paraissaient prêtes à obéir à sa voix.

Une de ces baleines entre autres, la plus grosse peut-être que les mers du nord eussent nourrie, montrait un dos si vaste et tellement immobile alors, que nous fûmes trompés au point de croire que c'était la surface d'une petite île (1).

Cette Alcine a pour sœur la fée Morgane; il est incertain si le même moment leur a donné la naissance; mais leur pouvoir est égal, et celui d'Alcine rendait tous les habitants de la mer obéissants à sa voix.

Elle jeta les yeux sur moi; ses premiers regards ne me furent que trop favorables: elle forma

---

(1) Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, page 466.

sur-le-champ le fatal dessein de me séparer de mes compagnons; elle nous aborda d'un air gracieux et poli, nous pria de venir loger dans son château, et nous dit que, lorsque nous voudrions prendre l'amusement de la pêche avec elle, elle nous ferait voir des poissons, couverts d'écailles ou de peaux molles, ou même hérissés d'un poil rude, plus variés entre eux et plus nombreux que les étoiles du firmament.

Voici le temps, ajouta-t-elle, où la plus belle sirène de cette mer se rend régulièrement tous les jours sur ce prochain rivage. Elle sait apaiser les flots irrités par les charmes de sa voix, et si vous voulez la voir et l'entendre, nous le pouvons facilement en allant jusqu'à l'autre bord de cette île. En disant ces mots, Alcine nous montrait cette baleine que nous avions prise pour une petite île; moi, qui suis de mon naturel assez téméraire, je n'hésitai pas à monter sur le dos de ce monstrueux poisson.

Ce fut en vain que Renaud et Dudon me répétèrent des signes pour m'en empêcher : Alcine, en souriant, s'était emparée de moi. Laissant ces deux chevaliers, elle me suivit, et, sur-le-champ, la baleine, obéissante à ses ordres, donne un coup de queue, s'éloigne, et, déployant ses grandes nageoires, elle fend rapidement l'onde amère. Je m'aperçus alors de mon étourderie, je m'en repentis; mais déja le rivage était trop loin pour y remédier.

Renaud se jeta vainement à la nage pour venir à mon secours : il s'en fallut peu qu'il ne fût submergé par un orage qui s'éleva subitement ; un nuage noir et épais couvrit la mer. J'ignore même ce qu'il devint : pour moi, je fus rassuré par Alcine, qui me fit passer la nuit entière au milieu de la mer irritée. Toujours portés par le même monstre, nous arrivâmes enfin dans cette île, dont Alcine possède la plus grande partie, qu'elle a usurpée sur l'une de ses sœurs, à qui son père l'avait donnée comme à la seule fille légitime qu'il eût eue ; Alcine et Morgane étant nées toutes deux ensemble d'un inceste, à ce que m'a dit quelqu'un parfaitement bien informé de toute cette intrigue.

Ces deux sœurs jumelles ont un cœur perfide et capable des plus grands crimes ; sans principes et sans mœurs, elles se livrent à la vie la plus vicieuse et la plus méprisable ; détestant leur sœur dont l'ame est le sanctuaire de toutes les vertus, elles se sont conjurées contre elle. Plus d'une fois elles ont assemblé des troupes pour la déposséder des états qu'elle a conservés, et dont elles ont enlevé déja plusieurs châteaux. Il ne resterait même plus rien à la vertueuse Logistille leur sœur, si son habitation n'était pas défendue et séparée par un golfe et une chaîne de montagnes, de même que l'Angleterre et l'Écosse sont séparées par une grande rivière. Cependant Alcine et Morgane ne seront pas satisfaites, qu'elles

ne se soient emparées du peu qui reste à cette sœur.

Rien n'est plus vif que la haine qui remplit le cœur corrompu des deux sœurs contre Logistille, dont les vertus et la bienfaisance les condamnent et les font rougir : mais, pour en revenir à l'évènement cruel qui m'a fait devenir un arbre, tel que je le suis aujourd'hui, vous saurez qu'Alcine embellit les premiers jours de notre connaissance par toutes les caresses, par toutes les délices du plus tendre et du plus violent amour. Elle était belle; je croyais qu'elle m'aimait, et je m'enflammai de bonne foi pour elle. Ma passion augmenta de jour en jour: souvent en admirant tous les charmes d'Alcine, je fixais mes yeux sur son visage; mille beautés nouvelles semblaient éclore pour moi sur ce corps charmant, où je croyais que tout ce qui peut enchanter les sens et l'œil d'un mortel était réuni : je n'avais d'idées, je ne formais de projets que ceux qu'Alcine m'inspirait; elle semblait être le centre d'où ils naissaient et dans lequel ils finissaient tous par se confondre.

Il est vrai qu'alors j'étais aimé bien tendrement : Alcine avait abandonné tous ses autres amants, pour ne s'occuper que de moi; j'étais nuit et jour à ses côtés; elle m'avait donné un empire absolu sur toute sa cour; ne voyant, n'écoutant que son amant, Alcine semblait n'avoir plus d'autre volonté que mes desirs.... Ah! malheureux que je

suis! pourquoi rouvrir une plaie si fraîche et si cruelle? pourquoi me rappeler le bonheur si complet que j'ai perdu, lorsqu'il ne me reste plus qu'un affreux désespoir?.... Hélas! c'est dans le moment même où je me croyais le plus parfaitement heureux, où j'aurais juré qu'Alcine brûlait du même amour; c'est dans ce temps d'aveuglement, que l'infidèle et légère Alcine m'ôtait son cœur, et s'occupait déja d'une passion nouvelle.

Je ne connus que trop tard la légèreté d'un caractère aussi prompt à changer qu'à s'enflammer. A peine deux mois étaient-ils écoulés que mon règne était déja passé : un nouvel amant avait pris ma place; j'étais l'objet de ses dédains, de ses mépris même : j'avais perdu tous mes droits sur son cœur. Je n'ai que trop su depuis que mille et mille de ses amants avaient été traités d'une manière semblable, et que, dans la crainte qu'ils n'allassent divulguer les excès de sa vie voluptueuse et sans aucun frein, elle peuplait ce terrain fertile de malheureux amants changés en oliviers, en pins, en cèdres, en palmiers; d'autres prenaient la forme d'une fontaine; d'autres celle d'une bête farouche, selon ce qui se présentait à son idée; et toi, charmant paladin, qu'une route étrange a conduit dans cette île, de combien d'amants d'Alcine ne vas-tu pas bientôt causer la métamorphose! Alcine ne pourra te voir sans t'adorer; tu lui paraîtras préférable au reste de tous les mortels: mais sois sûr de ne pouvoir changer

son caractère, et de te voir, comme nous, un jour, arbre, fontaine ou rocher.

J'ai voulu du moins t'en prévenir, non que j'espère de te faire éviter le danger de l'aimer, mais parcequ'il peut te devenir utile d'être instruit des mœurs d'Alcine, et des moyens dont elle se sert pour séduire de nouveaux amants et pour s'en débarrasser : après tout, les traits et la portée de l'esprit étant différents entre tous les mortels, tu sauras peut-être surmonter un péril dans lequel mille et mille autres ont succombé.

Roger qui savait depuis long-temps qu'Astolphe était cousin de sa chère Bradamante, fut vivement affligé de voir qu'il n'était plus qu'un arbre stérile qui ne rappelait en rien les traits de cet aimable paladin : il eût bien desiré, en faveur de celle qu'il aimait, lui porter du secours et changer son sort malheureux; mais il sentait avec douleur qu'il n'avait d'autre pouvoir que celui de tâcher de le consoler : il s'en acquitta de son mieux, et le pria de lui bien enseigner le chemin du palais de Logistille, pour qu'il évitât de suivre celui du château d'Alcine, les deux chemins se croisant quelquefois dans leurs détours. L'arbre lui dit de prendre à quelque distance celui qu'il trouverait à sa droite, quoiqu'il fût rude et rempli de rochers, et qu'il parût ne conduire qu'au sommet d'une montagne stérile et sauvage: il l'avertit aussi de ne pas espérer suivre ce chemin-là sans obstacles, ajoutant qu'il trouverait

bientôt différentes troupes de monstres qui s'opposeraient à son passage, et que d'ailleurs Alcine avait fait bâtir un mur élevé et creuser des fossés profonds, pour retenir tous ceux qui se trouvaient être sur les terres de sa domination. Roger remercia le myrte; et, se croyant suffisamment instruit, il se mit en chemin en lui disant adieu.

Il arrive près de l'hippogriffe, le détache, le prend par les rênes, le fait marcher derrière lui: il n'osa plus le monter, comme il avait fait, de peur qu'il ne l'emportât contre son gré. Roger inquiet pensait à tous les moyens qu'il pouvait employer, pour arriver au palais de Logistille et pour éviter de tomber sous le pouvoir dangereux d'Alcine. Il fut tenté de remonter sur le cheval ailé, et de lui faire prendre dans les airs un nouvel essor; mais réfléchissant à quel point ce cheval indomptable était difficile à conduire, il craignit de faire une faute plus grande encore que la première, et prit son parti de s'ouvrir un chemin par la force, s'il ne pouvait faire autrement: mais ce fut en vain qu'il forma ce projet; car il n'eut pas fait deux milles, en longeant les bords de la mer, qu'il découvrit la belle et superbe cité d'Alcine.

Cette ville et ses entours éloignés paraissent être ceints d'une muraille d'or qui renferme un vaste terrain, et qui semble s'élever jusqu'aux cieux. Je sais bien que quelques-uns pensent contre mon opinion, que ce beau mur n'est point d'un or vé-

ritable, et n'est l'ouvrage que d'une trompeuse alchimie : mais peu m'importe; et j'aime à croire qu'il est véritablement d'or, puisqu'il en a tout l'éclat.

Dès que Roger s'approcha de ce riche mur, qui véritablement n'a pas son pareil dans le monde entier, il voulut quitter le vaste et beau chemin qui traversait la plaine et conduisait aux portes de cette belle cité : il choisit donc et prend le sentier à main droite qui mène à la montagne; mais il est bientôt arrêté dans son chemin par une vile et nombreuse canaille qui s'oppose à son passage.

On n'a jamais vu rien d'aussi ridicule, d'aussi extraordinaire que cette troupe de figures formées en dépit du bon sens (1). Les uns avaient la stature humaine depuis le cou jusqu'aux pieds, avec la tête d'un vieux singe ou celle d'un chat; d'autres portaient les pieds et les oreilles d'un satyre; d'autres encore paraissaient sous la forme des centaures légers toujours prêts à se livrer à

(1) Il est très singulier qu'il existe présentement en Sicile un magnifique palais dont l'intérieur et les entours sont peuplés de figures semblables, d'une belle et riche sculpture en marbre blanc de Paros. Il semble que le prince, maître de cette singulière collection, que l'on dit être un seigneur très aimable et très éclairé, ait voulu rendre cette espèce d'hommage à l'imagination du divin Arioste. (*Note du Traducteur.*) Voir le Voyage de Brydone, traduit par Demeunier. Paris, 1775; 2 vol. in-8°.

la course. Les jeunes gens nus blessaient les yeux par leur impudence, et la vieillesse chauve et extravagante paraissait n'avoir pas le sens commun : quelques-uns étaient à moitié couverts des peaux velues de plusieurs bêtes étranges ; l'un courait à toute bride sur un coursier sans frein, l'autre se promenait avec lenteur et d'un air stupide sur un âne ou sur un bœuf; quelques-uns d'eux plus agiles sautaient et se tenaient sur la croupe des centaures; d'autres se faisaient porter par un aigle, une autruche ou une grue. Dans cette folle et vile troupe, les uns portaient à leur bouche un cor retentissant, les autres la coupe des vendanges, d'autres enfin paraissaient armés ou d'un crochet ou d'une longue broche de fer; les autres, pour des desseins cachés, s'étaient munis d'une échelle de corde ou d'une lime sourde : l'un était mâle, et l'autre était femelle, et quelques androgines se trouvaient aussi dans ce nombre.

Celui qui paraissait être le capitaine de cette troupe avait un ventre large et gonflé, une face rebondie; il était assis sur une tortue qui se traînait avec beaucoup de lenteur. Il avait à droite et à gauche des gens qui le soutenaient, le vilain étant ivre mort; d'autres étaient sans cesse occupés, soit à lui essuyer le front et le menton, soit à l'éventer.

L'un de ces monstres dont les pieds et le ventre avaient la forme humaine, et dont le cou, la

tête et les oreilles étaient ceux d'un chien, s'avisa d'aboyer vivement contre Roger, et de le vouloir faire entrer dans la belle cité d'Alcine qu'il avait laissée derrière lui. Roger s'écria qu'il n'en ferait rien, tant qu'il pourrait manier son épée, dont il lui faisait briller la pointe aiguë très près de ses longues machoires : le monstre furieux veut lui porter un coup de lance; mais Roger le prévient d'un coup d'estoc, et la pointe de son épée sort d'une palme au-delà de son large dos. Alors Roger, n'écoutant plus que sa colère, tombe à grands coups sur cette vile canaille qui n'avait ni bouclier, ni casque, ni cuirasse à opposer au tranchant de son épée : l'un tombe fendu jusqu'aux dents, l'autre jusqu'à la ceinture; mais cette troupe est si nombreuse, et, malgré ses coups, le serre de si près, qu'il ne peut presque pas se remuer, et que, pour l'éloigner, il aurait eu besoin d'avoir encore plus de bras que Briarée.

Si Roger se fût alors avisé de découvrir l'écu que, comme je l'ai déja dit, l'enchanteur Atlant avait laissé pendre à l'arçon de la selle, il aurait facilement vaincu cette monstrueuse troupe, en la faisant tomber à ses pieds privée de la vue et de tous ses sens : mais il jugea sans doute cette manière de vaincre indigne de lui, et voulut ne devoir la victoire qu'à son courage. Sans doute il était bien résolu de mourir plutôt que de se laisser prendre par cette vile canaille. Tout-à-coup il voit sortir de ce mur brillant, qu'à sa splendeur

j'imagine être d'or, deux jeunes beautés dont le maintien et les riches habillements n'annonçaient rien que de très noble, et dont on jugeait bien que l'enfance, loin d'avoir été nourrie sous les rustiques toits des bergers, avait joui de bonne heure de toutes les délices qui se joignent à la molle éducation des riches palais.

L'une et l'autre montaient de superbes licòrnes dont la blancheur effaçait celle de l'hermine; l'une et l'autre étaient si belles, leurs habits avaient un air si galant et si singulier, que si la beauté même paraissait sous la forme d'une nymphe, elle ne pourrait en choisir une plus agréable, et les yeux humains n'ont jamais admiré des attraits aussi touchants.

Toutes deux entrent dans cette prairie, où Roger combat contre cette vilaine troupe qui l'oppresse, et qui s'évanouit de tous côtés à leur aspect; elles s'avancent, elles tendent leurs mains blanches et délicates au jeune guerrier, dont l'incarnat brillant des roses colore les joues. Touché de leur secours, il leur rend grace, et déja n'ayant plus rien à leur refuser, il les suit et reprend avec elles le chemin de la porte d'or de la cité.

Le frontispice qui s'avance en saillie sur cette belle et vaste porte est orné des plus rares pierreries et de perles orientales; le portail repose sur quatre grosses colonnes d'un pur diamant; car, que ces diamants soient fins ou factices, qu'importe si leur éclat peut tromper l'œil, et s'il

n'y a rien au monde de plus agréable et de plus beau.

Sur le seuil et dans l'intervalle de ces riches colonnes, on voyait une troupe joyeuse de jeunes filles qui se jouaient et folâtraient ensemble de l'air le plus voluptueux, couvertes d'une légère gaze verte et de guirlandes de fleurs, le front couronné de même; des yeux sévères les eussent peut-être trouvées encore plus belles, si la pudeur eût achevé de parer leurs traits charmants. Elles s'empressèrent toutes à faire les plus vives et les plus douces avances à Roger, et ce fut, entouré par elles, qu'il entra dans ce lieu de délices, comparable à l'empirée.

On peut bien nommer ainsi ce séjour, où je crois que l'Amour avait pris naissance, où les jeux et la danse semblaient porter la vie et le plaisir, où les heures s'écoulaient, sans se faire compter, en des fêtes toujours nouvelles. L'idée des dégoûts, de la pauvreté et surtout celle de la vieillesse, ne peuvent naître dans l'ame des habitants de ces lieux enchantés; ils n'ont que celle de l'abondance et de la gaieté; l'urne du bonheur semble se répandre et ne se renouveler que pour eux.

Les jeunes gens et les jeunes filles, le front serein, la joie, l'amour peints dans les yeux, ont un air aussi riant, aussi fleuri que les beaux jours du mois d'avril. Les uns aux bords d'une source pure chantent, et leur voix n'élève que

d'amoureux sons; les autres jouent sur la pente d'un coteau, ou sous l'ombre agréable des arbres; ils forment des danses vives et légères : d'autres plus heureux encore cherchent et trouvent l'ombre et le silence favorables des bois touffus, avec un objet aussi tendrement aimé que fidèle.

Sur la cime des cèdres, des lauriers, des hêtres, et sur la tête hérissée des sapins, voltigent les tendres et légers Amours chantant leurs innombrables victoires : les uns s'amusent à montrer leur adresse en frappant un cœur de leurs flèches dorées; d'autres tendent des filets: ceux-ci trempent leurs flèches dans l'eau d'un ruisseau argenté; ceux-là en aiguisent la pointe sur une meule rapide. Un superbe coursier alezan fut alors offert à Roger; son harnois brillait de toutes parts du feu des diamants. Le coursier ailé qui ne voulait obéir qu'au vieux enchanteur maure fut remis à la conduite d'un jeune garçon qui suivait les pas du paladin.

Les deux jeunes nymphes, auxquelles Roger avait l'obligation de l'avoir délivré du ridicule et très embarrassant combat qu'il avait été forcé de livrer, lui dirent alors : Seigneur, la renommée de vos exploits éclatants nous encourage à vous demander votre secours. Nous allons trouver sur la route un canal qui partage en deux cette vaste plaine : une affreuse et cruelle géante, nommée Ériphile, en défend le pont; elle violente, trompe, et vole ceux qui veulent passer sur l'autre bord :

ses dents sont longues et terribles, sa morsure est venimeuse; ses mains, armées de griffes tranchantes, déchirent comme celles d'un ours; non contente de fermer un chemin qui serait libre sans elle, elle se plaît encore à porter souvent le ravage et la désolation dans ces beaux jardins que vous voyez s'étendre de toutes parts. La troupe assassine des monstres qui vous ont attaqué si lâchement est en grande partie sortie de ses horribles flancs; et l'autre partie, aussi vile, aussi méchante qu'elle, est soumise à ses ordres.

Roger s'empressa de leur répondre : Ah! croyez que j'entreprendrais volontiers cent combats pour votre service, au lieu d'un seul que vous me demandez. Disposez à votre gré de mon bras. Croyez que ce n'est point pour conquérir des biens ou des richesses, que je suis couvert de ces armes; ce n'est que pour protéger les malheureux, et surtout les dames, qui peuvent avoir besoin de mon secours.

Elles rendirent mille graces au paladin de ces offres si dignes de l'élévation de son courage; et c'est en parlant ainsi, qu'ils s'avancèrent et découvrirent la rivière et le pont; ils aperçurent bientôt la fière et redoutable Ériphile : elle avait couvert son corps énorme d'armes dorées, semées de quelques saphirs : mais ce n'est que dans le chant suivant que je vous raconterai comment le brave Roger s'exposa pour la combattre.

FIN DU SIXIÈME CHANT.

CHANT VII.

ARGUMENT.

Roger combat Ériphile. — Il entre dans le palais d'Alcine qui le reçoit avec joie. — Description de la beauté d'Alcine. — Roger en est amoureux. — Séduit par les délices de cette île enchantée, il oublie Bradamante et la gloire. — Bradamante est inquiète de ne pas recevoir de nouvelles de Roger. — Mélisse lui apprend que Roger est dans l'île d'Alcine. — Bradamante lui donne l'anneau enchanté. — Mélisse se fait transporter dans l'île d'Alcine. — Elle prend la forme d'Atlant. — Elle reproche à Roger la vie honteuse qu'il mène. — Roger se reconnaît. — Il prend le chemin qui conduit au palais de Logistille.

Celui qui va voyager loin de sa patrie voit souvent bien des choses dont il n'eût pas soupçonné l'existence; il revient les raconter avec confiance. Hélas! on ne le croit guère; il se voit regarder comme un hableur, qui ne craint pas d'altérer la vérité; car le vulgaire, en garde contre tout ce qui l'étonne, ne veut presque jamais rien croire que ce qui lui paraît évident au doigt et à l'œil. Par cette raison, je dois m'attendre que les gens sans expérience donneront peu de croyance à mes récits. Mais, que m'importe? je ne dois pas m'occuper d'un vulgaire sot et ignorant. Quant à vous

La belle Alcine s'avance au-delà des portes, et vient au-devant de Roger d'un air noble et galant. Toute sa cour entoure le paladin, et lui rend les mêmes honneurs qu'elle eût adressés à quelque habitant de l'Olympe. Le château d'Alcine était moins admirable encore par sa magnificence que par l'espèce de ceux et de celles qui l'habitaient; on observait entre eux cette ressemblance que donne l'égalité des agréments de la figure, et d'une jeunesse vive, brillante, embellie par les graces, l'amour et la gaieté. Mais, au milieu de cette troupe charmante, s'élevait et brillait la belle Alcine, comme l'astre du jour auprès de ceux de la nuit.

Alcine était telle qu'Apelle et Phydias eussent pu représenter une beauté parfaite : ses cheveux blonds tombaient en formant d'agréables anneaux; leur couleur douce répandait un lustre brillant sur sa tête; les roses et les lis formaient un mélange enchanteur sur ses joues et contrastaient avec un front bien formé, plus blanc que l'ivoire nouvellement poli : sous deux sourcils noirs dessinés par l'amour brillaient des yeux de même couleur, ou plutôt deux soleils éclatants, pleins d'un charme irrésistible, mais trop avares de leurs regards : les Amours semblaient y remplir leurs carquois des traits inévitables qu'ils lançaient dans tous les cœurs. La jalousie d'une rivale même n'eût pu rien reprocher à la perfection d'un nez égal à tous ses autres traits : deux sillons en partaient

pour s'unir à sa bouche d'un vermillon plus vif encore que celui du cinabre natif : c'est en s'ouvrant agréablement, lorsque de douces paroles sortaient de ses lèvres, qu'elle laissait voir deux rangs de perles choisies; souvent cette bouche s'embellissait encore par un sourire propre à brûler et à captiver tous les cœurs, sourire plus agréable aux yeux, que les rayons doux et brillants qui pourraient s'élancer de l'Olympe. Son cou arrondi par les graces effaçait la blancheur de la neige; sa gorge de lait, qu'elles avaient formée d'après la leur, montrait cette douce agitation des flots qu'on voit se soulever légèrement en baignant le rivage, lorsque le zéphyr semble les combattre et les en repousser. Si des voiles, impénétrables aux yeux d'Argus même, privent les regards avides de se porter sur bien d'autres charmes, l'imagination frappée par ceux que l'on voit doit suffire pour s'en former l'idée la plus vive. Ses deux bras, de la proportion la plus élégante avec sa taille, sont terminés par deux petites mains charmantes dont la blancheur et l'uni ne laissent apercevoir ni les ressorts cachés ni les veines. Deux petits pieds, d'une forme charmante, terminent et portent la plus parfaite de toutes les belles, et les graces naturelles qui ne peuvent s'acquérir ni se cacher animaient et paraient tous ses moindres mouvements.

Comment le jeune paladin ne se fût-il pas laissé captiver? La voix, le sourire, les chants, la dé-

marche d'Alcine, le doux accord que son ame enflammée trouvait dans ses regards aussi tendres qu'expressifs, formaient autant de nœuds qui devaient serrer sa chaîne. Tout ce qu'il avait appris du myrte ne lui parut plus être qu'une affreuse calomnie. Comment eût-il pu soupçonner que le mensonge et la trahison se voilassent par le sourire et l'air ingénu de la candeur? Il ne douta plus alors que le coupable Astolphe n'eût mérité son sort et peut-être une punition encore plus sévère : il regarda tous ses propos comme dictés par un esprit que la colère et les regrets avaient rempli d'envie et de vengeance. Hélas! cette belle et vertueuse Bradamante était déja bien loin de son cœur et de son souvenir : les charmes ou plutôt les enchantements d'Alcine l'en avaient bannie.

Si quelque chose peut le faire excuser de se montrer si léger et si coupable, c'est de savoir que son ame entière était forcée de céder à la force de ce pouvoir magique. Ils se mirent à table, et bientôt les lyres et les harpes harmonieuses émurent l'air par les plus agréables sons. Tout ce qui fut chanté respirait l'amour et ses plaisirs; les charmes de la poésie s'unissaient à des récits agréables qui n'exprimaient que les triomphes et les délices de l'amour. La magnificence de la table d'Alcine eût effacé celle d'un des successeurs de Ninus; la voluptueuse et tendre Cléopâtre n'eût pu préparer pour Antoine un festin pareil à celui

d'Alcine pour son cher paladin; je doute même que la table où le jeune Ganimède sert le souverain des dieux puisse lui être comparée.

Dès que les tables furent levées, toute cette cour jeune et brillante se réunit en cercle pour jouer à l'un de ces jeux inventés par l'amour timide et discret. La règle de ce jeu, c'est de se demander mutuellement à l'oreille une partie des secrets de son cœur. Les deux amants y trouvèrent une belle occasion de se découvrir sans contrainte leur amour mutuel. Dans la position où ils étaient, on croira sans peine que leur secret fut le même. Ce fut le desir et la résolution de passer la nuit ensemble.

Ce secret, si tendrement confié, fit terminer bien promptement le jeu; une multitude de pages avec des flambeaux de cire parfumée vinrent, bien plutôt qu'à l'ordinaire, porter une plus vive lumière dans le salon, et prendre cette belle compagnie pour la conduire dans les appartements qu'elle occupait pendant la nuit. Une chambre fraîche, riche et parfumée, celle qui passait pour être la plus agréable du château, reçut Roger. Les vins de nuit et les pâtes sucrées les plus exquises furent présentés dans ces derniers moments qui précédèrent la retraite générale. Le paladin, en se mettant au lit, fut enveloppé par des draps qui semblaient avoir été tissus par Arachné : mais, loin de s'endormir, son oreille attentive s'occupait du moindre bruit qui pouvait annoncer Al-

cine; le plus léger mouvement le faisait se relever vivement sur son lit; souvent même il croyait l'entendre, et le silence profond qui régnait le faisait soupirer, en reconnaissant son erreur. Quelquefois, sautant légèrement de son lit, il ouvrait doucement sa porte; il cherchait, il écoutait vainement; et, plein de dépit et d'impatience, il maudissait ces heures si longues qui retardaient un moment si desiré : il se disait quelquefois : Ah! voici le moment où ma chère Alcine se lève pour venir dans mes bras. Il comptait alors tous les pas qu'elle avait à faire, tous les instants qu'elle avait besoin d'employer. C'est dans ces douces et vaines agitations de l'amour heureux qui desire, qu'il charmait l'ennui d'une longue attente; mais souvent il s'y mêlait une cruelle crainte, qu'un bonheur qu'il semblait tenir ne lui fût enlevé par quelque obstacle insurmontable.

Alcine à la fin, rassurée par le silence profond et le repos qui régnaient dans son palais, se parfume des odeurs les plus délicieuses de l'Orient. Elle sort doucement de sa chambre. Un corridor secret la conduit à celle de son amant, dont le cœur, agité par l'espoir et par la crainte, ne pouvait déja plus se calmer.

Le bon Roger, ce successeur d'Astolphe, voit enfin paraître l'étoile riante de sa félicité. Un soufre embrasé coule alors dans ses veines. Ses yeux voient cet objet de délices et de charmes qui s'avance vers lui. Il s'élance de son lit; et

toute vêtue qu'Alcine soit encore, il la reçoit et la serre entre ses bras. Heureusement elle n'avait fait que s'entourer d'une espèce de manteau qu'un amour badin, témoin de cet heureux moment, fit tomber. Le voile léger qui la couvrait encore ne dérobait pas plus aux regards de Roger tout ce qu'Alcine avait de charmes, que la lame du cristal le plus pur ne cacherait les agréables contours des lis et des roses.

Le lierre ne serre point si étroitement l'arbre qui le soutient et le nourrit, que les bras de ces heureux amants ne s'enlacèrent ensemble. La fleur que les sables de l'Inde et les plaines de Sabée produisent n'a point de parfums aussi doux, que les soupirs que semblent respirer leurs lèvres brûlantes. Leurs langues confondues pourraient seules exprimer le bonheur dont ils s'enivrèrent.

Tout ce qui se passa pendant cette heureuse nuit resta secret dans le château, ou du moins parut l'être; car souvent la médisance trouverait à mordre, si la crainte et le respect ne la retenaient : mais tous les habitants du palais, soumis par le pouvoir d'Alcine comme par le desir de lui plaire, ne s'écartèrent jamais du silence et des soins respectueux qu'ils croyaient devoir à son amant.

Il n'est aucune espèce de plaisir qui ne comblât les vœux de ces deux amants. Quelquefois, changeant d'habits deux ou trois fois le même jour, suivant les jeux auxquels ils se plaisaient à

s'exercer, la joute, la lutte, la comédie, la danse et le bain, faisaient couler leurs heures. Quelquefois même, assis à l'ombre des buissons sur le bord d'une fontaine, ils s'amusaient à lire les amours des siècles passés; d'autres fois ils poursuivaient le lièvre timide sur les coteaux et dans les vallons ombragés; ou, se confiant à la sagacité comme au nez d'un chien d'arrêt, ils battaient les buissons, dont les faisans, lourds dans leur premier vol, frappaient à grand bruit les rameaux de leurs ailes pour s'envoler. La grive avait peine à s'échapper des lacets ou des gluaux qu'ils lui tendaient dans les genièvres. Les poissons, souvent troublés dans leurs amours secrets, ne pouvaient éviter la subtilité de leurs filets, et leur adresse à les lancer.

C'est ainsi que Roger se livrait tout entier à la vie la plus molle et la plus voluptueuse, tandis que Charlemagne était aux mains avec Agramant. Je ne pourrais me résoudre, pour le plaisir de poursuivre son histoire avec Alcine, à laisser un grand empereur en oubli : il me serait plus pénible encore d'oublier cette aimable et valeureuse Bradamante, tandis qu'elle passe ses jours dans les larmes, pour la perte d'un amant aimé; et que, nuit et jour, elle porte ses pas incertains dans tous les lieux où la conduit la plus légère espérance de le retrouver.

Je vous dirai donc que, pendant les premiers jours, elle chercha vainement dans les vallées té-

nébreuses, sur les monts arides, dans les campagnes et dans les cités, cet amant si cher à son cœur; elle vint enfin à le chercher jusqu'au milieu de l'armée des Sarrasins; elle en demandait des nouvelles à tout le monde, et personne ne pouvait lui en apprendre. Elle parcourait les quartiers, les tentes de l'armée ennemie. Elle pouvait en effet se trouver sans danger au milieu de leurs troupes à cheval ou à pied; l'anneau qu'elle tenait de Mélisse la rendant invisible, dès qu'elle le portait entre ses lèvres. Bradamante ne pouvait craindre pour la mort de Roger; la perte de ce héros eût dû retentir depuis la source de l'Hydaspe jusqu'aux derniers rivages du Couchant. Elle ne pouvait imaginer quelle route il avait pû prendre, soit sur la terre, soit dans le vague des airs; et cependant cette fidèle amante le cherchait toujours, n'ayant pour toute compagnie que sa douleur et ses regrets.

Elle crut enfin que son unique ressource était de retourner à la caverne qui renfermait le tombeau de Merlin, et d'émouvoir par ses cris jusqu'aux marbres froids de cette tombe, pour obtenir une réponse qui la rassurât sur la vie de Roger, et qui pût lui indiquer le meilleur moyen de le rejoindre. Elle reprit dans cette intention le chemin de ces vastes forêts, voisines de Poitiers, qui, dans leur centre obscur et sauvage, dérobent à tous les yeux le tombeau du sage Merlin; mais cette bonne et savante enchanteresse, qui l'avait

déja instruite dans la grotte sur sa postérité, ne l'avait point perdue de vue.

La bonne et sage Mélisse continuait ses plus tendres soins pour celle dont il devait naître des hommes si supérieurs et semblables à des demi-dieux; les sorts qu'elle avait jetés lui avaient fait voir Roger délivré des chaînes d'Atlant, perdu presque sur-le-champ dans les airs, et transporté dans le fond des Indes. Mélisse l'avait bien vu sur ce cheval indocile qu'il ne pouvait conduire, parcourant un intervalle immense par un chemin aussi périlleux qu'inusité.

Elle voyait avec douleur que ce brave paladin menait alors une vie molle et voluptueuse dans les plaisirs et l'oisiveté, sans penser à sa belle maîtresse, à son souverain, à son honneur même: elle ne pouvait supporter que celui qui devait être un héros perdît les plus beaux jours de sa vie dans cette honteuse inertie, et qu'à la fin de sa carrière, sa réputation éteinte dès sa jeunesse restât déshonorée dans la mémoire des hommes.

L'habile et savante Mélisse, qui s'intéressait toujours si vivement au sort de Roger, vit dès-lors qu'elle ne pouvait le tirer de cet état que par des moyens un peu rigoureux, mais qui deviennent chers à la vraie vertu; semblable au médecin qui se sert cruellement en apparence du fer et du feu pour guérir une plaie envenimée. Elle prévit bien que Roger, comme le malade grièvement blessé, finirait par avoir la plus vive re-

connaissance pour elle. Mélisse n'était point aveuglée dans son amitié pour Roger, comme ce vieux Atlant, uniquement occupé du desir de conserver ses jours, et qui paraissait desirer que Roger vécût plutôt sans honneur et sans renommée, que de lui voir acquérir l'admiration et les louanges de l'univers aux dépens d'une seule année de vie. C'était ce vieil enchanteur dont l'art avait dirigé le vol de l'hippogriffe vers l'île dangereuse d'Alcine; c'est là qu'il espérait lui faire oublier l'amour et le devoir de porter les armes : sa science profonde avait même si bien prévenu la légèreté naturelle d'Alcine, qu'elle n'eût pas pu rompre une chaîne si forte, quand même Roger aurait atteint à la vieillesse et aux longs jours de Nestor.

L'adroite Mélisse, à laquelle rien n'est inconnu, prend sur-le-champ la route qui peut lui faire rejoindre Bradamante; elle paraît tout-à-coup à ses yeux, et l'espérance la plus vive bannit déja la crainte de l'ame de la jeune guerrière. Mélisse ne lui cache rien, et lui apprend que son amant est près d'Alcine. Bradamante est tellement saisie de douleur et d'effroi, lorsqu'elle sait Roger si loin d'elle, et surtout quand elle le croit infidèle à son amour, qu'elle est près de perdre l'usage de ses sens : mais la bienfaisante enchanteresse la calme, bannit sa terreur, et lui jure qu'avant que peu de jours soient écoulés, elle saura lui ramener ce paladin.

Donne-moi, lui dit-elle, ma chère fille, cet anneau que tu portes à ton doigt, et dont la puissance détruit les plus forts enchantements; je ne doute point qu'en le portant dans le séjour fatal où la coupable Alcine tient Roger dans ses chaînes, je ne réussisse à la vaincre, à lui ravir son amant et à le ramener à tes genoux: je compte partir dès la première heure du soir, et me trouver dans l'Inde à la naissance de l'aurore. Elle lui rend compte ensuite des moyens qu'elle espère employer pour tirer Roger de cette vie efféminée, et pour le ramener en France.

Bradamante n'hésita pas à tirer l'anneau de son doigt; elle eût donné son cœur, sa vie même, pour que Mélisse pût secourir son amant: elle lui présente l'anneau, lui recommande son cher Roger, la conjure de le faire ressouvenir d'elle. Elle se sépare alors de Mélisse, en prenant le chemin de la Provence. Pour exécuter son projet, Mélisse fait paraître bientôt un grand palefroi dont un pied est d'un bai cerise foncé, et dont tout le reste du corps est noir comme l'ébène. Pour moi, j'avoue que je crois que c'était un de ces farfadets ou l'un des esprits infernaux soumis à ses ordres. Mélisse sans ceinture, les jambes nues, les cheveux épars et horriblement mêlés, ôte l'anneau de son doigt, craignant qu'il ne nuise à ses propres enchantements: elle le met dans sa bouche, saute sur son cheval, et s'en fait porter

avec une telle rapidité, qu'elle se trouve dès le lendemain matin dans l'île d'Alcine.

Elle se transforme aussitôt; sa taille croît de plus d'une palme, et ses membres grossissent en proportion de la stature du vieux Atlant. Son menton se couvre d'une longue barbe, son front et sa peau se sillonnent de rides profondes; elle se rend en entier semblable à l'enchanteur par qui Roger fut nourri. Son visage, son maintien, le son de sa voix imitent parfaitement le véritable Atlant.

Elle prend soin de se cacher jusqu'à ce qu'elle puisse trouver Roger éloigné de l'enchanteresse; et ce ne fut pas sans y trouver beaucoup de difficulté, l'amoureuse Alcine ne pouvant, ni de nuit, ni de jour, passer une heure sans le voir.

Trouvant Roger seul à la fin, comme elle le desirait, un matin qu'il se promenait et prenait le frais le long d'un ruisseau qui tombait de la colline pour aller former un petit lac dont ces lieux agréables étaient embellis, elle l'aperçoit avec une contenance efféminée, couvert d'une riche tunique qu'Alcine avait tissue d'or et de soie de ses propres mains.

Un riche collier de pierreries tombait en flottant sur son sein; ses bras autrefois si nerveux étaient entourés de riches bracelets. Alcine lui perçant les oreilles avec un fil d'or aigu les avait ornées de deux grosses perles, plus belles que

celles que produisent la mer des Indes et celle d'Arabie.

Les cheveux de Roger étaient humides encore des parfums les plus précieux et les plus exquis; son air et jusqu'à ses moindres gestes, tout respirait la mollesse de ces faibles amants, qui, tels que ceux de Valence, semblent n'être nés que pour être les esclaves de la beauté; il n'avait plus que le nom de ce fier et brave paladin Roger, tant les enchantements d'Alcine avaient changé son ancienne existence.

Mélisse, sous la forme d'Atlant qu'elle avait alors, se présente tout-à-coup à Roger (1); l'air de l'enchanteur était triste et sévère : il regardait le paladin avec ces yeux menaçants où se peignait la colère, et qui l'avaient si souvent fait trembler dans son enfance. Est-ce donc là, lui dit-il, le fruit de mes leçons? Quel prix reçois-je des soins que j'ai pris pour toi? T'ai-je donc nourri de la moëlle des ours et des lions, t'ai-je appris à dompter d'horribles dragons, à étouffer, comme Hercule, des serpents dans tes jeunes bras; t'ai-je inspiré le courage d'arracher les griffes tranchantes

(1) Tout ce passage est imité du quatrième livre de l'Énéide, où Mercure est envoyé par Jupiter à Énée qui s'oublie auprès de Didon, pour lui rappeler ses brillantes destinées, et le presser de quitter Carthage. La même fiction est employée par le Tasse au seizième livre de la *Jérusalem délivrée*, et par Voltaire au neuvième chant de la *Henriade*. P.

des panthères et des tigres, et les défenses des sangliers, pour n'avoir pu faire de toi, après tant de leçons, que le faible Adonis ou l'Atys(1) énervé d'Alcine?

Est-ce donc en vain que l'observation des astres de la nuit, des fibres palpitantes des animaux, les points de ta naissance que j'ai rassemblés, les augures, les songes et les différents sorts que mes études m'ont appris à jeter, se rapportaient tous à m'apprendre, lorsque tu n'étais encore qu'à la mamelle, que tu devais, à l'âge où je te vois, surpasser les exploits des plus grands héros? Est-ce en agissant ainsi, que tu peux égaler un Alexandre, un César, un Scipion? Qui pouvait, hélas! jamais croire que tu fusses devenu le vil esclave d'Alcine? et afin que tout le monde en soit convaincu, tu pares ton cou et tes bras de la chaîne méprisable dont elle se sert pour te soumettre à ses volontés! Ah! si tu n'es pas ému par le desir des louanges que tu dois mériter, et par les actes éclatants auxquels le ciel t'appelle, du moins n'avilis pas la noble race qui doit naître de toi, n'éteins point dans sa source la plus glorieuse postérité que le ciel te destine, et qu'il veut rendre parmi les mortels plus brillante encore que le soleil dans sa course. Empêcheras-tu donc que ces grandes ames déja conçues dans les desseins éter-

(1) Beau jeune homme aimé de Cybèle, mère des dieux. P.



nels ne viennent animer dans tes fils, tes neveux et tes successeurs, les héros qui sauront rendre à l'Italie son ancienne gloire et sa puissance? Ah! pour te rappeler à toi-même, il n'est pas nécessaire de te nommer tous ces grands hommes, qui, par leurs talents, leur valeur, leur sainteté, feront fleurir l'arbre éternel et fécond de ton illustre race; deux d'entre eux suffiront pour changer ton cœur et te déterminer; apprends qu'Hippolyte et son frère n'auront point eu de semblables parmi les mortels, et qu'il ne leur manquera nulle de ces vertus qui peuvent élever l'homme au plus haut degré de la renommée et de la gloire. Quoi! ne te souviens-tu pas que j'avais coutume de te parler encore plus souvent de ces deux illustres frères que de tous les autres héros qui devaient honorer ta race? Hélas! pour moi, je me rappelle toute la sensibilité que tu montrais en pensant qu'ils naîtraient de toi.

Qu'a donc cette trompeuse Alcine que tu choisis pour ta souveraine, que n'aient pas comme elle mille autres courtisanes? En fut-il jamais une qui se prostituât aussi souvent à de nouveaux amants? Mais il faut, ô Roger! que tu connaisses enfin quelle est cette abominable Alcine, et que ses ruses coupables et ses enchantements te soient découverts : tiens, prends cet anneau, passe-le dans ton doigt, retourne auprès d'elle, et tu pourras juger alors quels sont les charmes qui t'enchaînent.

A ces mots, Roger confus, incertain, fixe les yeux sur la terre, ne sait que répondre, et garde un morne silence. Mélisse saisit ce moment, elle passe elle-même l'anneau à son doigt. Sur-le-champ le paladin se reconnaît : quel coup de foudre pour lui! Consterné par la honte qui de toutes parts l'environne, n'osant soutenir des regards qui lui paraissent autant de reproches, il desirerait que la terre l'ensevelît et le dérobât à tous les yeux.

Mélisse, voyant Roger tel qu'elle le desire, quitte la forme d'Atlant, qui lui devient inutile; elle reprend la sienne; elle lui rend compte des motifs qui l'ont pressée de venir à son secours; elle lui peint la douleur et les regrets de cette charmante guerrière. Elle lui dit que c'est à sa prière qu'elle est accourue pour le délivrer des enchantements d'Alcine, et que, pour lui imposer davantage, elle a pris d'abord la forme d'Atlant; mais que, le voyant absolument redevenu maître de sa raison, elle a cru devoir reprendre la sienne pour l'éclairer sur tout ce qui le touche, et pour ne lui rien cacher.

Celle qui t'aime d'un si pur amour, lui dit-elle, celle que ses vertus rendent si digne d'être aimée uniquement, cette charmante guerrière à laquelle (et tu ne peux pas l'oublier), à laquelle tu dois déja ta liberté, t'envoie cet anneau dont le pouvoir détruit tous les enchantements; elle m'eût chargée de son propre cœur, si ce cœur eût eu

la même vertu pour t'être utile et pour te rendre à toi-même.

Mélisse poursuivit en lui parlant du sincère amour que Bradamante lui avait voué pour sa vie. Quelque vive, quelque expressive que puisse être l'amitié, celle de Mélisse n'exagéra pas en lui peignant la haute valeur de cette guerrière; et, continuant le récit de son message avec autant d'esprit que d'adresse, elle fit naître dans le cœur de Roger la plus juste aversion contre Alcine, et contre le sentiment coupable qui l'avait portée à se servir des noirs moyens que lui donnait son art, pour le séduire avec autant de perfidie.

L'amour dont il avait brûlé quelque temps pour elle n'ayant eu d'autre cause que le pouvoir de ses enchantements, l'anneau qu'il portait venait de le détruire. Roger passa facilement de ces sentiments forcés à la haine la plus réelle; le charme étant rompu, il ne vit plus que ses vices dans toute leur laideur, et de tout ce qui l'avait séduit il ne lui resta plus qu'un dégoût mortel pour elle. C'est ainsi qu'un enfant qui vient de cueillir un beau fruit bien mûr, le cache quelquefois, et l'oublie pendant plusieurs jours de suite : s'il le retrouve par hasard après ce temps, il s'étonne de le voir pourri et désagréable à l'œil comme au goût; il cesse bientôt d'aimer ce qui faisait l'objet de ses desirs, et, plein de dégoût, il le méprise et le rejette.

De même le jeune paladin, portant cet anneau destructeur des enchantements, fut aussi surpris qu'indigné, la première fois qu'il revit l'abominable Alcine : au lieu de trouver cette charmante créature, dont quelque idée lui restait encore, il n'aperçut plus en elle que la plus vieille et la plus difforme de toutes les femmes.

A peine avait-elle six palmes de hauteur; son visage livide et plombé était sillonné par des rides: il ne lui restait que quelques cheveux blancs, et la dernière de ses dents était depuis long-temps tombée : elle était, en effet, plus vieille qu'Hécube et que la Sibylle de Cumes; mais un art dont notre âge doit bien regretter la perte pouvait, quand elle le voulait, la faire paraître charmante et parée de tous les agréments de la jeunesse; si, par cet art, elle avait déja séduit un si grand nombre d'amants avant Roger, l'anneau de celui-ci découvrit toutes les années qu'elle avait cachées, et il ne vit plus en elle qu'un monstre dont les artifices l'avaient cruellement trompé.

Cependant il suivit exactement les avis de Mélisse; il eut son air ordinaire avec elle; ce fut même comme en badinant qu'il se couvrit de pied en cap de ses armes qu'il avait si long-temps négligées. Je veux voir, dit-il en souriant, si je pourrais encore agir sous leur poids, et si je ne suis pas beaucoup grossi depuis que je les ai quittées. Il ne négligea pas de ceindre Balisarde à son

côté; c'était le nom de sa redoutable épée (1). Quant à ce terrible bouclier d'Atlant, qui jetait une lumière si vive et si dangereuse que non-seulement elle éblouissait les yeux, mais qu'elle privait de tous leurs sens, et jetait dans une espèce d'état de mort ceux qui en étaient frappés, il le prit, et le mit à son cou, mais bien soigneusement enveloppé du voile épais de soie qui le couvrait.

Roger descendit quelques moments après à l'écurie, et fit seller et brider un superbe coursier plus noir que l'ébène. Il savait de Mélisse à quel point ce coursier était léger, et que son nom était Rabican (2); c'était le même que la baleine avait porté dans l'île d'Alcine avec le malheureux Astolphe son maître, qui est actuellement le jouet des vents sur le bord de la mer.

Il aurait pu prendre également l'hippogriffe qu'il avait trouvé près de Rabican: mais la prudente Mélisse venait de lui dire expressément:

---

(1) Brunel l'avait dérobée à Roland, pour la donner à Roger. Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, page 461. P.

(1) Voyez, dans Roland l'Amoureux, l'histoire de Rabican. Cet excellent coursier, qui égalait la vîtesse des vents, avait été produit par enchantement, et se nourrissait d'air. Galafron l'avait tiré d'une caverne où il était enchaîné, pour le donner à son fils Argail; après la mort d'Argail, il était retourné dans sa caverne, d'où Renaud, qui avait perdu Bayard, le tira une seconde fois. Renaud le donna ensuite à Astolphe. P.

Souviens-toi à quel point ce fier animal est indocile au frein; je me propose bien de venir à bout de le dompter, et je le ferai dresser de façon qu'il deviendra d'un excellent usage.

C'était en présence d'Alcine même que Mélisse, invisible alors, donnait tous ces sages avis à Roger, en lui parlant à l'oreille; et ce fut en trompant ainsi la scélérate et libertine vieille, qu'il réussit à sortir de son palais, et à s'approcher d'une porte qu'il savait être celle d'une route qui conduisait au palais de Logistille.

Le brave paladin fut attaqué presque subitement, lorsqu'il voulut passer cette porte, par les gardes qu'Alcine y avait posés; mais, levant sur eux son bras redoutable, il les eut bientôt massacrés, ou mis en fuite. Alors courant vers le pont, il le traverse sans résistance, et s'éloigne, d'une course rapide, bien loin du château d'Alcine, avant qu'elle pût être avertie de sa fuite. C'est dans le chant suivant que je vous dirai le chemin qu'il prit, et comment il parvint au palais de Logistille.

FIN DU SEPTIÈME CHANT.

CHANT VIII.

ARGUMENT.

Roger sort du palais d'Alcine. — Attaqué par un valet de cette magicienne, il découvre l'écu d'Atlant. — Alcine poursuit Roger par terre et par mer. — Mélisse rend leur forme naturelle aux chevaliers métamorphosés par Alcine. — Elle arrive avec Astolphe au palais de Logistille. — Renaud obtient des rois d'Écosse et d'Angleterre des secours pour Charlemagne. — Un hermite fait entrer un démon dans le corps du cheval d'Angélique. — Le cheval la transporte à la nage dans une île déserte. — Elle est prise par des corsaires, et condamnée à être dévorée par un monstre. — Paris est embrâsé. — Une pluie céleste éteint l'incendie. — Roland, troublé par un songe, quitte Paris.

Oh! combien n'y a-t-il pas parmi nous d'enchanteurs et d'enchanteresses que nous ne connaissons pas, et qui, changeant à tous moments de forme et de langage, trompent souvent l'homme le plus sage, séduisent la beauté simple et ingénue! Ils n'ont pas besoin d'évoquer les ombres et les esprits malfaisants, ni d'observer le cours des astres; il leur suffit, pour s'assujettir les cœurs, d'une dissimulation profonde, de détours adroits, et de ruses coupables. Heureux celui qui possé-

derait l'anneau d'Angélique, ou qui serait doué d'une raison éclairée et d'une pénétration suffisante pour connaître à fond ceux dont l'ame corrompue n'appuie leur conduite que sur la feinte! tel qui paraîtrait aux autres avoir un cœur simple, droit, guidé par l'honneur, ne serait plus pour lui qu'un monstre méprisable et dangereux: le jeune paladin fut donc heureux d'avoir entre les mains l'anneau qui lui découvrit la vérité.

Roger, comme je l'ai déja dit, en dissimulant son dessein, était arrivé bien armé sur le bon et léger Rabican, à cette porte où, se trouvant attaqué par ceux qui la gardaient, il n'avait pas laissé son épée oisive à son côté. Bientôt, laissant la garde détruite ou défaite, il passe le pont, suit la route du bois; mais il ne court pas loin, sans rencontrer un des serviteurs affidés d'Alcine: cet homme était une espèce de chasseur; il portait un faucon sur le poing, et s'en servait avec succès pour prendre le gibier de la plaine, ou celui qui se cachait en abondance dans les roseaux d'un étang voisin. Ce chasseur était suivi par un chien fidèle, et montait un roussin assez mal équipé; il soupçonna que Roger s'enfuyait, en le voyant courir avec tant de vîtesse. Il vient hardiment à la rencontre du paladin, et lui demande d'une voix impérieuse, pourquoi sa course est si rapide, en s'éloignant du château d'Alcine. Roger dédaigne de lui répondre. Le chasseur, ne doutant plus qu'il ne veuille s'échapper, prend la résolution de l'ar-

rêter, et présentant son bras gauche d'un air menaçant: Que diras-tu, si je t'arrête en ce moment, cria-t-il à Roger, et si mon faucon me suffit pour terminer ta course? A ces mots, il lâche et lance son oiseau, dont la course de Rabican égalait à peine la rapidité. Le chasseur saute de son roussin qu'il débride; et cet animal, les mâchoires ouvertes et lançant des ruades de tous côtés, part et court avec la vîtesse d'une flèche. Le chasseur, de son côté, le suit, et sa course est aussi vive que si le vent ou le feu le portait. Le chien ne fut pas plus tardif à suivre Rabican aussi vivement qu'un léopard poursuit un lièvre. Roger, n'aimant pas à fuir, s'arrête vis-à-vis du chasseur qui le poursuit, et qu'il ne voit armé que d'une simple baguette, propre à faire obéir son chien. Le paladin dédaigne de tirer son épée, pour se débarrasser de lui. L'insolent chasseur en abuse, et le frappe de toutes ses forces de sa baguette, tandis que son chien mord le pied gauche de Roger, et que le roussin débridé lui lance des ruades violentes et répétées du côté droit. Le faucon, de son côté, voltige sur sa tête et sur celle de Rabican; il les tourmente, les égratigne tous deux avec ses serres; et Rabican effrayé commence à ne plus obéir à la main de son maître. Roger à la fin, impatient et furieux, tire Balisarde pour se dégager de cette ridicule espèce de combat. Il menace en vain le chasseur et les animaux, du taillant et de la pointe de son épée:

cette maudite engeance, loin de paraître épouvantée, n'en devient que plus importune, et lui rompt le chemin de tous côtés. Cependant Roger pense qu'outre le déshonneur de ne pouvoir la soumettre, elle le met en danger d'être arrêté dans sa fuite; et déja les vallons retentissaient du bruit des trompettes, des tambours et des cloches, dont le son appelait les troupes qu'Alcine allait envoyer à sa poursuite. Il lui paraît d'ailleurs honteux de se servir de son épée contre un valet sans armes, et son chien. Il se résout enfin, pour s'en défaire, à découvrir le bouclier d'Atlant. Il ôte donc une partie de l'étui vermeil qui l'enveloppe; le charme opère, comme il a déja fait tant de fois. Le chasseur, le roussin, le chien tombent sur la poussière; et déja les ailes traînantes du faucon ne pouvant plus le soutenir, l'oiseau tombe à côté d'eux. Roger, libre enfin, les laisse engourdis par le sommeil, et poursuit sa route.

Pendant ce temps, Alcine est éperdue de douleur, en connaissant, par la défaite de sa garde, que Roger la fuit et s'échappe. Elle se désespère, s'accuse d'un imprudent oubli; elle fait assembler toutes ses troupes, tous ses vassaux, pour poursuivre son amant : une partie d'entre eux vole sur la route qu'on croit qu'il a prise; l'autre s'embarque en diligence, pour le suivre sur les eaux. Alcine monte sur un vaisseau léger, et se met à la tête de cette seconde troupe, et le nombre de ceux qui servent la vengeance d'Alcine est

si grand, qu'il ne reste personne à la garde de sa ville et de son château.

Rien de plus favorable ne pouvait arriver pour Mélisse, qui desirait vivement délivrer tous les malheureux qu'avait faits la détestable Alcine. Elle eut donc toute facilité pour détruire, ou brûler toutes les images, les talismans, les caractères, et tous les maléfices que la méchante magicienne avait accumulés. Elle court dans la campagne, elle accélère ses pas; et bientôt cette multitude d'anciens amants, qu'Alcine avait changés en fontaines, en arbres, en rochers, en bêtes féroces, reprennent leur première forme et leur liberté. Les chevaliers qui lui devaient leur délivrance suivirent tous les traces de Roger. Ils se rendirent chez la sage fée Logistille, et de là retournèrent dans leur pays, en se distribuant dans les Indes, dans la Grèce, la Perse, et même jusque dans la Scythie, pénétrés d'une reconnaissance éternelle pour leur bienfaisante libératrice.

Astolphe, cet aimable prince d'Angleterre, avait été le premier de tous, dont Mélisse s'était occupée. Parent de Bradamante, les ardentes prières de Roger intéressaient Mélisse en sa faveur. Ce paladin même lui avait remis l'anneau, pour que les secours qu'elle donnerait au prince d'Angleterre fussent plus efficaces et plus prompts. Mélisse ne se contenta pas de lui rendre sa première forme: elle lui fit retrouver toutes ses armes, et surtout cette précieuse lance d'or, dont le pou-

voir est de renverser tous les chevaliers qu'elle touche : cette lance, qui jadis était celle d'Argail, était tombée entre les mains d'Astolphe (1). Elle avait fait plusieurs fois en France triompher ces deux paladins. Mélisse, ayant retrouvé toutes ces armes éparses dans le palais d'Alcine, les rendit au prince d'Angleterre ; et, le faisant monter en croupe derrière elle sur le cheval ailé du vieux enchanteur sarrasin, elle le conduisit chez Logistille, où tous deux ils précédèrent d'une heure l'arrivée de Roger.

Franchissant les précipices, les buissons épineux, les routes sauvages, solitaires, et couvertes de roches aiguës, Roger, accablé de fatigue, était arrivé vers le milieu du jour dans une grande plaine de sable située entre la mer et des montagnes inaccessibles ; cette plaine était nue, stérile, déserte et brûlée du soleil ; ses rayons, réfléchis par les rochers de la montagne, joignaient à leur activité celle des autres rayons qui tombaient perpendiculairement sur le sable nu. L'air était embrasé ; le verre même, devenu liquide, eût pu couler sur le sable ; nul oiseau ne faisait entendre sa voix, ils s'étaient tous cachés sous des ombrages touffus : la seule cigale, au centre d'un épais abri, faisait retentir l'air et la terre de son ennuyeux cri.

---

(1) Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, page 398. P.

Le bon Roger ne put voir sans douleur le long et fatigant espace qui lui restait à parcourir; le chaud, la soif et la lassitude l'accablaient en même temps. Je regrette d'être obligé de le laisser dans cette position si pénible; mais je ne dois pas vous occuper toujours du même objet, et je retourne promptement en Écosse, pour y rejoindre le paladin Renaud (1).

Renaud était très aimé, très considéré à la cour d'Écosse. Le roi, la princesse sa fille et les seigneurs écossais, auraient fait tout au monde pour lui prouver leur reconnaissance: le message dont l'empereur avait chargé le paladin eut un plein succès, et les secours, que Charles demandait à l'Angleterre et à l'Écosse, furent promis. Le vieux roi de ce dernier royaume lui dit qu'il exposerait toutes ses forces pour le secours de la France; que dans peu de jours elles seraient rassemblées; que tous ses regrets étaient que la vieillesse l'empêchât de les commander en personne: il ajouta même que, malgré son grand âge, il eût passé la mer à leur tête, s'il n'avait espéré que le prince son fils, absent depuis quelques mois, et plus en état de soutenir les fatigues de la guerre, arriverait à temps pour commander ce secours. Ce prince fit préparer ses troupes, leurs équipages et les bâtiments de transport nécessaires pour les

(1) Le poëte retourne à Roger dans le dixième chant.

porter en France; il voulut même aller jusqu'à Warvick avec Renaud pour lui faire honneur, lorsque ce paladin partit pour l'Angleterre.

Le vent le plus favorable ayant enflé les voiles, Renaud prend congé d'eux, s'embarque; il arrive bientôt à la vue de la vaste embouchure où les eaux de la mer, recevant et repoussant tour-à-tour celles de la Tamise, se mêlent avec elles, et présentent, quand le flux remonte, un chemin sûr aux navigateurs aidés par le vent et par l'effort des rames, pour arriver promptement dans la belle cité de Londres.

Renaud portait au prince de Galles non-seulement des lettres de Charlemagne; il en portait aussi du roi Othon qui se trouvait assiégé dans Paris avec cet empereur. Othon lui mandait de rassembler toute l'infanterie et la cavalerie qu'il pourrait tirer de ses états, et de faire passer promptement ces troupes à Calais pour marcher au secours de la France. Le prince de Galles, qui, pendant l'absence d'Othon, était resté régent du royaume, rendit les plus grands honneurs au fils d'Aymon, et fixa le jour du départ de tous les gens de guerre qu'il venait de rassembler dans cette île.

Mais, seigneur (1), je crois devoir imiter un habile joueur d'instruments qui change souvent

(1) Hippolyte d'Este, protecteur de l'Arioste. P.

de corde pour varier ses sons, passant tour-à-tour d'un ton grave au ton le plus éclatant. Pendant que j'étais attentif à vous parler de Renaud, je me suis souvenu de cette charmante Angélique, que j'ai laissée fuyant ce paladin de toutes ses forces, et dans le moment où elle venait de rencontrer un vieux hermite : je vais donc suivre son histoire. Je vous ai dit qu'elle demandait en grace à cet hermite de lui procurer le moyen de gagner le bord de la mer, son aversion pour Renaud, la peur qu'elle en avait, ne lui permettant pas de se croire en sûreté tant qu'elle serait en France et même en Europe; mais le vieil hermite, qui, malgré ses ans, la trouvait charmante, se plaisait trop à la voir, pour ne pas chercher à l'amuser et à l'arrêter près de lui. Cette rare beauté fait fondre les glaces de son ame, et ranime déja ses sens engourdis; mais, voyant qu'il ne peut long-temps la retenir, et qu'elle commence à s'éloigner de lui, le vieux moine accable de coups son âne pesant et tardif; il suit Angélique quelquefois au trot, mais plus souvent au pas, et fait tous ses efforts pour la rejoindre. Furieux enfin de ce que la belle s'éloigne toujours de plus en plus, et de ce que bientôt il en perdra jusqu'à la trace, le vieux frère, sorcier de son métier, plus qu'hermite, a recours aux antres infernaux, et sur-le-champ une troupe de démons hideux de toute espèce en sort à ses ordres : il en choisit un dans cette bande, il l'instruit de ses desseins, et

le fait entrer dans le corps du coursier qui dérobait Angélique à sa poursuite, et qui semblait emporter son cœur avec elle.

De même qu'un chien bien dressé pour la chasse des lièvres ou des renards connaît leurs refuites, et, lorsqu'il les voit courir d'un côté, quitte souvent leurs traces pour aller les attendre d'un autre, où bientôt il les voit arriver presque jusque dans sa gueule et se livrer à ses dents meurtrières; ainsi le vieux scélérat d'hermite n'est plus en peine de trouver le chemin qui lui fera rejoindre cette belle quelque part où son cheval puisse la porter.

Je me doute bien du dessein qu'il a, et je pourrai vous le confier dans la suite : pour Angélique, qui ne pouvait en rien soupçonner, elle continuait à voyager sans inquiétude, faisant plus ou moins de chemin tous les jours. Le malin démon se tenait tapi dans les flancs de son cheval, comme le feu couve quelquefois longtemps sans paraître, jusqu'à ce qu'il se déclare par un incendie si violent, qu'à peine rien peut-il en échapper.

Après qu'Angélique eut joint la mer qui baigne les rivages de la Gascogne, elle en suivit les bords en conduisant son cheval assez près de l'onde, pour que le sable qui en était baigné légèrement en fût plus affermi. Tout-à-coup le démon entraîne son cheval dans la mer assez avant pour qu'il soit bientôt à la nage. Effrayée, éperdue, elle ne sait

quel parti prendre, et ne pense qu'à s'attacher fortement à la selle; plus elle s'efforçait de tirer les rênes pour tourner le cheval rétif vers la terre, plus il la portait en avant dans la mer. Angélique relevait sa robe (1), haussait les pieds pour être moins mouillée; sa coiffure en désordre laissait flotter ses beaux cheveux; un zéphyr léger les agitait mollement : l'aquilon retenait son haleine, occupé, sans doute, aussi bien que la mer, à contempler tant de beauté.

C'est en vain que, baignant de pleurs ses joues et son beau sein, elle tournait ses regards vers la terre; le rivage semblait toujours s'éloigner d'elle et diminuer d'étendue à ses yeux. Le cheval alors, nageant sur la droite, fait un grand tour, et la porte sur des écueils de roches entr'ouverts par des grottes obscures et qui tenaient à la terre; c'était le moment où l'air commence à s'obscurcir par les ombres de la nuit.

Lorsqu'Angélique se vit seule en ce désert dont l'aspect imprimait la peur, surtout au moment où l'absence du soleil laisse l'air et la terre dans l'obscurité, elle s'arrêta sans faire le moindre mouvement, tant elle était saisie; et quiconque l'aurait vue dans cet état, eût été peut-être incertain si c'était un être animé, ou quelque roche taillée

(1) Imité d'Ovide; voyez la fable de l'enlèvement d'Europe, à la fin du deuxième livre des Métamorphoses. P.

en statue. Stupide, immobile sur l'arène, les cheveux épars et mêlés, les mains jointes, les lèvres tremblantes, elle élève ses yeux languissants vers le ciel; elle ne peut s'empêcher d'accuser le grand arbitre des destinées d'avoir condamné la sienne à l'épreuve des plus grands malheurs ; elle ne sort de cet état d'accablement, que pour abandonner enfin sa bouche à la plainte, et pour noyer ses yeux dans les pleurs.

Cruelle fortune, s'écria-t-elle, n'épuiseras-tu donc jamais tes fureurs contre moi? Que puis-je faire de plus pour les assouvir que de donner ma vie? Mais tu ne parais pas la desirer, puisque tu viens de me tirer du sein des flots, où je devais la perdre. Ne me l'as-tu donc conservée, que pour rendre mes jours plus longs et plus malheureux encore? Mais imagineras-tu pour moi des infortunes plus cruelles que celles dont tu m'as accablée? Chassée par toi d'un trône où je n'ai plus d'espérance de remonter, j'ai presque perdu l'honneur; car bien qu'il soit sans tache, n'est-on pas en droit de dire que ma vie vagabonde ne peut être sans aucun reproche? Que peut espérer d'heureux dans le monde une femme perdue de réputation? Ah! jeunesse, beauté (s'il est vrai que la nature m'ait fait ce dernier don), que vous m'êtes aujourd'hui nuisibles! Non, je ne peux rendre graces au ciel de ce funeste présent, d'où naissent mes plus cruels malheurs : ce sont ces malheureux attraits qui furent cause de la mort

de mon frère Argail, quoiqu'il fût couvert d'armes enchantées. C'est toi qui mis les armes à la main du cruel roi de Tartarie Agrican, sous les coups duquel mon père Galafron, grand kan du Cathay, succomba (1). Barbare! tu m'as réduite enfin dans le cruel état de changer tous les jours d'asyle; et puisque tu m'as ravi l'honneur, un trône, et tous ceux qui m'étaient les plus chers, à quels malheurs nouveaux prétends-tu donc encore me réserver? Tu n'as donc pas trouvé que ta fureur contre moi fût portée assez loin, en me laissant périr dans la mer : eh bien! achève de la déployer : rends-moi la proie de quelque bête venimeuse et carnassière. Que m'importe à présent le genre de mort dont tu me feras périr? Je te rendrai graces encore d'avoir enfin terminé ma vie et mes malheurs.

C'est ainsi qu'Angélique exprimait sa douleur, lorsque tout-à-coup le vieil hermite parut à sa vue. Le méchant vieillard était arrivé six jours avant elle, sur une montagne à portée de l'écueil où cette belle désespérée devait aborder. Un des diables soumis à ses ordres l'avait emporté jusque sur une roche élevée, d'où le scélérat observait le moment de descendre; et ce fut de cette roche

(1) Galafron n'a pas succombé sous les coups d'Agrican; ce dernier avait été tué par Roland avant la prise d'Albraque. Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, p. 415. P.

qu'il eut l'air de venir à son secours, avec une mine dévote et recueillie, telle que devait être celle des saints anachorètes Paul et Hilarion (1).

Angélique, ne pouvant s'en défier, sentit quelque consolation à le voir s'approcher d'elle; et quoique pâle encore comme la mort, sa terreur se calma par degrés. Dès qu'il fut à portée : Ah! mon père, s'écria-t-elle, ayez pitié de moi dans la cruelle position où je me trouve! Alors, d'une voix souvent interrompue par ses sanglots, elle lui raconta tout ce que le fourbe savait aussi bien qu'elle. L'hypocrite hermite cherche à la rassurer; ses consolations même portent le caractère d'une apparente piété; mais cette apparence est bientôt démentie par ses actes indécents et téméraires. Tout en lui parlant, il ose porter des mains profanes sur ses joues humides, et même jusque sur son beau sein : bientôt, plus entreprenant encore, il fait ses efforts pour l'embrasser. Angélique, surprise, indignée de sa témérité, le repousse d'une main avec force; et tout ce qui paraît de

(1) Saint Paul et saint Hilarion, deux pieux cénobites, vivaient aux troisième et quatrième siècles. Paul fut le premier hermite; il se retira dans les déserts de la Thébaïde, sous l'empereur Dèce, pour échapper à la persécution. Il y mourut à cent quatorze ans. Saint Hilarion, né à Tabathe près de Gaza, d'une famille païenne, embrassa le christianisme; il fonda plusieurs monastères, et se retira dans l'île de Chypre, où il mourut à quatre-vingts ans. P.



ses charmes se colore d'une modeste rougeur.

Le traître portait à son côté, dans un étui, un flacon qu'il ouvre. Il fait jaillir quelques gouttes de la liqueur qu'il renferme dans ces yeux charmants où brille le plus vif flambeau de l'Amour. Angélique, vaincue par cet enchantement, ferme les yeux, s'endort, et tombe mollement à la renverse sur le sable, en proie, hélas! à toutes les entreprises du vieux scélérat. Elle dort; elle ne peut se défendre, tandis que l'hermite la tient dans ses bras; tandis que les mains sèches et ridées de cet abominable vieillard parcourent et profanent tous ses charmes; tandis que les lèvres flétries de ce monstre pressent insolemment ses lèvres vermeilles, et les boutons de rose de son beau sein. L'indigne magicien ose porter encore plus loin ses attentats : mais ses ans, sa faiblesse trompent ses désirs; plus il fait d'efforts pour ranimer ses sens, plus ils s'affaissent, et la vieillesse ferme pour lui le sanctuaire du temple de l'Amour.

Le vieux sorcier avait en ce moment l'air d'un malheureux voyageur qui donne dans un mauvais pas. Monté sur une faible mazette, il a beau l'aider de l'éperon, et lui donner des saccades, la méchante bête ne peut pas même relever la tête, s'abat, et l'entraîne dans sa chute; de même le magicien, dont le pouvoir ne peut vaincre celui de la nature, tombe, et s'endort à côté d'Angélique.

Rarement la fortune se contente-t-elle de nous faire éprouver un premier malheur, sans nous en préparer d'autres. Angélique, loin d'être à la fin de ses peines, était alors au moment d'éprouver un sort funeste. Mais, avant de vous raconter l'évènement terrible dont elle est menacée, il faut que j'interrompe un peu le fil de ma narration, et que je vous transporte au fond de l'Occident, où je vous ferai voir dans la mer d'Irlande une île assez dépeuplée qui porte le nom d'Ébude. Protée avoit désolé cette île par sa vengeance, et ses habitants avaient été détruits en grande partie par une orque énorme et par les monstres qui forment le troupeau de ce dieu marin.

Les chroniques anciennes, vraies ou fausses, rapportent que cette île avait autrefois pour roi le père d'une fille de la beauté la plus parfaite. Elle venait souvent se promener avec ses compagnes sur les bords de la mer. Protée (1) s'enflamma pour elle au milieu des ondes; il épia, trouva l'instant favorable de la rencontrer seule; la jeune princesse ne put résister à ses transports et porta dans son sein un gage de son amour. Cet évènement enflamma le père le plus sévère

---

(1) Protée, dieu marin, gardien des troupeaux de Neptune, son père. Selon d'autres, il était fils de l'Océan et de Téthys. Ce mélange des dieux du paganisme avec la théologie chrétienne peut paraître une trop forte licence même dans un poëme tel que celui de l'Arioste. P.



d'une colère si violente, que ni les excuses de sa fille ni la pitié pour son propre sang ne purent l'attendrir. La malheureuse mère, l'enfant innocent qu'elle portait dans son sein, furent livrés à la mort par l'ordre de ce barbare père. Protée, ce puissant et sage conducteur des monstrueux troupeaux de Neptune, éprouva la plus vive douleur de cette mort cruelle. Plein de fureur, et malgré les lois ordinaires de la nature, il envoya les orques, les phoques, et les nombreux troupeaux du dieu de la mer, qui détruisirent non-seulement les animaux, mais les villages, les hameaux et leurs habitants. Souvent même ils s'approchèrent des villes entourées de murs, et les assiégèrent de toutes parts. Les habitants saisis de frayeur, et dans des transes continuelles, sont jour et nuit sous les armes : toutes les campagnes sont abandonnées. Enfin les assiégés, se trouvant sans ressources, recoururent à l'oracle pour savoir comment ils pourraient mettre fin à leurs malheurs. L'oracle leur répondit que le seul moyen de calmer la fureur de Protée était de trouver une jeune fille aussi belle que celle qu'il regrettait, et de l'exposer sur le rivage de la mer.

Si celle-là ne suffit pas pour le satisfaire, s'il continue d'exercer la même vengeance, ajouta l'oracle, il faut absolument en exposer tour-à-tour de nouvelles, jusqu'à ce que sa colère paraisse apaisée par leurs charmes.

C'est ainsi que commença dans cette île la coutume d'offrir chaque jour une nouvelle fille à Protée; mais la première et toutes les autres subirent la mort par les dents meurtrières de l'orque que le dieu marin avait laissée près du rivage, lorsque le reste de l'horrible troupeau s'était replongé dans la mer. Que cette histoire de Protée fût vraie ou fausse, je ne suis pas assez assuré des faits pour l'affirmer : je peux dire seulement que cette loi barbare était exécutée; que l'orque se nourrissait tous les jours des plus jolies filles que les Ébudiens pouvaient trouver, et qu'il n'en était pas une un peu passable qui ne frémît de la honte de se voir exposer toute nue, et de la mort cruelle qu'elle ne pouvait éviter.

O misérables qu'étaient toutes celles qu'un malheureux destin conduisait sur ce funeste rivage, où les habitants étaient toujours prêts à les saisir pour les offrir en holocauste; car, plus ils en sacrifiaient d'étrangères, et moins le nombre de leurs jeunes filles diminuait : et comme le vent ne leur amenait pas toujours des victimes, ils voguaient souvent de côtes en côtes pour en trouver et s'en emparer. C'est ainsi que, se dispersant sur toutes sortes de bâtiments légers, les Ébudiens, par force ouverte, par vol, par différentes supercheries, et même à prix d'argent, étaient parvenus à remplir leurs prisons d'un grand nombre de jeunes beautés enlevées de plusieurs contrées différentes.

L'une de leurs fustes voguant sur les bords du rivage solitaire où la malheureuse Angélique dormait encore étendue sur le sable, quelques matelots descendirent à terre pour couper du bois, et remplir leurs outres d'une eau nouvelle. Qui pourrait exprimer quelle fut leur joie, lorsqu'ils aperçurent cette fleur de toute beauté couchée près du saint hermite qui la tenait encore dans ses bras?

O trop chère et trop charmante proie pour cette race vile et barbare! O destin fatal dont le pouvoir a trop de force sur les évènements de la vie humaine! oses-tu, peux-tu bien abandonner pour pâture à la dent cruelle d'un monstre, cette beauté céleste qui fit accourir de la descente du Caucase le grand monarque Agrican, pour venir chercher la mort dans les plaines orientales de l'Inde; cette même beauté pour laquelle Sacripant exposa son royaume et son honneur; cette beauté si divine et si touchante qui pensa ternir la réputation et la gloire de l'indomptable Roland, et troubla sa haute intelligence; cette même Angélique, cette beauté fatale à tout l'Orient dont les différents souverains s'étaient armés les uns contre les autres pour en faire la conquête? hélas! sans secours, seule et désespérée, cette charmante Angélique devient la proie de ces cruels insulaires!

Toujours engourdie dans un sommeil profond, elle est enchaînée par les Ébudiens; et ce n'est

que lorsqu'elle est portée dans le vaisseau avec l'enchanteur hermite, qu'elle revient à elle pour gémir sur ses nouveaux malheurs. La voile enflée par le vent porte légèrement le navire à cette île funeste où la plus forte prison renferme l'infortunée jusqu'au jour qui doit décider de son sort. Cependant les Ébudiens, frappés de sa beauté céleste, ne peuvent s'empêcher d'en être émus; cherchant à différer au moins sa perte, ils lui conservent la vie, tant qu'il leur reste une autre victime étrangère : mais enfin le jour fatal arrive, et c'est en la suivant les yeux baignés de larmes, qu'ils la voient conduire sur la rive, pour être exposée à la fureur du monstre marin.

Qui pourrait donner l'idée des plaintes, des angoisses mortelles, des cris, des reproches même qu'elle osait adresser au ciel qui cependant semblait alors s'ouvrir pour elle à la pitié? Comment le dur et froid rocher sur lequel ce corps divin fut attaché sans aucun voile ne se fendit-il pas de pitié, lorsqu'il la sentit dans l'attente d'une mort aussi cruelle? Ce ne sera pas moi qui pourrai le dire; non, mon cœur est trop vivement frappé par la douleur; je sens que je suis forcé d'interrompre mes chants funèbres, et de m'occuper d'autres objets, jusqu'à ce que mon imagination éteinte et consternée se ranime. La tigresse qui se voit enlever ses petits eût senti calmer sa fureur; le serpent affreux qui répand son venin sur les sables brûlants de l'Afrique eût été ému par la pi-

tié, en voyant Angélique attachée sur cet affreux rocher. O Dieu! si ce cruel spectacle eût frappé les yeux de Roland, qui, dans ce moment même volait vers Paris pour la chercher; si les deux fiers paladins dont un démon envoyé par l'hermite (1) avait interrompu le combat eussent pu voir l'état déplorable de celle qu'ils adoraient, quels efforts surnaturels n'eussent-ils pas faits pour la secourir? Mais hélas! quand ils en seraient informés, que pourraient-ils faire lorsqu'ils sont si loin d'elle (2)?

Dans ce moment même, Paris, entouré par l'armée innombrable du célèbre fils de Trojan, était dans le plus grand péril; et peu s'en fallut qu'il ne tombât au pouvoir des ennemis : si le ciel favorable ne se fût ouvert aux vœux des chrétiens, en éteignant par un violent orage un incendie prêt à réduire cette ville en cendres, le saint empire, et jusqu'au nom des Français succombait sous les armes des Africains.

Le souverain créateur de l'univers, ému par les ardentes prières du vieux Charlemagne, avait éteint, par une pluie violente et subite, ce feu destructeur qui n'eût pu l'être par aucun secours humain; et Charles, plein de confiance en la miséricorde céleste, vit son espérance remplie, et

---

(1) Renaud et Sacripant; voyez chant deuxième, p. 32.

(2) Le poëte revient à Angélique au dixième chant.

ne put douter qu'il devait son salut à ce pouvoir divin.

Roland, n'ayant que son oreiller pour confident de sa pensée rapide, la porte tantôt sur un objet, tantôt sur un autre. Quelquefois il la concentre sans pouvoir l'arrêter sur rien. Ainsi, lorsqu'une onde pure est frappée par les rayons du soleil, ou par ceux de l'astre des nuits, la lumière vacillante qu'elle réfléchit sur les plafonds et les lambris, monte et descend, va de droite et de gauche, sans jamais se fixer sur un même point (1).

Le souvenir d'Angélique qui revenait à tous moments, ou plutôt qui n'était jamais sorti de sa pensée, rallumait sa flamme qui pendant le jour paraissait assoupie. Angélique était venue sous sa garde du Cathay en Occident, où il l'avait perdue; et il n'en avait eu aucune nouvelle depuis la déroute de l'armée française près de Bordeaux.

L'affliction de Roland redoublait, lorsqu'il réfléchissait à la faiblesse de sa conduite. Est-il possible, se disait-il, que j'aie montré tant de lâcheté! Quoi! moi qui pouvais jouir du bonheur d'être nuit et jour avec toi, ô ma chère Angélique, puisque tu me le permettais; comment ai-je pu te

(1) Comparaison imitée de Virgile, chant huitième de l'Énéide, vers 22 et suiv. P.

laisser remettre entre les mains du vieux duc Naymes, sans m'opposer à cette mortelle injure! Charles avait-il donc quelques raisons suffisantes pour me faire une pareille offense? et quand même il en aurait eu, qui pouvait me contraindre par la force à t'abandonner? Avant qu'on eût pu réussir à t'enlever de mes bras par les armes, je me serais plutôt laissé arracher le cœur. Mais ni Charles, ni toute sa puissance n'auraient pu m'y contraindre: du moins je t'aurais mise dans quelque forteresse assurée, ou dans le centre de Paris. Je ne t'ai perdue, malheureux que je suis! que pour avoir eu la faiblesse de te laisser entre les mains du duc de Bavière; que pour ne t'avoir pas gardée, en ayant le pouvoir. Ah! lâche, insensé Roland que je suis, je le devais, je le pouvais, et je ne l'ai pas fait.

Hélas! si jeune et si belle, ô ma chère Angélique, toi qui m'es plus chère que ma propre vie, où portes-tu maintenant tes pas sans moi? Que je crains pour toi le sort d'une timide et jeune brebis qui demeure égarée dans les bois pendant une nuit obscure! Souvent pour appeler le pasteur à son secours, elle va bêlant de tous côtés: le loup ravissant entend, suit ses plaintes, accourt, et le pasteur trop éloigné pleure bientôt en vain sa perte.

Où vas-tu donc, ô ma seule espérance? où portes-tu tes pas en ce moment? vas-tu seule, hélas! errante sans aucun appui? des loups cruels

et coupables ne t'ont-ils pas peut-être déja ravie, ne te trouvant plus sous la garde de ton fidèle Roland? O Dieu! j'en frémis! ah! cette divine fleur, dont les charmes m'eussent rendu plus heureux que les dieux mêmes; cette fleur que ma complaisance et mon respect pour toi me firent conserver si pure et toujours intacte, hélas! la force et la violence ne l'ont-ils pas cueillie? Ah, malheureux! si cette charmante fleur qui fut en ma puissance est profanée, que puis-je desirer, si ce n'est de mourir? Dieu puissant! accablez-moi plutôt de tous les autres malheurs! épargnez-moi le plus cruel de tous! Ah! si je l'éprouve, si ce que je crains se trouve vrai, mes propres mains déchireront mon sein et arracheront mon ame désespérée! C'est ainsi que, baigné de pleurs, l'affligé paladin Roland soupirait et se parlait à lui-même.

Pendant que tous les êtres respirants, fatigués des agitations diverses d'un long jour, goûtaient un repos réparateur pour leurs nerfs épuisés, les uns sur la plume, les autres dans le creux d'un rocher, d'autres enfin entre les herbes ou sur les rameaux des myrtes et des hêtres; le seul Roland, sans cesse agité par de cruelles pensées, peut à peine abaisser ses paupières; cependant à la fin un léger et court sommeil semble calmer quelques moments sa douleur, mais ce n'est que pour l'augmenter encore par un songe.

Roland se crut porté sur un vert rivage, émaillé

des fleurs les plus odoriférantes; il croit admirer l'ivoire et ce vermillon naissant que l'Amour avait peint de sa propre main; il croit voir ces yeux charmants et radieux où ce dieu a caché les filets qui tiennent son ame captive: on doit penser que je parle de celle qui régnait sur son cœur. Il était alors pénétré du plaisir le plus vif que puisse sentir un heureux amant: mais tout-à-coup une tempête affreuse s'élève; elle brise les fleurs, elle abat les arbres: on ne voit d'ouragans aussi furieux que lorsque le violent aquilon, le brûlant auster et le vent froid de l'Orient combattent les uns contre les autres: il semblait à Roland qu'il parcourait en vain un désert pour trouver un abri. En ce moment, et sans savoir comment, il croit se voir enlever Angélique qui disparaît dans un brouillard épais; il fait retentir de toutes parts les campagnes et les bois de ce nom si cher, en s'écriant: Malheureux que je suis! qui peut avoir changé sitôt en un poison amer la douceur que je goûtais à la voir? Il se tait, il écoute; il entend sa belle maîtresse qui se plaint, qui lui demande de voler à son secours pour la défendre: il se porte avec impétuosité vers le lieu d'où partent les cris; il court de tous côtés, il se fatigue en vain, et sa douleur mortelle redouble du peu d'espoir qu'il a de la rejoindre: mais quelle est l'horreur qui le saisit, lorsqu'il entend éclater ailleurs une autre voix qui lui crie: N'espère plus jouir sur la terre de celle qui t'est chère! A cet horrible cri, Ro-

land se réveille et se trouve baigné de larmes.

Le brave comte d'Angers ne réfléchit pas alors à quel point les images légères d'un songe sont trompeuses, et surtout lorsque les desirs ou la crainte ont frappé vivement notre imagination : il ne doute déja plus qu'Angélique ne coure les plus grands périls ; il sort en fureur de son lit ; il s'arme de toutes pièces ; il monte sur Bride-d'or, et refuse le service de ses écuyers ; et, pour pouvoir être maître de ses démarches sans s'exposer à compromettre sa dignité, il n'arme point son bras de ce bouclier portant l'empreinte des armes écartelées d'argent et de gueule, qu'il a rendu si respectable à tout l'univers : il prend un bouclier noir, semblable à l'état de son ame, sans aucune devise ; et couvert du reste des armes noires du Sarrasin Amostan (1), qu'autrefois il avait fait tomber sous ses coups, il part au milieu de la nuit, sans que l'empereur, son oncle, le sache, et même sans avertir son cher Brandimart ; mais à peine le soleil, ayant ses beaux cheveux d'or épars, consent-il à suivre l'aurore déja sortie du séjour qu'habite le vieux Tithon, que Charles est informé de son départ.

---

(1) Ce Sarrasin, dont il n'est pas fait mention dans le *Roland l'Amoureux*, est nommé dans une revue de troupes qu'Almont passe dans le poëme qui a pour titre *Aspremonte*. Il fut tué par Roland. P.

L'empereur est enflammé de dépit et de colère, en apprenant l'éloignement de son neveu, dans le moment où son bras lui serait le plus nécessaire; il s'en plaint hautement et avec la plus grande amertume; il va même, dans son vif ressentiment, jusqu'à la menace de l'en faire repentir. Brandimart, qui aimait Roland plus que lui-même, soit qu'il fût blessé des menaces de Charles contre son ami, soit qu'il espérât réussir à retrouver et à ramener Roland, partit aussi sur la fin du même jour, sans oser en avertir sa chère Fleur-de-Lis, de peur qu'elle ne s'opposât à son dessein. Cette Fleur-de-Lis était une princesse charmante que Brandimart adorait : douée de tout ce qui peut attacher un amant, elle joignait la douceur et la prudence à tous les autres charmes. L'un et l'autre ne se quittaient presque jamais, et Brandimart même comptait bien en partant ne s'éloigner que pour un seul jour; mais bien des évènements rendirent cette absence plus longue (1).

Fleur-de-Lis attendit tout un mois son cher Brandimart; mais ne pouvant résister plus longtemps à son inquiétude, elle partit sans guide, sans écuyer, pour le chercher : nous dirons dans la suite quels furent les pays qu'elle parcourut,

---

(1) Ce n'est qu'au trente et unième chant que ces deux époux se retrouvent.

et comment ces deux amants se rejoignirent; mais il m'est bien plus intéressant à cette heure de m'occuper du comte d'Angers.

Roland, après avoir quitté les glorieuses armes et devises d'Almont, s'était rendu la nuit à l'une des portes de Paris; il se fit connaître du seul capitaine de garde; il fit baisser le pont et prit la route la plus courte pour se rendre au camp des ennemis : ce qui suivit son départ vous sera fidèlement raconté dans l'autre chant.

FIN DU HUITIÈME CHANT.

CHANT IX.

ARGUMENT.

Roland traverse le camp des Sarrasins. — Il arrive sur le bord d'un fleuve. — Il entend parler de la coutume de l'île d'Ébude, où de jeunes femmes sont sacrifiées chaque jour à un monstre marin. — Il s'embarque pour aller détruire ces insulaires. — Un vent contraire le jette sur les côtes de Hollande. — Olimpe lui raconte son histoire. — Il entreprend de délivrer Birène son amant, et de la rétablir sur le trône de ses pères. — Il tue Cymosque. — Il part pour l'Irlande.

Que ne peut le cruel et perfide Amour sur un cœur qu'il s'est assujetti? ce fier, ce fidèle paladin Roland oublie dans un instant tout ce qu'il doit à l'empereur, son seigneur et son oncle. Ce guerrier si sage, et que l'on vit empressé à remplir tous ses devoirs et à défendre la religion attaquée, abandonne maintenant son service, et son oncle assiégé dans la capitale, pour se livrer à tous les transports d'un fol amour... Mais, vraiment, je me crois bien contraint à l'excuser moi-même; je crois même que je dois me réjouir d'avoir un si noble compagnon de ma faiblesse; il faut bien que

Je l'avoue... Ah ! que je me sens tiède et languissant pour le bien et pour la raison, et que je me sens encore vif et entreprenant pour le plaisir et pour la folie !

Roland part couvert d'armes noires, abandonne sans nul souci ses meilleurs amis, et se rend en diligence au camp où les Sarrasins d'Afrique et d'Espagne doivent se trouver pour aller joindre l'armée d'Agramant : ce camp était presque détendu, ayant été battu par la pluie et l'orage. Des troupes éparses et ne formant que de petits pelotons qui se mettaient à couvert sous des arbres, ou sous quelques restes de toits, étaient presque toutes livrées au sommeil. Les uns étendus sur la terre mouillée, les autres relevant leur tête sur leur main, laissaient au paladin la facilité d'en massacrer un grand nombre ; mais le généreux Roland aurait cru profaner Durandal en la tirant, et dédaigna de tuer des gens qui dormaient. Il court de tous côtés pour tâcher de découvrir quelques traces d'Angélique ; il en fait le portrait à ceux qu'il trouve éveillés, et les prie de lui indiquer la route qu'elle peut avoir suivie. Le jour commençant alors à paraître, il parcourt tout le camp des Maures : il le pouvait en toute sûreté ; il était couvert d'armes et d'ornements arabes : il parlait parfaitement la langue africaine, et l'on aurait pu croire que Tripoli l'avait vu naître. Il demeura trois jours dans ce camp à faire de vaines recherches ; elles n'eurent pas

un meilleur succès dans l'Auvergne, la Gascogne, et le reste de la France : cependant il visita jusqu'au dernier bourg, depuis la Provence jusqu'à la Bretagne, et depuis la Picardie jusqu'à l'extrémité de l'Espagne.

Ce fut entre la fin d'octobre et de novembre que Roland entreprit cette recherche qu'il n'abandonna pas pendant l'hiver, et même dans la nouvelle saison de l'année suivante : ce long et pénible voyage fut donc entrepris dans ce temps froid et nébuleux qui dépouille les arbres de leur verdure, qui rend leur cime et leurs branches sèches, au lieu de servir d'ornement à la terre, et lorsque les oiseaux se rassemblent en grandes bandes, soit pour se mettre à couvert des rigueurs de l'hiver, soit pour passer dans d'autres climats.

Étant un jour arrivé sur le bord d'un fleuve qui sépare la Normandie de la Bretagne, et qui porte ordinairement d'un cours tranquille ses eaux dans la mer voisine, ce fleuve se trouva gonflé, couvert d'écume et débordé de ses rives par les neiges fondues, et par les pluies qui descendaient en torrents des montagnes ; la rapidité de son cours avait entraîné le seul pont sur lequel on pouvait le traverser. Le paladin, qui n'avait ni les nageoires d'un poisson, ni les ailes d'un oiseau, cherchait de tous côtés quelque moyen pour traverser ce fleuve, lorsqu'il aperçut une barque gouvernée par une demoiselle, qui, sur

les signes qu'ils se firent, dirigea sa barque vers le rivage. Cependant elle eut soin de ne pas en approcher la proue assez près pour qu'on pût monter sur la barque contre sa volonté. Roland la supplie de le laisser entrer avec elle et de le passer à l'autre rive. La demoiselle lui répond aussitôt que nul chevalier n'entrera dans la barque, s'il ne lui promet d'entreprendre à sa prière le plus juste et le plus noble des combats. Si vous voulez, chevalier, lui dit-elle, que je vous passe à l'autre rive, promettez-moi qu'avant la fin du mois prochain, vous irez vous joindre à l'armée que le roi d'Irlande rassemble pour aller détruire l'île d'Ébude, la plus cruelle de toutes celles que ces mers entourent de leurs eaux. Vous savez qu'au-delà de l'Irlande, il se trouve plusieurs îles dont l'une se nomme Ébude. Une loi fait de ses habitants autant de pirates, qui vont de rivage en rivage enlever toutes les jeunes filles dont ils peuvent s'emparer, pour en faire tous les jours la pâture d'un monstre marin qui vient les chercher sur le rivage. Les corsaires et quelques marchands qui fréquentent ces côtes leur en fournissent un grand nombre, et surtout des plus belles; chaque jour les habitants en exposent une à la gueule vorace du monstre qui vient s'en repaître. Vous imaginerez, sans peine, continua-t-elle, combien de jeunes beautés ont déja péri sous ses dents cruelles. Si vous êtes donc ému par la pitié, si vous n'êtes pas rebelle à l'amour qu'on

doit porter à la beauté, vous sentirez du plaisir à vous trouver au nombre de ceux qui s'arment pour une si juste entreprise.

Il n'en fallait pas tant au paladin pour le déterminer, lui qui ne pouvait entendre parler d'un acte injuste et cruel, sans se sentir naître le desir de le punir; il jura de toute son ame d'être le premier à venger un pareil forfait : l'amour même lui fit craindre que sa chère Angélique, dont, malgré tant de courses et de peines, il n'avait aucune nouvelle, ne fût devenue la proie de ces barbares insulaires. Cette seule idée le trouble à un tel point qu'il abandonne aussitôt son premier dessein, et se détermine à se rendre le plutôt possible à cette île cruelle, et le lendemain, avant que le soleil se fût couché, il trouva, près de Saint-Malo, un vaisseau prêt à partir; il s'y embarqua; et ayant fait déployer les voiles, dès la même nuit, il dépassa le mont Saint-Michel. Il laisse bientôt à sa gauche Saint-Brieuc et Tréguier; il rase le long rivage de la Bretagne, et dirige le gouvernail vers les côtes blanches, qui firent donner par les anciens le nom d'Albion à l'Angleterre : mais le vent, d'abord favorable, ayant changé tout-à-coup, celui du nord-ouest souffla avec tant d'impétuosité qu'il fut obligé de faire carguer toutes les voiles : abandonné à l'effort de cette violente tempête, qui le reportait en arrière, il perdit en un jour le chemin qu'il avait fait en quatre.

L'habile pilote tenait alors la pleine mer, de

peur que son vaisseau n'échouât et ne se brisât à terre comme un verre fragile; il fut pendant quatre jours le jouet des vents irrités, jusqu'au moment où, leur fougue étant apaisée, le navire entra paisiblement dans le beau fleuve de l'Escaut qui baigne les murs d'Anvers.

Dès que le vaisseau fut en sûreté dans le port, Roland descendit à terre et fut bientôt abordé par un vieillard à cheveux blancs et d'une figure vénérable, qui s'adressant à lui, comme au chef de la troupe, le pria, de la part d'une demoiselle, de vouloir bien venir lui parler; il l'assura qu'il la trouverait également aimable et polie, et que, s'il le desirait, elle se rendrait elle-même à son vaisseau pour traiter avec lui. Il ajouta qu'aucun chevalier jusqu'alors n'avait pu lui refuser ni cette grace, ni ses conseils, dans la position cruelle où elle se trouvait. Roland, toujours plein de courtoisie pour les dames, n'hésita pas à suivre le vieillard.

Le paladin fut conduit par lui dans un palais: dès qu'il fut au haut de l'escalier, il trouva cette belle personne en longs habits de deuil; les salles, les chambres du palais portaient ce même signe de tristesse. La dame, après l'avoir prié de s'asseoir et l'avoir comblé d'honneurs et de politesses, lui tint le discours suivant d'une voix triste, la douleur peinte dans les yeux.

Seigneur, lui dit-elle, je suis fille du comte de Hollande, à qui je fus toujours si chère,

quoique j'eusse deux frères, que jamais je ne lui dis ni ne lui demandai rien qui me fît essuyer un refus : heureuse et contente en cet état, je n'en desirais pas d'autre, lorsque le duc de Zélande parut dans notre cour, en passant pour aller en Biscaye combattre contre les Maures.

Toutes les fleurs de la jeunesse brillaient sur son beau visage; je n'y fus que trop sensible : il captiva bientôt mon cœur : cette conquête lui coûta peu de soins; mon cœur étant prévenu, je lui voyais toutes les vertus que je lui desirais, et, jugeant par les apparences, je croyais et crois encore qu'il m'aimait et qu'il m'aime toujours d'un cœur sincère. Les quarante jours qu'un vent contraire à la navigation, mais favorable à mes vœux secrets, le retinrent parmi nous, ne me parurent être qu'un moment, tant ils s'écoulèrent avec rapidité.

Nous eûmes ensemble plusieurs entretiens; il me promit de m'épouser solennellement à son retour, et je lui fis la même promesse.

Le duc Birène (c'est ainsi que se nommait mon amant) ne se fut pas plutôt éloigné de nous que le roi de Frise, des états duquel ceux de mon père ne sont séparés que par un bras de mer, desirant me donner pour femme au jeune Arbante son fils unique, députa les plus grands seigneurs de son pays pour me demander en mariage; moi, qui ne pouvais manquer à la foi que j'avais jurée, et qui n'aurais pu jamais obtenir cet effort

d'un cœur déja soumis par l'amour, je pris d'avance les mesures nécessaires pour faire échouer cette négociation, et je dis à mon père que je préférerais la mort, à me séparer de lui pour devenir la femme du prince de Frise. Ce tendre père, qui n'avait d'autre volonté que la mienne, loin de m'affliger par aucune contrainte, ne pensa qu'à faire cesser mes plaintes et qu'à me consoler. La négociation fut rompue, et le superbe roi de Frise en eut un tel dépit que la haine et la rage s'emparèrent de son ame: il entra sur-le-champ en armes dans la Hollande, et nous fit une guerre si cruelle que tous mes parents périrent de sa barbare main.

Non-seulement ce prince est doué d'une force presque sans égale, mais il est si ingénieux à faire le mal, que la force, le courage, et l'intelligence la plus vive même, ne peuvent lui résister. Il est possesseur d'une arme fatale dont nos aïeux n'eurent aucune connaissance; c'est un fer creux, long de deux brasses, dans lequel on met une poudre qui chasse une balle avec impétuosité: à l'une des extrémités de ce fer, et du côté où il est fermé, on touche avec une mèche enflammée une petite ouverture, aussi légèrement que le chirurgien touche l'endroit où il veut ouvrir la veine; aussitôt la balle, sortant avec un bruit égal au tonnerre, perce, brûle, abat, fracasse tout ce qu'elle rencontre. C'est par ce moyen qu'il a mis deux fois notre armée en déroute, et qu'il a tué

mes deux frères : le premier eut son haubert fracassé, et la balle lui traversa le cœur : le second fuyait devant ses coups aussi imprévus, qu'impossibles à parer ; le traître le frappa de fort loin entre les deux épaules, et la balle lui passa au travers de la poitrine.

Mon père, hélas ! se défendant un jour dans le seul château qui lui fût demeuré, au moment qu'il portait ses ordres de côté et d'autre, reçut le coup fatal au milieu du front, de la main de ce traître qui l'épiait, et l'avait miré depuis longtemps.

Étant restée seule héritière du comté de Hollande, après la mort de mon père et de mes frères, le roi de Frise, qui desirait vivement s'affermir dans la possession de mes états, me fit offrir la paix aux mêmes conditions que j'avais déja refusées, et fit publier, en présence de tous mes sujets, les propositions qu'il me faisait, si je voulais épouser son fils.

La haine que je portais au destructeur de ma famille et de mes états, la promesse solennelle que j'avais faite à Birène, que jamais autre que lui ne m'épouserait avant son retour d'Espagne, me déterminèrent à répondre avec courage, que je souffrirais plutôt ma ruine entière, et la mort la plus cruelle, que d'épouser le fils du meurtrier de mes parents. Mes sujets, effrayés du parti que je prenais, et qui bientôt allait entraîner leur perte, me pressèrent vainement d'épouser Ar-

bante; alors une grande partie d'entre eux se révolta, fit un traité coupable avec le roi de Frise; et mes infidèles sujets, se rendant maîtres de la forteresse que j'habitais, la remirent entre les mains du roi avec leur malheureuse souveraine.

Ce prince parut d'abord me traiter avec beaucoup d'égards; il promit de ne point attenter à mes jours : mais, en m'offrant de me remettre en possession de mes états, il persista toujours à me demander ma main pour son fils. Outrée de la persécution que j'éprouvais, j'eusse desiré plutôt de perdre la vie, que de ne pas sortir de ses mains. Mais, après tous les maux que j'avais soufferts, il m'eût été bien dur de n'en tirer aucune vengeance. Je pris le parti de dissimuler, et j'eus l'air bientôt de desirer qu'il oubliât mes premiers refus, et de consentir à devenir sa belle-fille. Parmi ceux que j'avais vus servir mon père, et dont l'attachement m'était connu, je fis choix de deux frères, dont je connaissais l'esprit et le courage; tous deux avaient été élevés jeunes enfants auprès de moi; j'étais sûre qu'ils me sacrifieraient leurs biens, leur patrie et leur propre vie.

Je leur communiquai mon projet; et tous les deux jurèrent de le seconder : l'un d'eux alla en Flandre se munir d'un vaisseau léger; l'autre resta près de moi. Les gens du pays et les étrangers s'attendaient à voir bientôt célébrer mes noces, lorsqu'on apprit que le duc Birène rassemblait une armée dans la Biscaye, à la tête de laquelle

il se proposait de venir en Hollande. Je lui avais envoyé un courrier dans cette province d'Espagne, dès le jour de la première bataille où un de mes frères avait perdu la vie; et, pendant qu'il travaillait à se procurer des troupes, le roi de Frise avait eu le temps d'achever la conquête des états de mon père. Birène qui l'ignorait avait mis à la voile pour venir à notre secours. Le roi de Frise, averti des projets de Birène, s'en rapporta pour lors à son fils du soin de conclure son mariage. Il s'embarque sur sa flotte; il vole au-devant de Birène. Bientôt il le joint, le combat, brûle ou coule à fond ses vaisseaux, et le fait lui-même prisonnier. J'ignorais encore sa défaite, lorsqu'Arbante pressant plus que jamais ses noces avec moi, ce jour fatal arrive; il m'épouse, et le soleil se couche à peine, qu'il veut user de tous ses droits. J'avais fait cacher derrière les rideaux de mon lit le serviteur fidèle qui m'avait juré de servir ma vengeance: il ne fit pas le moindre bruit jusqu'à ce qu'il vit arriver le nouvel époux; alors, sans lui donner le temps de se coucher, il lève une hache dont il était armé, et lui porte derrière la tête un coup si vigoureux, qu'il lui ôte à-la-fois la parole et la vie; à l'instant, je saute du lit, et je lui plonge un poignard dans la gorge. Tel qu'un taureau tombe sous le coup de la massue, ainsi tombe ce prince odieux; juste punition du cruel Cymosque, de ce barbare roi de Frise, meurtrier de mon père et de mes deux frères,

qui s'était fait mon tyran en me forçant d'épouser son fils, qui ne commettait tous ces crimes que pour s'emparer de mes états, et qui projetait peut-être de les consommer tous en me donnant la mort.

Le silence de la nuit, l'ignorance où l'on était de la mort d'Arbante, me donnèrent la facilité de prendre ce que j'avais de plus précieux : mon compagnon me descendit, suspendue à une corde, par une fenêtre du palais qui donnait sur la mer; et son frère, qui m'attendait, me reçut dans sa barque. Aussitôt, faisant force de voiles et de rames, nous nous sauvâmes par le secours divin.

Il est douteux que Cymosque fut plus ému par la douleur que lui dut causer la mort de son fils, qu'il ne le fut par la rage dont son cœur fut embrasé contre moi. Triomphant, chargé de dépouilles, maître de la liberté de Birène, il croyait arriver à temps pour illustrer la fête des noces de son fils; il ne trouva que le deuil le plus funeste.

Les larmes ne peuvent rappeler les morts du tombeau, et la haine portée à l'excès ne peut s'apaiser que par la vengeance. Paraissant oublier pour un temps sa douleur, il ne s'occupa plus que du desir et du projet de me faire tomber une seconde fois entre ses mains. Tous ceux qu'il crut m'être attachés, ou seulement amis des deux frères qui m'avaient prêté leur secours, furent mis à mort par son ordre. Son premier mouvement fut aussi d'ôter la vie à Birène, croyant bien que

c'était le coup le plus mortel qu'il pût me porter; mais il réfléchit que, tant qu'il le retiendrait vivant, il aurait un moyen de plus de me faire tomber dans ses piéges. Il assura même Birène qu'il lui conserverait la vie: mais il y mit la condition cruelle que le duc de Zélande trouverait le moyen par la force ou par la ruse, par ses parents ou par ses amis, de me livrer entre ses mains avant la fin d'une année, sans quoi sa mort était assurée; ainsi ce ne serait que par la mienne, qu'il pourrait sauver sa vie.

Hélas! seigneur, continua la belle affligée, j'ai fait jusqu'ici tout ce que j'ai pu, excepté de me livrer moi-même à Cymosque, pour remettre le duc de Zélande en liberté: j'ai vendu six beaux châteaux que j'avais en Flandre: je me suis servie de l'argent que j'en ai tiré, pour faire corrompre les gardes de Birène par des personnes adroites, et pour armer contre Cymosque les Anglais et les Allemands. Soit que ceux dont je me suis servie n'aient pas fait leur devoir, soit qu'ils aient été arrêtés par l'impossibilité de l'exécution, ils ne m'ont donné que des promesses, et je n'en ai reçu nul secours. Actuellement qu'ils ont mon argent, ils méprisent mes pleurs. Cependant le terme fatal approche, où ni la force ni tous les trésors possibles ne pourront empêcher celui qui doit être mon époux de subir la mort la plus ignominieuse.

Mon père, mes frères, mes états, hélas! j'ai

tout perdu pour l'amour de Birène; le peu de bien qui me restait, je l'ai sacrifié sans peine dans la vaine espérance de le délivrer de sa prison. Je ne sais plus, grand Dieu! quel parti prendre, et je vois que le seul qui me reste pour sauver la vie de ce que j'aime est de courir livrer la mienne dans les mains barbares de mon plus cruel ennemi. S'il ne me reste plus d'autre ressource que de sacrifier ma propre existence, non, je ne balancerai pas; je sens qu'il me sera doux de mourir pour lui. Une seule chose m'inquiète; comment puis-je être sûre que le plus traître de tous les hommes tiendra le pacte qui me coûtera si cher? qui peut m'assurer que ce tyran sera fidèle à sa parole, et ne me trompera pas encore, lorsqu'il me tiendra dans son pouvoir. Je crains que, n'ayant assouvi sur moi qu'une partie de sa rage, le cruel ne la porte jusqu'à sacrifier mon amant, et que Birène ne puisse pleurer la mort de celle qui donne ses jours pour sauver les siens.

Vous pouvez à présent, seigneur, continua-t-elle, comprendre la raison qui me porte à consulter tous les chevaliers qui passent à portée de moi; j'espère qu'à la fin l'un d'eux m'apprendra quelque moyen sûr de traiter avec Cymosque. J'en ai prié plusieurs de m'accompagner, quand j'irai me livrer moi-même à ce barbare, pour être les témoins et les garants de la promesse de délivrer Birène, et pour qu'après m'avoir arraché la vie, il ne cherche pas à me donner

une seconde mort dans la sienne; je leur demandais de faire exécuter ce sanglant traité, de faire délivrer Birène, dès que j'aurais perdu la vie : hélas! la mort me sera douce, lorsque je la subirai pour sauver mon époux. Mais, jusqu'à présent je n'en ai encore trouvé aucun qui voulût me jurer sur sa foi de ne pas souffrir que je fusse retenue prisonnière, si le tyran, lorsque je me serai livrée en son pouvoir, voulait s'emparer de moi, sans délivrer Birène, tant ils redoutent tous cette arme, contre laquelle aucune cuirasse, quelque épaisse qu'elle soit, ne peut servir de défense.

O vous, seigneur, dont les vertus répondent sans doute à votre noble figure; vous, dont l'aspect imposant et fier donne l'idée de celui d'Hercule, si vous m'accordez de venir avec moi, je ne crains plus rien : courons trouver le barbare roi de Frise; s'il ose manquer à sa parole, votre bras saura me tirer de ses mains; s'il la tient, ma mort sauvera la vie de mon époux.

Ici la princesse de Hollande termina son discours, que ses soupirs et ses pleurs avaient souvent interrompu. Roland, dont la belle ame n'était jamais tardive à faire un acte généreux, lui répondit en peu de mots : Je vais vous suivre; je vous donne ma foi de vous secourir; je ferai encore plus pour vous que ce que je promets. La nature avait su disposer le paladin aux actions les plus héroïques, mais elle ne l'avait pas fait grand parleur.

L'intention de Roland n'était certainement pas qu'elle allât se livrer à son ennemi mortel pour délivrer Birène : il comptait bien sur son bras et sur sa Durandal, pour les sauver tous les deux. Sur-le-champ, il prend la route du port; le vent étant favorable, il presse son départ, ayant le desir de terminer promptement cette affaire, pour voler à l'île du monstre marin, dont il était toujours occupé.

Le pilote dirige et fait voguer le vaisseau vers les îles de Zélande; et, les côtoyant ou les dépassant les unes après les autres, il arrive le troisième jour et met pied à terre en Hollande; il se garda bien de permettre que la princesse sortît du vaisseau; il ne voulut point qu'elle parût avant la mort de son ennemi.

Le paladin, bien couvert de ses armes, s'avance le long du rivage, monté sur un grand cheval danois, nourri dans les prés gras et touffus de la Flandre : ce cheval était robuste, mais un peu trop pesant à la course. Roland avait malheureusement laissé dans un port de Bretagne, Bride-d'or, que Bayard seul pouvait surpasser.

Roland arrive à Dordrect : il trouve les portes et les remparts gardés par un grand nombre de troupes, soit parceque toute tyrannie, surtout quand elle est nouvelle, est ombrageuse, soit parcequ'on venait d'apprendre qu'un cousin de Birène avait rassemblé des troupes en Zélande pour venir le délivrer.

Roland prie un des gardes d'aller dire au roi de Frise qu'un chevalier errant vient d'aborder et desire s'éprouver avec lui la lance et l'épée à la main, mais qu'auparavant il voudrait faire un traité : dites-lui que, s'il sort vainqueur du combat que je lui propose, je lui remettrai entre les mains celle qui l'a privé de son fils; et que, si je remporte la victoire, je prétends qu'il me remette Birène, et lui accorde sa liberté.

Le soldat court en diligence près du roi de Frise, et lui rend un fidèle compte de la commission dont il est chargé. Le scélérat de Cymosque, dont l'ame est inaccessible à la vertu, forme aussitôt un projet que lui dictent la fraude, le mensonge et la trahison. Il voit que, si ce qu'on lui propose est vrai, rien ne pourra sauver celle qu'il poursuit, dès qu'il aura su s'emparer de son chevalier; il prend alors le coupable et lâche parti d'envoyer trente hommes armés à qui il ordonne de faire un long détour, pour gagner les derrières du terrain où le chevalier peut se présenter, l'envelopper, et l'attaquer ensuite tous ensemble.

Le traître Cymosque, ayant donné le temps à ces trente hommes de se rendre dans cette embuscade, sort de son château à la tête d'une troupe égale. Comme le chasseur habile fait entourer de tous côtés le bois et les bêtes qu'il poursuit; comme le pêcheur de Volane (1) circonscrit, avec

(1) Ville située sur le bord de la mer, entre les deux branches du Pô. P.

ses longs filets, un grand espace de mer où les poissons se sont rassemblés : de même Cymosque, en s'emparant de tous les chemins, espère mettre le chevalier dans l'impossibilité de lui échapper. Il veut le prendre vivant, et c'est à son idée une chose si facile, qu'il ne pense pas même à demander cette arme redoutable avec laquelle il a donné la mort à tant d'ennemis : il croit n'en avoir pas besoin, puisqu'il ne veut que faire prisonnier le chevalier, et non le tuer.

Ce traître s'occupant vivement du desir de se rendre maître de son ennemie, après avoir pris son chevalier, se promet d'imiter l'oiseleur rusé qui conserve en vie les premiers oiseaux dont il s'empare, pour que leurs cris et le battement de leurs ailes en attirent et en fassent tomber ensuite un plus grand nombre dans ses filets. Ce raisonnement était assez bon; mais le fier Roland était un terrible oiseau pour le pouvoir prendre par cette ruse, et son bras eut bientôt rompu ce cercle où Cymosque croyait pouvoir l'arrêter.

Roland en fureur, lorsqu'il s'aperçoit de cette lâche trahison, fond la lance en arrêt sur le plus épais de cette troupe : sa lance perce de droit fil le premier de part en part; le second, le troisième, le quatrième, le cinquième, le sixième sont enfilés du même coup : malheureusement la lance ne se trouve pas assez longue pour en percer davantage; mais le fer qui sort entre les épaules

du dernier suffit encore pour donner la mort au septième. Un excellent archer n'en use point autrement, lorsqu'il guette sur les bords d'un canal ou d'un marais les grenouilles rassemblées à la surface; il sait diriger sa flèche, de façon que prenant ces grenouilles de différentes manières, elle en est couverte en entier depuis le fer jusqu'aux barbes.

La lance de Roland, devenue trop pesante, se brise dans sa main : alors il fait voir le jour à la redoutable Durandal; et cette épée tranchante, qui ne porta jamais un coup en vain, coupe, brise ou perce cavaliers, fantassins : le bleu, le blanc, le vert, le noir et le jaune prennent une égale teinte sous ses coups qui font jaillir le sang vermeil par-tout où ils tombent. Le traître Cymosque se repent bien alors de n'avoir pas apporté cette terrible canne creuse et le feu dont il avait un si grand besoin. Il crie à haute voix, avec des menaces même, qu'on les lui apporte; mais qui pourrait l'entendre?

Tous ces lâches fuient de tous côtés pour se mettre à couvert; nul soldat de la cité n'ose venir à son secours, et le roi frison, qui voit ses gens fuir de toutes parts, se met en fuite lui-même, court à la porte, veut en faire lever le pont derrière lui; mais il n'est plus temps : Roland l'a suivi de trop près. Cymosque tourne les épaules, laisse le paladin maître du pont, et devance tous les autres fuyards comme étant le mieux monté. Roland ne s'ar-

rête pas à faire tomber cette vile canaille sous ses coups; c'est au traître qu'il en veut : il le poursuit, mais son cheval est trop pesant pour atteindre le léger coursier auquel la terreur de Cymosque avait donné des ailes.

Le roi de Frise parvient par quelques détours à se dérober à la vue du paladin; mais il n'est pas long-temps sans reparaître avec une nouvelle arme dont il se croit sûr; il porte son tuyau de fer creux, et le feu qui doit en faire partir la foudre. Le lâche se poste dans un détour pour attendre Roland à son passage, comme le chasseur, accompagné de ses chiens couverts d'un cuir épais, attend avec un fort épieu le fougueux sanglier dont le bruit annonce l'approche et la descente de la montagne voisine : le féroce animal brise tout ce qu'il frappe de son front terrible; les arbres tombent fracassés ou coupés par ses défenses tranchantes; les rochers déracinés roulent sur les flancs de la montagne; le bruit affreux qu'il excite ferait croire que toute la forêt tombe en ruine, et que les entrailles du mont sont entr'ouvertes.

C'est ainsi que Cymosque attend dans son poste l'audacieux comte d'Angers; dès qu'il l'aperçoit, il approche la mèche du fer, et le feu s'en élance aussitôt : ce feu brille comme un éclair près de la main de Cymosque; il part dans l'air de l'autre extrémité comme le tonnerre; les murs tremblent, le terrain frémit sous les pieds, et tout l'air re-

tentit du bruit affreux qui s'étend au loin. Le trait ardent dont le coup perce et brise tout ce qu'il rencontre part avec un sifflement aigu; mais il trompe la fureur de l'assassin. Soit qu'il se soit trop pressé, soit que l'ardent desir de frapper Roland l'ait égaré, soit que le frémissement de son lâche cœur ait fait trembler sa main, soit plutôt que la bonté du ciel garantisse le défenseur de sa gloire d'une mort si prompte, la balle meurtrière ne frappe que le cheval de Roland qui tombe, de la violence du coup, étendu mort sur la terre.

Le paladin est renversé avec son cheval; mais à peine a-t-il touché la terre, que, plus fier et plus vif qu'Antée, il semble qu'en la touchant ses forces soient redoublées.

L'homme qui a vu tomber la foudre que Jupiter lance avec un fracas horrible, ou qui l'a vue pénétrer sous la voûte où sont renfermés le charbon, le soufre et le salpêtre réunis ensemble, ne peut, en voyant aussitôt les airs tout en feu, les murs arrachés et dispersés, les roches, les marbres en pièces volant en éclats jusqu'aux nues, imaginer un effet plus terrible que celui que présente le redoutable Roland, se relevant de terre les yeux enflammés d'une fureur insoutenable à la vue et peut-être même à celle du dieu Mars.

Le roi de Frise tourne le dos, et fuit à toute bride; mais le paladin le suit avec la vîtesse d'une flèche : ce que ce héros n'avait pu faire sur un

cheval pesant, il l'exécutera facilement avec ses pieds légers : il poursuit Cymosque avec rapidité, ne tarde pas à l'atteindre, lève son épée jusqu'à la hauteur du cimier de son casque, lui décharge un si terrible coup, qu'il lui fend la tête jusqu'à la poitrine, et le fait rouler à terre en rendant le dernier soupir.

Dans ce moment, une nouvelle rumeur s'élève dans la cité, et le bruit des armes se fait entendre; le cousin de Birène, qui conduisait une armée à son secours, trouve les portes ouvertes et les troupes en désordre par la terreur que leur imprime Roland. Il entre et parcourt toute la ville sans trouver aucun obstacle : le peuple fuit; il ignore quel est et que prétend ce nouvel ennemi : on reconnaît enfin à l'habillement et au langage que ce sont des Zélandais. Les habitants alors demandent la paix, leur présentent un drapeau blanc; ils prient le commandant de l'armée zélandaise de se mettre à leur tête, et lui offrent de l'aider contre les Frisons qui ont si long-temps retenu leur duc prisonnier. Les Hollandais conservaient le plus vif ressentiment contre les habitants de la Frise; indépendamment de quelques anciennes querelles, ils avaient à venger la mort récente de leur roi, et l'injustice, les rapines et la cruauté que Cymosque avait exercées contre eux : l'accord des Hollandais et des Zélandais, cimenté par l'autorité de Roland, décida du sort des Frisons : tous ceux qui ne périrent pas sous le glaive furent couverts de chaînes.

Les portes de la prison de Birène tombèrent: Roland le reçut dans ses bras; ce fut alors que Birène apprit toute la reconnaissance qu'il lui devait: ce paladin y mit le comble en le conduisant lui-même à son vaisseau près de la belle Olimpe, qui, guidée par son brave défenseur, descendit alors en souveraine sur la terre qu'il remettait sous ses lois.

Olimpe n'eût jamais osé penser que son brave défenseur pût exécuter tant d'exploits pour elle; son seul espoir était qu'en lui laissant sacrifier sa vie, il assurât la liberté de son époux. Quels honneurs ne lui rendit-elle pas! quelles acclamations! quels vœux un peuple malheureux et fidèle à ses maîtres n'éleva-t-il pas au ciel pour son libérateur! A l'égard des caresses qu'Olimpe et Birène se firent l'un à l'autre, vous sentez bien, sans doute, qu'elles seraient aussi longues à vous raconter, que les actions de graces qu'ils rendirent à Roland. Les Hollandais prêtèrent avec ardeur leur serment de fidélité à la belle Olimpe, en la plaçant sur le trône de ses pères, et le nœud sacré du mariage unit les deux amants. Olimpe voulut remettre à son époux le souverain pouvoir sur tous ses états; mais bientôt de nouveaux soins occupant Birène, il confia le commandement de la Hollande à son cousin, et fit consentir sa nouvelle épouse à venir visiter avec lui ses états de Zélande.

Birène eut soin de répandre de ces sortes de bruits sourds et secrets qui sont bientôt divul-

gués, qu'il se proposait de faire une entreprise sur la Frise, et qu'il fondait son espérance de la soumettre sur le bonheur qu'il avait de trouver la fille de Cymosque parmi les Frisons réduits en esclavage, et sur le dessein où il était de donner la main de cette jeune et belle princesse à un de ses frères plus jeune que lui.

Roland s'embarqua pour voler à l'île d'Ébude, le même jour qu'Olimpe et Birène partirent pour la Hollande: son cœur noble et généreux ne lui permit d'accepter aucun autre présent que cette arme redoutable que je vous ai dit qui ressemblait à la foudre. Il était bien loin de vouloir l'employer pour sa défense; rien ne lui paraissait plus lâche que de se servir d'une arme qui donnait un aussi puissant avantage; son intention était de jeter l'arme, la poudre et les balles dont il s'était emparé, dans un lieu si caché, qu'aucun mortel ne pût en avoir connaissance. Ce fut dans ce dessein que, dès qu'il se vit dans la haute mer, hors de la portée où l'œil peut apercevoir aucun rivage, il prit cette arme, et dit avec indignation : Pour qu'un lâche chevalier ne puisse plus se servir de ton secours contre la vraie valeur; pour que la faiblesse de corps et de courage ne réussisse pas à triompher de la force et de la bravoure, arme maudite, invention affreuse forgée par Belzébuth même (1) dans les horribles antres du Tar-

(1) Milton, dans le sixième livre du Paradis Perdu, impute de même aux démons l'invention de l'artillerie. P.

tare, pour détruire l'univers, retourne aux enfers d'où les Furies t'ont fait sortir. A ces mots, il jette l'arme infernale dans le fond de la mer, et les voiles enflées par un vent favorable le font voguer avec rapidité vers l'île cruelle.

Il se garda bien d'aborder en Irlande, de peur de retarder son voyage. Celle qu'il adorait, toujours présente à ses yeux, l'appelait dans l'île d'Ébude, quelque légère que fût l'éspérance qu'il avait de l'y trouver. Mais laissons cet amoureux et fier paladin voguer sous la conduite de ce malin petit archer que l'on peint tout nu, et dont les flèches l'ont si cruellement blessé (1).

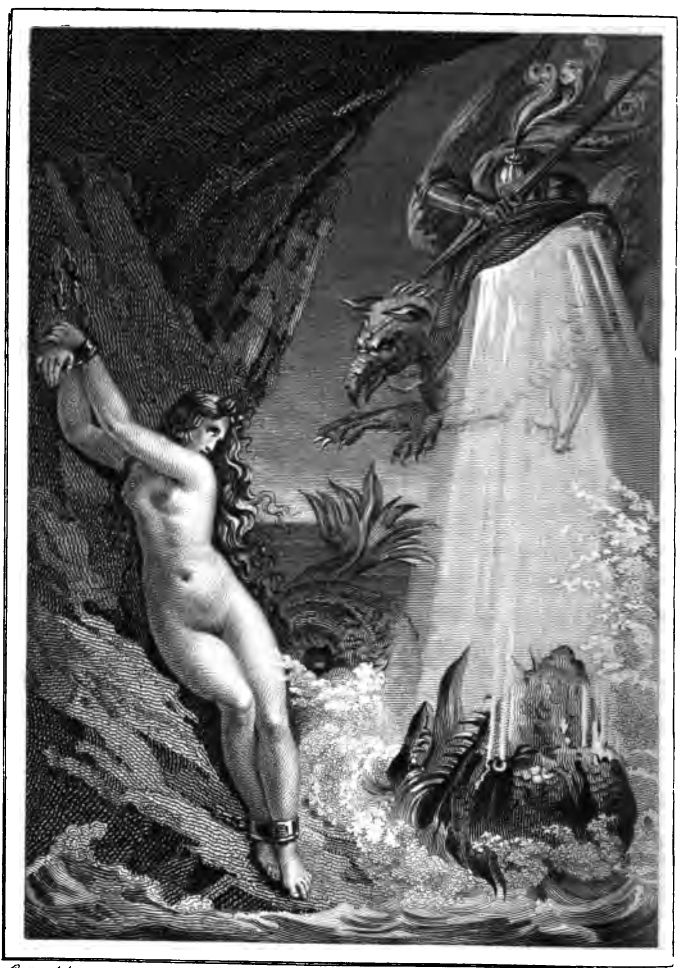
Je vous invite tous à revenir avec moi en Hollande; je crois qu'il vous déplairait, tout autant qu'à moi, de ne pas assister aux belles noces qui se préparent.

Ces noces, quoique somptueuses et magnifiques, ne le furent pas encore autant que celles qui devaient se faire en Zélande; cependant je ne vous propose pas d'assister à celles-là, parcequ'il pourrait peut-être arriver bien des incidents qui les troubleraient : vous en apprendrez les détails si vous le voulez; mais ce ne peut être qu'en ayant la patience de m'écouter dans le chant suivant.

---

(1) Le poëte revient à Roland dans le onzième chant.

FIN DU NEUVIÈME CHANT.



Colin del.

Blanchard Sculp.

Roger Délivre Angelique.

ROLAND FURIEUX

Chant I

CHANT X.

ARGUMENT.

Birène se prend d'amour pour la fille de Cymosque. — Il abandonne Olimpe dans une île inhabitée. — Désespoir de cette épouse infortunée. — Roger arrive au palais de Logistille malgré les efforts d'Alcine. — Roger monte l'hippogriffe et vole en Angleterre. — Revue de l'armée qui doit aller au secours de Charlemagne. — Roger passe près de l'île d'Ébude. — Il aperçoit Angélique près d'être dévorée par le monstre marin. — Il la délivre et l'emporte en croupe sur l'hippogriffe.

Il n'est point d'amants tendres et fidèles; il n'en est même aucun dont la constance se soit élevée au-dessus de ses malheurs, qui ne doivent céder à la belle Olimpe la palme du parfait amour. Où trouverait-on dans les histoires anciennes ou modernes une amante plus malheureuse, plus constante et plus dévouée à s'oublier sans cesse pour ce qu'elle aime? Que pouvait-elle faire de plus pour Birène? Lui restait-il encore rien à lui sacrifier? Qu'aurait-il pu lire dans son cœur, s'il eût été ouvert, que tout ce qu'elle venait de lui prouver par tous les actes de sa vie? Olimpe n'était-elle donc pas digne que Birène l'aimât unique-

ment? Les charmes de cette beauté (1), qui mit l'Europe et l'Asie en armes, auraient-ils pu le rendre infidèle? ne lui devait-il pas en retour tous les sentiments de son ame? Hélas! si je vous dis que l'inconstant Birène n'a payé son amour que par la plus noire et la plus lâche ingratitude, pourrez-vous me croire? ou du moins pourrez-vous m'écouter sans baisser les yeux, sans que vos lèvres murmurent, sans être pénétrés d'une juste indignation?

O vous, jeunes beautés, qui frémirez en apprenant à quel point Birène fut ingrat et coupable, frémissez aussi sur vous-mêmes, et sur les périls que vous courez, lorsque vous êtes trop crédules aux discours et aux serments que les amants emploient avec tant d'art pour vous séduire, sans craindre un Dieu vengeur du parjure! Les vents légers semblent emporter leurs serments; les premiers feux d'un amour naissant, l'ardente soif du plaisir, animent leurs prières et leurs propos séducteurs; mais soyez moins promptes à les écouter, et que l'exemple d'Olimpe vous fasse trembler. Gardez-vous surtout de cette belle jeunesse brillante et légère : si l'amour paraît naître promptement dans son cœur, souvent il s'y éteint plus rapidement encore; semblable au feu brillant de la paille allumée, le leur n'est pas plus durable. Le jeune homme ressemble au chasseur qui suit

(1) Hélène, femme de Ménélas. P.

sa proie de montagne en montagne, bravant le soleil du midi, la fatigue et les halliers épineux; à peine daigne-t-il jeter les yeux sur cette même proie aussitôt qu'il s'en est rendu maître; ce n'est que tant qu'elle a fui, qu'il s'est montré si ardent à la poursuivre.

Et voilà comme ils sont tous ces jeunes gens: tant que vous leur paraissez froides et réservées, ils vous adorent, ils vous révèrent, ils vous jurent une constance à toute épreuve: hélas! dès qu'ils peuvent remporter la victoire, ils deviennent avantageux; ils vous maîtrisent, et leur conduite fait naître bientôt dans votre ame le désespoir de ne les pouvoir fixer; mais ne vais-je pas trop loin? Oh! ne croyez pas que, malgré ces dangers, je vous défende d'aimer, et je sens que j'aurais plus de tort qu'un autre à vouloir vous en empêcher; je sais trop que vous seriez tristes et languissantes comme une jeune vigne, dont les rameaux abattus rampent dans un jardin, et n'ont ni l'arbre ni le pâlis dont elles auraient besoin pour élever et soutenir leurs pampres. Oui, oui, vous pouvez cueillir des fleurs, jouir même des fruits délicieux de l'amour; mais prenez garde qu'ils ne soient encore trop âcres et trop verts: je ne vous conseille pourtant pas d'avoir la duperie de les choisir trop mûrs et près de tomber d'eux-mêmes.

Je vous ai donc dit ci-dessus que parmi les prisonniers frisons on avait trouvé la fille du tyran

Cymosque, et Birène donnait à entendre qu'il la destinait à son frère; mais, à dire la vérité, le traître Birène était trop friand de pareils morceaux; et, dans son ame infidèle, il se serait cru le plus grand des imbécilles, s'il avait laissé jouir un autre d'un plaisir qu'il tenait presque dans sa main.

La jeune et jolie princesse ne passait pas quatorze ans; elle était belle et fraîche comme le bouton de rose qui croît peu à peu, prêt à sortir et à briller au-dessus d'une haie. Birène non-seulement se sentit un goût bien vif pour elle, mais bientôt son cœur fut embrasé de feux aussi violents que le seraient ceux d'une moisson bien mûre et bien sèche où quelque main ennemie aurait porté la flamme.

Les larmes qu'elle répandait sur son père eurent sur l'amour qu'il avait eu jusqu'alors pour Olimpe le même effet qu'aurait de l'eau froide sur de l'eau bouillante: le feu qui coula dans ses veines pour la jeune princesse frisonne éteignit absolument celui qui lui restait encore pour Olimpe; la satiété, le dégoût même succédèrent à cette indifférence; et, son ardeur s'augmentant à mesure pour sa jeune prisonnière, il crut qu'il mourrait d'une trop longue attente. Ce fut donc avec l'espérance d'avancer le jour qu'il croyait devoir combler ses desirs, qu'il feignit de se ranimer pour Olimpe; il eut l'air d'être plus empressé que jamais pour elle; elle l'aimait trop

pour le soupçonner : il osa même quelquefois en sa présence faire des caresses un peu trop vives à la jeune enfant, pensant bien qu'elles ne seraient regardées que comme des marques d'un sentiment noble et généreux qui le portait à rendre les chaînes de sa prisonnière plus légères. O grand Dieu! que de voiles, que de nuages obscurs offusquent souvent les yeux et les jugements des hommes! les caresses, les desirs secrets, les sentiments apparents de Birène firent honneur à son ame dissimulée; on les crut l'ouvrage de la vertu.

Les matelots ayant élevé leurs rames, et vu fuir déja le rivage, le duc de Zélande et sa compagnie voguèrent vers ses états; perdant bientôt de vue les côtes de Hollande, ils s'approchèrent à main gauche de l'Écosse, pour ne pas toucher à celles de la Frise. Soudain un vent violent et contraire, les éloignant de leur route, les rejeta pendant trois jours en pleine mer, et ce ne fut que sur la fin du troisième que, fatigués du gros temps, ils abordèrent à une île inculte et inhabitée. Olimpe descendit sans crainte avec un époux qu'elle adorait et ne soupçonnait pas; on leur tendit un pavillon dans un lieu commode, et ce fut sous ses toiles qu'un même lit reçut les deux époux, tandis que tous les autres retournèrent se reposer sur le vaisseau.

La fatigue de la mer, la crainte qui l'avait tenue éveillée depuis plusieurs jours, la joie de se

voir en sûreté sur le rivage, sa sécurité qui n'est troublée par aucune idée fâcheuse, puisque son amant est auprès d'elle, tout concourt à procurer à Olimpe le sommeil le plus profond.

Le traître Birène, qui voit avancer l'exécution de ses lâches projets, se lève doucement, dès qu'il la sent endormie; il roule en diligence ses habits les uns dans les autres, sort du pavillon, vole au bord de la mer, réveille ses gens sans faire aucun bruit, ordonne de lever l'ancre, fait cingler vers la haute mer, et quitte sans regret le rivage (1).

La malheureuse Olimpe dort tranquillement jusqu'à l'heure où l'aurore répand une froide bruine, et où l'on entend l'alcyon plaindre encore ses anciens malheurs par son triste cri. Olimpe alors étend vainement un de ses bras pour embrasser Birène, elle le retire, ne trouvant personne; elle essaie de nouveau: ses bras, ses jambes cherchent inutilement son époux, et la terreur achève de dissiper son sommeil; ses yeux ne la rassurent pas davantage. Elle quitte ce lit qui devient l'objet le plus cruel pour elle, et sort en diligence du pavillon : elle court vers la mer, tout échevelée, et déchirant ses joues; elle commence à prévoir l'excès de son malheur : elle se frappe le sein,

(1) Toute cette histoire de Birène abandonnant Olimpe est imitée de celle de Thésée et d'Ariane. Voyez dans Ovide l'épître d'Ariane à Thésée. P.

s'arrache les cheveux, et porte ses regards inquiets sur le rivage éclairé par les faibles rayons de la lune; elle appelle Birène à grands cris; les seuls antres et les rochers émus par sa voix répondent à ses plaintes.

Olimpe monte sur un grand rocher, que les vagues de la mer avaient creusé et courbé sur les flots à force d'en frapper la base; tant l'amour alors lui donnait de courage! Hélas! elle n'aperçoit plus que l'horizon et les voiles enflées qui emportent au loin le navire et son infidèle époux; l'air n'était pas bien clair, elle crut voir encore pendant long-temps ce cruel vaisseau. Le visage pâle et plus blanc que la neige, elle se laisse enfin tomber; elle crie, elle répète cent fois le nom de son barbare époux; ses gémissements inutiles, ses battements de mains s'entremêlaient avec ses cris : Où fuis-tu, cruel? arrête! ton vaisseau n'a pas toute sa charge, il n'emporte que mon ame malheureuse; crains-tu de venir chercher les restes d'un corps bientôt inanimé? Se trompant, s'égarant sans cesse dans son désespoir, Olimpe continue long-temps à faire des signes inutiles avec ses bras et ses vêtements, pour qu'on revienne la chercher : les vents, qui portaient l'infidèle Birène et son vaisseau dans la pleine mer, emportaient aussi les plaintes et les reproches amers de la malheureuse Olimpe. Trois fois son désespoir la pressa de s'élancer dans l'onde; cessant enfin d'y porter ses inutiles regards, elle re-

tourna vers le lieu qui l'avait vue livrée au plus funeste sommeil : elle se jette, la face éplorée, sur le lit; elle lui reproche, dans son égarement, de les avoir reçus d'eux, et d'avoir laissé Birène s'éloigner d'elle. Ingrat, perfide! s'écriait-elle, n'as-tu donc pas pitié de moi? que puis-je faire? où dois-je aller? qui daignera me secourir? Nul mortel ne peut ici venir à mon aide : je ne vois pas même la trace d'un seul homme. Qui pourra donc me fermer les yeux? qui pourra m'ouvrir un tombeau? quelle sépulture puis-je espérer, que le ventre affamé des loups de cette forêt? Je crois voir sortir déja de ces bois épais le tigre, l'ours, le lion, et tous les autres monstres armés par la nature d'ongles tranchants et de dents meurtrières; mais ils ne peuvent me donner qu'une seule fois la mort, et tu m'en fais souffrir mille. Supposons encore qu'un nocher, ému par la pitié, m'arrache aux périls que je cours, et daigne me conduire en Hollande, ses ports, ses forteresses ne sont-elles pas à toi? Ta politique adroite et frauduleuse n'a-t-elle pas su te rendre le maître de la terre qui m'a vue naître? Tu m'as ravi mes états en abusant de ma faiblesse pour toi; mes châteaux de Flandre qui seraient à présent mon unique ressource, cruel! n'en ai-je pas sacrifié le prix pour te rendre la liberté? Oserais-je me retirer dans la Frise dont j'ai refusé le trône, refus qui coûta la vie à mon père, à mes frères, et qui fut cause de l'état où je suis aujourd'hui

réduite? Ingrat! ne crains point mes reproches de tout ce que j'ai fait pour toi; tu dois les entendre plus cruels encore dans ton perfide cœur. Des pirates vont peut-être m'enlever et me réduire au sort d'une vile esclave. Ah! que plutôt mes membres déchirés soient emportés et dévorés dans les antres des bêtes féroces! A ces mots, Olimpe tremble de fureur; sa tête frémit d'une agitation affreuse, telle que celle d'Hécube en voyant le corps sanglant de son fils Polidore; elle s'assied enfin sur une roche, contemplant les flots d'un œil immobile; c'est dans ce triste état que je la laisse avec vous (1), car j'ai grande envie de vous parler à présent du brave et charmant Roger.

Nous l'avons laissé traversant cette plaine aride et brûlante de sable où les rayons du soleil, réfléchis ou tombant à plomb, blanchissaient et calcinaient l'arène par leur action. Les armes du guerrier n'étaient pas moins brûlantes alors, que lorsqu'elles étincelaient sous les coups précipités des forgerons. Une soif dévorante était près d'anéantir ses sens, lorsqu'à l'ombre d'une antique tour il aperçut trois dames, qu'à leurs vêtements il reconnut pour être de la cour d'Alcine; elles venaient de descendre sur le rivage, et elles étaient couchées mollement sur des tapis d'Alexandrie, entourées de mets délicieux et de flacons où l'on

---

(1) Le poëte retourne à Olimpe dans le onzième chant.

voyait briller différentes sortes de vins. Une barque amarrée au rivage, et la voile sans mouvement faisaient croire qu'elles n'attendaient là qu'un vent favorable pour se rembarquer.

Apercevant Roger couvert de sueur, et l'altération peinte sur ses lèvres et dans ses yeux, elles l'invitent à s'arrêter un moment à l'ombre et à se rafraîchir à leur table. Déja l'une d'elles s'approche de son cheval et veut tenir l'étrier pour l'aider à descendre; l'autre remplit une coupe de vin mousseux et la lui présente. Roger les refuse avec politesse, en pensant qu'Alcine le poursuit, et que tous les moments lui sont chers pour s'éloigner d'elle. Le salpêtre et le soufre pur qui touchent le feu ne sont pas plus prompts à s'enflammer, la mer ne s'élève pas soudainement avec plus de furie, quand un tourbillon violent soulève et fait tourner ses flots, que ces trois dames qui se croyaient belles ne s'enflamment de colère contre Roger, en le voyant suivre sans s'arrêter sa pénible et brûlante route. L'une d'elles, transportée de rage, l'insulta par ces propos outrageants : Non, dit-elle, tu n'es pas un vrai chevalier; ces armes, ce cheval, tu les as sans doute volés; si l'on te rendait justice, une corde finirait ta vie, ou ton corps mis en quatre quartiers effraierait les malfaiteurs tels que toi, larron, arrogant, vilain, ingrat.

Roger parut insensible à leurs injures; et, sans leur répondre, il poursuivit sa route : la dame

remonte dans la barque avec ses compagnes; et, le suivant le lông du rivage, elle ne cesse de le menacer et de l'insulter; mais Roger, marchant toujours, était déja parvenu au détroit qui le séparait encore des états de Logistille; ce fut alors qu'il aperçut un vieux nocher qui l'attendait sur l'autre rive, ayant été prévenu de son arrivée, et qui partit aussitôt pour le venir recevoir dans sa barque.

Le maintien et la physionomie de ce nocher annonçaient un homme bienfaisant, vertueux, et d'une longue et grande expérience. Roger, se voyant enfin sur cette mer tranquille, rendit graces au ciel et s'entretint avec cet honnête vieillard. Que vous êtes heureux et sage, dit le nocher au paladin, d'avoir su vous tirer des chaînes d'Alcine, avant qu'elle vous ait pu présenter, comme à tant d'autres, le fatal breuvage enchanté!... Que vous avez bien fait de vous retirer vers la sage Logistille, chez laquelle vous ne trouverez que de ces beautés éternelles, de ces plaisirs purs qui nourrissent le cœur, qui le remplissent, et qui lui paraissent toujours nouveaux. Logistille, continua-t-il, élève toujours l'ame par les sentiments que ses leçons et sa présence savent inspirer; tous les autres plaisirs alors n'ont plus d'attraits; on n'est plus sensible qu'à celui de la voir et de l'écouter. Tous ceux qui flattent nos sens peuvent-ils en effet être comparés à ce bonheur pur et céleste dont, tout mortel que vous

êtes, vous prendrez une juste idée en aimant et suivant son exemple et ses leçons?

C'est ainsi qu'ils s'entretenaient, en continuant à voguer vers l'autre rivage dont ils étaient encore assez éloignés, lorsqu'ils aperçurent une flotte nombreuse appareillée pour combattre, qui faisait force de voiles pour s'approcher de la côte des états de Logistille: cette flotte avait été rassemblée à la hâte par Alcine, qui accourait, résolue de tout perdre ou de recouvrer le bien le plus cher qu'elle avait perdu. Un amour malheureux, l'injure qu'elle avait reçue, l'animaient également à faire les derniers efforts; elle encourageait elle-même les matelots et les rameurs, qui, par la vivacité du battement de leurs rames, blanchissaient la mer d'écume, et jusqu'aux flancs, la poupe et la proue des vaisseaux; le bruit qu'ils excitaient faisait retentir le rivage, et ce bruit était au loin répété par les échos.

Ah! Roger, s'écria le vieux nocher, découvrez promptement votre écu, ou vous allez perdre la vie ou tomber dans un honteux esclavage. Non-seulement ce fidèle serviteur de Logistille donnait ce conseil à Roger, mais aussitôt, s'emparant de l'écu, il se hâta d'ôter l'étui qui le couvrait; la splendeur foudroyante qui sortit alors de ce bouclier enchanté fut telle, que tous ceux qui montaient la flotte d'Alcine en ressentirent les redoutables effets; et, frappés par l'aveuglement et la perte de tous leurs sens, on les vit tomber de

tous côtés, soit des galeries, soit de l'avant et de l'arrière des vaisseaux.

Une sentinelle de Logistille ayant, du haut de la roche où elle était postée, découvert la flotte d'Alcine, sonne l'alarme; à l'instant les troupes de la vertueuse Logistille se portent en bon ordre sur la côte; l'artillerie (1), semblable à la tempête, tonne contre tous ceux qui poursuivent Roger, et le guerrier reçoit de toutes parts tant de secours, qu'il conserve sa vie et sa liberté.

Quatre dames de la cour de Logistille arrivent au même instant sur le rivage par l'ordre de leur maîtresse; la valeureuse Andronique (2), la sage

---

(1) Il faut, sans doute, avec les commentateurs de l'Arioste, entendre par artillerie (*artiglieria*), les machines dont les anciens se servaient pour lancer de grosses pierres. Ce n'est pas que l'Arioste n'eût pu donner du canon à la fée Logistille, comme il a donné un fusil au tyran Cymosque. Le genre de son poëme comportait cette licence : mais on ne peut supposer que le poëte ait eu l'idée d'armer de canons la ville de la sage et bienfaisante fée, lorsqu'il vient de représenter l'arme de Cymosque, comme une invention inconnue, inouie, comme l'ouvrage de l'ennemi du genre humain, et qu'il l'a fait jeter par Roland au fond de la mer pour qu'on n'en entende plus jamais parler. D'ailleurs, après avoir employé plusieurs vers à décrire le fusil, il ne se serait pas borné à dire l'artillerie, en parlant d'une arme plus étonnante encore et plus meurtrière. P.

(2) Suivant les commentateurs, Andronique représente la Force; Fronésie, la Prudence; Dicile, la Justice; Sophrosine, la Tempérance : ce sont les quatre vertus qui dégagent les hommes des piéges d'Alcine, ou du vice. P.

Fronésie, la modeste Dicile et la chaste Sophrosine se donnent tous les mouvements nécessaires pour exécuter les ordres de la fée dont les vaisseaux s'élançant au premier signal contre ceux d'Alcine, les coulèrent à fond ou les prirent malgré leur résistance; et non-seulement Alcine ne put faire aucune nouvelle conquête, mais ce combat lui fit perdre tout ce qu'elle avait usurpé jusqu'alors sur sa sœur. A peine quelques-uns de ses vaisseaux purent-ils échapper à la flamme qui les poursuivait; et, par cette déroute générale, la coupable Alcine, perdant tout espoir de s'emparer de Roger, fut obligée de s'enfuir presque seule sur une chétive barque.

Tandis qu'Alcine fuyait, le reste de sa flotte achevait de se soumettre ou d'être pris et brûlé par l'armée triomphante de Logistille. La vieille magicienne y fut moins sensible qu'à la perte de son amant: baignée de larmes, détestant la vie, elle s'affligeait encore de ne pouvoir se donner la mort; car nulle fée de cet ordre ne peut mourir, tant que le soleil continuera son cours, et que tout le système du ciel et ses grands mouvements réguliers ne seront pas changés. Si le sort ne l'eût réglé de cette sorte, Alcine eût obtenu de Clotho(1), de couper le fil de ses jours;

(1) L'une des trois parques: suivant la fable, c'est Atropos qui avait la commission de couper le fil de nos destinées. Clotho le tenait, et Lachésis le tournait sur le fuseau. P.

elle eût imité Didon baignant son bûcher de son sang et de ses larmes; ou, comme la fière et voluptueuse Cléopâtre, elle eût fait couler dans ses veines le poison glacé d'un aspic. Mais retournons à ce brave Roger qui s'est couvert de gloire en rompant ses indignes chaînes, et laissons la détestable Alcine (1) abandonnée à son désespoir.

Dès que ce paladin fut descendu de son vaisseau, l'éternel reçut ses vœux et les actes de sa reconnaissance; et, tournant le dos à la mer, Roger s'avança d'un pas léger vers le château. L'œil de l'homme n'en vit et n'en verra jamais un qui soit et plus fort et plus beau: les murs en étaient construits d'une matière encore plus belle que le diamant et l'escarboucle; tout y paraissait être d'une beauté vraiment céleste, et qui le voyait prenait une idée du séjour des dieux.

Mais de quel prix, mille fois plus grand encore pour l'homme, n'étaient pas les murs de ce château? Il y voyait l'intérieur de son ame; il y découvrait les défauts secrets qu'il avait entendu flatter, et les vertus que la calomnie avait attaquées; c'est ainsi qu'il apprenait à se défier de la flatterie, et à mépriser une censure injuste; c'est ainsi qu'il acquérait facilement la vraie philosophie qui doit nous guider.

Ces murs resplendissants de lumière encore plus que le soleil dans les plus beaux jours chas-

(1) Alcine ne reparaît plus dans le reste du poëme.

saient au loin l'obscurité. L'art et l'élégance de l'ouvrage disputaient le prix à la richesse de la matière. L'œil incertain hésitait à le donner.

Sur des arcs élevés jusque dans le haut des airs, on voyait des jardins spacieux, et l'on aurait peine dans le terrain le plus favorable d'en tracer d'aussi variés et d'aussi délicieux. Les parapets de ces grands arceaux laissaient apercevoir les arbres fleuris les plus odoriférants, et le printemps éternel de ce beau séjour entretenait la tête touffue des arbres fruitiers également couverte de fruits et de fleurs.

Ce n'est que dans ces beaux jardins qu'on peut jouir de pareils arbres dans toutes les saisons; ce n'est que dans leurs parterres émaillés, que la rose est toujours vermeille, que la violette pare et parfume en tout temps les gazons, que l'amaranthe se distingue par sa riche couleur de pourpre, et que le lis et le jasmin conservent leur blancheur toujours éclatante. Par-tout ailleurs le soleil du matin voit ces fleurs briller, et le soleil du soir les voit la tête inclinée sur leur tige déja flétrie; mais la verdure et l'éclat des fleurs étaient éternels dans les jardins de Logistille, qui, par son seul savoir et ses soins, réussissait, sans avoir recours à des moyens surnaturels, à conserver un printemps perpétuel dans ce séjour délicieux.

Logistille se montra très satisfaite de recevoir un si noble paladin; elle donna ses ordres pour que toute sa cour s'empressât à lui plaire, comme

à lui rendre les plus grands honneurs. Astolphe était arrivé dans ce palais long-temps avant Roger; ils sentirent la joie la plus vive de se retrouver ensemble; et peu de temps après arrivèrent aussi tous les chevaliers que Mélisse avait délivrés de leur enchantement. Quelques jours s'étant écoulés, Roger, et le duc Astolphe qui n'avait pas un desir moins ardent que lui de revoir les royaumes du Couchant, vinrent ensemble trouver la sage fée. Mélisse la pria, au nom de l'un et de l'autre, de les honorer de ses conseils, et de les favoriser de ses secours, pour retourner dans les pays d'où ils étaient venus. La fée leur demanda deux jours pour y penser; et en effet elle songea aux moyens d'aider Roger et ensuite Astolphe. Enfin elle décida que le cheval ailé transporterait Roger sur les rivages d'Aquitaine; mais elle voulut auparavant faire elle-même une bride et un frein pour l'hippogriffe, afin que Roger pût à volonté diriger et ralentir son vol.

Logistille enseigna elle-même à Roger à se servir de l'hippogriffe, soit qu'il voulût faire élever son vol ou l'abaisser; il apprit de même les moyens de le faire tourner à droite ou à gauche, de le faire planer en l'air, ou de lui faire raser la terre; bientôt il devint un excellent écuyer, pour conduire ce cheval ailé comme un destrier ordinaire. Pénétré des bontés de Logistille, et son cœur lui restant attaché pour le reste de sa vie, Roger prit congé de cette sage fée, et s'éleva dans les airs.

Je vais continuer à parler de lui ; ce ne sera que dans la suite que je vous raconterai comment le prince anglais, après avoir éprouvé bien de longues et périlleuses aventures, parvint enfin à rejoindre Charlemagne et la cour française, dont ce prince était l'allié (1).

Roger ne voulut point, en s'en allant, suivre la même route que l'hippogriffe lui avait fait tenir malgré lui : cet animal alors indocile l'avait tenu presque toujours suspendu sur la vaste superficie des mers, et ne lui avait que très rarement laissé voir la terre ; mais à présent, maître de diriger son vol, il prit un autre chemin, comme firent les mages lorsqu'ils voulurent éviter la fureur d'Hérode. L'hippogriffe, en quittant le rivage de l'Espagne, avait emporté Roger presqu'en droite ligne jusqu'aux extrémités des mers de l'Inde, dans cette île où la sage Logistille et la coupable Alcine étaient dans une guerre perpétuelle. Roger voulut quitter l'empire d'Éole (2), et voir d'autres pays ; et c'est ainsi qu'il se plut à imiter la course du soleil en faisant le tour du monde. Volant entre le Cathay et la Mangiane, il dépassa le vaste pays de Czuan-si ; le royaume de Séricane se découvrit à sa droite, tandis qu'il passait au-dessus des montagnes de l'Imaüs ; et,

(1) Astolphe reparaît au quinzième chant.

(2) La mer, où règnent les vents ; les poëtes font Éole roi des vents. Voyez Virgile, Énéide, liv. I. P.

descendant alors du pôle, des pays hyperborées et des monts glacés de la Scythie, jusqu'aux rivages de l'Hircanie, il découvrit le vaste royaume des Sarmates. Quand il fut arrivé aux lieux qui séparent l'Asie d'avec l'Europe, il prit son vol par la Russie, la Prusse et la Poméranie. Quelque desir ardent que Roger se fût senti renaître de voir sa chère Bradamante, il ne put résister au plaisir de parcourir ainsi la surface de la terre; il ne négligea donc pas de voir encore la Pologne, la Hongrie, ces pays mêmes qui sont voisins du pôle, et toujours glacés et stériles; passant enfin au-dessus des vastes contrées connues sous le nom d'Allemagne, il arrêta son vol sur les rivages de l'Angleterre.

Au reste, seigneur, n'allez pas croire que le bon Roger eût eu la duperie de faire un si long chemin, sans quitter le dos de l'hippogriffe; je me fais un devoir de vous assurer au contraire que tous les soirs, il avait soin de descendre dans les meilleures hôtelleries, évitant, autant qu'il le pouvait, celles qui lui paraissaient être mauvaises. On ne peut donc faire un voyage aussi long, d'une manière plus commode et plus agréable. C'est ainsi que le bon Roger employa ses journées, et près de deux mois, pour voir bien à son aise la vaste superficie de la terre et des mers, jusqu'au moment où, volant toujours, il fit descendre son bon cheval ailé sur les riches bords de la Tamise.

Ses regards furent d'abord frappés de voir, dans les vastes prairies voisines de la grande cité de Londres, une quantité prodigieuse de troupes diverses qui s'étaient rassemblées, et qui faisaient retentir l'air du son aigu des trompettes et du bruit des tambours. C'était le secours que le bon Renaud, l'honneur des paladins français, et dont je vous prie de vous ressouvenir, était venu demander dans cette île, de la part du grand empereur Charles son oncle. Roger arriva précisément dans le moment où l'on faisait la revue de cette belle armée; et, pour se mettre bien au fait de tout, il aborda et questionna poliment un officier qui lui répondit de même. Seigneur, lui dit celui-ci, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande ont fourni presque toutes les troupes que vous voyez rassemblées. Les îles Orcades et les îles Hébrides ont joint aussi quelques bannières à cette grande armée; et, lorsque la revue générale qui se fait ce matin sera finie, ces troupes prendront le chemin des bords de la mer, où des vaisseaux les attendent, pour les porter promptement au secours des Français assiégés dans leur capitale; ils attendent ce renfort avec l'espérance de vaincre leurs superbes ennemis. Mais afin que vous puissiez mieux connaître les différentes troupes qui composent cette armée, je vais me faire un plaisir de vous en rendre compte.

Cette grande et riche bannière sur laquelle brillent des fleurs-de-lis et des léopards, celle que

le général de l'armée a déployée, et à laquelle tous les autres étendards doivent obéir, c'est celle de Léonel, duc de Lancastre, neveu de notre souverain, la fleur des chevaliers bretons, également prudent et brave, soit dans les conseils, soit dans les combats.

La première après le gonfalon royal, celle que vous voyez que le vent agite du côté de la montagne, et qui porte trois ailes d'argent dans un champ de sinople, c'est la bannière de Richard, comte de Warvick; elle est accompagnée de celle du duc de Glocester, qui porte des bois de cerf avec une partie du crâne. Celles du duc de Clarence et du duc d'Yorck viennent ensuite; la première a pour signe un flambeau, la seconde porte un arbre. Celle où vous pouvez remarquer une lance brisée en trois pièces, est l'enseigne du puissant duc de Norfolk. Le comte de Kent porte la foudre pour emblème dans la sienne, et le duc de Pembroke, un griffon. Une balance distingue la bannière du duc de Suffolk, et deux serpents assujettis sous le même joug celle du comte d'Essex. Une guirlande en champ d'azur pare la bannière du duc de Northumberland, et le vaisseau qui s'enfonce dans la mer, celle du comte d'Arondel. Une montagne entr'ouverte, un palmier, un pin dont l'eau baigne les racines, sont successivement celles du marquis de Barkley, des comtes de la Marche et de Richemont. Celles des comtes de Dorset et d'Anton portent l'une un char, l'au-

tre une couronne. Ce faucon que vous voyez les ailes étendues sur son nid appartient à Raymond, comte de Devonshire. La bannière jaune et noire est celle du comte de Vigore; celle de Derby a pour marque un chien, et la bannière du comte d'Oxford, un ours. Le riche évêque de Bath a fait broder sur la sienne une croix blanche; et le brave Arimon, duc de Sommerset, porte une chaise rompue sur un fond cendré.

Les hommes d'armes et les archers à cheval de cette belle armée sont au nombre de quarante-deux mille. L'infanterie qui doit les suivre forme à peu près le double de ce nombre: les quatre drapeaux de cette infanterie dont l'un est vert, l'autre cendré, le troisième jaune, et le quatrième liseré de bleu et de blanc, sont ceux de Godefroy, duc de Buckingham; de Henri, comte de Salisbury; d'un vieillard nommé Herman, seigneur de Burgenie, et d'Édouard, comte de Croisbère. Ce sont ces quatre chevaliers qui commandent l'infanterie.

Les troupes que vous voyez à l'orient sont toutes anglaises: celles du côté du couchant sont trente mille Écossais commandés par le prince Zerbin, fils du roi d'Écosse: remarquez-vous ce terrible lion entre deux licornes, dont une des pattes tient une épée levée? c'est la bannière du roi d'Écosse: le prince Zerbin, son fils, duc de Ross, est des mortels le plus beau, le plus brave, le mieux fait; il semble que la nature ait pris plai-

sir à le former, et qu'elle ait brisé elle-même le moule qui pouvait en reproduire un semblable (1).

Le comte d'Ottonlei porte une barre d'or sur sa bannière; le duc de Marr, un léopard enchaîné. Le fier Alcabrun, chef des terribles montagnards, et qui préfère aux titres de duc, de comte et de marquis, celui de chef de Clan, fait porter une bannière ornée de plumes, et variée de vives et différentes couleurs. L'aigle, qui regarde fixement le soleil, est l'emblème de la bannière du duc de Straffort. Le brave Lurcain, comte d'Angus, a pour devise un taureau entre deux dogues; et le tendre et fidèle Ariodant, duc d'Albanie (2), son frère, porte le blanc et l'azur, symboles de la loyauté. Ce vautour, qu'un dragon vert déchire, est l'enseigne du comte de Bukan. La bannière blanche et noire est celle du vaillant Ar-

---

(1) Le personnage de Zerbin, l'un des plus aimables du poëme, paraît être de l'invention de l'Arioste; il n'est pas nommé dans le Roland l'Amoureux. Les amours de ce prince et de la chaste Isabelle, et surtout la mort de ces deux amants forment un épisode plein de charme et d'intérêt. Ce vers si souvent cité,

Natura il fece e poi ruppe la stampa,

par lequel l'Arioste donne le dernier coup de pinceau au portrait de Zerbin, semble fait pour le poëte lui-même dont l'imagination a enfanté tant de merveilles. P.

(2) On a vu, au sixième chant, qu'Ariodant, après avoir tué Polinesse, avait été fait duc d'Albanie. P.

man, seigneur de Forbès; et le flambeau en champ d'azur, celle du comte d'Érelie.

Deux gros escadrons d'Irlandais, continua-t-il, remplissent la plaine: l'un est commandé par le comte de Kildare; l'autre, composé d'une élite de braves montagnards, obéit au comte de Desmond: le premier porte dans son étendard un pin enflammé; l'autre une bande de gueules en champ d'argent. Non-seulement l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, rassemblent ce puissant secours pour le service de Charlemagne; mais la Suède, la Norvège, et jusqu'aux îles éloignées de Thule et d'Islande, font sortir de leurs roches glacées des peuples ennemis de la paix prêts à combattre pour cet empereur. Ils sont au nombre de seize mille; et ces farouches soldats, sortis de leurs antiques forêts et de leurs cavernes sombres, sont plus semblables à des ours qu'à des hommes, par le poil long et épais dont tout leur corps et même leur visage terrible sont couverts. Leur bannière est toute blanche; et c'est avec le fer de leurs piques hérissées, qui brillent sur leurs bataillons serrés, qu'ils veulent teindre cette bannière dans le sang des Maures.

C'est ainsi que Roger connut les bannières et le nom des seigneurs bretons, qui partaient pour secourir la France. Ces chevaliers furent très émerveillés de son étrange monture : ils formèrent un cercle autour de lui, pour admirer ce cheval ailé : mais Roger, se plaisant à redoubler

leur surprise et leur admiration, sauta sur l'hippogriffe; et, chatouillant légèrement ses flancs avec ses éperons, il s'éleva dans un clin d'œil jusqu'aux nues, et les laissa dans un étonnement qui les fit douter s'ils pouvaient en croire leurs yeux. Roger, ayant donc examiné suffisamment cette belle et grande armée, dirigea son vol vers l'Irlande.

Il vit bientôt cette fabuleuse Hibernie, où l'on croyait fermement qu'un vieux saint Patrice avait creusé de sa main un trou profond, plein d'indulgences et de graces si puissantes, que l'homme dépravé dans ses mœurs pouvait aisément s'y laver de toutes les taches de ses péchés. Il passa bientôt après du côté de la Petite-Bretagne; et ses regards étonnés aperçurent la belle Angélique attachée nue sur un rocher.

Ce rocher, cette île fatale portait alors le nom de l'île des Pleurs; c'était dans cette île, que, comme je l'ai dit dans un autre chant (1), habitait cette nation si cruelle qui courait en armes sur différents rivages, afin d'enlever les plus belles femmes ou filles qu'ils pourraient trouver, et de les exposer pour être la pâture d'un horrible monstre.

Angélique avait été enchaînée ce matin même, pour attendre sur ce rocher que l'orque vînt la dévorer. J'ai dit aussi dans le même chant,

---

(1) Le chant neuvième, page 199.

comment cette rare beauté avait été surprise par les Ébudiens, lorsqu'endormie par les enchantements d'un scélérat d'hermite, elle était couchée sur le sable à côté de ce vieux magicien : ces barbares insulaires l'avaient donc exposée aux dents meurtrières du monstre. Cette jeune princesse, nue comme la nature l'avait formée, n'avait pas un seul voile qui pût couvrir les lis et les roses vermeilles placées à propos où leur éclat pouvait embellir un si beau corps : Roger (1) eût pu la prendre pour une belle statue d'albâtre ou du marbre blanc le plus précieux, s'il n'eût pas aperçu ses larmes qui baignaient les lis et les roses si fraîches de ses joues et des charmantes extrémités de son beau sein, et si ses cheveux blonds n'eussent pas alors été agités par le zéphyr. Roger se ressouvint un moment des beaux yeux de Bradamante en fixant ses regards sur ceux d'Angélique; l'amour et la pitié lui percèrent le cœur du même coup; il eut peine à retenir ses larmes,

(1) Voyez la fin du quatrième livre des Métamorphoses d'Ovide, dans lequel Persée, monté sur Pégase, délivre Andromède d'un monstre marin. L'Arioste emprunte au poëte latin tous les détails de cette aventure, et jusqu'à ses expressions : la seule différence est que Persée tue le monstre, au lieu que Roger ne fait que le priver de ses sens, en découvrant le bouclier d'Atlant. L'Arioste réserve la mort de l'orque à Roland dont elle forme un des plus merveilleux exploits. Voyez chant onzième, page 267. P.

et suspendant le battement des ailes de son coursier : O belle des belles, qui ne devrais porter que les douces chaînes de l'amour! lui dit-il, quelles mains cruelles, quelle ame barbare, quel sort affreux ont pu vous couvrir de ces indignes fers qui meurtrissent l'ivoire de vos bras et de vos belles mains ?

Angélique se couvre alors d'un rouge vif, qui paraît courir sur l'albâtre de tout son beau corps, en pensant qu'elle est toute nue, et que ses appas secrets que la pudeur oblige de cacher, quelle qu'en soit la beauté, sont exposés aux yeux de Roger. Elle eût au moins couvert son beau visage de sa main, si les chaînes étroites qui l'attachaient au rocher le lui eussent permis; elle ne put que le couvrir de ses larmes, et baisser sa tête : ce fut par ce seul signe qu'elle put d'abord lui répondre. Sa langue à la fin moins captivée par la pudeur commençait à s'exprimer d'une voix basse et tremblante, lorsqu'un bruit étrange et terrible s'éleva tout-à-coup sur la mer.

Le monstre démesuré commence à paraître; une partie de son vaste corps surmonte la surface de l'onde, l'autre partie reste cachée. De même qu'un vaisseau, porté par le vent du nord, sillonne l'onde avec rapidité, pour surgir dans le port ; de même l'orque cruelle s'avance vers sa proie. Angélique, à moitié morte de peur, n'espère en nul secours qui puisse la rassurer.

Roger, au lieu de tenir la lance en arrêt, en

frappait l'orque des deux mains. Cet horrible monstre ne peut se comparer à rien de ce que produit la nature ; ce n'est qu'une masse énorme qui s'agite et qui se tourne, et qui n'a d'un animal que la tête et les yeux ; on aperçoit seulement quelques longues défenses semblables à celles d'un sanglier. Roger l'avait frappé vainement entre les yeux. Le fer et le rocher ne sont pas plus durs que ses écailles impénétrables. Le chevalier connaissant l'inutilité de ce premier coup veut en porter un second ; l'orque, qui aperçoit sur l'eau l'ombre des grandes ailes de l'hippogriffe, abandonne la proie assurée qu'elle voit sur le rivage, et vole pour s'emparer de celle qui lui paraît plus grosse, et qu'elle voit s'agiter sur la mer. Roger saisit ce temps pour descendre à plusieurs reprises, et lui porter de nouveaux coups. Semblable à l'aigle qui fond du haut des airs sur la couleuvre qu'il voit rampant sur l'herbe, ou occupée sur un rocher à lécher et à polir ses écailles dorées, et qui, n'osant l'attaquer du côté où elle pourrait l'atteindre de son dard et de son souffle empoisonné, la saisit par derrière et la frappe de ses ailes, pour qu'elle ne puisse pas se retourner et le mordre ; de même Roger avec sa lance et son épée frappe l'orque, et dirige ses coups entre ses deux oreilles, sur son dos, ou sur sa queue, n'osant les porter sur la place défendue par ses dents meurtrières.

Si l'orque se retourne contre lui, Roger se dé-

tourne légèrement; il s'élève en l'air, il fond de tous côtés sur elle; mais le jaspe le plus dur l'est encore moins que ses écailles que l'épée du chevalier ne peut entamer.

C'est ainsi que dans les mois de la moisson, on voit souvent une de ces grosses mouches importunes s'attacher avec fureur à la poursuite d'un chien de basse-cour; elle lui pique, tantôt les yeux, tantôt les oreilles et le museau; elle vole en tournant autour de lui, bourdonne, et cherche à lui faire sans cesse de nouvelles blessures : le chien furieux fait claquer ses dents aiguës de colère; s'il réussit à l'attraper, son ennemie est sur-le-champ anéantie. L'orque battait l'onde de sa queue avec tant de violence, qu'elle faisait jaillir l'eau jusqu'aux nues. Roger s'en trouvait quelquefois tellement enveloppé, qu'il savait à peine alors s'il volait dans les airs, ou s'il nageait dans l'eau. Il craignit enfin que les tourbillons qui s'élevaient sans cesse ne mouillassent les ailes de l'hippogriffe au point que l'animal ne pût plus se soutenir, et qu'il ne le mît dans le cas d'avoir à desirer une chaloupe ou un canot. Il crut donc, en voyant que ses armes étaient inutiles, devoir en choisir une autre plus sûre, en éblouissant les yeux du monstre par la splendeur de son bouclier enchanté qu'il tenait couvert : mais de crainte que la beauté qu'il voyait toujours attachée sur le rocher ne fût également frappée par cette lumière redoutable, il vola près

d'elle, et mit à l'un de ses doigts l'anneau dont le pouvoir était de surmonter tous les enchantements. C'était ce même anneau que Bradamante avait enlevé à Brunel pour remettre Roger en liberté (1), lorsqu'il était sous la puissance d'Atlant; Bradamante, comme je l'ai déja dit, l'avait remis depuis à la sage Mélisse pour délivrer Roger une seconde fois des enchantements d'Alcine (2); et Mélisse, après s'en être servie pour opérer tant de bien dans l'île de la magicienne, l'avait rendu à Roger, qui, depuis le temps de leur séparation, le portait toujours à son doigt. Il crut le devoir donner à celle qu'il voulait délivrer, de peur que les éclairs brillants de l'écu ne fussent dangereux pour ses yeux charmants qui déja l'étaient devenus pour lui. Il s'avança sur le rivage où l'orque se portait alors, couvrant un vaste espace avec son corps monstrueux; Roger, l'attendant, sut prendre son temps pour découvrir l'écu qui rendit une lumière si éclatante, qu'on aurait pu croire qu'un second soleil venait d'unir ses rayons à ceux du premier.

Ces rayons enchantés portèrent un coup si terrible dans les yeux de l'orque, que leur effet

---

(1) Voyez chant quatrième, page 79.

(2) Chant septième, page 158.



ordinaire fut aussi prompt que violent. Comme on voit quelquefois, sur les bords d'un fleuve dont on a troublé les eaux avec de la chaux vive, tous les poissons agités, pendant quelques instants, perdre tout mouvement, et revenir à la superficie de l'eau, couchés sur le dos et comme morts; de même on aperçut bientôt le monstre renversé sur la mer. Roger, le frappant, lui porta vainement de nouveaux coups; l'écaille épaisse de l'orque fut toujours impénétrable : il ne put lui faire aucune blessure.

Angélique en ce moment le prie de ne point s'obstiner à porter des coups inutiles. Ah! seigneur, lui cria-t-elle en pleurant, accourez plutôt pour me délivrer, avant que ce cruel monstre ne se réveille. Hélas! poursuivit-elle, emmenez-moi avec vous, fût-ce même au milieu de la mer; je crains mille fois moins de m'y noyer, que d'être la proie de cet horrible monstre.

Roger fut tellement touché par de si justes plaintes, qu'il courut à elle, la délivra du rocher, et la fit monter en croupe derrière lui. L'hippogriffe aussitôt, appuyant la pointe de son pied sur la terre, s'élance et fend l'air. Bientôt il semble galoper; il porte le paladin sur son dos, et la belle Angélique sur sa croupe. L'orque est privée d'un repas trop délicieux pour elle; et Roger, plein de joie et d'amour, et qui sent cette jeune beauté derrière lui, se retourne souvent,

et couvre de ses baisers brûlants ces yeux charmants ranimés par sa délivrance, et ce beau sein qu'il sent encore palpiter.

Il ne pense plus alors à suivre son premier dessein de faire le tour de l'Espagne. Pressé de passer sur une des terres les plus voisines, il fait arrêter et descendre le cheval ailé sur le cap le plus avancé des terres de la Petite-Bretagne. Il y avait assez près du rivage un bois épais de chênes, que la plaintive Philomèle faisait retentir de ses chants harmonieux. Dans le milieu de ce bois, une fontaine roulait une eau pure et transparente, et baignait l'herbe touffue d'un petit pré : de chaque côté s'élevait une colline solitaire.

Roger, enflammé par les desirs les plus vifs, retient la bride de l'hippogriffe : il lui fait abaisser les ailes dans ce petit pré. Il descend de cheval, prend Angélique dans ses bras, et la pose doucement sur l'herbe. A peine est-il descendu que mille nouveaux desirs se succèdent : il ne se connaît plus, il sait seulement que des armes dures et incommodes arrêtent ou du moins retardent son bonheur ; il les arrache à la hâte, et les disperse de tous côtés. Jamais il n'eut tant de peine, jamais il ne se trouva si maladroit pour s'en débarrasser ; son ardeur pétulante trouble sa tête, égare sa main qui souvent pour délier le nœud d'une attache en forme deux plus serrés encore : mais, seigneur, trouvez bon que je m'ar-

rête; le chant est peut-être déja trop long; je crains qu'il ne vous ennuie, et je prends le parti de remettre à raconter la fin de cette histoire dans un moment plus favorable.

FIN DU DIXIÈME CHANT.

CHANT XI.

ARGUMENT.

Angélique, à l'aide de son anneau, disparaît aux yeux de Roger. — Roger perd l'hippogriffe. — Il croit voir Bradamante vaincue et emportée par un géant. — Il poursuit le géant et entre dans le palais enchanté d'Atlant. — Roland, toujours occupé de la recherche d'Angélique, arrive à l'île d'Ébude. — Il y trouve Olimpe exposée au monstre marin. — Il tue le monstre et la délivre. — Obert, roi d'Irlande en devient amoureux et l'épouse. — Roland se remet à la recherche d'Angélique.

Souvent le frein le plus faible suffit pour arrêter un vigoureux coursier au milieu de sa course impétueuse ; mais il est rare que celui de la raison puisse réprimer les transports de l'amant qui trouve, qui voit, qui saisit le moment favorable de satisfaire ses desirs : l'ours ne montre pas une plus grande avidité pour le miel qui frappe son odorat par un parfum agréable, et dont quelques gouttes ont mouillé déja ses lèvres. Quel motif, quel effort pouvait calmer et retenir le jeune et vif Roger, qui tenait alors dans un bosquet bien solitaire cette charmante Angélique

toute nue et sans défense! Bradamante, cette Bradamante autrefois si tendrement aimée, ne frappe plus son souvenir; il ne voit qu'Angélique, et ne pas céder en ce moment à ses desirs lui paraissait être la plus imbécille de toutes les folies. Peut-être le sévère Xénocrate (1) n'eût pas alors été plus modeste et plus sage que lui. La lance, le bouclier, les gantelets, le reste de tant d'armes importunes sont arrachés, et déja se dispersent autour de Roger; mais, dans ce moment, Angélique, baissant les yeux avec embarras sur toutes ses beautés qu'elle n'osait plus espérer de défendre, reconnaît tout-à-coup à son doigt le précieux anneau que Brunel a su lui dérober dans Albraque (2).

Ce précieux anneau était le même qu'elle avait apporté dans son premier voyage en France, lorsqu'elle s'était présentée à la cour de Charles avec son frère, alors armé de cette lance d'or qui depuis était tombée entre les mains d'Astolphe; c'est par la puissance de cet anneau qu'au perron de Merlin elle avait rendu les enchantements de Maugis inutiles (3), et qu'elle avait brisé les fers

(1) Disciple et successeur de Platon, célèbre par sa sagesse et surtout par sa chasteté. La courtisane Phryné, après avoir vainement employé toutes les ressources de la séduction pour s'en faire aimer, disait de lui que ce n'était pas un homme, mais une statue. P.

(2) Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, page 444.

(3) *Ibid.* page 395.



de Roland et de plusieurs chevaliers célèbres que Dragontine retenait captifs (1); ce même anneau, pouvant la rendre invisible, l'avait tirée elle-même d'une tour où la retenait un méchant vieillard (2): mille autres preuves constataient le pouvoir de ce merveilleux talisman. C'est ce qui avait fait desirer si vivement au superbe Agramant de le posséder, et le subtil Brunel avait eu l'adresse de le ravir. Il semblait que la fortune d'Angélique était attachée à cet anneau, dont la perte fut suivie de celle de son royaume, et de plusieurs autres infortunes cruelles.

Angélique, surprise et pénétrée de joie de le revoir à son doigt, en croit à peine et sa main et ses yeux; elle le tire adroitement de son doigt, le met dans sa bouche; et, plus promptement qu'un éclair, elle disparaît aux yeux de l'amoureux paladin, comme le soleil s'enveloppe sous le voile d'un épais nuage.

Roger regarde tout autour de lui, il s'agite comme un frénétique, il cherche, mais à l'instant il est frappé par le souvenir de l'anneau; il se voit trompé. Le malheureux paladin reste confondu, maudit son imprudence, et se récrie contre l'ingratitude et contre l'horreur du procédé qu'il éprouve pour récompense de son secours. Ingrate beauté, s'écrie-t-il, est-ce donc là le prix que tu

(1) Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, page 414.
(2) *Ibid. Ib.*

me donnes? aimes-tu donc mieux m'arracher cet anneau par surprise que le recevoir de ma main? Eh! ne te l'aurais-je pas donné, si tu l'avais desiré? ce bouclier, ce cheval ailé, moi-même, tout n'était-il pas à toi pour en disposer en souveraine? ah! du moins, ne me cache plus ce visage qui m'enchante. Tu m'entends, cruelle, oui, sans doute, tu m'entends et tu ne veux pas me répondre. Alors, comme un aveugle, il étend les bras, il court, il tourne autour de la fontaine, il embrasse l'air, croyant embrasser celle qu'il cherche en vain : la cruelle était déja loin de lui.

Angélique poursuit sa route; elle arrive près d'une caverne assez profonde, située au bas d'une montagne, où d'abord elle trouve quelques secours contre la faim. Un vieux pasteur habitait cette sombre demeure; il y gouvernait un grand troupeau de juments qui paissaient dans cette vallée où l'herbe épaisse était entretenue dans une fraîcheur perpétuelle par le cours de plusieurs petits ruisseaux. Quelques abris dispersés autour de la caverne mettaient à couvert de l'ardeur du midi celles de ces bêtes qui venaient s'y retirer. Angélique, toujours invisible, se reposa quelques heures dans cet asyle; et sur le soir, se trouvant rafraîchie et plus tranquille, elle s'enveloppa de vêtements grossiers et bien différents des étoffes fines et variées par les plus vives couleurs, qu'elle avait toujours portées : mais la rusticité de ces nouveaux habits n'eût jamais empêché de connaî-

tre qu'ils couvraient la plus charmante et la plus noble créature de l'univers. On eût, en voyant ses charmes, oublié ceux de Phillis, de Néère, d'Amarillis et de la belle et légère Galatée. Vous, Tityre, et vous, Mélibée (1), vous eussiez été forcés d'avouer qu'aucune de vos nymphes n'égalait celle du Cathay.

Angélique choisit parmi les juments du pasteur celle qui lui parut la meilleure; et ce fut alors qu'elle sentit naître en elle le desir de retourner dans l'Orient.

Roger cependant, après avoir attendu longtemps en vain, espérant toujours de voir Angélique reparaître, s'aperçut enfin de son erreur, et ne douta plus que cette belle ne fût déja trop éloignée pour l'entendre. Il retourne vers l'arbre où ce cheval si propre à voyager dans les airs et sur la terre était attaché; mais il eut la douleur de voir qu'il avait rompu sa bride, et que sans doute il s'était envolé. Cette perte, ce malheur nouveau joint à celui d'avoir été si cruellement trompé par une jeune et simple fille, lui serrèrent le cœur; mais il se le sentit bien plus vivement déchiré, quand il pensa qu'il avait perdu par sa faute cet anneau si précieux pour lui, non-seulement par sa puissance, mais par le don que sa chère Bradamante lui en avait fait. Pénétré d'une douleur profonde, il reprend à la fin ses

(1) Pour ces noms de bergers et de bergères, voyez les Éclogues I et III de Virgile. P.

armes, jette son bouclier sur son dos; et, s'éloignant de la mer, il traverse une prairie et dirige sa marche vers une vallée dont le vaste terrein était occupé par une haute et sombre forêt : il choisit, pour la traverser, le chemin qu'il juge le plus fréquenté par les voyageurs.

A peine y marcha-t-il quelque temps qu'il entendit un grand bruit à sa droite : il s'arrête, il écoute; et bientôt il distingue un bruit terrible d'armes, tel qu'il est dans un combat violent. Il s'avance à travers des buissons vers l'endroit d'où ce bruit part : il trouve, dans un lieu étroit et resserré, deux guerriers qui se livrent un combat trop furieux pour qu'il ne soit pas animé par la vengeance. L'un a l'air d'un brave et hardi chevalier; l'autre est un fier géant. Tous les deux montrent un courage égal : le chevalier lui paraît d'une adresse extrême à se garantir des coups de la pesante massue du géant, soit en sautant à quartier, soit en les parant avec son épée ou son bouclier : son cheval paraît étendu mort près de lui sur la place. Roger s'arrête pour être spectateur de ce combat; un secret sentiment l'intéresse en faveur du chevalier, qu'il desire de voir vainqueur. Cependant il n'ose lui donner aucun secours dans ce combat égal : il croit devoir attendre quel en sera l'évènement; l'instant d'après, il voit avec douleur la massue du géant tomber à plomb sur le casque du chevalier, qui cède à la violence de ce coup, et tombe à terre. Le géant le

voyant étendu, sans connaissance, court sur lui, pour lui donner la mort. Il délace son casque et découvre son visage à Roger. Grand Dieu! c'est Bradamante même que Roger reconnaît; c'est Bradamante à qui le cruel géant veut arracher la vie. Roger pousse un cri: il défie le barbare, et s'élance l'épée nue pour le combattre; mais le géant, qui semble vouloir éviter un nouveau combat, se saisit de Bradamante évanouie, et la prend entre ses bras: il la charge bientôt sur ses épaules, et l'emporte comme un loup enlève un timide agneau, ou comme l'aigle lie et porte dans ses serres une colombe ou quelque autre oiseau.

Roger, qui sent tout le desir et l'importance de secourir celle qu'il aime, vole sur les pas du géant: mais les longues jambes de celui-ci l'éloignent si promptement de Roger, qu'à peine le paladin peut-il le suivre de l'œil. C'est ainsi que l'un fuyant, et l'autre le poursuivant, ils entrent dans une route étroite, obscure, qui cependant paraît s'élargir, et qui les conduit à la fin du bois dans une grande prairie. Mais il faut que je retourne à Roland (1) qui vient de jeter au fond de la mer l'arme terrible de Cymosque, pour qu'elle ne reparaisse jamais (2).

Le généreux comte d'Angers fut bien trompé dans son espérance; l'implacable ennemi du genre

(1) Le poëte revient à Roger dans le douzième chant, où il fait la description du palais enchanté. P.

(2) Voyez chant neuvième, page 220.

humain avait inventé cette arme traîtresse, en imitant ces traits de la foudre qu'on voit ouvrir la nue pour frapper la terre. Depuis le jour fatal où la mère commune des hommes fut séduite par cet esprit de ténèbres, il n'avait rien imaginé d'aussi mortel pour nous. Ce monstre infernal la fit retrouver dans la mer par un enchanteur, du temps de nos derniers aïeux, après qu'elle eût resté ensevelie pendant plusieurs siècles. Ce fut d'abord aux Allemands qu'il en fit un fatal présent; ce fut lui qui leur inspira le coupable desir de faire de nouvelles expériences de cette arme, et qui sut si bien aiguiser leur esprit pour notre malheur, qu'ils parvinrent à en retrouver l'usage.

L'Italie, la France, les habitants des autres royaumes de l'Europe apprirent tour-à-tour ce funeste secret. Les uns, animant le feu d'une fournaise, firent fondre l'airain; et, le faisant couler dans des moules préparés, surent lui donner la forme des canons et des mortiers; les autres, n'employant que le fer, en forgèrent des armes portatives de différentes grandeurs; et ces tubes meurtriers furent variés dans leurs noms comme dans leurs formes nouvelles. Les premiers ouvriers leur donnèrent à leur volonté le nom de canons, de fauconneaux, de coulevrines. Le marbre, la roche dure, le fer même ne peut leur résister; et, volant en éclats à leur choc, ils lui laissent un libre passage. Malheureux soldat, toi qui n'as que ton épée pour attaquer ou te dé-

fendre, charge donc aujourd'hui ton épaule d'un pesant mousquet, ou renonce au métier de la guerre(1).

Comment est-il possible que le cœur de l'homme n'ait pas repoussé avec horreur cette affreuse invention? Elle semble détruire ce que la gloire militaire a de plus éclatant, le vrai courage. La force, l'adresse, perdent tous leurs avantages : la faiblesse et la lâcheté peuvent en triompher; et le soldat timide devient presque l'égal du guerrier le plus redoutable. Arme cruelle! c'est toi qui as déja donné la mort, et qui la donneras encore à tant de princes et de chevaliers, avant qu'on ne voie finir cette guerre meurtrière qui a coûté tant de larmes au monde, et surtout à l'Italie. Non, j'ose l'attester ici; jamais la fureur, jamais la dépravation de l'esprit humain n'imagina rien d'aussi funeste; et j'ose aussi croire que la justice divine poursuivra jusqu'aux enfers les coupables inventeurs de cette arme, dont la perfidie contre leurs frères fut une imitation de celle de Judas même. Mais suivons notre héros qui vole vers l'île cruelle d'Ébude, où ce qu'un sexe innocent et faible a de plus beau est toujours la pâture d'un monstre marin.

Le vent contrariait sans cesse l'impatience de

(1) Cervantes a imité ce passage dans le quatrième livre de Don Quichotte, où il met dans la bouche de son héros la même invective contre les armes à feu. P.

ce paladin; tantôt soufflant à droite ou à gauche, il faisait rouler le vaisseau retardé dans sa marche; tantôt, ne portant sur sa poupe qu'une faible haleine, à peine pouvait-il voguer : d'autres fois un calme complet le tenait immobile et suspendu sur les eaux. Quelquefois aussi le vent se ranimait; mais il était si contraire, que le seul parti qu'on pût prendre alors était de retourner sur ses pas, ou de louvoyer péniblement vers le nord. Sans doute la providence divine retardait ainsi la navigation de Roland, pour que le roi d'Irlande eût le temps de pouvoir le précéder dans l'île d'Ébude; et bientôt je vous en dirai la raison. Roland dit à son pilote : Tâche d'aborder dans l'île; tu pourrais jeter l'ancre ici: donne-moi la chaloupe; je veux descendre seul sur ce rivage: donne-moi le plus gros cable, et l'ancre la plus grande et la plus forte de ce vaisseau; tu verras quel est l'usage que j'en saurai faire en combattant ce monstre. Roland, entrant alors tout seul dans la chaloupe, ne garda que Durandal de toutes ses armes. Muni de l'ancre et du câble, il se mit à ramer lui-même, tournant le dos à l'endroit où il veut aborder, comme l'écrevisse, lorsqu'elle quitte la mer et le marais, pour gagner le rivage. Dans ce moment, la belle Aurore, bravant la jalousie du vieux Tithon, étalait sa belle chevelure blonde, et semblait vouloir attirer sur ses pas le soleil qui commençait à se découvrir un peu, mais qui se trouvait encore caché presque à

moitié par l'horizon. Roland était à peine à la portée d'un jet de pierre du rivage, lorsqu'il crut entendre de faibles plaintes; et, portant ses yeux sur cette rive, il aperçut une femme toute nue attachée au tronc d'un gros arbre, et dont les flots venaient baigner les pieds. Il ne put la reconnaître de si loin, d'autant plus que, par pudeur, elle tenait sa tête baissée. Le paladin fait voler ses deux rames avec force, et s'approche avec le plus ardent desir de la connaître : mais, dans ce même moment, il entend les bords de la mer qui mugissent, la forêt et les antres qui retentissent; la mer se gonfle, s'ouvre; un monstre affreux, qui semble la couvrir de son vaste corps (1), offre aux yeux son aspect terrible.

Comme on voit une tempête et la masse obscure d'une pluie d'orage fondre sur une profonde vallée, l'envelopper d'une nuit qui s'étend au loin et fait disparaître le jour : ainsi le monstre, en nageant, semble s'être emparé de toute la mer; il fait trembler et jaillir les ondes : mais le courageux Roland le regarde d'un œil tranquille, et rien ne peut faire impression sur sa mine altière ni sur son cœur audacieux.

---

(1) Imité d'Ovide, liv. 4 des Métamorphoses, v. 689.

Unda
Insonuit; veniensque immenso bellua ponto
Eminet, et latum sub pectore possidet æquor. P.

Suivant avec courage le dessein qu'il avait formé, il s'avance avec sa chaloupe entre la victime et le monstre; voulant tout à-la-fois servir de rempart à l'une et attaquer l'autre. Laissant son épée dans le fourreau, il prend l'ancre et le cable dans ses mains nerveuses, et attend le monstre avec un courage inébranlable.

L'orque s'avance avec furie; elle ouvre, pour l'engloutir, une gueule si large qu'un homme à cheval y serait facilement entré : l'intrépide Roland s'élance dans cette horrible gueule avec son ancre qu'il élève et qu'il dirige de manière qu'un des becs acérés s'enfonce dans le palais de l'animal, et que l'autre lui perce et lui traverse la langue. On ne sait même s'il n'y fit pas entrer jusqu'à sa chaloupe, mais je n'oserais l'assurer. L'orque, en cet état pénible, ne peut plus faire usage ni de l'une ni de l'autre de ses énormes mâchoires. C'est ainsi que le mineur industrieux se met à couvert des voûtes dangereuses de la terre qu'il vient d'entr'ouvrir. La distance d'un bec de l'ancre à l'autre est assez grande, pour que Roland ne puisse qu'en s'élançant atteindre jusqu'à la pointe supérieure. Roland, s'étant assuré que le monstre ne peut plus fermer la gueule, tire son épée, et porte au hasard dans cet antre obscur des coups terribles du taillant ou de la pointe de sa Durandal. Comme des assiégés ne font plus que de vains efforts lorsque les assaillants ont déja pénétré dans leurs murs; de même l'orque

ne peut se défendre du fier paladin qu'elle a dans sa gueule. Vaincue par la douleur, tantôt elle s'élance au-dessus de l'onde en découvrant ses flancs et son dos écailleux, tantôt elle se plonge au fond de la mer dont elle fait jaillir le sable avec les eaux amères. Le paladin français, se trouvant alors un peu trop submergé par les eaux, prend le parti de se jeter à la nage; mais il laisse toujours l'ancre fixée dans la même place; il prend en main le gros câble qui la tient attachée, et l'emporte après s'être élancé dans la mer.

C'est ainsi qu'il nage en diligence vers le rivage; il aborde, et, dès qu'il sent ses pieds fermes sur le sable humide, il tire le câble et l'ancre qu'il sait être fermement attachée par ses deux pointes dans la gueule du monstre. L'orque est contrainte de suivre le câble, entraînée par la force surnaturelle de Roland, par cette force qui produit plus d'effet en un seul coup, qu'un cabestan ne pourrait en produire en dix. Comme le fier taureau sauvage, dont un fort lien a saisi les cornes menaçantes, s'agite, saute de côté et d'autre, se lève, se couche, se roule, sans pouvoir s'échapper du nœud qui le retient; de même l'orque, qui commence à perdre déja beaucoup de son sang et de sa fureur, se débat en tous sens, se roule dans l'onde, mais ne peut se dégager ni résister à la force du câble qui la tire. La mer est déja toute rouge de l'abondance du sang que le monstre a répandu; il bat inutilement l'onde

amère qu'il entr'ouvre, en découvrant jusqu'aux abymes de sa profondeur; il élève des montagnes d'eau jusqu'aux nues, et couvre d'un brouillard noir les rayons du soleil; la rumeur qu'il excite fait retentir les forêts, les monts et jusqu'aux falaises les plus éloignées.

Le vieux Protée sort à ce bruit de sa grotte profonde, et s'élève sur la surface des eaux; mais ayant vu Roland aller et venir dans la gueule de son orque, en sortir, et tirer sur le rivage ce monstrueux animal, saisi de frayeur, il abandonne le reste de ses troupeaux épars. Le bruit et l'agitation de l'onde s'accroissent tellement encore que Neptune lui-même fait bien vîte atteler ses dauphins à son char, et s'enfuit tout effrayé dans les mers d'Éthiopie : Ino en pleurs et portant à son cou Mélicerte (1), les néréides, les cheveux épars, Glaucus, les Tritons, et le reste de la cour du dieu des mers, se sauvent chacun comme ils peuvent, de tous côtés. Cependant le bon et nerveux Roland commençait à tirer avec moins d'efforts l'orque dont les forces étaient épuisées; le monstre expira même avant d'être entraîné jusque sur le rivage. Le peuple de l'île s'était avancé de toutes parts pour voir cet étrange combat; mais l'esprit du vulgaire, toujours en proie aux prestiges

(1) Con Melicerta in collo Ino piangendo, etc.

M. de Tressan a traduit, « Mélicerte portant à son cou son enfant Ino tout pleurant. » La distraction est un peu forte. P.

de la superstition, fit bientôt imaginer aux Ébudiens que ce combat était un vrai sacrilège, que ce serait un nouveau crime fait pour redoubler la colère de Protée, qui renouvellerait contre eux l'antique guerre, et couvrirait l'île de ses troupeaux pour les dévorer.

Ils résolurent de prévenir la colère de Protée, et se flattèrent d'obtenir leur pardon, en jetant cet homme audacieux dans la mer pour l'apaiser. De même que des flambeaux s'allumant mutuellement portent bientôt l'embrasement dans toute une contrée, de même la vengeance et le dessein de précipiter Roland dans la mer passèrent subitement dans l'ame de tous ces insulaires. L'un s'arme d'une fronde, l'autre d'un arc, quelques autres d'une lance ou d'une épée; ils descendent sur le rivage, et de loin et de près, par derrière et de tous côtés, ils accourent pour l'attaquer. Le paladin s'étonne d'abord d'une insulte qui prouve une si lâche ingratitude, lui qui croyait que la défaite de l'orque ne pouvait que le couvrir de gloire, et mériter leur reconnaissance. Comme un ours que des Russes ou des Lithuaniens conduisent dans les foires, loin d'être effrayé, en passant dans les rues, des aboiements importuns des petits chiens, ne daigne pas même les regarder; de même Roland voit sans crainte attroupé contre lui ce vil peuple qu'il peut renverser d'un seul souffle; il les eut bientôt écartés, dès qu'il se fut retourné, tenant sa redoutable

Durandal à la main. Ces insulaires s'étaient imaginés qu'un homme sans cuirasse, et sans armes, ne pouvait faire qu'une faible résistance; ils ignoraient que, plus dur que le diamant, ce héros était invulnérable de la tête aux pieds. Il lui fut bien facile de les punir, comme leur indigne projet le méritait. Les dix premiers coups de Durandal, et si j'en diminue le nombre, ce n'est pas de beaucoup, étendirent morts trente de ces vils paysans. Le reste fuit de toutes parts, et déja Roland était prêt à détacher la dame qu'ils avaient exposée, lorsqu'un nouveau bruit s'éleva du rivage opposé.

Pendant que le paladin avait tenu les Ébudiens occupés, les Irlandais, trouvant d'autres parties de l'île sans défense, étaient descendus de leurs vaisseaux, et massacraient sans pitié ce peuple coupable; la justice qu'ils exerçaient contre lui se montrait même assez cruelle pour n'épargner ni l'âge, ni le sexe. Les Ébudiens surpris et peu nombreux ne purent faire qu'une très faible résistance: l'île fut saccagée; les murs furent renversés jusqu'aux fondements, les maisons embrasées, et tout ce peuple cruel mis à mort. Roland, qui se souciait peu de cette rumeur et de ce massacre, s'approcha de celle qui languissait attachée sur le dur rocher où l'orque devait en faire sa proie. Il la regarde avec surprise; il croit la reconnaître; plus il s'avance, plus il croit voir Olimpe. C'était, en effet, cette malheureuse Olimpe, dont l'amour et

la candeur avaient été si lâchement trahis; c'était cette infortunée, qui, saisie par les corsaires d'Ébude au moment même où Birène venait de l'abandonner, avait été entraînée par eux dans l'île fatale. Ellé reconnut Roland lorsqu'il s'approcha d'elle; mais elle se voyait toute nue; la honte l'empêchait de lui parler, elle n'osait pas même attacher ses regards sur les siens.

Roland lui demande quel fatal évènement a pu la conduire dans cette île, elle qu'il avait laissée depuis si peu de temps au comble de ses vœux entre les bras de son époux. Je ne sais, lui dit-elle, hélas! si je dois vous remercier de m'avoir arrachée à la mort, ou m'affliger que votre bras victorieux m'ait conservé ma trop malheureuse vie. J'avoue, seigneur, que je vous dois de la reconnaissance pour m'avoir arrachée à une mort aussi cruelle; il eût été trop affreux pour moi de devenir la pâture de ce monstre horrible: mais dois-je vous remercier de me sauver la vie, quand la mort seule peut mettre un terme à mes malheurs?

Olimpe ensuite lui raconta toute la trahison de l'ingrat Birène, et comment ce perfide l'avait abandonnée, pendant qu'elle était plongée dans un profond sommeil, dans l'île d'où les corsaires ébudiens l'avaient enlevée.

Pendant que la belle Olimpe parlait au paladin, elle se retournait un peu; elle cherchait à voiler une partie de ses charmes. Elle était alors

dans l'attitude que les sculpteurs ou les peintres donnent à Diane dans une fontaine, jetant de l'eau sur le front d'Actéon. Olimpe cherche à cacher son beau sein, et mille autres appas que les yeux de l'amour voient à peine, et trop rarement. Elle paraît moins inquiète de laisser voir les charmants contours du reste de son beau corps et de son dos. Roland desire que son vaisseau puisse approcher promptement, pour y trouver quelques vêtements propres à couvrir celle qu'il vient de délivrer de ses chaînes. Pendant qu'il s'occupe de ce soin, le jeune Obert, roi d'Irlande, s'approchait (1). Il venait d'entendre dire que le monstre était étendu mort sur le rivage, et qu'un chevalier, en nageant, était parvenu à lui enferrer la gueule avec une ancre assez forte pour le tirer à lui sur la rive, de même que l'on remorque un vaisseau. Obert incertain accourt pour s'assurer de la vérité de ces faits étonnants, tandis que de toutes parts ses troupes brûlent et saccagent l'île.

Quoique le bon Roland fût couvert de sueur, et encore tout souillé du sang dont il s'était sali en sortant de la gueule du monstre, dans laquelle il était entré tout entier, le roi d'Irlande le reconnut d'autant mieux, qu'au récit de cet étrange

---

(1) On a vu au neuvième chant, page 199, que le roi d'Irlande rassemblait des troupes pour venir détruire l'île d'Ébude. P.

combat, il avait jugé que lui seul avait pu le livrer, et en sortir vainqueur. Obert connaissait Roland : ce jeune prince avait été élevé comme enfant d'honneur à la cour de France, d'où il n'était parti que l'année d'auparavant pour prendre la couronne que son père lui avait laissée par sa mort. Il l'avait vu souvent, et s'était souvent entretenu avec lui : jetant promptement son casque, il courut à lui pour l'embrasser. Roland ne fut pas moins enchanté de revoir ce jeune et aimable roi. Ce ne fut qu'après leurs embrassements répétés, qu'il lui raconta la trahison horrible que l'ingrat Birène avait faite à cette charmante et jeune dame, lui qui aurait dû payer d'un tout autre prix son amour et ses bienfaits. Il lui détailla tout ce qu'Olimpe avait fait pour le duc de Zélande, ajoutant qu'après avoir perdu toute sa famille et ses états pour l'amour de lui, elle avait voulu sacrifier sa propre vie. Roland donna d'autant plus de force à ses discours, qu'il parlait comme ayant été témoin de ces évènements. Pendant ce triste récit, les beaux yeux de la belle Olimpe étaient baignés de pleurs.

Son visage était alors tel que le ciel paraît dans les beaux jours du printemps, lorsqu'une pluie fine baigne la verdure et les fleurs, et que le soleil paraît et se cache tour-à-tour entre les nuages. De même aussi que le rossignol se plaît à faire entendre sous le vert feuillage ses aimables chants, tel l'Amour semblait se jouer et baigner les plumes

de ses ailes dans les pleurs d'Olimpe, et jouir des rayons de ses yeux célestes. C'est dans le feu de ces rayons qu'il semblait forger ses traits; c'est dans le petit ruisseau que les larmes formaient sur ses joues vermeilles et brillantes de fleurs, qu'il en trempait la pointe. L'Amour choisit une de ses flèches dorées; et tandis que le jeune Obert immobile, enchanté, n'était attentif qu'aux charmes qui captivaient ses yeux, il se sentit percé jusqu'au fond du cœur par un trait dont aucune arme ne put le défendre.

Il ne manquait à la jeune Olimpe aucune des beautés les plus rares et les plus parfaites. Ses yeux, son front, ses joues, ses cheveux, sa bouche, son nez, ses épaules étaient de vrais chefs-d'œuvre par leur forme et par leurs charmes. Mais les yeux, en osant descendre plus bas que son beau sein, lorsqu'un voile importun ne dérobait plus rien à leurs regards, étaient éblouis de mille appas nouveaux, dont rien dans la nature ne pouvait donner qu'une imparfaite idée. Ils surpassaient la neige nouvelle par leur blancheur; ils étaient plus doux, plus flexibles que l'ivoire au toucher. Cette gorge de lait, doublement arrondie, était séparée par un petit espace semblable au vallon agréable qui se forme entre deux petites collines, où la saison plus douce va bientôt fondre les neiges rassemblées par l'hiver.

Les flancs relevés d'Olimpe, ses belles hanches, son ventre plus poli, plus brillant que la glace

d'un miroir, paraissaient être l'ouvrage de Phidias et d'une main plus habile encore. Grands dieux! que pourrais-je dire de plus des autres beautés qu'elle essayait en vain de cacher! il me suffit de dire que, de la tête aux pieds, jamais la nature ne forma rien de plus parfait et de plus beau.

Si, dans les vallées du mont Ida, la jeune Olimpe eût été vue du berger phrygien, peut-être Vénus même n'eût-elle pas remporté la pomme d'or; peut-être Pâris n'eût-il pas violé les droits de l'hospitalité. Ah! Ménélas, eût-il dit plutôt, garde ta chère Hélène, la belle Olimpe suffit à mon bonheur.

De même si les dieux eussent fait naître Olimpe dans Crotone, le célèbre Zeuxis n'eût point cherché d'un œil curieux les beautés éparses sur le corps de différentes jeunes filles grecques, pour les rassembler toutes dans la statue destinée pour le temple de Junon : il n'eût pas eu besoin d'un autre modèle que le corps charmant de celle qui réunissait toutes ces beautés différentes. Non, je ne peux croire que Birène l'eût jamais vue sans voile : il n'eût point été assez cruel, assez aveugle, pour l'abandonner dans un affreux désert.

Tous les feux de l'amour qui pénétrèrent alors le cœur du jeune roi d'Irlande ne purent rester long-temps cachés : il la console avec tendresse; il la ranime à l'espérance; il ose lui promettre que les malheurs présents qui l'accablent seront suivis

de la plus douce félicité. C'est alors qu'il lui promet avec feu de la conduire en Hollande, de remettre ses états sous sa puissance, et de ne pas quitter les armes qu'il n'ait tiré la plus juste et la plus mémorable vengeance du parjure qui l'a si lâchement trahie; il finit par lui jurer qu'il va sur-le-champ porter contre lui toutes les forces de l'Irlande. Cependant Obert, peut-être avec regret, fait chercher quelques habits de femme pour la couvrir: l'on n'eut pas de peine à en trouver, tant de jeunes beautés ayant été dépouillées pour être exposées à l'orque, ce monstre insatiable. Olimpe s'en couvre promptement: Obert soupire; il ne trouvait aucun vêtement assez beau pour elle. Les riches tissus d'or et de soie, tramés par la main industrieuse des Florentins; ces riches broderies que relève un travail si long, et qui semble exiger l'adresse du dieu de Lemnos (1) ou de Minerve elle-même, n'eussent point encore paru dignes de couvrir les beautés de ce corps charmant, dont il conservait une si vive idée, et dont les charmes se retraçaient tour-à-tour à ses yeux.

Roland vit avec grand plaisir naître et croître l'amour du roi d'Irlande pour la belle Olimpe: il voyait en même temps que la trahison de Birène ne resterait pas impunie; et que, dégagé du

(1) Vulcain. P.

soin de secourir plus long-temps cette jeune comtesse que le hasard seul lui avait fait rencontrer, il pourrait se livrer tout entier à la recherche de celle qui l'avait fait accourir, dans l'espoir de lui donner des secours.

Ce fut en vain qu'il desira de s'informer si sa chère Angélique n'avait point paru dans cette île : personne ne pouvait plus en donner des nouvelles, toute la race coupable des Ébudiens étant détruite. Le jour suivant, il prit donc le parti de sortir du port; et le paladin suivit Olimpe, le roi d'Irlande et son armée, jusque dans ce royaume, d'où il pouvait facilement repasser en France.

A peine Roland s'arrêta-t-il un jour en Irlande; l'amitié ne put l'y retenir plus long-temps, et l'amour ne lui permit pas de différer à voler à la recherche de la souveraine de ses pensées et de son ame. En recommandant Olimpe à l'amoureux roi d'Irlande, il vit bien que ce jeune prince ferait encore plus pour elle qu'il n'avait déja promis.

En effet, peu de jours après, Obert, ayant rassemblé toutes ses forces, fit une ligue avec les rois d'Angleterre et d'Écosse. Ils marchèrent dans la Hollande qu'ils soumirent : ils s'emparèrent de la Frise; ils firent révolter les Zélandais contre leur odieux souverain. Obert immola de sa main le perfide Birène dont la punition égala les forfaits; et il éleva sur le trône d'Irlande la belle Olimpe, qui, de simple comtesse, devint une

grande reine (1). Mais retournons au fier paladin Roland, qui, voguant à pleines voiles, rentra bientôt dans le même port de France d'où il était parti. Il retrouva son cher Bride-d'or; et, laissant derrière lui les vents et l'onde amère, il monta, pour suivre sa route, sur cet excellent cheval.

Je crois fermement que, pendant le reste de l'hiver, Roland fit des exploits dignes d'une éternelle mémoire; mais ils demeurèrent alors si secrets, que ce n'est pas ma faute si je ne peux vous les raconter. Roland exécutait promptement tout acte digne de louange; mais personne ne fut jamais plus modeste à parler de ses triomphes nouveaux : on ne pouvait jamais les apprendre que par les témoins de ses victoires.

Il passa donc le reste de l'hiver si secrètement qu'on ne sait rien de ses aventures. Mais, lorsque le soleil, entrant dans le signe de cet animal si doux qui porta jadis Phryxus (2), commença de lancer des rayons plus vifs et plus féconds, et que le souffle tiède du zéphyr ramena le printemps, on vit les exploits éclatants du paladin s'élever avec l'herbe et les fleurs nouvelles.

---

(1) Dans tout le reste du poëme, il n'est plus question ni d'Obert ni d'Olimpe. P.

(2) Le bélier. Phryxus, fils d'Athamas, roi de Thèbes, accusé par Ino, sa belle-mère, d'avoir voulu attenter à son honneur, et condamné à périr, passa d'Europe en Asie sur un bélier à toison dorée. P.

De montagnes en plaines, et jusqu'aux rivages éloignés, le paladin, le cœur serré par la douleur, voyageait sans aucun repos, lorsqu'à l'entrée d'un bois des cris plaintifs frappent son oreille: il arme aussitôt sa main de sa fidèle Durandal; il serre Bride-d'or dans ses éperons; il vole du côté d'où ces cris partent: mais je dirai une autre fois la suite de cette aventure, si vous voulez bien m'écouter encore.

FIN DU ONZIÈME CHANT.

CHANT XII.

ARGUMENT.

Roland, trompé par la ressemblance d'Angélique, entre dans le palais enchanté d'Atlant. — Angélique arrive au même lieu. — Par la vertu de son anneau, elle délivre Roland, Sacripant et Ferragus. — Combat entre Roland et Ferragus. — Angélique enlève le casque de Roland et le laisse tomber. — Ferragus le trouve et s'en empare. — Roland rencontre deux escadrons sarrasins, et les met en déroute. — Il continue de chercher Angélique, et il arrive à une caverne où il trouve une jeune femme prisonnière.

Cérès, au retour d'un voyage qu'elle avait fait chez la mère des dieux, arrivait dans la vallée solitaire où, déja foudroyé par Jupiter, l'impie Encelade gémit sous le poids du mont Etna qui l'opprime et qui couvre son large dos : Cérès se désespère en ne voyant plus sa fille; et, n'en pouvant retrouver aucune trace, elle s'arrache les cheveux, se frappe les joues et le sein; elle se saisit à la fin de deux jeunes pins, les allume au feu des fournaises de Vulcain pour qu'ils ne puissent s'éteindre, et, les tenant de chaque main,

elle monte sur son char traîné par deux serpents. Elle parcourt les forêts, les champs, les monts, les plaines, et tout ce que renferment la mer et la terre : voyant que toutes ses recherches sont inutiles, elle court et s'enfonce jusque dans les noirs abymes du Tartare. S'il eût été possible à Roland d'en faire autant que la déesse Éleusine (1), il n'eût rien oublié pour chercher la belle Angélique ; il eût parcouru comme elle toutes les parties les plus vastes et les plus secrètes de la terre et des mers : il fût monté jusque sur la voûte céleste ; il eût pénétré jusqu'aux enfers : mais il n'avait point de char ni de dragons à ses ordres ; il était réduit à la chercher comme il pouvait.

L'ayant déja poursuivie par toute la France, il se préparait à passer en Italie, en Allemagne, dans la nouvelle et vieille Castilles ; il comptait même porter ses recherches jusque dans la Lybie, en traversant la mer d'Espagne. Tandis qu'il était occupé de ce projet, son oreille fut frappée par une voix plaintive ; il s'avança promptement, et vit un chevalier, monté sur un grand cheval, qui marchait assez vîte devant lui, en emportant par force entre ses bras et sur les arçons de sa selle une jeune et triste demoiselle qui se débattait en jetant de grands cris, et qui l'appelait à son secours. Plus il regarde cette jeune beauté, plus il

(1) Cérès était ainsi appelée du nom d'un bourg de l'Attique (Éleusis) où se célébraient les mystères de cette déesse. P.

croit la reconnaître pour être celle qu'il avait cherchée en vain nuit et jour dans toute la France. Je ne dis pas que ce fût elle; mais elle ressemblait à cette Angélique qu'il aimait si tendrement. Pour lui, ne doutant plus que ce ne fût la déesse de son ame que l'on emportait tout éplorée, et ému par la plus vive fureur, il crie d'une voix menaçante après ce chevalier : il l'appelle; il le menace, et pousse Bride-d'or à toute bride à la poursuite de ce brigand qui ne répond rien : il est trop attentif à conserver une si belle proie, et sa course est si vîte au travers des halliers, que le vent même n'eût pu la suivre : l'un fuit avec célérité, l'autre le poursuit rapidement; la forêt retentit de cris menaçants ou de douloureuses plaintes. C'est ainsi qu'ils débusquèrent dans une grande prairie dont le centre était occupé par un riche palais : ce beau palais était bâti des marbres les plus beaux et les plus variés dans leurs couleurs, sculptés par un habile ciseau. Le chevalier s'élance dans le château par une porte ciselée en or, qui se trouve ouverte, tenant toujours la demoiselle entre ses bras. Bride-d'or fait de nouveaux efforts; Roland arrive à cette porte, il s'y jette, la passe en fureur, et dès qu'il est entré dans le palais, de quelque côté qu'il porte les regards, il n'aperçoit plus ni le chevalier, ni celle qu'il enlève.

Le paladin furieux descend de cheval, parcourt tout ce beau palais, court de côté et d'autre; il

ne néglige ni chambres, ni cabinets; mais toutes ses recherches sont vaines. Il voit que tous les lits, ainsi que toutes les tentures de cette belle habitation, sont tissus d'or et de soie; de riches tapis couvrent tous les parquets : mais tous ces ornements ne peuvent plaire à ses yeux; ils ne sont occupés qu'à chercher sa chère Angélique, et l'indigne brigand qui l'a enlevée. Tandis qu'il court en vain de toutes parts, il rencontre Ferragus, Brandimart, Gradasse, le roi de Circassie (1), et beaucoup d'autres chevaliers. Ils parcouraient, comme lui, ce vaste palais, et le parcouraient tout aussi vainement, en se plaignant tous également de l'invisible maître de ce château: chacun d'eux l'accusait de quelque vol; l'un se plaignait de la perte de son cheval, l'autre de l'enlèvement de sa maîtresse; tous ensemble le poursuivaient pour leur avoir fait des vols différents; et, trompés par le même enchantement, ils avaient déja passé plusieurs semaines, et même des mois entiers, dans cette perpétuelle et inutile poursuite.

Roland, après avoir parcouru tout le palais trois ou quatre fois, se dit en lui-même que peut-être perdait-il son temps, et se fatiguait-il en vain

(1) Il n'avait pas été question de Ferragus depuis le premier chant où l'ombre d'Argail lui apparaît; de Gradasse, depuis le quatrième chant où il a été délivré par Bradamante du château d'Atlant; du roi de Circassie (Sacripant) depuis son combat avec Renaud, au deuxième chant. P.



pour y chercher ce brigand, qu'il pouvait être sorti par quelque porte, pour enlever Angélique, et que peut-être il était déja loin. Dans cette idée, il sort dans la prairie dont le château était entouré; il tourne autour de cette habitation, tenant ses yeux attachés sur la terre, pour voir s'il ne trouvera pas autour de lui l'empreinte de quelques traces nouvelles, lorsqu'il s'entend appeler d'une fenêtre.

Il lève les yeux; il croit entendre la voix divine, il croit voir le visage céleste de celle qui trouble si vivement son ame. Il entend la voix suppliante d'Angélique qui lui crie en pleurant: Hélas! hélas! viens promptement à mon secours; viens défendre mon honneur qui m'est plus cher que la vie. Ah! mon cher Roland, me le laisseras-tu ravir, presque en ta présence, par le traître brigand qui vient de m'enlever? Donne-moi plutôt la mort de ta main, que de me laisser en proie à ce malheureux sort! Ce peu de mots fit rentrer le paladin avec plus de fureur et plus d'impétuosité que jamais. Il vole de chambre en chambre; sa fatigue, sa fureur sont mêlées de quelque espérance. Dès qu'il s'arrête un moment, il entend la voix d'Angélique. C'est tantôt d'une part, tantôt d'une autre, qu'elle lui paraît venir; il y vole, et ne la trouve point. Mais retournons à Roger que j'ai laissé, comme je vous l'ai dit, suivant, dans une route étroite et touffue, le géant qui venait d'enlever sa chère Bradamante.

Roger, à la sortie de ce bois, était entré dans une grande prairie; et bientôt il arriva dans le même lieu que Roland. Le géant entre par la même porte, et Roger après lui, en ne cessant pas de le poursuivre.

Dès que Roger a passé le seuil de cette porte, il regarde de tous côtés dans une vaste cour, et ne voit plus le géant ni Bradamante. Il tourne et ses yeux et ses pas de toutes parts; rien ne lui réussit. Il ne peut s'imaginer où le larron de géant a pu se cacher avec la beauté qu'il enlève. De même que Roland, il parcourt tout le palais, cherche exactement, et sous les escaliers même, tous les lieux propres à servir de retraite; il prend de même le parti de sortir et de courir vers la forêt. Mais il entend aussi, comme Roland, une voix aimée qui l'appelle, et qui le fait rentrer sur-le-champ dans le palais. Le même fantôme que Roland avait pris pour Angélique parut être la fille d'Aymon aux yeux de Roger.

Gradasse, et tous ceux qu'on voyait errer de tous côtés dans ce palais, n'étaient pas moins trompés; ils étaient tous arrêtés à le parcourir par l'attrait le plus propre à les attirer et les séduire. Le vieux enchanteur Atlant de Carène était encore l'auteur de ce nouvel enchantement. C'est ainsi qu'il se proposait d'arrêter son cher Roger, et de détourner de dessus sa tête la cruelle influence qui le menaçait d'abréger les beaux jours de sa jeunesse. C'est dans ce nouveau palais

qu'il espérait de le retenir, après l'avoir vu délivrer de son ancien château d'acier et des enchantements d'Alcine.

Atlant avait non-seulement attiré dans ce séjour d'illusion son cher élève; mais tous les guerriers les plus redoutables dont il pouvait craindre quelque chose pour ses jours tombaient tour-à-tour dans le même piège. Il ne manquait pas d'ailleurs de leur rendre ce séjour commode, et de les y tenir dans la plus grande abondance.

Retournons maintenant à la véritable Angélique. Possédant alors cet anneau si précieux qui la rendait invisible à tous les yeux, lorsqu'elle le tenait dans sa bouche, et qui la garantissait de tous les enchantements, quand elle le portait à son doigt, cette belle, après avoir trouvé dans la caverne de la montagne, des vivres, des habits, une bonne jument, se proposait de retourner dans l'Inde, dans son beau royaume du Cathay. Elle eût desiré d'avoir ou Sacripant ou Roland pour l'accompagner; quoique, à vrai dire, elle n'aimât ni l'un ni l'autre, et qu'elle n'eût pas la moindre idée de favoriser jamais leur passion pour elle. Mais ayant à traverser tant de cités, tant de châteaux, avant que d'arriver dans l'Orient, elle eût été bien aise d'avoir un guide, une compagnie, et elle n'en pouvait trouver de plus sûrs que ces deux guerriers. Elle allait donc pour chercher l'un ou l'autre; elle avait déja parcouru plus d'une ville, d'un bourg, et même plus d'un bois

et d'une campagne, lorsqu'un heureux hasard la conduisit au palais où Ferragus, Roland, Sacripant, Roger, Gradasse et plusieurs autres, étaient retenus par les enchantements du vieux Atlant.

Le magicien ne put l'apercevoir; Angélique avait alors son anneau dans sa bouche. Elle put porter sans trouble ses recherches dans tout le palais; elle trouva bientôt le comte d'Angers et le roi de Circassie, occupés tous deux à l'y chercher inutilement. Elle reconnut alors avec quelle adresse le vieux magicien trompait l'un et l'autre, en la faisant représenter à leurs yeux par un vain fantôme. Elle hésita longtemps auquel de ces deux guerriers elle donnerait la préférence; elle eut peine à se déterminer entre Sacripant et Roland : celui-ci lui paraissait meilleur pour la défendre dans les différents périls qu'elle pouvait courir; mais elle craignait qu'un pareil défenseur ne voulût bientôt devenir son maître; elle n'imaginait pas trop comment elle pourrait le maîtriser elle-même, s'en défaire, et le renvoyer en France, quand elle n'aurait plus besoin de son secours.

Pour le Circassien, elle croyait être sûre de sa soumission, et de s'en débarrasser quand bon lui semblerait, même après lui avoir donné les plus grandes espérances; cette seule raison lui parut donc assez forte pour lui donner la préférence, le choisir pour son guide, et lui montrer une en-

tière confiance. Aussitôt elle ôte l'anneau de sa belle bouche, et dessille ainsi les yeux de Sacripant qui la reconnaît.

Elle croyait bien n'être vue que de lui; mais dans le moment Roland et Ferragus surviennent. Ces guerriers couraient comme à l'ordinaire de tous côtés dans ce palais pour la chercher: ils volent à l'instant auprès d'elle, n'étant plus retenus par l'effet des enchantements d'Atlant; car l'anneau qu'Angélique avait mis à son doigt avait détruit leur puissance. Deux de ces guerriers étaient encore armés de toutes pièces. Accoutumés au poids de leurs armes, ils n'en étaient pas plus embarrassés que de leurs vêtements ordinaires; ils les avaient gardées depuis leur entrée dans le château. Ferragus, le troisième, était également armé; seulement il n'avait point de casque, depuis le voeu qu'il avait fait de n'en jamais porter d'autre que celui que Roland avait conquis sur le fier Almont, frère de Trojan; et l'on sait qu'il avait fait ce voeu, lorsqu'il perdit dans un fleuve celui qu'Argail avait porté (1).

Quoique Roland eût été depuis long-temps près de lui, il n'avait pu penser à remplir ce serment, le charme attaché sur ce palais empêchant tous ceux qui l'habitaient de se reconnaître. Jamais ni le jour ni la nuit, ils ne quittaient leurs épées, leurs cuirasses, ni même leurs boucliers: leurs

(1) Voyez chant premier, page 8.

chevaux, la selle sur le dos et la bride attachée aux arçons, mangeaient dans une écurie près de la porte, et ne manquaient ni d'orge ni de paille. Atlant ne put empêcher que ces trois guerriers qui venaient de reconnaître Angélique ne montassent promptement à cheval pour courir après ces lèvres vermeilles, cette chevelure blonde, ces beaux yeux noirs qui les enflammaient; car Angélique, voyant qu'ils l'avaient aperçue, fuyait, et pressait sa jument, très intriguée de voir ces trois amants réunis; quoique peut-être elle les eût volontiers choisis l'un après l'autre. Mais dès qu'elle les vit assez éloignés du palais d'Atlant pour que ses enchantements ne pussent plus leur nuire, elle posa promptement entre ses lèvres de roses l'anneau qui l'avait déja si souvent tirée d'embarras; et, disparaissant tout-à-coup à leurs yeux, elle les laissa tous trois dans un étonnement porté presque jusqu'à la folie. Quoique son premier dessein eût été de se faire accompagner par Roland ou par Sacripant, pour retourner aux extrémités de l'Orient dans les états que Galafron son père avait possédés, tout-à-coup Angélique changea de résolution; et, ne voulant plus devoir de reconnaissance à l'un ni à l'autre, elle pensa que son puissant anneau lui suffisait pour se passer d'eux.

Tous les trois parcourent ce bois avec une mine stupidement honteuse d'avoir été trompés. Ils ressemblaient en ce moment au chien qui vient

de perdre la voie du lièvre ou du renard qu'il poursuit, lorsque l'animal chassé se cache subitement dans quelque étroit terrier, dans une haie touffue ou dans un fossé. Angélique rit en les voyant en cet état : bien à couvert, et ne pouvant être vue, elle observe toutes leurs démarches.

Une seule route était ouverte au milieu de ce bois épais. Les trois chevaliers voient qu'elle n'en a pu prendre une autre : ils ne doutent plus qu'elle ne les ait précédés. Roland serre les flancs de son coursier : Ferragus ne s'amuse pas, et le suit de près, et Sacripant emploie ses éperons de toute sa force. La malicieuse Angélique retient la bride, les laisse passer, et marche fort à son aise derrière eux.

Les trois guerriers, étant enfin arrivés dans un endroit de la forêt où la route finissait en se séparant entre la futaie, cherchèrent s'ils ne trouveraient pas quelques traces nouvelles sur l'herbe. Le sarrasin Ferragus, qui méritait une couronne parmi les plus fiers et les plus insolents Maures de son pays, se tourne brusquement alors contre les deux autres, en leur disant : Où prétendez-vous aller? Retournez promptement sur vos pas, ou prenez un autre chemin, si vous voulez éviter la mort; il ne me plaît pas que ni dans mes amours, ni dans la recherche que je fais de ma belle, aucun soit assez audacieux pour me suivre. Roland surpris de cette impudence dit au Circassien : Eh! que pourrait donc dire de plus

cet arrogant, s'il était accompagné des deux plus viles courtisanes qui aient jamais tiré la laine d'une quenouille? Se tournant alors vers Ferragus : Homme plus brute que les brutes mêmes, lui dit-il, je te ferais bien promptement payer tes insolents propos, si tu portais un casque. Ah! par Mahomet, dit le Sarrasin, cela m'est fort égal : de quoi diable t'embarrasses-tu? Va, je ne suis encore que trop fort, quoique sans casque, pour vous corriger tous les deux ensemble.

Ah! de grace, dit Roland au roi de Circassie, prêtez votre casque à cet insensé jusqu'à ce que je l'aie un peu guéri de sa folie; car, en vérité, je n'en vis jamais une pareille. Mais, répondit Sacripant, qui serait donc le plus fou de ce fanfaron, ou de moi, si je vous accordais cette plaisante demande? Prêtez-lui plutôt le vôtre : ne me croyez-vous donc pas tout aussi bon que vous pour corriger un fou? Ferragus, écoutant tous ces propos, s'écrie : Eh! quoi donc, imbécilles que vous êtes! croyez-vous que, s'il me plaisait de porter un casque, les vôtres couvrissent encore votre tête? vraiment j'aurais bien su vous les enlever malgré vous; mais, pour vous mettre au fait de mes raisons de n'en point avoir, apprenez que j'ai fait vœu de n'en porter jamais aucun jusqu'à ce que j'aie enlevé celui que porte Roland. Le comte d'Angers se mit à sourire en lui disant : Tu te crois donc assez brave pour venir à bout, tête nue, de faire à Roland ce qu'il fit dans Apre-

mont au fils d'Agolant? Ma foi, je crois que si tu osais le regarder en face, tu tremblerais de la tête aux pieds, et que, loin de lui enlever son casque, tu lui cèderais plutôt tout le reste des armes que tu portes. Le fanfaron Maure d'Espagne eut le front de lui répondre : Eh! ne me suis-je donc pas trouvé déja souvent aux prises avec Roland? N'aurais-je pas enlevé non-seulement son casque, mais le reste de ses armes, si je l'avais voulu? Ce que je n'avais pas alors en idée, je l'ai maintenant, et j'espère bien l'effectuer avec facilité.

Le paladin français, perdant à la fin patience, ne put s'empêcher de lui crier : Lâche menteur, Maure brutal, en quel pays, en quel temps peux-tu donc te vanter d'avoir eu quelque avantage sur moi? Apprends en frémissant que je suis ce même Roland que tu pensais être loin de toi; voyons donc si tu pourras m'enlever mon casque, ou si je pourrai t'arracher le reste de tes armes; mais je ne veux conserver aucun avantage sur toi. En disant ces mots, il ôte son casque (1); il

(1) On croirait que l'Arioste oublie en ce moment que ces deux chevaliers étaient invulnérables, s'il ne prenait soin de le rappeler lui-même quelques vers plus bas. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le poëte ajoute que tous les deux portaient des armes défensives plutôt pour ornement que pour parer les coups. On ne voit donc pas quel avantage ce pouvait être pour Roland d'avoir un casque, puisque Ferragus ne pouvait être blessé. D'un autre côté, on a vu (dans l'Extrait de Ro-

le suspend à la branche d'un hêtre, et du même temps il tire Durandal; Ferragus parut ne point perdre courage, il tira son épée, se mit en défense, et de cette épée et de son bouclier élevé, il défendit sa tête découverte.

Alors les deux guerriers commencèrent leur combat en faisant tourner et caracoler leurs chevaux; ils cherchent à se frapper au défaût de leurs cuirasses, et où le fer a moins d'épaisseur. L'on n'eût pu jamais rassembler dans tout le monde un couple de guerriers aussi redoutables; égaux entre eux de force et de valeur, tous les deux étaient invulnérables. Je crois, seigneur, que vous avez entendu déjà dire que Ferragus était fée dans tout son corps, hors dans cette partie par laquelle l'enfant se nourrit et croît dans le ventre de sa mère; et jusqu'à sa mort, le Sarrasin ne cessa de couvrir son nombril de sept pla-

---

land l'Amoureux, note de la page 405) ce paladin tout meurtri d'un coup de Durandal, et (*Ib.* p. 456) de la chûte des pommes d'or qui tombent sur lui du haut d'un arbre dans les jardins de Falerine : on le verra aussi au quarante-unième chant, dans le combat de trois chevaliers chrétiens contre trois Sarrasins, étourdi de la violence d'un coup que lui porte Gradasse, pencher la tête sur son cheval, étendre les bras, laisser échapper son épée et perdre connaissance. Ces chevaliers invulnérables n'étaient donc pas insensibles à la douleur; et les armes défensives, en amortissant la force des coups qu'on leur portait, pouvaient leur être de quelque utilité. C'est là au surplus une de ces contradictions inévitables dans ces sortes d'ouvrages, où la vraisemblance est continuellement violée. P.

ques l'une sur l'autre, forgées avec le plus fin acier. De même le prince d'Anglante, Roland, était invulnérable sur tout son corps, hors sous la plante des pieds; mais il apportait tous ses soins à bien mettre à couvert cette partie; et, si ce que l'on dit est vrai, tous les deux portaient plutôt des armes défensives pour ornement que pour parer les coups qui leur étaient portés. Ce combat terrible, presque insoutenable à la vue, devenait de moments en moments plus cruel encore. Que Ferragus frappe des coups d'estoc ou de taille, que Roland porte les siens avec la même force, les mailles de leurs armes, les corcelets, les brassards volent en éclats; mais ils ne peuvent se blesser : Angélique toujours invisible était seule témoin de leur combat.

Le roi de Circassie estimant qu'Angélique ne pouvait être bien éloignée, et voyant Roland et Ferragus aux prises l'un contre l'autre, avait saisi ce temps pour suivre la route que cette beauté lui paraissait avoir dû prendre, après avoir disparu à leurs yeux (1). Angélique restait donc seule à quelque distance des deux combattants. Après avoir considéré quelque temps ce terrible combat, où l'avantage était égal des deux côtés, il lui prit fantaisie d'enlever le casque qu'ils se disputaient, et d'observer quel parti tous les deux prendraient, lorsqu'ils ne le verraient plus : son intention n'était pas de le garder long-temps; elle

(1) Sacripant reparaît au vingt-septième chant.

se proposait de le rendre à Roland, mais elle voulait se faire un jeu de leur surprise. Elle détache donc le casque, et le cache sous sa robe. Après les avoir regardés quelque temps encore, elle prit le parti de s'éloigner, et elle était déja loin, avant que ces deux combattants furieux l'un contre l'autre se fussent aperçus du vol qu'elle avait fait.

Ferragus fut le premier qui remarqua que le casque avait disparu. Alors s'écartant de Roland: Ne vois-tu pas, lui dit-il, comment celui qui tout-à-l'heure était avec nous, nous a traités comme des dupes et des imbécilles? Quel sera donc entre nous le prix du vainqueur, le beau casque nous étant enlevé par ce larron? Roland s'arrête, regarde la branche, n'y voit plus le casque, et sa colère en augmente. D'accord avec Ferragus, il pense que Sacripant emporte le casque; et, tournant la bride, il fait sentir de nouveau les éperons à Bride-d'or: Ferragus, qui le voit abandonner le champ de bataille, le suit en diligence; et tous deux ils arrivent dans un lieu où l'herbe foulée portait l'empreinte de la nouvelle trace qu'Angélique et le roi de Circassie avaient laissée en passant.

Roland prit le chemin à gauche; ce chemin conduisait dans une vallée où Sacripant l'avait devancé; et Ferragus suivit le long de la montagne la route qu'Angélique avait prise. Elle était arrivée sur les bords d'une belle fontaine ombragée par les arbres, et située dans une partie agréable de la forêt. L'ombre invitait au repos le

voyageur qui ne pouvait quitter cette retraite charmante sans s'être désaltéré dans l'onde pure de la fontaine.

Angélique s'arrête sur ses bords, ne pouvant craindre que personne vienne l'y surprendre; et son anneau d'ailleurs la rassure contre toute sorte d'évènements. En arrivant près de la fontaine, sa main suspendit à une branche le casque de Roland; ensuite elle chercha le lieu couvert de l'herbe la plus fraîche, pour faire paître sa jument.

Le chevalier maure qui suivait ses traces arrive à cette fontaine. Angélique, dès qu'elle l'aperçoit, disparaît aussitôt, et pique sa jument. Le casque était tombé à terre pendant ce temps; elle en était déja trop éloignée pour oser venir le reprendre, d'autant plus qu'à peine le Sarrasin l'avait-il aperçue, qu'il était accouru vers elle rempli de joie. Angélique, comme je l'ai dit, avait disparu à ses yeux; il la cherche en vain entre les arbres; et, blasphémant, maudissant tous ses faux prophètes, il retourne vers la fontaine au bord de laquelle le casque de Roland était tombé. Il le reconnaît aussitôt aux lettres gravées sur son cercle : elles apprenaient comment le bras victorieux de Roland en avait fait la conquête. Le Sarrasin aussitôt en couvre sa tête et son cou, et la douleur qu'il sentait d'avoir vu disparaître Angélique, comme les larves et les images nocturnes ont coutume de s'évanouir, ne l'empêcha pas de saisir ce casque précieux.

Lorsque Ferragus l'eût lacé sur sa tête, il pensa que tous ses vœux seraient remplis, s'il pouvait aussi retrouver cette Angélique, qui, comme un éclair, paraissait et disparaissait à ses yeux; il la chercha long-temps dans la forêt, et, voyant que chaque instant lui faisait perdre l'espoir de retrouver ses traces, il prit son parti de rejoindre l'armée sarrasine près de Paris. La douleur de n'avoir pu satisfaire ses desirs est adoucie par la satisfaction de porter, comme il l'avait juré, le même casque que Roland avait conquis sur Almont; ce qui fut cause que ce paladin le chercha si long-temps, et jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé près de deux ponts entre lesquels il parvint à lui reprendre ce casque, en lui arrachant la vie (1).

Angélique, invisible et seule, suit son chemin la tête troublée par une juste affliction; elle se repent de s'être trop pressée, et d'avoir laissé le casque sur le bord de la fontaine. Hélas! disait-elle, que n'ai-je pas à me reprocher? C'est moi-même qui le ravis au comte d'Angers. Est-ce donc là le prix que méritaient tous les services qu'il m'a rendus? Ce fut à bonne intention, et Dieu le sait, quoiqu'elle soit suivie de cette perte; j'espérais par ce moyen terminer ce cruel combat;

(1) Le combat auquel l'Arioste fait allusion ne se trouve pas dans son poëme; mais il est décrit dans la chronique attribuée à Turpin, chap. 16, et dans le poëme romanesque *La Spagna*, ch. IV et V. Voyez *Histoire littéraire d'Italie*, par GINGUENÉ, tome IV, page 193.

et c'est aujourd'hui ce Maure brutal qui possède le casque du généreux Roland. C'est ainsi qu'elle marchait, en pleurant de regret de l'en avoir privé.

Indignée contre elle-même, elle prend la route qui lui paraît être la meilleure pour se rapprocher de l'Orient. Quelquefois elle marche à découvert; plus souvent encore, elle se rend invisible, selon les gens qu'elle rencontre. Elle arrive enfin dans un bois où bientôt elle aperçoit trois hommes étendus et baignés dans leur sang; deux des trois avaient déja rendu le dernier soupir, et le plus jeune, blessé au milieu de la poitrine, paraissait toucher à sa dernière heure. Mais je ne dois plus parler à présent d'Angélique (1); il me reste trop de choses à raconter; je ne m'occuperai pas non plus de Ferragus ni de Sacripant (2). Le comte d'Angers m'appelle et réclame mes chants; ne dois-je donc pas peindre tous les maux, toutes les fatigues que ce paladin essuya dans sa constance à suivre l'objet de ses vains desirs, et d'un amour qui ne put jamais être heureux?

Roland, desirant de n'être point reconnu, se couvrit la tête du premier casque qu'il trouva, sans s'embarrasser s'il était d'une faible ou forte trempe; il savait qu'il ne pouvait être blessé: c'est sous ce déguisement qu'il continue la nuit

---

(1) Le poëte revient à Angélique au dix-neuvième chant.

(2) Ferragus reparaît au quatorzième chant (revue de l'armée païenne), et Sacripant au vingt-septième.

et le jour sa recherche, sans que le soleil ni la pluie puissent l'arrêter.

Ce fut à l'heure où Apollon fait sortir de la mer ses chevaux dont le poil est couvert de rosée, où l'Aurore semble répandre sur la voûte céleste des fleurs jaunes ou vermeilles, et où les étoiles couvertes d'un voile sont près de disparaître, que Roland, passant à peu de distance de Paris, donna la marque la plus éclatante de son courage. Ce paladin rencontra deux gros escadrons de Sarrasins. Le vieux Manilard, roi de Noricie, qui, dans sa jeunesse, avait eu la réputation de brave chevalier, mais qui n'était plus bon alors que pour le conseil, commandait l'un de ces escadrons; l'autre était sous les ordres du jeune roi de Trémisen qui passait pour être la fleur des Sarrasins; Alzirde était son nom.

Ces deux troupes, avec beaucoup d'autres de l'armée d'Agramant, venaient de passer l'hiver, cantonnées dans plusieurs villes et châteaux autour de Paris, pour en former le siége. Agramant, voyant que ce siége tirait trop en longueur, les faisait alors rassembler dans le dessein d'emporter Paris par un assaut général : il réunissait en même temps toutes ses autres forces dont les Maures d'Espagne, rangés sous la bannière du roi Marsile, formaient une partie considérable; il avait même tiré plusieurs détachements à sa solde, de la Gascogne et d'Arles, étant le maître, à quelques châteaux près, de ces vastes provinces.

Le cours des ruisseaux était déja libre des glaçons de l'hiver, et leurs eaux même commençaient à couler avec une chaleur tempérée; l'herbe nouvelle pointait déja dans les prairies, et les buissons se revêtissaient d'une nouvelle verdure : ce temps fut celui qu'Agramant choisit pour rassembler toutes ses forces, et les disposer pour le grand dessein qu'il avait formé. C'est donc par ses ordres que le roi de Trémisen et celui de Noricie venaient le joindre, lorsque Roland, ainsi que je viens de le dire, les rencontra, tandis que, passant tranquillement son chemin, ce paladin n'était occupé, comme à son ordinaire, que de la recherche de celle qui le captivait dans les chaînes de l'Amour.

Lorsque le roi de Trémisen aperçut le comte d'Angers, il fut frappé de son air noble et martial; son aspect lui parut être celui du dieu Mars; et le regardant comme un guerrier redoutable, il eut l'audace de vouloir éprouver sa force et sa valeur. Alzirde était jeune et présomptueux; il se sentit porté par son courage à pousser son cheval en avant et à défier Roland à la joute : il eût mieux fait de rester à la tête de sa troupe; car le redoutable paladin lui perça le cœur de sa lance, et le jeta loin de son cheval, qui, n'éprouvant plus la force du frein, s'enfuit épouvanté.

L'air retentit soudain du cri terrible que les Sarrasins jetèrent en voyant tomber le jeune roi, dont le sang se répandait en bouillonnant par

une large plaie : l'escadron qu'Alzirde commandait s'avance en désordre, et frémissant de colère, pour attaquer le comte d'Angers; ils fondent de tous côtés, et leurs flèches et leurs dards volent contre la fleur des chevaliers. Tel on voit un troupeau de sangliers accourir des montagnes ou des plaines, lorsqu'un loup sorti d'un antre caché ou un ours descendu sur les coteaux vient de s'emparer d'un de leurs petits qui pousse des cris aigus; tels et avec un bruit pareil les Sarrasins se réunissent en criant contre le comte. Son écu, son haubert sont frappés en même temps par mille coups de lances, de flèches et d'épées; l'un lui porte un coup de masse par derrière, l'autre l'attaque de côté, et les plus courageux en face: mais le paladin, inaccessible à la peur, méprise cette vile troupe, de même qu'un loup renfermé dans une bergerie craint peu le nombre des agneaux. Il avait tiré cette foudroyante Durandal fatale à tant de Sarrasins : on se lasserait à compter le nombre de ceux qu'elle précipite à terre. La route inondée de sang peut à peine contenir les morts dont elle est couverte; ni casques, ni boucliers ne servent de défense contre la redoutable Durandal. Le coton dont leurs habits sont garnis, les turbans dont les replis environnent leurs têtes, ne peuvent résister aux coups de Roland. Les cris, les gémissements des mourants remplissent l'air; les bras, les têtes, les épaules volent de toutes parts; la mort semble errer parmi les Sarrasins,

sous mille formes différentes ; elle se dit en elle-même : Durandal dans les mains de Roland vaut mieux encore que cent des faux dont je suis armée.

Les coups sans cesse redoublés de cette terrible épée mettent enfin les Sarrasins en fuite ; ceux qui voyant Roland tout seul s'étaient le plus empressés, croyant l'égorger facilement, sont les plus diligents à se tirer du péril : personne n'attend son ami dans sa fuite ; l'un à force de jambes, l'autre à force de coups d'éperons, fuit le tranchant de Durandal, sans demander si le chemin est bon ou mauvais.

L'honneur qui nous présente un miroir fidèle, et nous fait apercevoir jusqu'à la moindre tache de notre ame, n'arrêtait aucun de ces lâches Sarrasins ; nul d'entre eux n'y portait ses regards, hors un vieillard dont l'âge et le sang tardif dans son cours ne répondaient plus à son courage. Ce brave guerrier juge que la mort est préférable au déshonneur d'une fuite honteuse ; c'est le vieux roi de Noricie, qui, la lance en arrêt, ose attaquer Roland ; il brise sa lance au milieu du bouclier de l'inébranlable comte d'Angers : celui-ci porte un coup d'épée en passant à Manilard ; mais heureusement la lame cruelle tourne dans la main de Roland. Manilard n'est point blessé, et le brave vieillard, étourdi seulement du coup, tombe sans perdre la vie sur la poussière.

Roland ne s'arrête point à lui ; c'est sur le reste

de ces troupes effrayées qu'il continue à porter ses coups; il taille, il tronque, il fend, il tue. Tous croient le voir le bras levé sur leurs épaules; ils se dispersent devant lui comme les étourneaux laissent un grand espace d'air libre autour du courageux émerillon; et dans toute cette troupe défaite, on ne voit aucun Maure qui ne tombe, qui ne fuie, ou qui ne se jette la face à terre.

Durandal ne cessa pas de frapper, tant qu'il resta quelque combattant. Roland fut embarrassé s'il continuerait son chemin, soit à droite, soit à gauche, quoique le pays lui fût connu. Son ferme dessein était bien de chercher Angélique dans toute la terre; mais il avait toujours la crainte de s'éloigner d'elle, au lieu de s'en rapprocher. Il traverse au hasard les plaines et les forêts, en demandant souvent de ses nouvelles; et, comme un homme hors de lui-même, tel qu'il l'était, il sort des chemins frayés; il arrive au pied d'une montagne. A la faveur de l'obscurité, il voit de loin une lumière scintiller à travers la fente d'un rocher : il s'approche de plus près, l'idée toujours pleine d'Angélique : il n'est point de retraite obscure qu'il ne croie pouvoir la cacher.

Semblable au chasseur qui, cherchant un timide lièvre, ne laisse pas un buisson, un bouquet d'herbe, un genièvre bas et touffu, un lieu d'abri qu'il ne le batte et ne le fouille, Roland ne négligeait aucune recherche, et tout lui faisait voir Angélique jusque dans les lieux qui de-

vaient lui donner le moins d'espérance de la trouver.

Le comte d'Angers, se dirigeant sur ce rayon, marche, et se trouve dans un enfoncement où les arbres manquent et laissent voir un étroit soupirail dans les flancs de la montagne qui cachaient une grotte profonde. Il trouve au premier abord des épines et des ronces longues et entrelacées formant une espèce de mur qui peut mettre à l'abri de toute insulte ceux qui habitent cette caverne.

Il eût été difficile de la découvrir pendant le jour; mais la nuit, la faible lumière la faisait entrevoir. Roland se doute bien de ce que ce peut être : il attache Bride-d'or : il s'approche, sans faire de bruit, de l'entrée de la caverne : il écarte les branches qui s'opposent à son passage; et, sans demander qu'on l'annonce, il n'hésite pas d'entrer. Il descend, par plusieurs degrés, dans cette espèce de tombeau où les êtres vivants qui pouvaient l'habiter paraissaient comme ensevelis.

Il voit alors une caverne spacieuse, taillée avec le ciseau; elle paraît ne devoir pas être éclairée : cependant son entrée y laissait pénétrer un peu le jour; et la lumière qui venait d'une fenêtre percée dans le roc l'éclairait suffisamment.

Dans le milieu de la caverne, et près d'un feu, Roland aperçut une jeune personne qui lui parut être agréable et jolie, et n'avoir guère plus de quinze ans, autant que le paladin en put juger à

la première vue. Elle était assez belle pour faire un paradis de ce séjour sauvage : cependant les yeux de cette jeune fille étaient pleins de larmes, et témoignaient que son ame était pénétrée de douleur. Elle n'avait pour toute compagnie qu'une vilaine vieille avec laquelle elle paraissait être en dispute ; mais cette dispute finit au moment où le paladin descendit dans la grotte. Roland, toujours poli comme on doit l'être pour les dames, les salua d'un air prévenant ; et toutes deux, se levant aussitôt, le saluèrent de même.

Il est vrai que, dans le premier moment, elles parurent effrayées d'entendre la voix de Roland, et de voir en même temps entrer un homme armé dont le visage guerrier était imposant. Le paladin leur demande quel peut être l'homme discourtois assez injuste, barbare, atroce même, pour ensevelir dans une pareille caverne une belle dont la figure était si douce et si agréable.

La jeune vierge lui répond à peine, étant interrompue par de nouveaux sanglots ; sa bouche, en s'ouvrant, semble répandre le corail et des perles : ses larmes coulent entre les lis et les roses, jusque sur sa bouche où quelques-unes vont se perdre. Mais, seigneur, qu'il vous plaise d'écouter le chant suivant, si vous voulez en savoir davantage ; car, en vérité, je trouve qu'il est bien temps de finir celui-ci.

FIN DU DOUZIÈME CHANT.

CHANT XIII.

ARGUMENT.

Isabelle raconte son histoire à Roland. — Une vingtaine de brigands entrent dans la caverne. — Roland en assomme une partie, pend les autres à des branches d'arbre, et délivre Isabelle. — Roland la prend sous sa protection et l'emmène. — Ils rencontrent un chevalier prisonnier. — Bradamante se désole de l'absence de Roger. — Mélisse la console, et lui indique le moyen de le délivrer du palais enchanté d'Atlant. — Elle lui fait connaître les femmes célèbres qui doivent descendre d'elle. — Elle la conduit près du palais d'Atlant. — Agramant ordonne une revue générale de son armée.

Ah! qu'ils étaient heureux les bons chevaliers du vieux temps! Ils trouvaient souvent dans les vallons écartés, dans les forêts sauvages, et jusque dans les cavernes obscures, retraites ordinaires des ours, des lions et des serpents, de jeunes beautés dans le printemps de leur âge, qu'on trouverait à peine à présent dans les plus beaux palais. Je vous ai dit que Roland venait d'en trouver une charmante dans une caverne : il lui demandait qui pouvait l'avoir conduite en cette demeure affreuse, et ce fut d'un ton de voix enchanteur,

quoique souvent interrompu par les soupirs, qu'elle lui raconta, le plus brièvement qu'elle put, les malheurs dont elle était accablée.

Quoique je sois sûre, seigneur chevalier, que ce récit ne fera que redoubler mes peines, cette femme ne pouvant manquer d'en rendre compte au barbare qui me retient ici, je suis bien résolue à ne vous rien taire : eh! que m'importe d'exposer ma vie! et quelle satisfaction plus grande puis-je attendre de lui, que celle de le résoudre à me donner la mort!

Je me nomme Isabelle; je suis fille du malheureux roi de Galice, ou plutôt je ne la suis plus que de l'infortune et de la douleur. Fatal amour! hélas! j'ignore si je dois me plaindre le plus ou des charmes que tu répands dans tes premières faveurs, ou de la barbarie et de la fausseté cachée avec lesquelles tu renverses notre plus douce espérance.

Jeune, riche, modeste, tranquille et belle, tout rendait mon sort heureux : hélas! je me vois aujourd'hui pauvre, humiliée, misérable, et destinée peut-être à de nouveaux malheurs : mais je dois vous dire quelle est la cause des premiers; et quand je ne pourrais espérer de vous aucun secours, ce sera du moins une consolation pour moi de vous voir sensible à mes peines.

Il y a près d'un an que le roi mon père ayant fait publier qu'il ouvrirait des lices pour un tournoi dans Bayonne, le bruit qui s'en répandit aussi-

tôt attira beaucoup de chevaliers de différents pays. Parmi ceux qui se présentèrent, soit que l'amour dirigeât déja mes yeux et mon ame, ou que le vrai mérite me forçât à le reconnaître, il me parut que l'aimable prince Zerbin, fils du roi d'Écosse, les effaçait tous en bravoure et en beauté(1). Après l'avoir vu remporter tout l'honneur du tournoi, l'amour s'empara de mon ame; je ne m'en aperçus que lorsque je n'étais déja plus à moi; et, quoique cet amour ait été la cause de mes malheurs, je m'applaudis toujours du sentiment qui m'attache à l'objet le plus digne d'être aimé.

---

(1) Un auteur écossais, Drummond de Hawthornden, dit, dans son histoire d'Écosse, que quoique l'Arioste ne connût pas personnellement Jacques V, c'est ce prince qu'il avait en vue en peignant l'aimable caractère de Zerbin. Un autre auteur prétend que Jacques V, lorsqu'il épousa la fille du duc de Guise, fit un voyage en Italie, où il connut l'Arioste. Mais ces deux assertions paraissent dépourvues de vraisemblance. Jacques étant mort en 1542 ou 1543, à l'âge de trente-un ou trente-deux ans, n'en avait que cinq ou six lorsque le Roland Furieux parut en 1515. La dernière édition que donna l'Arioste fut publiée en 1532, et Jacques avait alors environ vingt-un ans; mais il n'avait pas encore paru sur la scène du monde, étant resté jusqu'alors au pouvoir de Douglas, comte d'Angus, qui s'était emparé de la régence. Quant au voyage en Italie, dont parle le second auteur, s'il a eu lieu, ce n'est qu'en 1539, époque du mariage de Jacques avec Marie de Lorraine, et l'Arioste est mort en 1533. L'Arioste n'a donc pu connaître Jacques V. (Hoole, trad. angl.) P.

Zerbin sut bientôt me déclarer sa passion naissante, et me persuader. Nous trouvâmes facilement des occasions de nourrir cette flamme innocente; et lorsque nous fûmes privés du bonheur de nous voir, nos ames n'en restèrent pas moins étroitement unies. Les fêtes et les joutes étant finies, mon cher Zerbin fut obligé de retourner en Écosse; et, si vous connaissez l'amour, vous devez bien juger quelle fut ma tristesse, et combien, nuit et jour, j'étais occupée de lui. J'étais même bien sûre que notre absence le rendait aussi malheureux, et tous ses projets se tournèrent alors à se rejoindre pour toujours avec moi. Zerbin, trouvant un obstacle insurmontable à me demander en mariage à mon père, parcequ'il est chrétien et que je suis mahométane, prit le parti de m'enlever.

Il y avait près de ma riche patrie un beau jardin situé dans une campagne entourée d'un côté par la mer et de l'autre par une chaîne de montagnes; ce lieu lui parut propre à l'exécution de ses desseins, et il me fit savoir les dispositions qu'il avait faites pour assurer notre félicité. Il avait fait cacher une galère près de Sainte-Marthe; il en avait donné le commandement au chevalier biscayen Odoric, également renommé dans les combats de terre ou de mer. Ne pouvant m'enlever lui-même, parceque le roi son père, retenu par son grand âge, l'avait envoyé en France à la tête de ses troupes, il avait cru pouvoir confier cette

entreprise à cet Odoric dont il croyait connaître le tendre attachement pour lui, et qu'il avait sans cesse comblé de bienfaits.

Odoric arriva donc au temps marqué pour m'enlever. Il vint pendant la nuit à ce jardin où j'étais bien aise de me laisser trouver, suivi de matelots armés, propres à combattre comme à naviguer; il avait fait remonter une rivière voisine à son vaisseau bien armé. Je fus conduite à cette galère fraîchement espalmée, avant qu'aucun bruit pût s'en répandre dans la cité voisine. Ceux qui me servaient étant désarmés furent tués ou mis en fuite; quelques-uns furent enlevés avec moi. Ce fut ainsi que je quittai ma patrie, n'étant occupée que de la joie de jouir bientôt du fruit de nos amours avec mon cher Zerbin.

Voguant à pleines voiles, nous étions à la hauteur de la Mongiane, lorsque le temps, serein jusqu'alors, fut troublé par un vent qui s'éleva sur la gauche, et dont la violence souleva les vagues. Ce vent de Mistral qui nous faisait dériver devint, de moments en moments, plus furieux: la plus violente pluie, la grêle se mêlaient à ses sifflements; ce fut vainement qu'on cargua toutes les voiles et qu'on plia les mâts; nous nous vîmes emportés malgré nous vers des écueils pointus près de la Rochelle. Notre seul recours fut alors à l'être puissant qui lance les tempêtes sur la terre. Les vents continuèrent à nous chasser avec

plus de rapidité qu'une flèche. Odoric, voyant que le péril était si pressant, eut recours au secours douteux de me faire descendre avec lui et deux de ses gens dans la chaloupe; mettant alors l'épée à la main pour empêcher que d'autres ne s'y jetassent, il coupa le câble, et nous nous éloignâmes du vaisseau.

Nous fûmes jetés assez heureusement sur la côte; nous descendîmes promptement à terre, et nous vîmes briser et périr contre les écueils la galère avec tout ce qu'elle contenait: alors, les mains élevées au ciel, je rendis graces à la bonté divine qui m'avait tirée de ce péril, et qui me laissait l'espérance de revoir mon cher Zerbin; cette douce idée me consola facilement de la perte des bijoux et des autres richesses que la mer avait engloutis. Le rivage où nous descendîmes ne portait point de marque qu'il fût habité; nul chemin ne paraissait pour nous conduire, nulle habitation pour nous recevoir; nous n'aperçûmes qu'une haute montagne dont le sommet sombre était battu du vent et le pied baigné par la mer. Ce fut en ce lieu que le perfide amour, toujours déloyal dans ses promesses, toujours prêt à troubler les passions et les projets les plus légitimes, changea mon espérance en crainte et ma joie en tristesse. Le traître ami de Zerbin parut tout-à-coup s'embraser d'un violent amour pour moi, et cet amour éteignit dans son ame infidèle tout sentiment d'amitié pour son prince.

Soit qu'il m'eût aimée dès le premier moment sans avoir osé me le déclarer, soit que cette ardeur s'allumât dans le temps où ce rivage solitaire semblait le favoriser, il ne balança point à prendre ses mesures pour satisfaire ses desirs; mais il crut devoir se débarrasser auparavant d'un des deux hommes qui nous avaient suivis. Celui dont il desira l'éloignement se nommait Almon: il était Écossais; Zerbin l'avait choisi pour le donner au perfide Odoric, comme étant aussi brave que fidèle. Odoric lui dit qu'ils se rendraient coupables, s'ils me traînaient à pied jusqu'à la Rochelle, et le pria d'aller en avant pour me faire venir un cheval. Almon, sans aucune défiance, partit pour se rendre à la ville dont la forêt nous cachait la vue, et qui n'était pas éloignée de plus de six milles. Odoric se détermine à découvrir son infame dessein à son autre compagnon, soit parcequ'il ne sait comment l'écarter, soit parcequ'il croit pouvoir se fier à lui.

Cet homme, nommé Corèbe, et natif de Bilbao, avait passé son enfance avec Odoric dans la même maison. Odoric lui communiqua donc tout ce qu'il avait dans l'ame, ne doutant point que l'amitié ne fût la plus forte, et qu'elle ne l'empêchât de s'opposer à ses desirs. Cependant Corèbe, plein d'honneur et de loyauté, ne put l'entendre sans indignation; et ne ménageant rien, il l'appela traître, et voulut s'opposer par ses discours ou par la force à l'exécution de son coupable des-

sein ; leur querelle fut bientôt animée au point de mettre l'épée à la main. Effrayée à la vue de leur combat, je pris la fuite vers le plus épais de la forêt. Odoric, plus adroit et plus habile à manier les armes, blessa Corèbe, le laissa comme mort à terre, et me poursuivit vivement. L'Amour, si je ne me trompe, lui prêta ses ailes pour me joindre, et ses prières et ses propos les plus séducteurs pour réussir à me toucher?... Mais voyant que j'étais résolue à mourir plutôt que de satisfaire ses infames desirs ; ses prières, ses propos flatteurs, ses menaces même étant inutiles, il en vint à la force ouverte, malgré mes larmes, mes supplications et tout ce que je pus lui dire sur la fidélité qu'il devait à Zerbin. Lorsque je vis qu'il était sourd à mes prières, que je ne pouvais plus trouver de secours qu'en moi-même, et que ce misérable se jetait sur moi comme un ours affamé, je me défendis courageusement avec mes ongles et mes dents dont je lui fis porter des marques sanglantes, et je poussai des cris assez perçants pour pénétrer jusqu'à la voûte céleste.

Je ne peux dire si ce furent mes cris qui pouvaient se faire entendre d'une lieue, ou si ce fut l'ordinaire avidité des riverains pour courir au rivage, et recueillir les débris des vaisseaux brisés sur les écueils, qui fit accourir sur le sommet de la montagne une assez grosse troupe qui parut marcher vers nous. Le Biscayen, abandonnant sa lâche entreprise, prit aussitôt la fuite. Il est vrai,

seigneur, continua-t-elle, que cette troupe me portait alors un grand secours; mais, hélas! il n'arrive que trop souvent qu'un mal plus cruel encore que celui que nous venons d'éviter vient achever de nous accabler. Je n'ai pas été assez infortunée pour que ces gens aient osé me faire la même violence; mais en eux ce n'était point l'ouvrage de la vertu: voyant que j'étais belle, ma virginité leur parut importante à conserver, parce-qu'ils espérèrent me vendre plus cher. Depuis ce temps, neuf mois se sont écoulés, sans que je sois sortie de cette espèce de sépulcre; j'ai perdu toute espérance de voir mon cher Zerbin, et par ce que je leur ai déja plus d'une fois entendu dire, je vois qu'ils viennent de me vendre à quelque marchand qui doit me conduire au sérail d'un soudan du Levant.

Au moment où la jeune Isabelle finissait son récit souvent interrompu par ses sanglots, et d'une voix si douce qu'elle eût attendri des tigres et des aspics; tandis qu'elle renouvelait ainsi ses douleurs, ou que peut-être elle les soulageait, une vingtaine d'hommes, armés de haches et de forts épieux, entrèrent dans la caverne. Un vilain homme, défiguré par un coup qui lui avait coupé le nez et la mâchoire, et crevé un œil, voyant le comte d'Angers assis auprès de cette belle, se tourna vers ses compagnons, et leur dit: Voyez-vous cet oiseau, qui, sans que j'aie tendu de panneau, s'est venu prendre dans

mes filets? Il dit ensuite au comte : En vérité, je ne vis jamais d'homme plus obligeant que toi d'être venu si à propos; quelqu'un t'aura dit peut-être, que j'avais besoin de ce bon habit brun et de ces belles armes, et tu n'as pas manqué de venir à temps pour me les livrer.

Roland, se levant aussitôt, répond avec un ris amer à ce brigand : Je vais te vendre ce que tu desires, mais à un prix que nul marchand ne voudrait en recevoir. Sur-le-champ il se saisit d'un gros tison brûlant; il le lance, et frappe le scélérat au milieu du front, entre le nez et l'oeil qui lui restait; le tison emporte les paupières et son autre oeil, lui brise la tête, et sa vilaine ame va joindre aussitôt celles que Caron (1) précipite dans les étangs bouillants du Tartare.

---

(1) Voyez, dans le douzième chant de l'Enfer du Dante, la description des lacs enflammés où les voleurs et les assassins sont précipités. Le Dante leur assigne le septième gouffre, où sont, dit-il, le centaure Chiron et ses compagnons, armés de dards qu'ils lancent aux damnés toutes les fois que ceux-ci essaient de s'échapper du lieu de leur supplice. Quelques commentateurs pensent avec assez de vraisemblance que l'Arioste avait en vue ce passage du Dante, et qu'il a écrit Chiron, au lieu de Caron ; l'expression *fa star dentro ai bollenti stagni*, qui s'applique mieux au centaure du Dante qu'à Caron dont l'emploi était seulement de passer les morts dans sa barque, paraît confirmer cette opinion. Les éditions de 1516 et de 1532, revues par l'auteur, portent, dit-on, *Chiron* : Fornari, dans son commentaire, met *Chiron*, et cite le passage

Le milieu de la caverne était occupé par une grande table épaisse de deux palmes; elle était quarrée, très spacieuse et servait à tous ces brigands quand ils prenaient leurs repas. Roland, avec la même aisance et la même adresse qu'un cavalier espagnol lance la canne, jette cette table sur la troupe où cette canaille lui paraît être la plus nombreuse; différents coups mortels frappent ces brigands, ou leur brisent la tête et les os; presqu'aucun d'eux ne peut s'en sauver. C'est ainsi que l'on voit une grosse pierre, lancée sur un tas de couleuvres qui se roulent ensemble au soleil après l'hiver, les écraser, ou les estropier presque toutes: l'une meurt, l'autre perd sa queue; une autre, ne pouvant plus ramper en avant, se replie en cercles sur elle-même; une autre enfin, ayant un sort plus heureux, frise légèrement l'herbe, glisse, s'échappe en sifflant, et court à sa proie. Ce coup cependant n'eut rien de fort extraordinaire, puisqu'il avait été porté par Roland. Ceux que la table n'avait pas assommés n'étaient plus qu'au nombre de sept, au rapport de l'archevêque Turpin. Ils voulurent en vain s'enfuir, le paladin leur ferma le passage. Après les avoir pris sans résistance, il leur lia fortement les mains avec une corde qui se trouva par hasard dans la caverne; ensuite les traînant

---

du Dante dont il vient d'être parlé. L'édition célèbre de Porro (1584), que nous avons sous les yeux, porte *Caron*. P.

dehors, il façonna de sa main, avec son épée, les branches d'un vieux cormier bien touffu; il n'eut besoin ni de crocs, ni de chaînes, pour purger la terre de cette maudite engeance; la forêt lui fournit tout ce dont il avait besoin pour les pendre, et pour les laisser en pâture aux corbeaux.

La vieille coquine, amie de ces brigands, ne les vit pas plutôt morts, qu'elle prit la fuite en pleurant, et s'arrachant le reste de ses cheveux; elle courut au travers des ronces, des roches et des buissons, jusqu'aux bords d'une rivière, où le hasard lui fit rencontrer un chevalier: mais je me réserve à vous le nommer (1) dans un autre temps: je retourne à la jeune Isabelle qui suppliait Roland de ne la pas laisser toute seule, lui promettant de le suivre en tous lieux. Le bon et courtois paladin la console; et dès que la courrière du jour, parée de roses et de ses voiles de pourpre, commença sa carrière, Roland partit avec elle en reprenant son chemin ordinaire.

Ils marchèrent plusieurs jours sans rencontrer d'aventures; enfin ils trouvèrent dans leur chemin un chevalier, qu'on conduisait comme prisonnier: j'en parlerai dans la suite (2). Mais je vais fixer votre attention sur un objet qui ne vous doit pas être moins cher: c'est la fille d'Aymon, que nous

(1) L'auteur reprend cette histoire au vingtième chant.

(2) Roland et Isabelle reparaissent au vingt-troisième chant.

avons laissée en proie aux regrets d'avoir perdu son amant.

Cette belle guerrière, en desirant et en attendant le retour de Roger, faisait son séjour ordinaire à Marseille, d'où faisant sans cesse des courses contre les Sarrasins en Languedoc et dans la Provence, elle remportait tous les jours des avantages sur eux; elle ne donnait pas moins de preuves de sa prudence et de sa valeur, et comme général et comme simple combattant. Voyant s'écouler un temps plus long que celui que Roger avait marqué pour son retour, elle craignait pour lui mille accidents fâcheux. Un jour, entre autres, qu'étant toute seule, elle se livrait à la plainte, elle vit paraître tout-à-coup celle qui, par le moyen d'un précieux anneau, avait délivré Roger des chaînes d'Alcine. Lorsqu'elle vit Mélisse revenir seule, sans lui ramener son amant, elle devint pâle, tremblante, et put à peine se soutenir. Mais Mélisse la rassura par son visage riant, comme n'ayant que de bonnes nouvelles à lui dire.

Aimable fille, lui dit-elle, ne crains rien; Roger se porte bien, et Roger t'aime d'un amour fidèle. Mais ce jeune héros a perdu sa liberté; et l'enchanteur, qui la lui ravit deux fois, le tient encore sous sa puissance. Si tu veux le délivrer, monte sur-le-champ à cheval, et suis-moi; je saurai te donner les moyens de lui rendre la liberté. Elle lui raconta par quelle illusion

Atlant avait encore trompé Roger, lorsque ce jeune paladin avait cru la voir enlever par un géant, qui, sur-le-champ, avait disparu devant lui. C'est par cette même ruse, ajouta-t-elle, qu'Atlant arrête tous ceux que la fortune conduit près de son palais. Chacun, en regardant le magicien, croit voir ce qu'il desire le plus, sa maîtresse, son écuyer, son compagnon, son ami; car les affections de tous ne sont pas les mêmes: ensuite ils vont tous cherchant dans le palais, sans relâche comme sans succès; cependant l'espoir et le desir de trouver ce qu'ils cherchent sont si puissants, que ces malheureux ne peuvent se résoudre à en sortir.

Dès que tu approcheras, dit-elle, de cette demeure enchantée, Atlant ne manquera pas de venir au-devant de toi sous les traits de Roger; et il paraîtra à tes yeux, près d'être vaincu par des forces supérieures, afin que tu t'empresses de lui porter secours, et il te retiendra ensuite comme les autres prisonniers.

Pour ne pas te laisser prendre au piége dans lequel tant de malheureux sont tombés, il faut que tu sois prévenue, que celui qui te demandera du secours, et en qui tu croiras reconnaître tous les traits de Roger, ne t'offrira qu'une image trompeuse de ce héros. Garde-toi donc bien de te laisser tromper par cette ressemblance : frappe hardiment; arrache la vie à ce faux Roger ; et sois sûre que c'est celui qui t'a fait tant de mal, qui

tombera sous tes coups. Il te paraîtra bien dur sans doute (et je le vois d'avance) de tuer celui qui ressemblera si parfaitement à Roger; mais n'en crois point tes yeux; que ses enchantements ne t'empêchent pas de voir le vrai : car je te l'annonce, si tu viens à changer de sentiment, si tu laisses vivre le magicien, tu perdras Roger pour toujours.

Bradamante prend son parti de suivre les conseils de Mélisse, en qui elle a toute confiance; elle s'arme promptement, et la suit. Mélisse la guide, et la conduit à grandes journées, soit à travers champs, ou par le milieu des forêts, et cause avec elle, pour charmer l'ennui d'un si long voyage. Elle rappelle souvent à Bradamante cette multitude de héros qui doivent naître d'elle et de Roger; et, comme si les décrets éternels étaient sous ses yeux, elle lui montrait tous les évènements des siècles futurs.

O ma chère et prudente conductrice, dit alors la fille d'Aymon à Mélisse, vous m'avez éclairée sur les grands princes qui doivent naître de ma race; ne pourriez-vous pas aussi me faire connaître quelques-unes des femmes de mon sang, qui seront distinguées par leurs vertus et par leur beauté?

Mélisse, toujours obligeante et polie, lui répondit : Sache, ô ma fille, que je vois naître de toi des mères d'empereurs et de rois, et de ces femmes fortes et illustres qui seront le plus ferme

appui des maisons où l'hymen les aura placées. Leur piété, leur ame élevée, leur prudence et leurs vertus épurées, honoreront autant leurs habits de femme, que les plus grands guerriers peuvent honorer les armes dont ils se couvrent. Si je te rapportais le nom de toutes celles qui le mériteraient, je serais trop longue à mon récit, n'en voyant aucune qui ne soit digne de louange. J'en choisirai seulement quelques-unes; et je regrette que tu n'aies pas montré ce desir dans la caverne de Merlin, où je les aurais fait paraître à tes yeux.

De ton illustre race, il doit naître une Isabelle (1), la plus magnanime, la plus libérale de toutes les souveraines; elle régnera sur les bords du Mincio, et dans cette ville qui tire son nom de la mère d'Ocnus (2). Douée d'une rare beauté, sa sagesse, sa pudeur égaleront la lumière et la pureté du jour; elle protègera les arts, elle saura conduire à des succès éclatants les plus grandes opérations; et les sciences les plus relevées n'au-

(1) Isabelle, femme de François de Gonzague : elle était fille d'Hercule duc de Ferrare, et sœur d'Alphonse et d'Hippolyte. P.

(2) La ville de Mantoue, bâtie par la fée Manto, mère d'Ocnus, comme le dit le poëte au quarante-troisième chant. « Je suis la fée Manto; c'est moi qui posai les premiers fon- « dements de cette belle cité, et c'est de mon nom qu'elle a « tiré celui de Mantoue. » P.

ront rien d'obscur pour elle. Son époux, digne d'elle, sera de même le protecteur du vrai mérite; ses exploits sur les bords du Taro, l'expulsion des Français du royaume de Naples et de l'Italie, illustreront ses armes. Semblable à Ulysse par sa valeur, il jouira du bonheur de posséder une autre Pénélope. L'éloge que je te fais d'Isabelle est encore bien borné, Merlin m'en ayant beaucoup plus appris dans sa grotte. J'imiterais la longue navigation de Tiphis (1), si je voulais parcourir tout ce qu'Isabelle fera pour mériter le respect et l'amour de son siècle. Sa sœur Béatrice (2) remplira la destinée annoncée par ce nom : tant qu'elle sera sur la terre, son époux, pendant le cours de sa belle vie, partagera son bonheur : mais quand il aura le malheur de la perdre, une suite fatale d'infortunes l'accablera. Tant que Béatrice verra le jour, Louis le More, Sforce, et les couleuvres des Visconti triompheront; mais à la mort de Béatrice, leurs états désolés seront en proie à leurs ennemis, et le malheureux duc de Milan mourra dans la captivité. Plusieurs autres princesses de ton sang porteront aussi le nom de Béatrice : l'une couvrira ses beaux cheveux de la couronne de Hongrie; l'autre, méritant une couronne céleste, verra l'Ausonie lui dresser des

---

(1) Le pilote du vaisseau des Argonautes. P.

(4) Fille du duc Hercule et femme de Louis Sforze, surnommé le More, duc de Milan. P.

autels, et l'invoquer comme sainte. Je me tairai sur la plupart des autres princesses de ce nom, pour ne pas trop alonger mes récits, quoiqu'il n'en soit pas une d'elles dont la trompette ne dût célébrer les vertus héroïques : les Blanche, les Lucrèce, les Constance, donneront des princes à l'Italie, et seront les réparatrices de ses plus illustres maisons.

Jamais famille n'aura plus à se glorifier que la tienne des femmes qui lui appartiendront, je ne dis pas seulement de celles à qui elle aura donné naissance, mais encore de celles que l'hymen y réunira. Merlin me l'a révélé, sans doute dans le dessein que j'eusse le plaisir de te le redire. Je dois premièrement te parler de Richarde (1), digne modèle de courage et de vertu. Elle sera veuve au printemps de son âge, elle verra ses enfants dépossédés des états de leur père, tomber au pouvoir de leurs ennemis, et transportés dans des pays étrangers; mais sa prudence et son courage réussiront à tout réparer.

Que n'ai-je point à te dire de la princesse royale de l'antique maison d'Aragon, elle dont

(1) Fille du marquis de Salazzo : elle avait épousé Nicolas d'Este. A la mort de son mari, Léonel et Borso s'emparèrent de Ferrare l'héritage d'Hercule. Ce prince et les autres fils de Richarde furent obligés d'aller chercher fortune ailleurs. Hercule, qui s'était retiré à la cour d'Alphonse d'Aragon, recouvra, par une nouvelle révolution, ses états de Ferrare. P.

les Grecs et les Latins se seraient fait une gloire de célébrer les vertus sublimes? C'est elle, c'est cette Léonore (1) que la puissance divine semble avoir choisie entre toutes les femmes pour être l'heureuse mère d'Alphonse, d'Hippolyte et d'Isabelle. Comme une plante naissante croît et s'élève dans un terrain fertile, de même croîtront la beauté, la vertu, le bonheur et la haute réputation de sa belle-fille Lucrèce Borgia (2), qui lui succèdera dans le duché de Ferrare. Quoiqu'elle ne soit pas encore née, j'admire d'avance celle vis-à-vis de laquelle les autres femmes seront comme l'étain est à l'argent, le cuivre à l'or, le sombre pavot à la rose, le pâle saule au vert laurier, et le verre peint aux pierreries orientales. Mais parmi tous ces éloges qui lui seront prodigués pendant sa vie et après sa mort, on la louera surtout d'avoir inspiré les plus nobles sentiments à Hercule et à ses autres enfants, et fait germer dans leur cœur ces semences de vertus, qui produiront ensuite de si beaux fruits, et qui les distingueront dans la paix et dans la guerre. C'est ainsi que l'argile neuve se ressent toujours de la première liqueur que le vase a reçue.

(1) Léonore, fille de Ferdinand, roi de Naples. P.

(2) Lucrèce Borgia, fille du pape Alexandre VI, épousa Alphonse I[er] en quatrièmes noces. Ses deux premiers mariages avaient été cassés par son père; et son troisième époux étranglé par ordre de son frère, César Borgia. P.

Je n'ai garde de te laisser ignorer le nom de celle qui lui succèdera ; c'est cette illustre Renée de France, fille unique de Louis XII et d'Anne de Bretagne : toutes les vertus qu'on peut admirer n'auront jamais paru aussi sublimes que dans cette princesse, depuis que les éléments, sortis du chaos, se sont mis en équilibre, et que le ciel et la terre tournent sur leurs pôles. Je devrais aussi te faire connaître Alde de Saxe, la comtesse de Celano, Blanche, fille du roi de Sicile et princesse de Catalogne, la belle Lippe de Boulogne, et beaucoup d'autres ; mais ce serait entrer dans une mer sans limites.

Après l'avoir ainsi entretenue des femmes célèbres qui devaient naître d'elle, elle lui répéta à plusieurs reprises par quel artifice Roger avait été entraîné dans ce fatal palais.

Mélisse s'arrêta lorsqu'elle s'aperçut qu'elle était déja près de l'habitation du vieux et méchant enchanteur. Elle crut ne devoir pas aller plus loin, dans la crainte qu'il ne la découvrît : elle laissa donc Bradamante seule, après avoir renouvelé ses conseils ; et la jeune guerrière ne marcha pas plus de deux milles, sans voir tout-à-coup Roger attaqué par deux forts géants qui l'entouraient, le frappaient et paraissaient prêts à lui donner la mort.

Dès qu'elle aperçoit celui qu'elle reconnaissait à tant de marques pour être Roger, Bradamante oublie son premier dessein et les sages conseils

de Mélisse; elle a même l'injustice de soupçonner la candeur de cette fée : elle imagine que Mélisse veut se venger de quelque injure secrète qu'elle en a reçue, et qu'elle a formé le noir dessein de faire périr Roger de la main de celle qui l'adore. N'est-ce donc pas là, se disait-elle en elle-même, n'est-ce pas ce Roger que mon cœur et mes yeux me font également connaître? Pourquoi croire plutôt Mélisse que mes propres yeux, et ce cœur qui me dit toujours si bien s'il est près ou s'il est éloigné de moi?

Pendant qu'elle fait ces réflexions, elle entend la voix de son cher Roger qui lui demande du secours; elle voit qu'il est obligé de fuir à toute bride, et que ces deux cruels ennemis le poursuivent avec rapidité. Bradamante n'hésite plus à voler à son secours, par ce même chemin qui conduisait au château. Elle entre à leur suite; et sur-le-champ elle cède au même enchantement que Roger : elle le cherche sans relâche le jour et la nuit; et cet enchantement était tel que ces deux amants se rencontraient, se parlaient même à tous moments, sans pouvoir se reconnaître.

Laissons Bradamante soumise à ce prestige; mais n'en ayez aucune inquiétude : je saurai bien, quand il sera temps, l'en tirer avec son cher Roger (1). Vous savez que la diversité plaît à l'es-

(1) L'auteur revient à Bradamante, au vingt-deuxième chant.

prit comme au goût; et mon histoire, en se variant, et semblant n'aller que par sauts et par bonds, vous en sera peut-être plus agréable.

Il faut bien que je me serve de différents fils pour tramer le long tissu de ma toile. Qu'il ne vous déplaise donc pas d'écouter en ce moment, comment les troupes sarrasines, sorties de leurs quartiers, prirent les armes pour paraître devant Agramant. Ce prince, menaçant sans cesse l'empire des lis, faisait une revue générale pour connaître le nombre de ses soldats; il savait qu'outre le grand nombre de cavaliers qui manquaient à ces troupes, plusieurs d'entre elles avaient perdu leurs chefs: les Espagnols, les Lybiens, les Éthiopiens, et plusieurs autres nations, n'avaient plus de commandants; et pour leur en donner à toutes, une revue générale était nécessaire. Le roi d'Afrique et celui d'Espagne avaient fait venir de grandes recrues, pour remplacer ceux que les combats avaient fait périr: il fallait donc incorporer ces nouvelles troupes dans les anciennes, et leur donner des chefs. Mais, seigneur, sous votre bon plaisir, j'interromps mon chant, et ce ne sera que dans le suivant que je vous parlerai de cette grande revue.

FIN DU TREIZIÈME CHANT.

CHANT XIV.

ARGUMENT.

Revue de l'armée des Sarrasins. — Mandricard, roi de Tartarie. — Il apprend qu'un chevalier a exterminé seul deux escadrons. — Il se met à sa recherche. — Il rencontre et enlève Doralice, fille du roi de Grenade, promise à Rodomont. — Agramant se prépare à assiéger Paris. — Dieu commande à Michel d'aller chercher le Silence et la Discorde. — L'ange trouve la Discorde dans un convent. — Description de la demeure du Sommeil. — L'ange et le Silence conduisent l'armée de Renaud. — Siége de Paris. — Exploits de Rodomont.

Dans les grands combats, les siéges et les assauts que la France avait essuyés contre les Maures d'Afrique et d'Espagne, un très grand nombre, de part et d'autre, était resté la proie des loups, des corbeaux et des aigles aux serres tranchantes.

Les Français paraissaient être les plus maltraités, ayant perdu de vastes pays; mais les Sarrasins avaient à regretter un plus grand nombre de princes et de hauts seigneurs. Leurs victoires leur avaient trop coûté, pour qu'ils pussent en tirer trop d'avantage et de joie. Il est facile, invincible Alphonse, de comparer ces antiques évènements

à cette grande et célèbre bataille de Ravenne (1), qui coûta tant de larmes, et dont le succès et la gloire furent dûs à votre bras victorieux. Les cohortes françaises s'ébranlaient déja, prêtes à plier, lorsque vous attaquâtes les étendards espagnols, suivi d'une troupe jeune, courageuse et brillante, qui mérita de vous les éperons dorés de la chevalerie (2). Vous sûtes briser, enlever leurs drapeaux; un immortel laurier vous est dû, pour avoir sauvé l'honneur des lis; et votre tête altière mérite une seconde couronne plus encore pour avoir conservé les jours du nouveau Fabricius, cette illustre colonne (3) du nom romain, que vous prîtes, et dont vous sauvâtes la vie, que pour la défaite totale qui baigna de sang les champs de Ravenne, et qui vit les troupes aragonaises, castillannes et navarroises, fuyant de toutes parts, après avoir perdu leurs bannières et leurs étendards.

---

(1) Allusion au siége de Ravenne, où Fabrice Colonne commandait pour le pape, et qui fut attaquée et prise par M. de Foix, général de l'armée française : cette conquête fut due en partie à la bravoure et à l'habileté d'Alphonse d'Este. P.

(2) Alphonse récompensa la valeur de ceux qui s'étaient distingués sous ses ordres, en leur donnant de riches épées et des éperons d'or, ornements et attributs de la chevalerie. P.

(3) Fabrice Colonne s'était rendu prisonnier à Alphonse, sous la condition de n'être pas livré aux Français. Alphonse, fidèle à sa parole, résista à toutes les sollicitations des Français; il rendit ensuite la liberté à Colonne et le renvoya au pape. Le poëte joue ici sur le nom de Colonne. P.

Cette victoire, cependant, fut plus utile qu'elle n'excita de joie. Lorsque nous vîmes étendu mort sur le champ de bataille ce brave général français, et tant de seigneurs et de grands capitaines qu'il commandait, et qui venaient de traverser les Alpes avec lui pour voler au secours de leurs alliés, nous reconnûmes bien que nos vies et notre patrie étaient à couvert des tempêtes qu'excite Jupiter irrité; mais comment n'aurions-nous pas gémi sur la perte cruelle qui plongea la France dans les larmes et mit tant d'épouses en deuil? Louis a besoin de nouveaux capitaines, et de chefs prudents et sévères qui soutiennent l'honneur de la France, et qui répriment les excès furieux des soldats. Quels crimes n'ont-ils pas commis? Les monastères, les noviciats de toute espèce pillés; on a vu leurs tremblantes habitantes gémir dans les bras du soldat effréné; les mères, les épouses, les filles, ont éprouvé leur brutale fureur; portant leur main sacrilége jusque sur les tabernacles, un simple ciboire d'argent leur a fait profaner le corps précieux du Sauveur.

O misérable Ravenne, qu'a pu ta vaine résistance? Bresse (1) aurait dû te servir d'exemple; c'est d'après tes malheurs que Faënza et Rimini se sont conduites, depuis que le bon et sage Louis nous envoie le prudent Trivulce. Que les

---

(1) Bresse avait été saccagée par les Français, peu de jours avant la prise de Ravenne. P.

Français apprennent de sa bouche à réprimer leurs rapines et leurs coupables desirs! il saura leur dire avec vérité que de tout temps en Italie, ces crimes furent suivis de la punition et de la mort.

Ainsi que maintenant le roi de France a besoin de remplacer dans son armée les grands capitaines qu'il a perdus : de même alors Agramant et Marsile, pour donner une bonne et forte consistance à la leur, avaient voulu la voir, dès qu'elle sortit de ses quartiers d'hiver; ils la rangèrent en ordre dans une vaste plaine, pour pourvoir au commandement de chaque troupe.

Marsile d'abord, Agramant ensuite commencèrent à faire défiler leur armée, troupe par troupe. Les Catalans et les montagnards leurs voisins suivent la bannière de Doriphebe; les Navarrois, dont Renaud a tué le roi Folvirante, marchent ensuite; et Marsile leur donne Isolier pour chef (1). Après eux viennent Balugante, gouverneur des peuples de Léon, et le fier Grandonio, chef de ceux des Algarves. Les Castillans obéissent à Falsiron, frère de Marsile : ceux qui sont partis de Malaga, de Séville, et des bords fleuris du Bétis, depuis la mer de Gades (2), jusqu'à la riche Cordoue, suivent la bannière de Madarasse.

Stordilan, Tessire et Baricondo, conduisent les

(1) Isolier, chevalier espagnol, fils du roi Marsile et frère de Ferragus, l'un des personnages de Roland l'Amoureux. P.

(2) Cadix. P.



troupes de Grenade, de Lisbonne et de Mayorque. Larbin, roi de Lisbonne, ayant été tué, les Portugais obéissent à Tessire, son parent; et Serpentin commande les troupes de Galice, privées de Maricolde, leur ancien chef. Tolède, Calatrava, les bords de la Guadiana, avaient envoyé leurs guerriers sous les ordres de Sinagon; mais le brave Mataliste, depuis sa mort, avait été mis à leur tête. Bianzardin réunissait sous sa bannière les troupes de Placentia, de Salamanque, d'Astorga, d'Avila, de Zamora et de Palentia. Les guerriers de Sarragosse et de la cour de Marsile avaient le redoutable Ferragus pour commandant. Leurs armes étaient brillantes; leur audace était extrême. Malgarin, Balingerne, Malzarize et Morgan se consolaient près de Marsile d'avoir été chassés de leurs états; et, comblés de ses bienfaits, ils s'étaient dévoués à son service. Une infinité d'autres guerriers, dont je rapporterai les noms lorsque j'aurai lieu de célébrer leur bravoure, fermaient la marche de l'armée d'Espagne. Je dois cependant distinguer entre eux le valeureux Follicon, bâtard du roi Marsile.

Dès que l'armée de Marsile eut défilé, le fier roi d'Oran, de taille de géant, s'avança, suivi d'un gros escadron. La troupe suivante regrettait son ancien chef Martasin, qui était tombé sous les coups de Bradamante: elle est humiliée qu'une femme puisse se vanter d'avoir tué le roi des Garamantes. La troisième troupe, sortie de Gas-

cogne après la mort d'Argoste, avait aussi besoin d'un chef, ainsi que la seconde et même la quatrième. Agramant leur choisit Buralde, Ormide et Arganio.

Ce dernier fut désigné pour commander les troupes de Lybie, qui pleuraient le brave nègre Dudrinasse. Brunel parut aussi, conduisant ceux de la Tingitane : il avait les yeux baissés, l'air triste et nébuleux, parcequ'il était tombé dans la disgrace d'Agramant, depuis le jour où, près du château d'Atlant, Bradamante lui avait enlevé l'anneau d'Angélique; et si le frère de Ferragus, Isolier, n'avait pas juré sur son honneur qu'il l'avait trouvé lié contre un arbre, Agramant l'eût condamné à rendre le dernier soupir au gibet. C'est à la prière de ceux de sa cour, qu'il lui fit ôter du cou l'infame hart qu'il avait si bien méritée; mais ce ne fut qu'avec la menace de le punir encore plus sévèrement à la première faute; ce qui portait la consternation sur le front de ce Sarrasin. Après lui marchait Farurant qui commandait la cavalerie et l'infanterie de Mauritanie. Le nouveau roi du Liban s'avançait à ses côtés, et conduisait les troupes de Constantine, le monarque africain lui ayant donné le sceptre d'or et la couronne qui avaient appartenu à Pinadore.

Les troupes de l'Hespérie, avec celles de Ceuta, venaient après, conduites par Soridan et Dorilon. Pulian commandait les Nasamones; Agricalte marchait à la tête des Hamoniens; Malabuferce gui-

dait les Pisans; Finadure commandait les troupes de Maroc et des Canaries, et Balastre, celles qui obéissaient auparavant au roi Tardoc.

Deux escadrons venaient ensuite, l'un de Molga, l'autre d'Azilla; celui-ci marche sous les ordres de son ancien maître; l'autre est sans chef. Agramant en donne le commandement à Corinée, l'un de ses amis de confiance. Il a fait pareillement Caïque roi des peuples d'Almansilla, que Tanfirion avait gouvernés, et donné le sceptre de Gétulie à Rimédont: ensuite marche Balinfront à la tête des troupes de Cosca.

Le roi Clarinde, successeur de Mirabalde, conduisait l'escadron des guerriers de Bolga. Baliverze le suit; c'est le plus méchant coquin des Sarrasins. Après lui vient l'une des belles troupes de l'armée, commandée par le plus sage roi qui suivît Agramant: c'était Sobrin, roi de Garbe, également bon dans les conseils et dans les combats.

Les troupes de Bellemarine, que Gualciotte avait commandées jusqu'alors, venaient de passer sous les ordres de Rodomont, roi d'Alger; il n'était arrivé que depuis trois jours à l'armée. Il revenait du fond de l'Afrique où il était passé pour rassembler des forces. Agramant l'y avait envoyé, vers le temps où le soleil, moins brillant et moins chaud, semble céder au sagittaire et aux cornes menaçantes du taureau. L'armée des Sarrasins n'avait point de guerrier aussi fort, aussi redoutable que le fier Rodomont: les portes de Paris

devaient plus trembler à son aspect, qu'à celui de tous les autres guerriers. Cet homme féroce avait suivi les deux rois en France, moins par attachement, que pour se montrer le plus implacable ennemi de la foi chrétienne.

Prusion, roi des Alvaraches, et Dardinel, roi de Zumara, suivaient Rodomont : je ne sais si quelque chouette, quelque vieille corneille, ou quelque autre oiseau de mauvais augure, leur avaient annoncé leur mauvais sort; mais l'heure et le moment de leur mort étaient déja déterminés dans le ciel pour le combat du lendemain.

L'on n'attendait plus dans l'armée que deux troupes qui se trouvaient absentes : c'étaient celles de Trémisen et de Noricie; personne n'en donnait des nouvelles. Agramant ne savait que penser de ce long retard, lorsqu'enfin on lui amena un écuyer du roi de Trémisen, qui lui raconta qu'Alzirde, Manilard et tous les capitaines de ces deux troupes, étaient étendus sur la poussière.

Seigneur, dit cet écuyer, le terrible chevalier qui n'eût laissé aucun de nous en vie, si quelques-uns ne l'avaient évité par la fuite (1), est entré dans nos escadrons comme un grand loup dans deux troupeaux de chèvres et de moutons.

Depuis quelques jours il était arrivé dans l'armée un haut et puissant chevalier, auquel ceux de l'Orient et du Couchant ne pouvaient presque

---

(1) Voyez chant douzième, page 300.

être comparés. C'était Mandricard, fils et successeur du grand et célèbre Agrican, roi de Tartarie. Agramant lui rendait et lui faisait rendre les plus grands honneurs. Mandricard avait déja rempli la terre de sa haute renommée par ses exploits; mais celui de tous qui le couvrait le plus de gloire, c'était la conquête qu'il avait faite des armes d'Hector. En vain la fée de Syrie les conservait depuis plus de mille ans; Mandricard s'en était emparé; et tout ce que sa valeur surmonta dans cette aventure exciterait la terreur, si je le racontais (1)..

Ce prince, ayant été présent au récit de l'écuyer de Trémisen, sentit enflammer son grand cœur, et forma sur-le-champ le projet de suivre les traces de ce guerrier qu'on avait peint si terrible. Il se garda bien de laisser soupçonner son projet; soit que son caractère altier le rendît dédaigneux, soit qu'il craignît qu'un autre n'eût la même pensée, et ne le précédât. Il s'informa de l'écuyer de quelle espèce d'armes et d'habits ce cavalier était paré. Celui-ci lui répondit qu'il était couvert d'armes noires, et que son casque même ne portait aucun cimier.

---

(1) Cette aventure est décrite fort au long dans le poëme de l'ORLANDO INNAMORATO. Mandricard est obligé de traverser des flammes pour arriver au palais où étaient gardées les armes d'Hector; il passe un fossé à la nage; il est renversé par un vent violent en voulant monter le perron; enfin, il combat et disperse un nombre infini de spectres, de lutins, etc. P.



Roland, en effet, le cœur plein de deuil pour l'absence d'Angélique, avait quitté jusqu'à l'écusson de ses armes, et n'avait rien voulu souffrir sur lui qui ne se ressentît de l'état douloureux de son ame.

Marsile avait fait présent à Mandricard d'un superbe cheval bay châtain : ses crins et ses pieds étaient noirs. Il était né d'une jument du pays de Frise et d'un cheval andaloux. Mandricard, bien armé, sauta dessus et partit avec vîtesse, en jurant de ne revenir à l'armée qu'après avoir trouvé le chevalier aux armes noires.

Il rencontra sur sa route quelques fuyards échappés à la fureur de Roland; l'un pleurait un frère, l'autre son propre fils tué sous ses yeux. Une affreuse terreur était encore empreinte sur leur visage; pâles, muets et troublés, ils semblaient ne marcher qu'au hasard.

Mandricard ne fut pas long-temps sans avoir le spectacle affreux du champ de bataille. L'énormité des coups dont les morts sont frappés lui confirme le rapport qu'Agramant a reçu; il porte sa curiosité jusqu'à mesurer la largeur de ces blessures; il sent d'autant plus redoubler sa jalousie contre le chevalier qui leur a donné la mort.

De même que le loup ou le dogue affamés, qui étaient accourus à l'odeur d'un bœuf que les paysans ont abandonné mort dans la campagne, n'en trouvant plus que les cornes et les os nus

les chairs ayant été déja dévorées par les oiseaux, regrettent d'être arrivés trop tard pour se repaître d'une si riche proie; ainsi le cruel Mandricard, furieux de jalousie, blasphème de ne plus trouver d'ennemi.

Il suivit pendant le reste de ce jour et la moitié du suivant les traces du chevalier noir; il aperçut alors un pré ombragé par de grands arbres, qu'un fleuve côtoyait en serpentant en forme de guirlande, et en laissant, pour y entrer, un petit espace entre ses deux bras; c'est ainsi que le Tibre embrasse en tournant le terrain d'Otricoli. Plusieurs chevaliers armés semblaient fermer ce passage. Mandricard leur demanda pour quel dessein ils se trouvaient rassemblés en si grand nombre. Le capitaine, frappé de la mine altière de Mandricard et de la richesse de ses armes brillantes de pierreries, lui répondit : Seigneur, nous sommes sujets du roi de Grenade, et nous avons été commandés pour servir d'escorte à la princesse sa fille qu'il vient d'accorder au roi d'Alger, quoique le bruit public ne l'ait pas encore annoncé. Dès que la cigale aura cessé son chant, qu'on n'entend que pendant la plus grande chaleur du jour, nous nous remettrons en chemin avec la princesse, qui dort présentement, pour la conduire au camp, et la remettre entre les bras du roi son père.

Mandricard, qui méprisait l'univers, eut peu d'estime pour cette troupe, et voulut s'amuser à

voir comment elle défendrait la jeune princesse. Vraiment, leur dit-il, on m'a dit que cette princesse est fort jolie, et je me réjouis de pouvoir le savoir par moi-même. Menez-moi promptement près d'elle, ou, si vous l'aimez mieux, faites-la venir; mais dépêchez-vous, car il faut que je reparte dans un moment. Pardieu! dit le Grenadin, il faut que tu sois un grand fou pour.... Il n'eut pas le temps d'en dire davantage; car le fier Tartare, courant à l'instant sur lui, lui passa sa lance au-travers du corps; il la retira promptement, pour en percer un second.

Mandricard ne portait point d'épée, parceque, lorsqu'il fit la conquête des armes d'Hector, il trouva que l'épée y manquait; et dès-lors il jura, lui qui ne jurait jamais en vain, de ne porter d'épée, que lorsqu'il aurait enlevé celle de Roland, cette fameuse Durandal qui avait appartenu à Hector, et que Roland avait enlevée, avec la vie, au redoutable Almont.

L'audace du Tartare ne lui laissa voir aucun désavantage, en attaquant le reste de cette troupe. Il s'élança sur eux en s'écriant : Qui de vous m'arrêtera dans mon chemin? Ceux de cette escorte l'attaquèrent de tous côtés, l'un la lance en arrêt, et l'autre l'épée haute. Mandricard en tue plusieurs, avant que sa lance soit brisée. Alors il prend le tronçon à deux mains; il s'en sert comme d'une masque, et la plupart de ceux qui lui résistent en sont assommés. Tel que l'Hébreu Samson

sut se servir d'une vile mâchoire d'âne; de même le Tartare brise les écus, les casques, et tue quelquefois l'homme et le cheval du même coup.

Ces malheureux combattants s'obstinent à courir à la mort, qui leur paraît encore moins amère que la manière honteuse dont ils perdent la vie. Ils ne peuvent supporter de se voir assommer par un tronçon de lance, comme des couleuvres ou des grenouilles. Toutefois lorsque les deux tiers d'entre eux eurent perdu la vie, le reste, se voyant près de subir le même sort, commença à prendre la fuite; mais le cruel Tartare ne peut souffrir qu'aucun de cette troupe épouvantée échappe à ses coups. De même que les roseaux desséchés et le chaume ne peuvent résister à l'ardeur d'un feu qu'un laboureur allume, si le vent en dirige la flamme de leur côté; ainsi ces malheureux ne font aucune résistance contre la fureur du terrible Mandricard. Ce fut alors que, voyant que l'entrée du pré restait sans aucune défense, le prince tartare suivit les traces fraîches; et, guidé par quelques plaintes, il arriva jusqu'à la tente de la princesse de Grenade. Curieux de voir si sa beauté répondait en effet aux louanges qu'il en avait entendu faire, il passe au milieu des morts, suit le tournant du fleuve, et trouve Doralice dans le milieu du pré; c'est ainsi que se nommait la princesse de Grenade. Elle était assise, tout en larmes, au pied d'un vieux frêne; ses larmes, qui se succédaient comme les ondes d'une fontaine,

tombaient sur son beau sein : on voyait sur son visage l'empreinte de la douleur et de la crainte; sa terreur augmenta, lorsqu'elle vit approcher le Tartare, tout couvert de sang, et la fureur dans les yeux : elle perce les airs de ses cris : son escorte est détruite; elle ne voit plus auprès d'elle que quelques vieillards, et de jeunes et timides filles qu'on avait choisies pour la servir.

Lorsque Mandricard admira ce beau visage couvert de larmes (eh! que n'eût-il pas été, si le sourire l'eût encore embelli!), il doute s'il est encore sur la terre, ou s'il est transporté dans les cieux; et, sans le savoir, il est déja le captif de sa belle prisonnière. Il ne peut consentir toutefois à perdre tout le fruit de sa victoire, quoiqu'elle montre, par ses larmes et ses gémissements, toute l'affliction qu'une femme puisse ressentir; mais, espérant qu'à la fin cette plainte ferait place à des sentiments plus doux, il prit le parti de l'emmener avec lui; et, la faisant monter sur une blanche haquenée, il reprit avec elle le chemin dont il s'était écarté.

Il congédia d'un ton assez doux les vieillards et les femmes qui l'avaient suivie depuis Grenade. N'en soyez point en peine, leur dit-il, je suis assez fort pour la défendre; je lui servirai de camérier, de gouvernante, d'huissier; et je la servirai mieux que personne; adieu, mes amis. Eux, qui ne pouvaient s'opposer à rien, s'en allèrent, et la quittèrent en pleurant, et se disant entre

eux : Ah! que le roi son père sentira de douleur, en apprenant cet enlèvement! de quelle fureur son redoutable époux ne sera-t-il pas animé! Quelle horrible vengeance n'en prendra-t-il pas! Ah! que n'est-il ici, pour sauver l'illustre sang du roi Stordilan, avant que cet étranger l'entraîne loin de nous!

Mandricard, assez satisfait du prix charmant qu'il venait de recueillir de sa victoire, n'était plus si pressé de chercher le chevalier aux armes noires; il avait bien ralenti sa marche, et n'était occupé que de trouver un lieu favorable, pour laisser enfin paraître le feu dont il était enflammé. Tout en marchant, il cherchait à consoler Doralice, dont les yeux et les joues étaient humides de larmes. Il lui tient tous les propos qu'il croit propres à la fléchir. Ah! lui dit-il, ce n'est que sur la renommée de votre beauté divine, que j'ai pu m'éloigner de mon heureuse patrie : aurais-je quitté mes royaumes et la grandeur dont j'étais environné, pour voir seulement la France ou l'Espagne? non, ajoutait-il, le bonheur de vous voir, le desir de vous admirer m'a seul attiré loin de mes états. Si l'amour pouvait être toujours le prix du violent amour, ne mériterais-je pas de vous toucher? Que faut-il, hélas! pour vous plaire? Si c'est la haute naissance, le grand Agrican était mon père : si ce sont les richesses, vous me voyez possesseur de ses vastes états; Dieu seul est plus puissant que moi : si c'est enfin

la valeur, je viens de vous en donner une preuve.

Tous ces discours si tendres que l'amour inspirait à Mandricard n'étaïent point absolument perdus; ils allaient tout doucement au cœur de la jeune Doralice ; ils commençaient à la rassurer de sa peur.

Bientôt cette peur fut entièrement bannie; la douleur qui venait de lui percer l'ame devint aussi bien plus modérée; et bientôt encore, elle parut écouter ce nouvel amant avec plus de patience, et même avec une sorte de plaisir. Elle fut d'abord plus polie, ensuite elle parut plus affable; elle ne lui refusa plus d'arrêter sur ses yeux les siens animés par là tendresse. Mandricard, qui connaissait un peu l'amour, commença dès-lors à former la douce espérance ou plutôt à regarder comme certain que cette jeune beauté ne lui serait pas long-temps cruelle. Plein d'amour et de joie près de Doralice, il suivit ainsi son chemin, jusqu'à cette heure où l'approche de la nuit fait sentir aux animaux un froid qui les appelle à goûter les douceurs du sommeil. S'apercevant donc que le soleil était déja couvert à moitié par l'horizon, ils redoublèrent un peu de vîtesse, d'autant plus qu'ils entendirent de loin les sons de quelques chalumeaux, et qu'ils virent la fumée qui s'élevait de plusieurs cabanes.

Ces cabanes étaient l'habitation de quelques pasteurs, retraite pour eux moins belle que commode. Ces honnêtes gardiens de troupeaux ac-

cueillirent les deux voyageurs avec tant d'honneurs et de cordialité, qu'ils en furent enchantés; car la politesse et la courtoisie n'habitent pas seulement les villes et les châteaux: on les trouve souvent dans les cabanes et sous des toits de chaume.

Je ne suis point assez sûr de ce qui put se passer entre la belle princesse de Grenade et le fils d'Agrican pendant l'obscurité de la nuit, pour oser en rien dire. Je laisse à chacun le plaisir de se livrer à son imagination. Tout ce que je peux seulement assurer, c'est que leur réconciliation parut s'être faite de bien bonne foi; que tous les deux parurent fort gais en se réveillant, et que la reconnaissante Doralice remercia de bien bon cœur ces honnêtes pasteurs de l'accueil qu'ils en avaient reçu.

Ils continuèrent pendant plusieurs jours cette même façon de voyager, errant ensemble sans aucun souci, jusqu'à ce qu'ils se trouvèrent enfin sur le bord d'un beau fleuve, dont la pente entraînait doucement les eaux à la mer. Ces eaux avaient un cours si tranquille, qu'on doutait qu'elles eussent leur mouvement nécessaire; elles étaient si claires, qu'on voyait facilement le fond de leur lit: ce fut sur ces rivages paisibles, qu'ils trouvèrent une dame et deux chevaliers qui se reposaient à l'ombre (1).

(1) La continuation de cette aventure est dans le vingt-troisième chant.

Mais mon imagination, qui m'emporte à ne pas suivre toujours le même chemin, me force à retourner à cette innombrable armée de Sarrasins, qui semble vouloir assourdir toute la France de sa rumeur et de ses cris; elle me ramène autour des pavillons du fils de Trojan, qui défie le saint empire romain, tandis que l'audacieux Rodomont jure d'embraser Paris, et de raser Rome la sainte. Agramant, ayant été secrètement informé que le puissant secours des îles britanniques avait déja passé la mer, fit appeler le roi Marsile, le vieux Sobrin, roi de Garbe, et quelques autres anciens capitaines. Leur avis unanime fut de faire le plus grand effort pour emporter Paris par un assaut général, ne pouvant plus espérer, disaient-ils, d'en faire la conquête, lorsque le secours serait arrivé. Ils avaient déja rassemblé dans les maisons voisines des remparts de cette ville, une prodigieuse quantité d'échelles, de claies et de madriers, pour faire des ponts volants ou des bateaux; Agramant avait déja commandé les troupes qui formeraient la première et la seconde attaques, et il se proposait bien de combattre lui-même dans cet assaut.

Charlemagne, le jour qui précéda ce combat furieux, fit élever des vœux au ciel par tous les habitants des monastères; et tous ceux qui, remplissant les commandements de l'église, espéraient être en état de grace, firent leurs dévotions

comme des gens qui se préparaient à mourir le jour suivant. Charles, entouré de ses pairs et de ses ministres, donnait l'exemple à ses sujets dans la principale église. Dieu puissant! s'écria-t-il, si ma tête est coupable, ne punis pas ce peuple fidèle pour mes iniquités passées. Si ta volonté nous condamne à périr, diffère au moins les effets de ta vengeance : que nous, hélas! qui portons le nom de tes enfants, nous ne périssions pas sous les coups et sous les yeux des ennemis de ta loi sainte! que ces infidèles, ô grand Dieu! ne puissent pas dire que tu laisses périr sans secours ceux qui t'adorent! pour un seul rebelle à ta loi, cent autres seraient entraînés à l'esprit de révolte, et la foi finirait par être bannie de tous les cœurs. Protège ceux que tu vis jadis défendre ton saint sépulcre profané, et la majesté de ton église et des pontifes qui la servent. Ta miséricorde, ta bonté ne sont-elles pas toujours les mêmes? Pourrions-nous, ô Dieu si clément et si bon, désespérer de ton secours? Ce ne sera point le prix de nos mérites que nous recevrons; mais un don gratuit de ta grace bienfaisante, remplissant nos cœurs de reconnaissance et d'amour, les rendra meilleurs et plus purs à tes yeux.

C'est ainsi que, d'un cœur contrit et humilié, Charles élevait ses cris et ses vœux à l'éternel : il joignit plusieurs vœux à ses ardentes prières; ils furent écoutés, et les anges les portèrent aux pieds du trône éternel où le sauveur du monde

est assis : les bienheureux, émus d'une sainte pitié à la voix des anges suppliants, se prosternèrent devant ce Dieu si bon; ils se joignirent à ces messagers célestes pour le supplier d'exaucer les cris du peuple chrétien qui lui demandait son secours.

Cette ineffable bonté, qui ne fut jamais intercédée en vain par un cœur fidèle, jeta des regards de pitié sur eux. Dieu fit signe de la main à l'archange Michel de s'approcher (1). Va trouver, lui dit-il, cette armée chrétienne, qui, dans ce moment, vient d'aborder les côtes de Picardie; conduis-la près des murs de Paris, sans que les Sarrasins puissent le savoir : cherche d'abord le Silence, ordonne-lui de te suivre dans cette commission; il saura bien tout ce qu'il doit faire pour l'exécuter. Vole ensuite où la Discorde se tient; dis-lui qu'elle

---

(1) Dryden, dans les notes qu'il a jointes à sa traduction de Virgile (liv. 4 des Géorgiques), fait le plus grand éloge de cette admirable machine épique, la plus belle, dit-il, qui soit dans aucun poëme moderne. « Dieu commande à saint Michel de conduire Renaud au secours de Paris assiégé par les Sarrasins. A cet effet, il lui enjoint d'aller chercher le Silence et la Discorde; d'ordonner au premier d'accompagner l'armée chrétienne de manière que sa marche ne soit pas aperçue; à l'autre de s'introduire dans le camp des infidèles, et d'y semer la dissention parmi les chefs; etc. Le Silence enveloppe l'armée de Renaud dans un nuage, et la conduit à Paris. A peine la Discorde a-t-elle mis le pied dans le camp d'Agramant que les querelles y naissent de toutes parts; etc., etc. (Hoole, trad. angl.) P.

allume ses affreux tisons, qu'elle porte la fureur et le feu dans le camp d'Agramant; qu'elle s'attache surtout à fomenter tant de haines et tant de disputes entre les chefs les plus renommés, qu'elles leur fassent tourner leurs armes les uns contre les autres; que les uns périssent, que les autres soient blessés ou faits prisonniers, que d'autres indignés abandonnent leur camp, en sorte que leur roi ne puisse plus tirer d'utilité de leurs secours. Michel baisse la tête sans répondre, vole à ces mots, et descend sur la terre. De quelque côté que l'archange dirige son vol, les nues s'ouvrent, le ciel est serein : un cercle doré de lumière, plus brillant que n'est l'éclair pendant une nuit obscure, l'entoure. Michel pense où d'abord il doit descendre pour trouver cet éternel ennemi des longs propos, ce Silence auprès duquel il doit exécuter le premier ordre qu'il a reçu.

Il cherche dans sa pensée tous les lieux où le Silence lui paraît pouvoir habiter : enfin, après de mûres réflexions, il conclut qu'il doit le trouver dans les églises, dans les cloîtres des moines et des religieux, où il est tellement défendu de parler, que, chez eux, le nom du Silence est inscrit non-seulement sur la porte du chœur, mais aussi sur celles des dortoirs, des réfectoires et de toutes les cellules. Plein de cette espérance, il agite avec plus de vîtesse ses ailes dorées. Il se croit sûr aussi d'y rencontrer la Paix, le doux Repos et la Charité : mais qu'il se trouva

trompé dans son attente, dès qu'il eut mis le pied dans un cloître ! Le Silence n'habite plus ces lieux, lui dit-on; il n'en existe plus que le nom : la Piété, la Paix, l'Humilité, l'Amour du prochain, qui régnaient en ces lieux dans les anciens temps, ne s'y trouvent pas davantage : la Gourmandise, l'Avarice, la Colère, l'Orgueil, la Paresse et la Cruauté, les en ont bannis. Le messager céleste s'étonne d'une nouvelle si étrange; il jette un œil d'indignation sur cette méprisable troupe; mais du moins il trouve et reconnaît la Discorde, que l'éternel lui avait commandé de chercher, dès qu'il aurait trouvé le Silence. Il avait cru d'abord qu'il serait obligé de l'aller chercher parmi les réprouvés, jusque dans les abymes de l'Averne; heureusement elle parut à ses yeux dans ce nouvel enfer, et, qui le croirait? parmi tant de prières et de saints sacrifices.

Michel est très étonné de cette découverte. Il croyait devoir faire un bien plus long chemin, pour trouver la Discorde. Cependant il vit qu'il ne se méprenait pas : ses habits, composés de bandes inégales, variées de cent couleurs différentes, la faisaient connaître; le vent en agitait les bandes à chaque pas; tantôt elle était presque nue, d'autres fois elle paraissait couverte. Ses cheveux noirs ou blancs, dorés ou argentés, et toujours prêts à s'entremêler ensemble, étaient dispersés sur ses épaules et sur sa poitrine; un petit nombre en était réuni dans une tresse, les autres

étaient relevés sous sa coiffure. Son sein, ses bras, étaient pleins de libelles, d'assignations, de consultations, et d'autres papiers de chicane; elle avait aussi de grandes liasses de causes à consulter, et d'autorités qui mettent toujours en danger les possessions du faible. Elle était entourée devant, derrière, et sur les côtés, de notaires, de procureurs et d'avocats. L'archange l'appelle, et lui commande de se porter entre les chefs principaux des Sarrasins, et de trouver des moyens pour qu'ils se détruisent entre eux par une guerre cruelle. Il lui demande ensuite quel est le lieu que le Silence habite; il croit qu'elle doit en savoir des nouvelles, comme parcourant sans cesse toute la terre pour y porter le feu et la division.

La Discorde lui répondit : Je n'ai nulle idée de l'avoir jamais rencontré; j'en ai souvent entendu parler, ainsi que de sa finesse dans ce qu'il entreprend : mais consultons la Fraude qui se trouve aussi parmi nous; elle en a si souvent besoin qu'elle doit en savoir des nouvelles. A ces mots, elle la montre du doigt à Michel, en lui disant : La voilà. La Fraude avait un visage ouvert, et même agréable. Elle était vêtue avec décence : ses regards avaient quelque chose de respectueux et de timide : elle marchait posément; et son parler était si doux et si modeste, qu'on l'aurait prise pour l'ange Gabriel annonçant à la Sainte-Vierge qu'elle serait mère du Sauveur. Ce-

pendant rien n'était plus affreux et plus difforme que tout ce qu'elle savait cacher aux yeux par ses sombres détours et par ses ruses coupables : sous son habit ample et très long, elle portait toujours un poignard empoisonné.

L'ange lui demanda quel chemin il devait prendre pour trouver le Silence. Autrefois, lui dit-elle, vous auriez pu le trouver avec les vraies Vertus; il avait coutume de ne les point quitter. Vous l'eussiez aussi rencontré parmi les enfants de Benoît et ceux d'Élie (1), dans le temps où leur fondation était encore récente. Il habita jadis les écoles publiques, dans les siècles d'Architas et de Pythagore (2). Mais, depuis la mort de ces philosophes et de ces saints religieux qui savaient le retenir dans le droit chemin, il a re-

---

(1) C'est-à-dire dans les monastères fondés sous les noms de saint Benoît et d'Élie. Saint Benoît naquit à Norcia en 480; il habita long-temps une caverne à 40 milles de Rome; il se retira ensuite dans la petite ville de Cassin, et bâtit sur la montagne de ce nom un monastère qui fut le berceau de l'ordre bénédictin. — Élie était le prophète dont il est parlé dans l'Écriture-Sainte, et que quelques personnes croient encore vivant dans le Paradis terrestre avec saint Jean et Énoch. Il habita long-temps sur le mont Carmel; ce qui, dans la suite, donna naissance à l'ordre des carmélites. P.

(2) Pythagore, célèbre philosophe de l'antiquité, qui prescrivait à ses disciples cinq années de silence à leur entrée dans son école. — Architas, qui fut aussi un grand philosophe et un habile géomètre, était un de ses disciples. P.

noncé à ses habitudes honnêtes, pour en prendre de criminelles. Il commença par accompagner les amants pendant la nuit, puis il se rendit complice des voleurs; il habite souvent avec la Trahison; je l'ai vu aussi avec l'Homicide. Il a l'habitude de se retirer dans quelque obscure caverne avec ceux qui font de la fausse monnaie; il change si souvent de gîte et de compagnie, que c'est grand hasard si vous pouvez le rencontrer. Le meilleur moyen qui puisse vous réussir, c'est de vous rendre vers le milieu de la nuit dans l'antre qu'habite le Sommeil; car c'est là qu'il repose.

Quoique la Fraude ait coutume de mentir et de tromper toujours, ce qu'elle disait alors était si vraisemblable, que Michel n'hésita point à la croire. Il s'envole du monastère; il tempère le battement de ses ailes; il s'étudie, il compte les heures, pour arriver à temps à la caverne du Sommeil où la rencontre du Silence pouvait remplir son espoir.

L'on voit dans l'Arabie une petite vallée agréable, éloignée des cités et même des hameaux, à l'abri de deux hautes montagnes; elle est couverte d'anciens sapins, de gros hêtres. Le soleil tourne, et frappe à plomb en vain sur cette vallée; tous ses rayons sont interceptés; une route couverte d'épais rameaux conduit à un grand souterrain.

Une spacieuse caverne s'étend dans le roc sous cette forêt ténébreuse : le lierre suit l'élévation

de son portique, le couronne en festons, et le tapisse par ses contours tortueux. C'est dans cet asyle que repose le paisible Sommeil. L'Oisiveté grasse et pesante occupe un des coins de cette grotte. La Paresse, assise pesamment sur la terre d'un autre côté, ne peut faire un pas, ni même se tenir sur ses jambes molles et débiles. L'Oubli reste à la porte, ne reconnaissant ni ne laissant entrer personne; il n'écoute aucun message ni ne répond; il tire un voile obscur sur tous les hommes. Le Silence sert de garde à ce séjour, autour duquel il tourne sans cesse: sa chaussure est de feutre; un manteau brun l'enveloppe; et de sa main, il fait signe de loin à ceux qu'il aperçoit de ne pas approcher.

Michel l'aborda doucement, et lui dit à l'oreille: Le Dieu vivant t'ordonne de conduire Renaud à Paris, avec le secours qu'il amène à son souverain. Il veut que tu le conduises si secrètement que les Sarrasins ne puissent entendre aucun bruit, et qu'avant qu'ils aient aucune connaissance de ces troupes, ils soient attaqués de tous côtés. Le Silence ne fit pour toute réponse qu'un signe de respect et d'obéissance: il vole derrière Michel; et de ce premier vol, ils se rendent en Picardie. Michel redouble le courage de ces braves troupes, et les fait marcher avec tant de diligence, que, sans qu'elles se doutent que c'est par un miracle, elles arrivent dans un seul jour à Paris. Le Silence courait de tous côtés autour de cette ar-

mée, qu'il avait entourée d'un épais nuage, quoique tous les autres objets fussent éclairés : l'épaisseur de ce nuage était telle, qu'on ne pouvait entendre au dehors le son des cors et des trompettes. Il alla même jusque dans le camp des Sarrasins; et ce qu'il répandit sur leurs têtes les mit dans le même état que s'ils eussent été sourds et aveugles.

Pendant que Renaud arrivait avec une si grande diligence, qu'il était évident qu'un ange le conduisait, et dans un silence si profond, qu'on n'entendait aucun bruit du camp maure, Agramant avait déja placé son infanterie dans les faubourgs de Paris, et sous les remparts menaçants, défendus par les fossés, son projet étant d'en venir au dernier effort.

Qui pourrait compter l'armée qu'Agramant mena ce jour contre Charlemagne, compterait aussi facilement le nombre des arbres que contiennent les vastes forêts qui couvrent le dos des monts Apennins : il pourrait compter aussi le nombre des vagues que la mer élève sur les rives mauritaniennes, lorsqu'elle vient se briser contre le pied du Caucase; il saurait aussi bientôt celui des feux célestes qui pendant la nuit éclairent les larcins des amants (1).

(1) Imitation de Catulle.

Aut quam sidera multa, quum tacet nox,
Furtivos hominum vident amores. CARM. VII. P.

Déja les cloches de Paris s'émeuvent de toutes parts; leur son effrayant et triste attire aussitôt dans tous les temples le peuple éperdu, qui, levant les mains au ciel, tâche de le faire ouvrir à ses prières : si dans le paradis l'on avait la même opinion que nous avons ici-bas des richesses, il n'est pas de saint dans le sacré consistoire qui n'eût pu obtenir en ce jour une statue d'or. On entend les vénérables vieillards se plaindre d'avoir assez long-temps vécu pour être témoins d'un pareil malheur, et porter envie à ces bustes sacrés qui depuis tant d'années reposaient dans les tombeaux : mais les jeunes gens, pleins de force et de courage, bravant le péril qui les menace, dédaignaient ces plaintes, et couraient de tous côtés à la défense des murailles. Là se voyaient hauts barons, paladins, rois, ducs, chevaliers, marquis et comtes, citadins, soldats étrangers; tous se montraient également ardents et prompts à mourir pour la gloire du Sauveur : ils allaient même jusqu'à supplier l'empereur de faire baisser les ponts, pour attaquer les Sarrasins. Charles admira, et se plut à leur voir cette audace, mais il eut la prudence de la retenir. Il les posta lui-même en divers endroits dangereux, pour en fermer l'accès aux Sarrasins : il en ménagea le nombre selon l'étendue et le plus ou le moins de danger des postes; d'autres eurent le soin d'entretenir et de préparer les feux; un grand nombre fut employé pour manœuvrer les machines

de guerre où leur défense serait nécessaire : Charles, sans s'arrêter un moment, allait de tous côtés pour préparer une bonne défense.

Paris est assis dans une grande plaine, située au milieu de la France dont cette capitale semble être le cœur : un beau fleuve traverse son enceinte; il partage cette ville; mais, avant d'en sortir, il forme une île qu'il défend, et c'est une des principales parties de cette belle cité : les deux autres, qui avec elle composent ses trois divisions, sont défendues d'un côté par le fleuve, de l'autre par de grands et profonds fossés. Dans cette ville, de plusieurs milles de tour, différents quartiers pouvaient être attaqués à-la-fois; mais Agramant, pour ne point séparer ses forces, résolut de ne former qu'une seule attaque : il va camper au-delà du fleuve, du côté du couchant; c'est là qu'il veut diriger l'assaut, parceque de ce côté il n'y a sur ses derrières, ni cité, ni château, qui ne lui soient soumis jusqu'aux frontières d'Espagne.

Charlemagne avait rassemblé beaucoup de munitions pour défendre le long rempart qui protégeait Paris de ce côté; il avait fait relever le bord des fossés, qu'il avait fait fortifier avec des bastions et des casemates. L'entrée et la sortie de la Seine étaient fermées par de fortes chaînes; plus un lieu d'attaque lui paraissait être en danger, plus il s'attachait à le munir de tous les meilleurs moyens de défense.

Le célèbre fils de Pepin, aussi clairvoyant qu'Argus, avait déja prévu de quel côté l'attaque d'Agramant serait dirigée, et le Sarrasin ne forma point de dessein, qu'il ne le connût, et qu'il n'y remédiât sur-le-champ.

Marsile resta dans la campagne avec son armée pour soutenir les Africains: il la mit en bataille, commandée par Ferragus, Isolier, Serpentin, Grandonio, Falsiron et Balugante; Sobrin était à main gauche sur le bord de la Seine avec Pulian, Dardinel, d'Almont, et le roi d'Oran de la hauteur gigantesque de six brasses. Mais pourquoi suis-je plus lent à faire courir ma plume que les Sarrasins ne l'étaient à se mouvoir? Déja ce terrible roi d'Alger crie plein de fureur et de dépit, blasphème, et ne peut plus contenir sa rage.

De même que dans les jours d'été des essaims de mouches (1), formant un rauque bourdonnement, viennent se jeter sur les restes d'un repas, ou sur les bords mouillés de lait ou de vin d'un vase; ou comme des volées d'étourneaux se jettent sur les treilles déja rougies par les raisins mûrs; ainsi les Sarrasins courent à l'assaut, en remplissant les airs de leurs clameurs.

L'armée chrétienne couvre les remparts, armée de lances, d'épées, et plusieurs tenant des pierres et des feux dans leurs mains. Ils se présentent

---

(1) Comparaison imitée d'Homère, deuxième livre de l'Iliade. P.

tous avec audace, et méprisent l'orgueil barbare de leurs ennemis. Si l'un d'eux tombe, un autre s'avance à son rang, et ne refuse point cette place d'honneur. A force de blessures et de coups, ils précipitent un grand nombre de Sarrasins dans les fossés; ils emploient non-seulement le fer, mais aussi de gros fragments de roche dure; ils font tomber sur leurs têtes les créneaux et les mantelets des murs, et jusqu'aux toits des tours; l'eau bouillante pleut de toutes parts, entre par la visière et brûle le visage et les yeux des Maures qui ne peuvent soutenir cette ardente pluie : mais si pour eux elle est plus nuisible que le fer, comment soutiendraient-ils une nuée pierreuse de chaux vive, des vases enflammés qui versent à grands flots le nitre, le soufre, la poix, la térébenthine liquéfiés, et des cercles de fer rouge qui les entourent de feux dévorants?

Pendant ce temps, Rodomont avait porté contre les murs la seconde troupe commandée par Buralde et Ormidas, et composée des Garamantes et des soldats de Marmonde; Clarinde et Soridan sont sur leurs flancs. Le roi de Ceuta se montre avec audace, ainsi que celui de Cosca : tous deux suivent l'intrépide roi d'Alger : ce roi terrible porte sur sa bannière d'un rouge éclatant un lion qu'une jeune fille se soumet en lui mettant une forte bride, et cet emblème est celui de la belle Doralice, fille du roi de Grenade, dont Rodomont est vivement épris.

J'ai déja raconté comment elle avait été enlevée par Mandricard, et Doralice était si tendrement aimée par le roi d'Alger, qu'il eût donné plus que son royaume pour elle. Il croyait en ce moment ne combattre que pour la gloire de la dame de ses pensées : ah! s'il avait su qu'elle était alors au pouvoir d'un autre, il eût encore plus fait pour elle qu'il n'allait faire pour Agramant.

Mille échelles se dressent et s'appuient presque en même temps : deux soldats peuvent y monter de front; le premier assaillant se sent pousser par le second, celui-ci se trouve porté en avant par le troisième; l'un monte, parcequ'il est brave, la crainte y détermine l'autre; ils sont contraints de montrer un courage égal : Rodomont, étant toujours prêt à frapper ceux qui sont retardés par la peur, les tue, ou les couvre de blessures. Quelques-uns font leurs efforts pour monter sur les murs, au milieu des feux ardents et des ruines; les autres cherchent des yeux quelle est la voie la moins périlleuse. Rodomont seul dédaigne la route la plus sûre; il cherche celle où la réussite lui paraît être la plus désespérée, et, tandis que quelques-uns font des vœux, il offense le ciel par ses blasphèmes. Il était armé d'une forte cuirasse taillée dans la peau écailleuse d'un dragon; il s'en était couvert après son aïeul, l'impie édificateur de la tour de Babel : ce géant eût desiré pouvoir attaquer l'éternel jusque sur la voûte

d'où son empire s'étend sur tous les astres; c'est dans cet insensé et coupable dessein qu'il avait fait forger le reste de son armure et sa redoutable épée. Rodomont, non moins indompté, superbe et furieux que Nembrod, et qui eût escaladé le ciel, ainsi que lui, s'il eût pu s'y frayer une route, ne s'amuse point à considérer si les murs sont entiers ou désemparés, si le fossé est profond ou guéable; il s'élance et le traverse en courant, quoique l'eau lui monte jusqu'à la bouche. C'est couvert de fange et baigné d'eau qu'il se précipite au milieu des feux, des roches, des arcs et des balistes. Ainsi qu'un fougueux sanglier brise avec son poitrail, son boutoir et ses défenses, les faibles roseaux, et se fait une large place, de même le furieux Sarrasin, son bouclier sur la tête, vient au pied du mur en insultant jusqu'au ciel même. A peine Rodomont est-il hors de l'eau, qu'il se trouve sur une terrasse qui offrait en dedans des remparts un espace étendu aux troupes françaises. Alors il fait voler les bras et des portions de crânes plus larges que les tonsures des moines; il fait tomber dans les fossés un déluge de sang.

Le Sarrasin, pour assouvir sa rage, jette son écu, saisit son épée à deux mains : il joint le duc Arnolfe; celui-là venait des lieux où le Rhin tombe dans un vaste golfe salé; il se défend moins que le soufre ne se défend du feu, contre Rodomont, qui lui partage la tête de la profondeur

d'une palme. D'un seul revers il abat morts à ses pieds Anselme, Oldrade, Spineloque et Prandon; car le fer ne frappait pas en vain au milieu d'une grande foule resserrée dans un petit espace : les deux premiers avaient été enlevés à la Flandre, les deux autres à la Normandie. Il fend jusqu'au ventre Orghette de Mayence; il précipite Andropone et Mosquin des créneaux dans les fossés : le premier était dans le sacerdoce, le second n'adorait que le vin; autrefois il vidait les flacons d'un seul trait (1); le poison, le sang d'une vipère lui paraissait moins odieux que l'eau pure, et le malheureux périt d'une double mort, en tombant tout brisé dans l'eau des fossés. Louis de Provence est coupé en deux par l'épée du roi d'Alger; il perce la poitrine d'Arnaud de Toulouse; leur sang s'écoule moins promptement que leur vie : Gauthier, Satalone, Odon, Ambalde, tous les quatre parisiens, tombent sous ses coups, et mille autres dont j'ignore le nom et la patrie.

La troupe qui suivait de près Rodomont, ne trouvant plus de résistance, dresse ses échelles, et monte : les Parisiens alors commencent à se retirer à une seconde enceinte, sachant bien que l'ennemi courra les plus grands périls avant que

(1) E le bigonce a un sorso n'ha già vote.

M. de Tressan a traduit : « Il n'eût jamais approché d'une source; » trompé apparemment par la ressemblance du mot *sorso*, avec le mot français *source*. P.

de pouvoir les attaquer, parcequ'entre le mur et le terrain qu'ils abandonnent, est creusé un fossé horrible et profond. Outre ceux qui, du haut en bas, défendaient le rempart, d'autres postés sur une galerie intérieure nuisaient beaucoup, à coup de flèches, à la multitude qui paraissait toute à découvert, et qui sûrement eût été défaite, si le redoutable roi d'Alger n'eût pas été à leur tête. Il donnait du courage à ses soldats, ou les corrigeait de leur crainte, en fendant la tête ou le ventre à quelques-uns; il écrasait, il saisissait par les cheveux, le cou ou les bras, tous ceux qui marquaient quelque terreur; il en précipitait un si grand nombre, que déja le fossé paraissait devenir étroit pour les contenir.

Tandis que les assaillants descendent ou tombent dans ce profond fossé, et cherchent les moyens de monter sur le second rempart, le roi d'Alger, comme s'il eût eu des ailes à tous ses membres, malgré le poids de son corps et de ses armes, s'élance et saute de l'autre côté du fossé.

Ce fossé avait trente pieds de large; cependant Rodomont l'avait franchi comme un oiseau, et n'avait pas plus fait de bruit en tombant sur ses pieds, que s'ils eussent été garnis d'un feutre épais. Il frappe, il taille en pièces tous les combattants qui s'opposent à lui, comme s'ils n'eussent été couverts, au lieu de fer, que d'une faible écorce; tant sa force était grande et la trempe de son épée excellente!

Les chrétiens avaient eu le soin et l'adresse de remplir tout le fond de ce profond fossé de fascines goudronnées, d'une immensité de matières combustibles et de pots à feux aplatis, sans que ces matières inflammables pussent être aperçues; le salpêtre, l'huile et le soufre, mêlés ensemble, préparaient un terrible revers à la folle audace des Sarrasins. Ils remplissaient alors ce fossé d'où, par différents degrés, ils croyaient voir jour à s'élever sur le second rempart; mais ce fut dans ce même temps que partit de différentes tours le signal de mettre le feu. La flamme s'éleva rapidement de toutes parts; bientôt elle fut réunie en une seule fournaise: elle monta à une si grande hauteur, qu'elle aurait pu dessécher l'atmosphère humide de la lune. Au-dessus on vit tournoyer un nuage de fumée si épais et si noir, qu'il obscurcit la clarté du soleil. On entendit un sifflement affreux, un bruit plus fort et plus effrayant que celui du tonnerre; l'horrible concert (1), l'épouvantable harmonie des blasphèmes, des hurlements et des cris de cette mul-

(1) Voltaire a traduit ainsi ce passage:

Concert horrible, exécrable harmonie
De cris aigus et de longs hurlements,
Du bruit des cors, des plaintes des mourants,
Et du fracas des maisons embrasées
Que sous leurs toits la flamme a renversées!

Voyez *Dictionnaire Philosophique*, art. ÉPOPÉE.

titude de malheureux qui périssaient dans ce gouffre de flammes par l'imprudence de leur chef, se confondaient avec le bruit pétillant et sourd de cette flamme homicide. Mais, seigneur, je ne peux suivre plus loin un pareil chant; ma voix s'enroue, et je vais me reposer pendant quelques moments.

FIN DU QUATORZIÈME CHANT.

CHANT XV.

ARGUMENT.

Continuation du siége de Paris. — Astolphe reçoit de Logistille un cor enchanté et un petit livre pour détruire les enchantements. — Il part sur une galère, accompagné d'Andronique et de Sophrosine. — Éloge des héros du règne de Charles-Quint. — Astolphe continue son voyage par terre. — Il arrive en Égypte. — Il prend le géant Caligorant dans ses propres filets, et le mène au grand Caire. Il rencontre Aquilant et Griffon qui combattaient contre Orrile. — Il donne la mort à ce géant. — Les trois chevaliers vont ensemble visiter la Terre-Sainte. — Un pélerin donne à Griffon de fâcheuses nouvelles de sa maîtresse.

Il est toujours bien beau, bien honorable de vaincre, soit qu'on le doive à la fortune, ou que ce soit l'ouvrage de son génie. Mais il est également vrai de dire que le général, dont la victoire est ensanglantée par la perte de ceux qu'il expose avec trop de témérité, perd une partie de la gloire qu'il en retire, et qu'on n'est vraiment digne de la palme immortelle des héros, que lorsque la prudence a pu s'assurer du triomphe en épargnant le sang des vainqueurs.

Votre victoire, seigneur, mérita cette suprême

gloire, lorsque le féroce lion de Saint-Marc fit retentir les deux rives du Pô de ses rugissements, depuis l'embouchure de ce fleuve, jusqu'à Francolin (1); nos ennemis furent défaits, et votre gloire s'accrut de la conservation de vos soldats. Si ces mêmes rugissements se faisaient encore entendre, ils ne nous effraieraient plus, tant que nous aurons le bonheur de vous voir à notre tête.

Rodomont eut une conduite bien différente. Son peu de jugement fit qu'il précipita lui-même une partie de ses troupes dans ce dangereux fossé où des flammes dévorantes les consumèrent en peu de moments. Lorsqu'on sait le nombre des victimes, on a peine à croire d'abord qu'onze mille et vingt-huit combattants aient été contenus et aient péri dans un pareil espace : mais cela devient plus vraisemblable pour celui qui réfléchit combien l'ardeur du feu rétrécit les corps; elle diminue bien plus encore leur volume en les réduisant en cendres : alors un espace infiniment encore plus petit les contiendrait également. Presque tous ces malheureux, forcés de descendre dans ce gouffre infernal y périrent, et l'auteur de leur mort cruelle fut le seul qui ne partagea pas leur martyre. Si Rodomont y fût descendu comme eux, il y eût trouvé la fin de sa vie et de ses fureurs; mais étant resté sur le bord de cet abyme, ce ne fut qu'en voyant la flamme, la fumée noire

(1) Bourg à 40 milles de l'embouchure du Pô. P.

et rapide qui s'en éleva, et lorsqu'il fut frappé par les cris de tant de malheureux, qu'il osa faire retentir le ciel par un cri terrible, et braver son courroux par ses blasphèmes.

Pendant ce temps, Agramant attaquait une des autres portes de Paris, croyant les assiégés entièrement occupés par l'assaut de Rodomont, et cette surprise qu'il comptait faire réussir ne lui avait fait prendre à sa suite que Bambirague, roi d'Arzilla, le vieux Balivers, le riche Prusion, roi des îles fortunées (1), et Malabuferne, roi de Fizan où le printemps embellit sans cesse la terre: plusieurs autres gens armés, quelques lâches même, qui n'auraient pu se croire en sûreté sous mille boucliers, avaient suivi ce prince, ne doutant pas qu'il ne parvînt facilement à la réussite de son projet.

Agramant fut bien trompé dans cette espérance: la porte, qu'il croyait emporter si facilement, était défendue par l'empereur Charles lui-même: une partie de ses pairs, le roi Salomon, Ogier le Danois, les deux Guy, les deux braves Angelins, le vieux duc Naymes, Ganelon, Béranger, Avolio, Avin et Otton, étaient à sa suite. Une jeunesse brillante de Français, d'Allemands, et de Lombards, qui brûlait du desir de se distinguer aux yeux de son souverain, levait ses armes, prête à s'élancer à ses ordres. Mais, de grace, seigneur,

(1) Les Iles Canaries situées dans l'Océan Atlantique. P.

ayez un peu de patience : soyez sûr que je vous rendrai le plus fidèle compte de ces évènements(1), et songez que mon devoir m'entraîne à me rendre à la prière d'un duc célèbre, qui me fait mille signes de loin, et qui me crie qu'il est bien temps que je le tire de l'embarras où je l'ai laissé.

Je vais donc attacher votre attention sur Astolphe, cet aimable prince d'Angleterre : il s'ennuie mortellement du long exil qu'il vient d'essuyer; il meurt d'envie de retourner en son pays : Logistille venait de lui promettre de le renvoyer par la voie la plus sûre et la plus prompte. La meilleure galère qui soit dans toute sa marine est déja prête pour son départ, et je vais le suivre en bonne compagnie; car Logistille, qui craint que sa méchante vieille de sœur ne lui joue encore quelque mauvais tour, veut qu'une forte armée navale l'escorte jusque dans le golfe Persique; et de plus elle lui donne pour compagnes de voyage et pour conseil deux de ses bonnes amies, Andronique et Sophrosine (2).

Le bon Astolphe avait souvent besoin de conseils. La sage fée lui donna celui d'éviter de s'approcher de la mer du Nord, perpétuellement agitée par les vents et les orages, et de ces climats qui sont privés pendant plusieurs mois de la pré-

(1) Chant seizième.

(2) La Force et la Tempérance; voyez la note deuxième de la page 233. P.

sence du soleil, mais de raser plutôt les rivages de la Scythie, de l'Inde, du pays des Nabathénéens; et de se rendre, par un long circuit, dans la mer de Perse et celle d'Érytrée.

Lorsque la sage fée vit qu'il ne manquait plus rien au jeune Astolphe, ni pour voyager, ni pour se bien conduire, elle lui permit de partir; mais la prévoyante Logistille, toujours assez prolixe dans ses leçons, les lui répéta fortement, et de plus lui confia bien des choses si longues à vous raconter, que je crois les devoir taire. Je vous dirai seulement que, pour le mettre à l'abri des enchantements, elle lui donna un bon et utile livre, et le pria de le porter toujours pour l'amour d'elle à son côté.

Jamais livre, en effet, ne fut si merveilleux: il montrait le secret de détruire toutes sortes d'enchantements; et selon leur espèce, tout était désigné dans ce livre pour y remédier sur-le-champ.

Elle lui fit encore un autre don qui surpassait bien tous ceux que les mortels peuvent faire: ce n'était cependant qu'un simple cor; mais le son de ce cor était si horrible, si perçant, si terrible à soutenir, qu'il n'était être vivant qui pût l'entendre : la fureur des vents, les éclats du tonnerre, les mugissements sourds d'un tremblement de terre, eussent paru des flageolets en comparaison.

Le bon Astolphe, muni de ces riches présents,

remercia bien la bonne et sage fée, prit congé d'elle, et partit; il sortit du port, et vogua sur une mer tranquille où le zéphyr seul, dirigeant son souffle agréable et frais sur la poupe, suffisait pour enfler les voiles de son vaisseau : il pointa la proue du côté des pays odoriférants de l'Inde, où tant de belles villes bien peuplées sont assises; il découvrit de droite et de gauche une infinité d'îles, et parvint enfin jusqu'à la hauteur de ces pays célèbres par la prédication de saint Thomas (1). Alors tournant un peu vers le Nord, il rasa la Chersonnèse d'or, et vit bientôt refouler et blanchir les eaux de la mer par le poids immense de celles que lui portait la vaste embouchure du Gange : il vit cette mer se rétrécir entre le riche cap de Comorin et l'antique Sérendib, d'où se portant vers Cochin, il sortit enfin des mers de l'Inde.

Pendant le cours d'une si longue et si paisible navigation, il s'entretint avec Andronique, et lui demanda si jamais un vaisseau parti de l'Occident avait osé franchir une aussi longue route, et parvenir jusqu'aux lieux d'où le leur était parti, ou si de ce même pays quelque autre était venu jusqu'aux ports d'Angleterre ou ceux de France, sans toucher la terre. Vous devez apprendre, lui

(1) La côte du Malabar, où saint Thomas, après avoir prêché l'évangile aux peuples qui l'habitaient, souffrit, dit-on, le martyre. P.

répondit Andronique, que de toutes parts la mer entoure la terre; elle porte également ses eaux sous les zones glaciales et sous la zone torride.

Mais, comme le cap immense de l'Afrique s'avance dans le sein des eaux, dans le climat brûlant où les jours sont égaux en durée avec la nuit, on s'est avisé de dire que Neptune a des bornes à son empire, et ne permet plus aux navigateurs de se faire porter sur son sein : c'est pourquoi nul pilote de notre Levant n'ose espérer de pouvoir franchir cette barrière; et la même erreur empêche celui de l'Europe d'imaginer qu'il puisse faire une navigation plus heureuse et plus longue.

Tous les deux également trompés et retenus par les longues côtes de ce grand cap ne pensent plus qu'à retourner dans leurs ports, et ne doutent pas que cette terre ne se rejoigne avec l'autre hémisphère.

Mais, continua la sage Andronique, je vois déja, dans la suite des siècles qui s'écoulent, de nouveaux Argonautes, de nouveaux Tiphis, *qui*, partis des extrémités de l'Occident, portent audacieusement leurs voiles dans des mers ignorées jusqu'à ce jour, et qui s'y tracent une route nouvelle(1). Je vois les uns qui, tournant autour de l'Afrique, le long de ces longues côtes habitées

(1) Allusion aux découvertes que venaient de faire les Espagnols et les Portugais, en se dirigeant, les uns vers l'Occident, les autres vers l'Orient. P.

par des peuples noirs, parviennent enfin jusqu'au signe du capricorne, d'où le soleil part pour revenir sur notre hémisphère. C'est par cette longue route, qu'ils découvrent que le grand cap ne sépare qu'une part de deux espèces de mers différentes en apparence, mais qui n'en forment qu'une. C'est ainsi que parcourant les deux rivages de cette barrière, après en avoir doublé la tête, ils trouvent les riches îles de l'Inde, de l'Arabie et de la Perse.

D'autres navigateurs, plus audacieux encore, partiront de ces lieux où l'ignorance antique plaça les colonnes d'Hercule; mais sachez que le courage et le génie ne connaissent point de bornes. On les verra dans ce temps suivre la course arrondie du soleil, retrouver des terres nouvelles, et découvrir un nouveau monde(1).

Oui, paladin, dit-elle en renforçant sa voix, je découvre la sainte croix, je vois la bannière impériale, élevées sur un rivage vert et sauvage, qui paraît comme nouvellement sorti des mains de la nature.

Les chefs des soldats, les matelots étonnés sentent accroître leur courage; et, se partageant entre eux, les uns restent pour veiller à la garde des vaisseaux, les autres volent à la conquête de ces nouveaux pays, qu'ils regardent déja comme

(1) L'Amérique qui venait d'être découverte par Christophe Colomb. P.

soumis, depuis que la croix et l'aigle impériale y sont arborées. Dix d'entre eux suffisent pour mettre en fuite mille de ceux qui leur résistent. O Charles-Quint, tes capitaines sont victorieux de toutes parts, et l'ancien continent et le nouveau cèdent également à tes armes!

L'éternel paraît vouloir que cette route qui a été ignorée des anciens soit encore cachée pendant quelques siècles, et jusqu'à ce que la plus grande partie de l'empire universel obéisse au plus sage empereur, dont les mains aient porté le globe du monde depuis Auguste. Je vois naître sur les bords du Rhin, du sang d'Autriche et de celui d'Aragon, un prince de la plus haute valeur (1), que les poëtes et les historiens puissent célébrer. Astrée rappelée par sa voix viendra rétablir son empire. Les vertus qu'un monde corrompu chassa de la terre seront tirées de leur exil.

C'est par ce mérite éclatant, que la puissance divine lui donnera non-seulement le diadème qui couronna les Auguste, les Trajan, Marc-Aurèle et Septime Sévère; mais aussi l'empire de pays sans bornes, et situés hors de la route du soleil et de l'année (2). Cette puissance veut que cette terre ne contienne qu'un troupeau qui n'ait que lui pour pasteur.

---

(1) Charles-Quint, né à Gand en 1510. P.

(2) Extra anni solisque vias.

VIRGILE, liv. VI de l'*Énéide*, v. 796. P.

C'est donc pour accomplir ces décrets éternels, qu'elle semble lui donner les plus grands capitaines sur terre et sur mer. Je vois un Fernand Cortès ranger sous ses lois de nouvelles cités, de nouveaux royaumes si reculés dans l'Orient, que nous mêmes nous en ignorons le nom.

Un Prosper Colonne (1), un marquis de Pescaire (2), après eux un jeune marquis du Guast (3), feront bien regretter à la France d'avoir fait une entreprise sur l'Italie; le jeune du Guast, qui, semblable au cheval courageux qui surpasse tous les autres dès ses premières courses, vient au milieu des deux autres partager leurs lauriers. Je vois tant de valeur, tant de fidélité dans cet Alphonse (car c'est ainsi qu'on le nomme), que dès l'âge de vingt-six ans l'empereur le met à la tête de son armée. De pareils capitaines assurent à Charles-Quint l'empire du monde. Pendant que ceux-ci lui soumettront la plus grande partie du continent, le célèbre André Doria (4) lui donnera

(1) L'un des plus grands capitaines qu'ait produits l'Italie; il commandait les troupes impériales dans la guerre du Milanais en 1521. Il défit les Français à la bataille de la Bicoque, et les chassa du Milanais.

(2) François d'Avalo, marquis de Pescaire, contribua au gain de la bataille de la Bicoque, et prit Milan d'assaut. P.

(3) Alphonse d'Avalo, marquis du Guast, héritier des biens de François d'Avalo, mort sans postérité: il commandait à la bataille de Cerisoles, et fut battu par le duc d'Enghien. P.

(4) André Doria, Génois, le plus grand homme de mer de



de même l'empire des mers, rendra ses pavillons triomphants, et purgera les mers voisines de ses états, des pirates qui les infestent. Quoique le grand Pompée ait jadis détruit de pareils corsaires, il ne lui peut être comparé. Pompée était à la tête des forces d'une république maîtresse du monde, et n'avait à combattre que de vils brigands; mais c'est par la puissance de son bras et de son génie, qu'André purge la mer depuis Cadix jusqu'aux bouches du Nil. Charles honorera ses vaisseaux; il en illustrera le grand capitaine, lorsqu'il le choisira pour s'en faire escorter et porter en Italie (1). Le seul prix que ce généreux amiral lui demande, celui qu'il obtient de cet empereur, c'est la liberté de sa patrie, lorsque peut-être un autre aurait voulu s'en rendre le maître.

Oui, poursuivit Andronique, oui, cet amour si pur, si désintéressé, que Doria montra pour sa patrie, est plus digne de louanges que toutes les

---

son siècle: il quitta le service de François Ier, pour se donner à Charles-Quint. Après avoir délivré Gênes, sa patrie, du joug des Français, il lui eût été facile de s'en rendre le maître; il aima mieux lui donner la liberté. P.

(1) Lorsqu'il se rendit à Bologne pour y être couronné empereur par le pape Clément VII.

Ces prédictions, qui, la plupart, ont pour objet des évènements postérieurs à la publication de la première édition du Roland Furieux, ont été ajoutées par l'auteur dans les éditions postérieures. P.

victoires que Jules César a remportées en Espagne, dans la Gaule, en Afrique ou en Thessalie. Jamais ni le grand Octave, ni Antoine qui lui disputa l'empire du monde, ne méritèrent tant de gloire par leurs exploits; le joug qu'ils ont imposé à leur patrie a flétri tous leurs lauriers. Dans le sublime acte de Doria, c'est sa propre patrie qui devient sa conquête, et c'est à cette même patrie, qu'avec la piété d'un fils et la fidélité d'un vrai citoyen, il sacrifie ses propres droits.

C'est en vain que Charles-Quint lui représente qu'il est juste de jouir du fruit de tant de victoires : il veut même joindre de nouveaux dons au premier. Le grand homme n'en est point ému; Doria rend à ses compatriotes le plus beau présent que nous ait fait la nature, et croit n'avoir accompli que le devoir d'un fils. Frémis donc d'horreur contre toi-même, homme barbare, dénaturé, qui penses à t'assujettir tes frères! En est-il donc un moyen qui puisse être légitime?

Charles ne se montre pas moins reconnaissant, moins généreux pour ses autres capitaines. Je le vois récompenser leurs services par des cités, par des provinces, par des états puissants, et son ame sent encore un plaisir plus doux et plus sublime en répandant ces riches dons, qu'elle n'en reçoit de l'acquisition d'aucune autre domination nouvelle.

C'est ainsi qu'Andronique faisait connaître au prince d'Angleterre les grands hommes, qui,

quelques siècles après, devaient illustrer le règne de Charles-Quint; et, pendant ce temps, elle n'en était pas moins attentive à diriger, animer ou captiver les vents, pour rendre leur navigation heureuse.

Ils voguaient déja dans la vaste mer de Perse, qui semble ouvrir au loin ses rivages, et peu de jours après ils entrent dans ce grand golfe (1), auquel les anciens mages ont donné leur nom; ils y prirent port, et la poupe du vaisseau fut dirigée vers le rivage. Astolphe alors, ne craignant plus ni l'amour ni la haine d'Alcine, prit congé des deux sages conductrices, descendit et suivit son chemin par terre. Il traversa plus d'une plaine, plus d'un bois; il franchit même des montagnes et des vallées, où il vit souvent, soit de jour, soit de nuit, des troupes de brigands s'opposer à son chemin, ou d'autres venant l'attaquer par derrière; il rencontra des lions menaçants, des dragons enflés de venin, et mille autres bêtes dangereuses; mais à peine tirait-il quelques sons du cor de Logistille, qu'il les voyait s'enfuir épouvantés.

Il entra dans l'Arabie heureuse, pays si riche en myrrhe et en autres résines précieuses, ou le Phénix a choisi son unique domicile : il la suivit jusqu'à cette mer devenue fameuse par la submersion de Pharaon et par la délivrance des enfants

(1) Le golfe Persique, où était un port nommé le port des Mages. P.

d'Israël. Il parvint enfin à la terre des héros (1); il suivit long-temps le cours du fleuve Trajan (2), monté sur un cheval qui n'avait point son pareil, et qui courait si légèrement, que le sable pur, l'herbe nouvelle, la neige même, ne portaient pas l'empreinte de ses pieds. Il eût pu marcher sur la mer sans les mouiller, et l'aquilon, la flèche qui part, la foudre prête à frapper, ne l'eussent point atteint, s'il eût voulu presser sa course. Ce rare et beau cheval était celui que montait le malheureux Argail, frère d'Angélique. Le vent et la flamme l'avaient engendré; il tenait en tout de son père et de sa mère, car n'ayant besoin de foin ni d'avoine, l'air pur était sa seule nourriture. Il se nommait Rabican (3).

Ce fut en suivant la même route, qu'Astolphe arriva près du confluent où le Nil reçoit les eaux du Trajan; et, près d'arriver à ce lieu, il aperçut une barque qui voguait rapidement, en paraissant venir à lui.

Un vieux hermite, dont la barbe blanche tombait jusqu'à la ceinture, était sur la poupe; il pressa le prince anglais d'y monter avec lui. Eh! mon cher fils, lui cria-t-il, si la vie ne t'est pas

---

(1) La terre de Gessen, contrée de l'Égypte, dans le voisinage d'Héroopolis, ou la ville des héros. P.

(2) Le fameux canal que Trajan fit creuser pour faire communiquer le Nil avec la Mer Rouge. P.

(3) Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, page 417. P.

en horreur, si tu ne desires pas que la mort t'en prive aujourd'hui, viens vîte, que je te passe sur la rive opposée à celle que tu suis, et qui te conduirait tout droit à ta perte; tu ne marcherais pas plus de six milles, sans trouver la caverne sanglante qui sert de demeure au plus horrible géant : sa taille passe de huit pieds la stature humaine. Il est si cruel, que ni voyageur ni chevalier ne peuvent éviter la mort; assommés, écartelés, écorchés par ses cruelles mains, ils sont quelquefois même dévorés tout vivants : mauvais plaisant dans sa cruauté, son grand plaisir est de voir ses victimes se prendre et se débattre en des filets très forts qu'il tend à peu de distance de sa cabane, et qui sont si bien enterrés dans la poussière, si déliés, si bien disposés, qu'à moins d'être prévenu, on ne peut s'en douter. De plus, il sait si bien effrayer le malheureux voyageur, par son aspect et par ses cris, qu'il parvient à le faire donner dans ses filets. Alors il éclate de rire en achevant de l'envelopper. Il le traîne dans sa demeure : il s'embarrasse peu si c'est un chevalier ou quelque damoiselle; s'ils sont gens de mérite ou non. Il suce leur sang, leur cervelle, et mange leur chair jusqu'aux os. Son palais et ses meubles sont dignes de lui; car la roche de son antre est tapissée de la peau de ses victimes. Viens donc, mon fils, pour passer sur cette autre rive, qui te conduira en sûreté sur le bord de la mer. Bon père, lui répondit

Astolphe, je te rends graces de ton conseil plein de bienveillance; mais j'estime plus l'honneur que je ne crains le danger : et loin de quitter le chemin que je suis, je vais droit à cette caverne. On peut quelquefois sauver sa vie en sacrifiant son honneur; mais la mienne ne me sera jamais chère à ce prix : si j'y reste, eh bien! beaucoup d'autres ont éprouvé le même sort : mais Dieu qui m'inspire de marcher pour punir ce monstre me fait espérer que son secours m'aidera dans cette entreprise, et qu'elle ne sera fâcheuse que pour le géant. D'ailleurs, qu'opposera-t-on au mortel vertueux, qui se dit: La mort d'un seul homme n'est-elle donc pas bien glorieusement payée par le salut d'une multitude de ses semblables?

Va donc en paix, mon cher fils, répondit l'hermite; que l'éternel envoie l'archange Michel pour être ton défenseur! Il le bénit, en disant ces mots. Le bon Astolphe, se confiant autant en son cor qu'en son épée, continua de suivre le même bord du Nil.

On voyait un petit sentier sablonneux entre le haut cours du Nil, et le marais formé du limon de ses eaux débordées. Là s'élevait la demeure solitaire, si fatale à l'humanité; ses murs étaient extérieurement couverts d'os humains et de têtes décharnées (1) : il n'y avait pas une ouverture,

---

(1) Cette description est imitée de celle de la caverne de Cacus dans le septième livre de l'Énéide. P.

pas un créneau qui n'en portât au moins une. C'est ainsi qu'un châtelain, grand chasseur, dans un village de l'Apennin, pare sa porte et les donjons de son château des différentes dépouilles des ours tombés sous ses coups : le géant ornait de même sa demeure des os de ceux qui s'étaient défendus; il abandonnait les autres épars dans les environs : tous les fossés étaient remplis de sang humain.

Caligorant (c'est ainsi que se nommait ce monstre, qui aime à parer sa demeure de cadavres, comme un autre se plaît à la décorer de tapisseries d'or et de pourpre), Caligorant était toujours en sentinelle sur sa porte : il sentit la joie la plus vive de voir approcher cette victime, en ayant vainement attendu d'autres depuis deux mois. Il se cache promptement dans les touffes hautes et épaisses des roseaux d'un marais prochain; c'est là qu'il se prépare à saisir par derrière sa nouvelle proie avec impunité : il espère bien que ses rets cachés sous la poussière n'en seront pas plus aperçus que par les autres voyageurs qui l'ont précédé. Dès qu'Astolphe le voit, il arrête Rabican, craignant d'aller donner dans ces filets dont le bon hermite lui a parlé; il a bientôt recours à son cor, qui fait si bien son effet ordinaire, que le géant recule d'horreur et d'épouvante. Astolphe continue à sonner; le géant fuit plus effrayé que jamais, la peur trouble ses yeux; et, ne pouvant plus se conduire, il perd si bien la tête, qu'il va de lui-même se jeter dans ses propres filets qui

le saisissent, l'arrêtent de toutes parts, et le font tomber à terre. Astolphe, qui le voit pris, court promptement pour lui couper la tête, et veut venger plus de mille morts par un seul coup de son épée; mais le voyant lié par le cou, les bras, les mains et les pieds, il dédaigne d'ôter la vie à celui qu'il voit hors de tout état de défense.

Ces rets étaient le célèbre ouvrage de Vulcain; l'acier dont ils étaient composés était d'une trempe fine; les mailles étaient tressées avec tant d'art, que personne n'aurait eu la puissance d'en dénouer une seule, ni de la briser; c'étaient les mêmes rets que la jalousie lui avait fait ourdir pour saisir Vénus et Mars dans le même lit.

Mercure vola ces rets à Vulcain, desirant s'en servir pour arrêter Chloris (1): cette nymphe vole derrière l'Aurore, avec les Heures du jour, lorsque, des pans de leurs robes, elles répandent les roses et les violettes au lever du soleil. Ce fut, dit-on, sur l'embouchure par laquelle le célèbre Nil porte la masse inégale de ses eaux dans la mer, que Mercure eut la subtilité de la saisir un jour avec ces filets dans les airs. Il les consacra depuis dans Canope sur l'autel d'Anubis; et trois mille ans après l'impie Caligorant, ayant saccagé Canope et brûlé son temple, en emporta ces rets dans sa retraite. Il apprit ensuite l'art de les ten-

(1) Nymphe que Zéphire épousa et qu'il fit reine des fleurs. Les Romains lui donnèrent le nom de Flore. P.



dre et de les cacher sur la superficie de la terre, de façon que les ressorts saisissaient tout à-la-fois le cou, les bras et les pieds. Astolphe, ayant attaché les deux bras du géant sur son dos avec une forte chaîne, le fit alors lever; et, l'ayant aussi lié par le cou avec plus de nœuds que n'en porte une jeune demoiselle, il trouva plaisant de se faire accompagner par ce monstre de ville en ville, de château en château, lui faisant porter comme un sommier sur ses larges épaules les rets, son casque et son bouclier; et c'est en lui servant de valet que le géant fut forcé de le suivre.

Astolphe poursuit sa route; par-tout sur son passage la joie éclate; on se félicite de ce que les voyageurs seront désormais en sûreté. Il arrive aux vastes sépulcres de Memphis; il admire ces antiques et superbes pyramides, et bientôt il découvre le grand Caire. Tout le peuple court à sa rencontre, s'étonne, admire comment un jeune guerrier a pu vaincre et lier cette horrible et lourde masse: on lui donne la palme des guerriers; chacun s'empresse à lui rendre les plus grands honneurs. Le Caire n'était pas, à beaucoup près, aussi grand qu'il est de nos jours: aujourd'hui la puissance des califes en a fait l'une des plus grandes villes de l'univers, percée par dix-huit mille rues; chaque maison a trois étages; le château du soudan contient quinze mille combattants; leurs familles, leurs chevaux sont à l'abri sous le même toit. Astolphe, voulant voir

de plus le golfe où le Nil, après avoir été refoulé par les eaux salées de la mer, s'enfle, déborde, et vient enfin lui reporter le riche tribut de ses ondes, descendit vers Damiette, ayant entendu dire que quiconque prenait ce chemin y perdait la vie, parcequ'au-dessus du port un autre géant, plus terrible encore que le premier, y demeurait dans une tour. Ce géant, portant ses courses jusqu'au Caire, allait dévastant le pays : rien ne lui résistait, et personne ne le pouvait vaincre, puisqu'on le voyait souvent percé des blessures les plus mortelles sans tomber.

Astolphe entreprend avec courage de combattre Orrile (c'était le nom de ce géant), et de trouver un moyen pour que la Parque puisse enfin trancher le fil de ses jours. Il arrive à Damiette; il se porte à l'embouchure du Nil. Il voit sur le rivage la tour où demeurait cette espèce de monstre enchanté. Astolphe sut dans la suite qu'en effet Orrile était né d'une fée et d'un de ces démons des bois si connus sous le nom de follets : il fut surpris de trouver Orrile aux prises avec deux chevaliers. Quoiqu'il fût seul contre eux, il leur résistait sans peine; cependant ces deux combattants étaient les célèbres Griffon-le-Blanc et Aquilant-le-Noir, tous les deux fils d'Olivier (1). Il est vrai que le géant avait commencé ce combat

(1) Voyez le commencement de cette aventure dans l'Extrait de Roland l'Amoureux, page 539. P.

contre eux avec un grand avantage : il avait amené avec lui un de ces monstres redoutables que le Nil nourrit, et qui, cachés dans les roseaux, s'élancent souvent sur les matelots, ou sur ceux qui suivent le rivage avec trop de sécurité; et ce monstre, connu sous le nom de crocodile, dévore souvent enfants et voyageurs : ce secours cependant avait été de peu de durée pour Orrile.

Astolphe aperçut le monstre renversé déja sur le sable par les coups des deux frères; mais Orrile pouvait facilement se passer de son aide. Ce n'est pas que tour-à-tour Aquilant et Griffon ne lui portassent les plus formidables coups; plusieurs fois déja les bras du géant, tranchés par l'épée des deux frères, étaient tombés sur le sable: mais Orrile, loin de s'en étonner, les ramassait et se les rattachait aussi facilement que s'il eût rejoint deux morceaux de cire. Griffon lui fendit une fois la tête jusqu'aux dents, Aquilant la lui partagea jusqu'à la poitrine; Orrile leur rit au nez, les deux pièces reprirent chaque fois, et cela donna beaucoup d'humeur aux fils d'Olivier. Avez-vous vu par hasard tomber d'en-haut dans un vase cet étrange vif-argent, que les alchimistes nomment mercure; il s'éparpille d'abord en petites gouttes séparées, qui, dans l'instant même, se réunissent pour ne former qu'une seule masse: de même aussi tous les membres d'Orrile se réunissent à leur tronc. Les deux frères parvinrent quelquefois à lui faire voler la tête de dessus les

épaules : ce ne fut qu'un léger embarras pour le monstre ; il en fut quitte pour mettre pied à terre, chercher sa tête, et se la rattacher. Les deux frères eurent le dépit tour-à-tour de lui voir prendre cette tête par le nez ou par les cheveux, et se la rattacher sur le cou avec une adresse infinie. Cette mauvaise plaisanterie du géant fut même portée au point que Griffon, lui ayant fait tomber une seconde fois la tête, fut assez leste pour la ramasser le premier, et courut la jeter dans la rivière. Précaution inutile ; Orrile nageait comme un poisson ; il sauta dans la rivière : ses grands bras, en un clin-d'œil, en parcoururent le fond, ramenèrent sur l'eau cette tête qui riait comme une folle, et qui parut se rattacher d'elle-même sur son cou.

Deux belles dames richement vêtues, l'une de blanc, l'autre de noir, étaient sur la rive du fleuve, et regardaient assez tranquillement cet étrange combat dont elles étaient la cause. C'étaient les deux fées dont chacune avait élevé l'un des fils d'Olivier : elles les avaient sauvés, n'étant encore qu'enfants, des serres cruelles de deux vautours. Ces enfants avaient été enlevés par ces monstres à leur mère Gismonde, et portés loin de leur pays. Mais, qu'ai-je besoin de me tourmenter ici, pour conter une histoire que tout le monde sait ? Il est vrai que l'auteur, ou quelque autre, a pu l'embrouiller un peu ; mais qu'est-ce que cela nous fait, pourvu que nous sachions dans la suite

les bonnes raisons qu'avaient ces deux fées, pour amuser leurs chers élèves à batailler contre Orrile?

Déja le jour finissait; l'ombre s'épaississant par degrés rendait les objets moins distincts : on ne les entrevoyait plus qu'à la faveur de l'inégale et faible lumière de la lune, sur laquelle passaient avec rapidité de petits nuages. Orrile se retira dans sa roche, et je commence à soupçonner que ce fut par un ordre secret des deux dames blanche et noire, qui voulaient que le soleil suivant éclairât la suite de ce combat.

Astolphe avait reconnu d'abord les fils d'Olivier à leurs armes, et plus encore à leur valeur, et aux coups qu'il leur avait vu porter. Il courut les embrasser; et les deux frères reconnaissant de même le chevalier du léopard (car c'est le nom qu'avait pris Astolphe, parcequ'il avait, comme prince d'Angleterre, un léopard sur son bouclier), l'entrevue fut également tendre et agréable entre eux.

Les fées conduisirent les trois chevaliers dans le château. Plusieurs écuyers, et de jeunes demoiselles, de la suite des fées, leur en firent les honneurs; et, dès qu'ils furent désarmés, on les conduisit dans un verger agréable, illuminé par des reflets, qui ne rendaient qu'une lumière douce, quoique brillante; et ce fut sur le bord d'une fraîche fontaine, qu'ils trouvèrent la table et le souper préparés.

Astolphe eut soin de faire attacher son géant avec une seconde chaîne très forte au tronc d'un arbre que les années ont durci, et que toutes ses secousses ne pourraient ébranler; et, pour plus de sûreté, dix sergents furent chargés de le garder à vue, les efforts et quelques moments d'humeur d'un pareil géant étant toujours à craindre.

Le moindre plaisir qui pût animer ce souper, ce fut l'excellente chère; car ils aimaient tous à causer, et l'on conviendra qu'ils avaient beaucoup de choses à se dire sur l'étrange et monstrueux Orrile, et sur sa façon de combattre. Il leur paraissait bizarre, en effet, que ce géant eût pu réunir et rattacher à son corps ses bras et sa tête, que le fer en avait inutilement séparés, et qu'ensuite il pût revenir au combat avec une vigueur égale : ce prodige leur paraissait une illusion.

Astolphe, à force d'y penser, se dit : Cela n'est pas naturel; je m'y perds; cherchons donc dans mon livre. Il ne pouvait assurément mieux faire: il y lut que la vie d'Orrile était attachée à sa chevelure épaisse, parmi laquelle un seul cheveu décidait de sa vie ou de sa mort; mais la grande difficulté, c'était de distinguer ce cheveu dans son énorme crinière. Cependant Astolphe sentit dès-lors la même joie de recevoir un aussi bon avis de son livre, que s'il eût déja tenu la palme de la victoire. Il se promit bien d'enlever en même temps la tête, le cheveu et la vie au géant; et sur-

le-champ, il pria les deux frères de lui permettre de se présenter le lendemain matin, pour les remplacer : ce que les deux frères n'eurent garde de lui refuser, ne doutant pas qu'Astolphe n'éprouvât à son tour tout le dépit et toute l'impatience que le monstre leur avait fait ressentir.

Orrile, qui peut-être s'amusait assez de cette façon de combattre, fut le premier à se rendre dans la plaine, dès que l'aurore annonça le lever du soleil; le combat s'engagea bientôt avec le prince d'Angleterre. Le géant était armé d'une lourde masse : mais il fallait qu'il s'en servît bien maladroitement; car le léger Astolphe évitait tous ses coups, et l'écrasait des siens. Il l'avait déja plusieurs fois percé d'outre en outre de son épée; il l'avait forcé de courir dix fois après ses bras, ses épaules, et de se les rattacher. Peut-être même Astolphe s'amusa-t-il quelque temps de cette expérience. Mais, voulant à la fin essayer de terminer cet étrange combat, il fit voler la tête d'Orrile d'un revers si vigoureux, qu'elle roula fort loin sur le sable. Alors sautant légèrement à terre, il se saisit de cette tête, remonta sur Rabican, qui, déployant son incroyable vîtesse, le porta dans un clin-d'œil à cinq cents toises du lieu du combat.

On n'a que des idées assez confuses avec une tête de moins; c'est ce qui fit que les grands bras d'Orrile cherchèrent dans le premier moment d'un air imbécille cette tête sur la poussière. En-

fin, ayant entendu le bruit du cheval d'Astolphe, qui s'éloignait au grand galop, Orrile piqua des deux éperons, et courut à toutes jambes après lui. Ah! qu'il était fâché dans ce moment de n'avoir pas du moins sa bouche pour lui crier : Arrête, arrête, larron; retourne, poltron, retourne contre moi! Mais Astolphe la lui avait emportée avec la tête. Orrile se consolait un peu, sentant qu'il n'avait pas emporté de même ses talons; il suivait sa tête et le paladin à toute bride. Mais la course rapide de Rabican ayant donné beaucoup d'avance au chevalier, celui-ci eut le temps de chercher de tous côtés dans cette immense chevelure, s'il pourrait démêler le cheveu fatal auquel la vie du géant était attachée. Astolphe s'ennuyant à la fin de cette inutile et dégoûtante recherche : Parbleu! se dit-il en lui-même, je n'ai qu'à couper tous ces maudits cheveux, celui-là n'échappera pas. N'ayant ni rasoir ni ciseaux, il trouva l'expédient de se servir de son épée dont le fil était très bon; et, tenant cette vilaine tête d'une main par le nez, il la tondit très exactement de tous les côtés, et le cheveu fatal fut tranché comme tous les autres.

Le visage d'Orrile à l'instant devint pâle et livide, ses yeux tournèrent, sa bouche fit une grimace horrible, et resta béante; et, pendant que cette tête donnait des signes évidents de la mort, le tronc, qui courait alors à toutes jambes, tomba de la selle, fit la culbute, et resta sans mouvement et sans vie.

Astolphe, ayant à la main cette tête qui portait toutes les tristes empreintes de la mort, retourna promptement vers les dames et les chevaliers, et les leur fit remarquer; il leur fit voir de même de loin le corps d'Orrile étendu sur la terre : ils prirent tous part à sa victoire, qui cependant excitait quelque secrète jalousie dans le cœur des fils d'Olivier.

J'ai tout lieu de croire qu'intérieurement les deux fées ne furent pas trop satisfaites de la mort d'Orrile; leur desir était d'arrêter long-temps en ce lieu deux élèves qui leur étaient si chers, et de laisser écouler le temps des influences fatales qu'elles croyaient menacer leurs jours; car enfin, puisqu'il faut tout dire, c'étaient elles qui avaient imaginé le jeu d'Orrile pour les retenir.

Dès que le gouverneur de Damiette fut certain de la mort du géant, il lâcha une colombe avec un billet attaché sous l'aile. La nouvelle fut ainsi portée en moins d'une heure au grand Caire, d'où le calife fit aussitôt dépêcher d'autres colombes, pour la rendre publique dans toute l'Égypte.

Astolphe, ayant terminé cette aventure, ne s'occupa plus qu'à peindre aux fils d'Olivier tout le besoin que Charlemagne avait en ce moment du secours de ses chevaliers. Le courage et la loyauté des deux frères n'avaient pas besoin d'être excités. Le duc n'eut pas de peine à leur persuader d'interrompre leurs exploits dans l'Orient, pour cou-

rir dans leur propre pays au service de la religion et du saint Empire. Tous les trois prirent donc congé des deux fées, qui, malgré leurs craintes et leur douleur du départ des deux frères, voyaient bien qu'elles ne pouvaient plus s'y opposer.

Astolphe, sachant que le pays consacré par la mort du fils de Dieu, se trouvait assez près, ne voulut point retourner en France, sans avoir visité ces lieux saints et si révérés. Il partit pour s'y rendre avec les deux frères: ils auraient pu prendre un chemin sur la gauche, agréable et commode, puisqu'ils auraient sans cesse suivi le rivage de la mer: mais celui de la Haute-Palestine abrégeait le voyage de plus de six jours; et, quoique ce chemin fût très rude, et traversé de beaucoup de montagnes, quoiqu'ils sussent qu'ils n'y trouveraient que de l'eau, des herbages et quelques arbres; ce fut celui qu'ils préférèrent. Il est vrai qu'ils avaient une bonne ressource; ils firent promptement rassembler tout ce qui pouvait leur être nécessaire, commode même, pour le voyage; ils chargèrent tout ce gros bagage sur les épaules de Caligorant; ils eussent pu même, s'ils l'eussent voulu, prendre la tour d'Orrile, et l'emporter par la même commodité.

Sur la fin de ce voyage fatigant, au travers d'un pays si sauvage, ce fut du sommet d'une montagne élevée, que les trois paladins découvrirent cette terre sainte et sacrée, où l'Amour suprême

voulut laver et effacer par son propre sang tous les crimes du genre humain.

Ils rencontrèrent, à leur arrivée dans la cité, un jeune et aimable chevalier que le comte Roland avait converti; c'était Sansonnet de la Mecque. Ce jeune paladin, d'une haute valeur, était adoré dans ce pays par sa justice et sa bonté; il joignait toute la prudence des vieillards aux fleurs de la jeunesse : c'était le plus zélé défenseur de la foi, depuis qu'il avait reçu le baptême de la main du comte d'Angers. Ils le trouvèrent occupé à construire une forteresse pour l'opposer au calife d'Égypte. Son projet était d'entourer d'une forte muraille tout le mont Calvaire et les lieux saints : cette enceinte devait avoir plus de deux milles de tour. Il reçut les trois paladins avec les plus grands honneurs, les combla de caresses, et les mena loger dans son palais. Charlemagne l'avait établi gouverneur de ces pays, et lui en avait confié la défense. Astolphe lui fit présent de son géant; et cette grande et lourde masse, qui s'était rendue utile pour porter les provisions, pouvait l'être plus que vingt bêtes de somme à Sansonnet pour ses travaux. Il lui fit aussi présent des rets célèbres qu'il avait apportés. Sansonnet à son tour lui donna le plus riche baudrier, avec une belle paire d'éperons d'or qu'on croyait avoir appartenu au saint chevalier qui délivra jadis une jeune vierge de la gueule d'un dragon (1).

(1) Saint-George : la légende dit qu'en voyageant dans la

Sansonnet s'était emparé de ces beaux éperons, et de plusieurs autres riches dépouilles, lorsqu'il avait fait la conquête de la ville de Zaffa.

Bien lavés de leurs péchés dans un monastère où tout respirait l'édification et la piété, ils contemplaient à chaque pas les lieux où les grands mystères de la passion s'étaient accomplis. Ces lieux sacrés couvrent aujourd'hui d'un éternel opprobre les chrétiens qui les laissent sous la domination des ennemis de la foi. Eh! pourquoi l'Europe tout en armes aujourd'hui ne les porte-t-elle pas contre ses vrais ennemis, plutôt que de souffrir que ses enfants s'égorgent entre eux?

Pendant que l'aspect des saints lieux remplissait leur ame des sentiments qu'ils doivent inspirer(1), un pélerin, nouvellement arrivé de la Grèce, vint malheureusement les détruire dans celle de Griffon-le-Blanc, pour y porter le trouble le plus violent. Bientôt enflammé par l'amour, la colère et la jalousie, il ne fut plus occupé que des projets qu'ils lui suggérèrent, et les oraisons furent mises de côté.

Griffon, pour son malheur, était depuis longtemps amoureux d'une femme nommée Origile(2):

Lybie, il délivra une jeune vierge, fille du roi, qui allait être dévorée par un dragon. P.

(1) Sansonnet et Astolphe reparaissent dans le dix-huitième chant.

(2) Pour le commencement de l'histoire d'Origile; voyez Roland l'Amoureux.

il est vrai qu'entre mille elle eût remporté le prix de la taille et de la beauté. Mais elle était si mal née, son ame était si perfide, si déloyale, que je crois aussi qu'il n'est île ni continent qui pussent en produire une plus détestable : il l'avait laissée à Constantinople, attaquée d'une fièvre aiguë : il espérait à son retour la revoir plus belle et plus tendre que jamais. Le pauvre malheureux Griffon apprit du pélerin, qu'à peine avait-elle été guérie, qu'elle était partie pour Antioche, à la suite d'un nouvel amant. Désespéré, furieux, dès ce moment, il ne fit plus que s'agiter jour et nuit: tout ce qui peut plaire, ou distraire les autres hommes, lui devint insupportable. Vous pouvez juger de ce qu'il souffre, ô vous, sur qui l'amour a fait l'essai de ses traits redoutables ! Et ce qui redoublait encore son martyre, c'est qu'il n'aurait pu en parler sans honte. Il savait que son frère Aquilant, plus sage, lui reprochait sans cesse sa faiblesse, et s'efforçait de l'arracher de son ame. Mais quand Aquilant le blâmait d'avoir choisi la plus vile et la plus méprisable créature pour régner sur son ame, il trouvait toujours moyen de l'excuser; tant il est facile de s'aveugler sur ce qui nous flatte!

Griffon prit le très mauvais parti de ne se point confier à son frère, de le quitter secrètement, de partir pour Antioche, d'enlever celle qui ne l'avait que trop enlevé à lui-même, de joindre en

même temps son rival, et d'en tirer la vengeance la plus mémorable. Je vous dirai dans le chant suivant, comment il exécuta ce projet, et les suites de sa folle entreprise.

FIN DU QUINZIÈME CHANT.

CHANT XVI.

ARGUMENT.

Griffon rencontre Origile et va avec elle à Damas. — Confirmation du siége de Paris. — Cruautés et exploits de Rodomont. — Renaud, conduit par l'ange et le Silence, arrive avec l'armée anglaise. — Discours de Renaud à son armée. — Bataille générale. — Danger que court Zerbin. — Ariodant et Lurcain volent à son secours. — Renaud arrive à temps pour les sauver tous les trois. — Charles s'avance avec ses plus braves chevaliers, vers la grande place où Rodomont exerce ses ravages.

Qu'elles sont cruelles ces peines que l'amour fait éprouver!.... Presque toutes, hélas! m'ont accablé tour-à-tour, et je ne mérite que trop d'être cru, lorsque j'en parle : tout ce que je peux dire et même écrire encore sur les peines des amants, soit que je vous peigne celles qui n'ont que légères, ou celles qui nous déchirent le cœur, mérite donc également votre confiance.

Oui, je le dis, et je l'attesterai, tant que mon esprit et mon cœur conserveront quelque reste de chaleur, que celui qui peut, qui doit même estimer celle qu'il aime, baise sa chaîne, et ne



Colin del.t P. Pauquet Sculp.t

Adieux d'Origile et de Griffon.

ROLAND FURIEUX Chant XVI.

pense jamais à la rompre; qu'il sache supporter son indifférence; qu'il réprime, qu'il lui cache même les desirs qui peuvent l'offenser, si l'amour ne récompense pas sa constance. Eh! pourquoi regretterait-il le temps, les soins qu'il a sacrifiés à cette passion digne d'une belle ame, lorsque l'objet de cette passion mérite un véritable attachement? Non, ce n'est point à lui à former des plaintes, cette passion estimable dût-elle enfin lui coûter la vie.

Plains-toi seul, malheureux esclave d'un vil amour qui t'humilie! Tu t'es laissé toucher par des regards qui ne prétendaient qu'à te séduire; tu t'es laissé lier par quelques tresses de beaux cheveux, et par d'autres charmes qui te cachaient un cœur pervers; quelques beautés ont voilé mille défauts essentiels à tes yeux. Quelquefois tu voudrais fuir, ô misérable amant! quelquefois, honteux de ta faiblesse, humilié d'une passion assez basse, pour n'oser en parler sans rougir, tu voudrais en vain l'éteindre; mais, semblable au cerf qui fuit en emportant le trait qui l'a blessé(1), tu nourris toujours cette passion fatale dans ton cœur.

Le jeune Griffon éprouvait ce sort malheureux; il connaissait bien son erreur, mais il ne pouvait éteindre son indigne flamme : il sentait à quel

---

(1) Comparaison imitée de Virgile, *Qualis conjectâ cerva sagittâ*, etc. Énéide, liv. IV, vers 69. P.

point il s'avilissait en aimant Origile; sa raison était éclairée; il n'en était que plus malheureux. Un penchant irrésistible l'entraînait, et quelque perfide et coupable qu'Origile parût être à ses yeux, ce penchant l'emportait, et le forçait à la chercher encore.

Je vais donc continuer son histoire, en vous apprenant qu'il sortit secrètement de la cité sainte, sans oser parler à son frère, dont il craignait les justes reproches. Il prit une route assez belle qui tournait sur la gauche, et qui le conduisit à Rama. Il marcha pendant six jours, pour arriver à Damas dans la Syrie, et poursuivit ensuite son chemin vers Antioche.

Ce fut assez près de Damas qu'il rencontra le chevalier auquel Origile avait nouvellement abandonné ses charmes. L'herbe ne convient pas mieux à la fleur, que ces cœurs corrompus se convenaient l'un à l'autre; tous les deux étaient également inconstants; si l'un était perfide, l'autre était tout aussi traître : ils savaient également cacher, sous le maintien le plus agréable et le plus prévenant, l'affreux talent qu'ils avaient de tromper.

Ce chevalier, comme je vous l'ai dit, venait monté sur un beau cheval de bataille, couvert d'armes éclatantes. Origile était avec lui, vêtue d'une robe tissue d'or et d'azur; deux valets, dont l'un portait un casque, et l'autre un bouclier, étaient à leurs côtés. Ils avaient l'air de vouloir

paraître avec magnificence, en entrant dans Damas, comme arrivant pour le temps des joutes. Les grandes fêtes que le roi de Damas venait de faire publier engageaient les chevaliers à s'équiper galamment et richement pour y paraître. La plus grande terreur s'empare de l'ame de l'infame Origile, dès qu'elle reconnaît Griffon : elle sait que son nouvel amant n'est ni de courage ni de force à lui résister. Mais plus entreprenante, plus audacieusement fausse qu'on ne peut l'imaginer, quoiqu'elle frémisse dans l'ame, elle sait préparer son visage et sa voix avec tant d'art, qu'elle leur donne tout l'air de la sécurité. Dès-lors, exécutant le projet dont elle était déja convenue avec son digne compagnon, elle feint la joie la plus vive, elle court les bras ouverts à Griffon, se jette à son cou et le serre long-temps dans ses bras avec l'air de ne pouvoir s'en séparer. Sachant ensuite conformer ses propos à ses vifs empressements, ses yeux tout-à-coup se remplissent de larmes, et c'est presque en gémissant qu'elle lui dit : Ah! seigneur, est-ce donc là le prix que vous deviez à celle qui vous adore? Quoi! vous me laissez seule pendant toute une année? Cruel! quoi! vous vous éloignez de moi, sans la moindre peine; et si j'eusse attendu votre retour, peut-être aurais-je déja perdu la vie!

Lorsque j'espérais qu'en revenant de la cour rassemblée alors à Nicosie, vous accouriez près d'Origile, vous qui m'aviez laissée avec une fièvre

brûlante, et presque dans les bras de la mort, ah Dieu! j'entendis assurer que vous veniez de passer en Syrie : ce coup fut si cruel pour moi, que je fus prête à me donner la mort; mais la fortune me prouva heureusement qu'elle n'était pas aussi cruelle pour moi que mon amant : elle m'envoya mon frère; c'est lui que vous voyez; c'est sous sa garde que je suis venue, et que j'ai mis mon honneur hors de tout danger. Elle me favorise bien plus encore par cette rencontre heureuse. Ah! qu'il était temps que je pusse enfin vous revoir! peut-être, hélas! en vous regrettant, en vous desirant sans cesse, une plus longue absence m'eût coûté la vie.

Plus rusée qu'un renard, dans ses actes et dans ses propos, l'adroite Origile continue ses vifs reproches; elle fait tomber toute la faute de leur séparation sur le faible Griffon : elle lui fait croire que son vil rival est son propre frère, et qu'un même père leur a donné le jour; elle sait enfin colorer ses mensonges avec tant d'art, que saint Luc et saint Jean même ne l'auraient pu mieux persuader.

Griffon ne peut donc plus reprocher une perfidie à la plus noire de toutes les créatures; il est bien loin de penser à se venger de celui pour lequel il est trompé; il se croit trop heureux s'il peut réussir à s'excuser auprès d'elle; il comble de caresses enfin le vil amant qu'il croit être son frère.

C'est dans cette persuasion qu'il arrive aux portes de Damas avec lui : c'est de lui qu'il apprend en chemin que le roi de Damas y tient alors une cour splendide, à laquelle tous les chevaliers, de quelque religion qu'ils soient, sont admis, et jouissent de tous les droits de sûreté pendant tout le temps que les fêtes doivent durer.

Je ne suis pas cependant si fortement attaché, seigneur, à suivre l'histoire d'une franche coquine, qui, depuis qu'elle respirait, avait fait mille et mille trahisons à ses amants, que je ne retourne pour voir deux cent mille combattants, et ces feux allumés qui menacent Paris, et qui commencent à pénétrer dans ses remparts (1).

J'avais laissé ma narration au moment où le puissant Agramant venait d'attaquer une porte, à laquelle il croyait trouver peu de résistance ; il n'y en avait pas cependant qui fût alors en meilleur état de défense, puisque Charlemagne s'y trouvait en personne, suivi des plus braves paladins, parmi lesquels se voyaient les deux Guidons, les deux Angelins, Angelier, Avin, Avolio, Othon et Bérenger.

L'une et l'autre de ces deux troupes s'élancent, s'attaquent avec fureur, chaque combattant cher-

---

(1) La continuation de l'histoire de Griffon et d'Origile est dans le dix-septième chant.

chant l'occasion d'acquérir de la gloire : les Sarrasins cependant ont bientôt du désavantage ; et déja plusieurs d'entre eux qui mordent la poussière prouvent aux autres qu'ils ont fait une entreprise téméraire.

Les flèches qui volaient des remparts contre les infidèles ressemblaient à la grêle pendant un orage : les cris qui s'élevaient des deux armées faisaient trembler jusqu'à la voûte céleste. Mais, ô puissant Charlemagne ! ô grand Agramant ! ayez tous deux un peu de patience ; car je veux parler du Mars africain, de cet effrayant et terrible Rodomont, qui court déja tout au milieu de Paris.

Je ne sais, seigneur, si vous vous ressouvenez que ce Sarrasin si féroce, qui venait de laisser tout son gros détachement calciné par les flammes entre le second rempart et le premier mur, était sauté de l'autre côté du fossé dans un espace tenant au terre-plein de la cité.

Dès que les Parisiens aperçurent ce terrible Sarrasin (1) couvert d'armes étrangères et de la peau écailleuse d'un dragon, les vieillards et les bourgeois, toujours curieux de nouvelles, qui

(1) Virgile, dans le neuvième livre de l'Énéide, peint de même Turnus enfermé dans le camp des Troyens,

Agnoscunt faciem invisam, etc. P.

s'étaient rassemblés dans une grande place, poussèrent une plainte, un cri, d'une voix si perçante, accompagné du battement de leurs mains tremblantes, que le bruit dut s'élever jusqu'aux étoiles; et qui put s'enfuir courut pour s'enfermer à temps dans sa maison : mais le cruel Sarrasin, faisant la roue de son épée, ne le permit qu'au plus petit nombre. On le voit enlever à tout ce qui reste sous ses coups, un bras, une jambe, une tête, qui volent au loin : l'un est partagé par le milieu du corps, un autre est fendu jusqu'au ventre, et de tous ceux qu'il tue, qu'il blesse, ou qu'il chasse, aucun n'ose le regarder en face.

Tel que dans les vastes plaines d'Hyrcanie ou sur les bords du Gange, le tigre détruit les faibles troupeaux; ou tel que le loup déchire les agneaux et les chèvres dans les prairies souvent ébranlées par les secousses du mont dont Typhée est oppressé, tel le cruel Sarrasin exerce sa fureur, je ne dirai pas contre des escadrons ou des phalanges, mais contre une misérable populace, digne de mourir avant d'avoir vu le jour : il ne peut en effet voir le visage d'un seul de ceux que son épée moissonne. Rodomont court, en suivant cette grande rue si peuplée, qui aboutit au pont Saint-Michel; et continuant à faire tourner en rond son épée sanglante, il s'embarrasse peu si c'est un maître, un valet, un homme juste, un vieux pécheur, qui tombent sous ses coups. La

religion ne peut en défendre le prêtre (1); l'innocence ne peut sauver les jours au tendre enfant; les yeux les plus touchants, les joues les plus vermeilles n'arrètent point sa fureur : la vieillesse qui se cache est frappée, et le féroce Sarrasin, en répandant également le sang des deux sexes, et de tous les âges, donne bien moins des preuves de sa valeur que de sa basse cruauté. Les flots de sang qui coulent ne peuvent même éteindre sa rage : les temples, les palais, les simples maisons semblent offenser ses yeux; il y porte une flamme dévorante.

Dans ce temps-là, Paris était presque en entier construit de bois; on le croira facilement en voyant aujourd'hui que la plupart des maisons sont encore de la même matière. Le feu qui s'allume alors de toutes parts ne peut encore assouvir la rage de ce furieux; il saisit les soutiens, les avant-toits des maisons, il les arrache, et la plus grosse bombarde que vous ayez vue dans Padoue ne ferait point d'aussi vastes excavations que celles que le roi d'Alger fait de ses seules mains.

Si, pendant que ce maudit Sarrasin détruisait l'intérieur de Paris par le fer et la flamme, Agra-

---

(1) Stace dit de même, dans le dixième livre de la Thébaïde,

. . . . Non ullius ætas,
Non cultus, non forma movet; pugnantibus idem
Supplicibus que furit. . . . . . P.

mant eût continué d'attaquer les dehors avec vigueur, Paris eût été perdu sans ressource; mais il en fut empêché par le paladin qui arrivait d'Angleterre, suivi des troupes anglaises et écossaises, dont l'ange et le Silence guidaient secrètement la marche.

Dieu voulut qu'au moment même la fleur de la maison de Clermont, le brave paladin Renaud arrivât avec les Anglais près des murs de Paris. Il avait fait jeter trois lieues plus haut un pont sur la Seine et pris des chemins détournés à main gauche, afin que le fleuve ne mît point obstacle à son projet d'assaillir les barbares. Renaud avait envoyé six mille archers à pied sous la bannière d'Odoard, et deux mille hommes de cavalerie légère, commandés par le brave Ariman; il les avait fait arriver par la route de Picardie, pour qu'ils pussent entrer dans la capitale par les portes Saint-Martin et Saint-Denis. Il fit venir par le même chemin les chariots et les bagages : pour lui, il fit avec le reste de l'armée un plus grand circuit. Ils avaient avec eux des ponts, des bateaux et tout ce qui est nécessaire pour passer la Seine qui n'est pas guéable. Lorsqu'ils furent tous passés et qu'ils eurent rompu les ponts derrière eux, Renaud rangea en bataille les Anglais et les Écossais. Mais avant que les barons et les autres capitaines se missent en devoir d'agir, Renaud monta sur le bord le plus élevé de la Seine, d'où il pouvait être vu et entendu de tout le monde :

Seigneurs, leur dit-il, vous devez bien lever les mains au ciel, et lui rendre graces, puisqu'un travail aussi court va vous rendre fameux au-dessus de toutes les nations. C'est par votre secours, que le roi votre maître, un puissant empereur, une riche capitale, une infinité de pairs, de grands seigneurs et de chevaliers, vont sauver leur liberté, leur vie et leur honneur.

Les habitants de Paris, seigneurs, vous devront, pour leur avoir conservé les biens et la vie, moins de reconnaissance encore, qu'en recevant leurs épouses et leurs enfants de vos mains victorieuses; les uns et les autres vont être également sauvés par votre prudence et votre valeur, et les vierges saintes renfermées et paisibles dans leurs asyles pourront y remplir sans crainte tous les vœux qu'elles ont jurés. Disons même qu'en sauvant Paris vous sauvez également les campagnes voisines; et comme il est peu de villes chrétiennes qui n'aient un nombre de leurs enfants dans cette grande cité, elles partageront toutes la reconnaissance que les Parisiens vous devront.

Si les anciens décernaient une couronne à celui qui sauvait la vie d'un citoyen, quelle récompense ne vous devrait-on pas pour avoir sauvé un peuple immense? Ah! si par un sort envieux et fatal, si par un manque de courage, une si grande entreprise venait à échouer, croyez-vous que, ces vastes murs étant abattus, les cités d'Italie et

d'Allemagne pussent être en sûreté? Dans quels lieux où le Sauveur du monde est adoré, ne devrait-on pas redouter ces cruels Sarrasins? ne croyez pas que la distance ou les mers puissent préserver votre royaume. Si on les a vus souvent traversant le détroit de Gibraltar, et franchissant les colonnes d'Hercule, venir piller vos îles, que ne feront-ils pas quand ils se verront maîtres de la France? Mais quand même l'honneur, le commun intérêt, ne nous animeraient pas à cette entreprise, notre devoir, à tous, qu'une même foi, qu'une même église rassemble, n'est-il donc pas de nous secourir les uns et les autres comme frères? D'ailleurs, ô nations belliqueuses! comment ces ennemis indisciplinés, faiblement armés; comment ces barbares méprisables pourraient-ils ébranler des ames courageuses telles que les vôtres, et des guerriers qu'ils doivent trouver invincibles?

C'est par de tels discours et par de plus forts encore, prononcés d'un ton ferme et d'une voix élevée, que Renaud animait de plus en plus le courage des Bretons. Mais le paladin, en leur parlant ainsi, ne faisait que renouveler l'ancien proverbe, qui dit que le bon et vigoureux coursier qui s'élance n'a pas besoin du secours des éperons.

La harangue militaire de Renaud étant finie, il fit mouvoir ces troupes peu à peu, les rangeant chacune sous leur bannière.

Sans bruit, sans aucune rumeur, il forma trois détachements des troupes des trois royaumes. Ce fut au prince Zerbin qu'il accorda l'honneur de commander l'avant-garde; il lui dit de longer le rivage de la Seine : les troupes irlandaises, disposées par gros pelotons, s'étendirent dans la plaine toutes à même hauteur et composant l'arrière-garde: les Anglais, commandés par le duc de Lancastre, formèrent le corps de bataille.

Dès que Renaud eut achevé de faire ces dispositions, il courut le long du rivage pour rejoindre le prince Zerbin; il se porta plus loin que lui pour reconnaître des troupes qui s'avançaient : c'était le roi d'Oran, suivi du roi Sobrin et de plusieurs autres troupes. Cette avant-garde ennemie était soutenue à cinq cents pas de distance par les troupes d'Espagne qui gardaient ce quartier de l'armée assiégeante. Alors l'armée chrétienne que l'ange et le Silence avaient conduite ne peut plus contenir sa valeur et ses cris; le son des trompettes, le bruit des combattants, les cris redoublés des chrétiens vont jusqu'au ciel, et portent les glaces de la terreur dans l'ame des Sarrasins.

Renaud, impatient de se signaler, part en avant des Écossais; et, tel qu'un tourbillon de vent que suit une horrible tempête, il vole seul sur Bayard pour avoir l'honneur de porter les premiers coups. Les Sarrasins le reconnaissent aussitôt à ses armes, et ne tiennent déja plus

leurs lances que d'une main tremblante; leur démarche est mal assurée, et les cavaliers chancellent dans les arçons. Le roi Pulian qui n'a jamais vu Renaud est le seul qui s'ébranle et qui parte la lance en arrêt à sa rencontre : il s'affermit dans la selle, il rassemble toutes ses forces, il pique des deux; et, rendant la main à son destrier, il vole contre son adversaire. Renaud, de son côté, montre quelle est son habitude à de pareils combats; et c'est avec le même sang-froid, et la même grace qu'il aurait dans un tournoi, que le fils d'Aymon, digne de l'être de Mars, vole contre son ennemi.

Les deux coups de lance portèrent également au milieu de la visière; mais leur effet fut bien différent: Renaud, sans être ébranlé, passa comme un éclair; Pulian roula mort sur la poussière. Il est beau, mais il ne suffit pas de donner des preuves d'adresse et de courage, en mettant avec grace une lance en arrêt, et dirigeant son coup avec justesse; il faut être aussi secondé par la fortune. Le paladin qui voit sa lance entière court aussitôt contre le roi d'Oran, prêt à lui porter un de ces coups qu'on doit compter au nombre des plus mémorables. Le roi d'Oran, ayant un cœur de peu de courage dans un corps d'une grandeur gigantesque, ne se présenta que comme une masse à cette joute.

Renaud le frappa dans le bord inférieur de son écu; on doit bien l'excuser : la hauteur démesu-

rée du roi d'Oran ne lui permettait pas de porter son coup plus haut; mais ce coup fut si terrible, que, traversant le bouclier, quoiqu'il fût d'un bois dur de palmier revêtu d'acier, il pénétra le reste des armes, et son ame trop faible pour animer ce vaste corps sortit par cette large blessure. Le cheval du géant, qui s'attendait à porter tout le long du jour cette lourde masse, remercia en lui-même le paladin de l'en avoir débarrassé, et de l'avoir empêché de mourir de chaud plus long-temps.

Renaud, voyant sa lance rompue, tira sa redoutable épée; et Bayard, qui paraissait avoir des ailes, le porta sur la troupe la plus épaisse des ennemis. Leurs armes paraissent n'être qu'un verre fragile sous les coups de Flamberge; elle n'atteint aucune armure sans la rompre ou la percer, et sans se teindre de sang; les turbans, les cottes d'armes piquées ne se défendent pas mieux de ses coups que l'herbe d'une prairie et l'avoine mûre ne se garantissent de la faux.

Déja cette première troupe était en déroute, lorsque Zerbin arriva à la tête de son avant-garde; ses braves Écossais témoignaient la plus grande ardeur de se signaler; tous ceux qui suivaient son étendard marchaient à leurs ennemis avec la même assurance qu'auraient des lions ou des loups contre des troupeaux de chèvres ou de moutons.

Ils piquent tous à-la-fois les chevaux de leurs

éperons; ils franchissent en peu d'élans l'intervalle qui les sépare de l'ennemi : les Écossais frappent, et le bruit de leurs lances est le seul qu'on entende; celui des lances des Sarrasins ne s'y joint pas; il semble que ces mécréants se présentent plutôt à la mort qu'au combat. Chacun d'eux paraît être de glace, et les Écossais ont l'ardeur et la pétulance de la flamme : les Sarrasins croyaient alors que chaque chrétien avait le bras de Renaud. Sobrin s'avança de lui-même à leur secours, avec ses troupes plus fermes et mieux armées : Dardinel se montra de même à la tête d'une troupe mal armée et levée depuis peu de temps; il était couvert de riches armes, et portait un casque étincelant. La meilleure des quatre premières troupes des Sarrasins parut être celle qu'Isolier commandait, et que les Navarrois composaient. Alors le brave Trason, duc de Marr, lève la visière de son casque, et dit à ses fiers Écossais : Amis, nous avons à combattre les Navarrois; ces braves gens sont des ennemis dignes de votre courage : marchons. Ariodant qui le voit aux mains s'avance pour le soutenir.

Les sons éclatants des trompettes, des clairons, des timbales et de mille autres instruments barbares, se joignent au fracas continuel des arcs, des frondes, des machines de guerre, des roues, des chocs et du froissement des essieux; ils forment un bruit confus et terrible. Le tumulte, les cris de fureur des combattants, les cris doulou-

reux et plaintifs des blessés et des mourants, ajoutent à l'horreur de cette scène; l'air en retentit au loin, et la chute d'eau des cataractes du Nil ne forme pas un bruit plus effrayant et plus terrible (1). Le ciel s'enveloppe alors d'un épais nuage; des flèches innombrables lancées des deux parts interceptent les rayons du soleil; des tourbillons de poussière se mêlent à l'épaisse fumée qu'exhalent et la sueur des chevaux écumants, et les poitrines halletantes des soldats: le tout forme un nuage obscur qui s'avance et recule tour-à-tour. Dans l'intervalle, on voit les morts et les mourants s'accumuler; souvent un guerrier tombe expirant près de celui qu'il a privé du jour.

Si l'une des troupes qui combattent paraît épuisée par la fatigue, une autre la remplace à l'instant; ces troupes grossissent de part et d'autre; la cavalerie et l'infanterie s'entremêlent dans tous ces différents chocs : la terre qui les soutient est

(1) Voltaire a imité ainsi ce passage :

Des instruments de ruine et de mort
Volant en foule et d'un commun effort,
Et la trompette organe du carnage,
De plus d'horreurs emplissent ce rivage,
Que n'en ressent l'étonné voyageur,
Alors qu'il voit tout le Nil en fureur,
Tombant des cieux qu'il touche et qu'il inonde,
Sur cent rochers précipiter son onde.

Dictionnaire Philosophique art. ÉPOPÉE. P.

couverte d'une écume sanglante ; l'herbe froissée en prend la couleur; et ce terrain, qui peu de temps auparavant brillait tout parsemé de fleurs, n'offre plus que l'aspect horrible d'armes éparses, d'hommes et de chevaux entassés qui se baignent et se débattent encore dans leur sang.

Le jeune Zerbin se distinguait par des actions de valeur au-dessus des forces de son âge; les Sarrasins fuyaient ses coups. Le nouveau duc d'Albanie, Ariodant, prouvait à ses vassaux qu'il était digne de les commander, et faisait admirer et craindre également sa valeur aux Navarrois et aux Castillans qu'il avait en tête. Ce fut alors que Chelinde et Mosco, tous les deux bâtards du feu roi d'Aragon, Calabrun et Calamidor chevalier barcelonnais en réputation, s'imaginant acquérir de la gloire et des récompenses en tuant Zerbin par trahison, précédèrent leurs étendards, entourèrent le chevalier par derrière, et frappèrent son coursier dans les flancs : le malheureux coursier tombe mort, percé par leurs trois lances; mais Zerbin se relève soudain, prêt à se venger. Mosco, qui s'attendait à prendre facilement Zerbin démonté, se présente le premier à ses coups; il en reçoit un mortel, et tombe pâle et glacé sur la poussière. Son frère Chelinde, témoin de sa mort, pousse son cheval sur Zerbin pour le renverser; mais ce brave prince, saisissant fortement la bride, l'accule, le renverse sur son maître, et du même coup il leur fend la tête à tous

deux. Calamidor, effrayé de la fin terrible des deux frères, tourne la bride et se met en fuite; Zerbin lui porte un coup de taillant, en lui criant: Attends, attends-moi, traître; mais, étant trop loin, il ne frappe que la croupe de son cheval qui tombe à terre; Calamidor se relève, s'échappe, espère se sauver par la fuite: vain espoir; il tombe sous la main de Trason, témoin de sa lâcheté, et ce duc écrase le misérable sous les pieds de son cheval. Ariodant et Lurcain, quelques autres chevaliers volent au secours de Zerbin oppressé par une foule d'ennemis qu'ils écartent, et font d'inutiles efforts pour le remonter. Artalique et Margan éprouvent la pesanteur du bras d'Ariodant, ainsi qu'Étéarque et Casimir; deux d'entre eux perdent la vie, les deux autres sont mis hors de combat. Lurcain de son côté heurte, renverse, et fait un massacre horrible des Sarrasins.

Ne croyez pas, seigneur, que dans ce même temps le combat fût moins terrible dans la plaine que sur le bord du fleuve. Le duc de Lancastre, loin de rester en arrière, attaquait à la tête des Anglais l'armée espagnole de Marsile. De part et d'autre, les deux partis montrèrent beaucoup de valeur. Oldrade duc de Glocester, Fiéramont duc d'Yorck, Richard comte de Warvick, avec Henri duc de Clarence, courent contre Mataliste duc d'Almerie, Follicon prince de Grenade, Baricondé roi de Mayorque, qui s'avancent pour les attaquer. Le combat reste égal pendant quel-

ques moments; les combattants se repoussant tour-à-tour, ces troupes semblent flotter dans la plaine, comme on voit les moissons qui suivent les différentes impulsions du vent, ou comme on voit s'élever en différents temps les vagues de la mer: mais, la fortune cessant d'être incertaine, les Maures eurent du désavantage.

Mataliste fut désarçonné par la lance du duc de Glocester; Follicon, blessé à l'épaule droite, est renversé par Fiéramont: ces deux Sarrasins restèrent prisonniers des Anglais, et dans le même moment Bariconde perdit la vie sous l'épée du duc de Clarence. Les Sarrasins commencent à prendre l'épouvante; les chrétiens sentent redoubler leur ardeur: les premiers déja ne résistent plus, prennent la fuite; ils eussent été totalement défaits, s'ils n'eussent pas reçu sur-le-champ un puissant secours.

Ferragus, qui jusqu'alors n'avait pas quitté le roi Marsile, voyant fuir cette troupe, à moitié détruite, pousse son cheval au plus fort de la mêlée; il voit au moment qu'il arrive Olimpe tomber la tête partagée sous les pieds des chevaux.

Cet Olimpe était un jeune homme agréable par sa figure et par une voix charmante; il se vantait, en l'accordant aux sons d'une lyre, de porter le plaisir et l'attendrissement dans tous les cœurs, quelque insensibles qu'ils pussent être. Heureux s'il avait su se contenter de cette gloire, et s'il

eût pris en aversion les armes meurtrières, qui, malgré sa jeunesse et ses talents, devaient terminer ses jours en France! Ferragus l'aimait; il ne put le voir tomber sans ressentir une douleur que la chute de mille autres n'eût peut-être pas excitée. Furieux, il s'élance sur celui qui vient de lui donner la mort, et lui fend la tête jusqu'à la poitrine: il ne s'arrête pas à ce coup; et faisant voler sa redoutable épée, nul casque, nulle cuirasse ne peut y résister; les têtes, les membres palpitants tombent sous ses coups: il arrête seul en cet endroit les Sarrasins qui fuyaient, et rétablit le combat.

Agramant s'avance en même temps avec ses troupes: il brûle de se signaler. Baliverse, Farurante, Prusion, Soridan et Bambirague le suivent; les soldats qui les accompagnent, et qui doivent dans cette journée former un lac de leur sang, sont en si grand nombre, que je compterais plutôt les feuilles séchées par l'automne que la foule de ces combattants.

Agramant, ayant retiré une grande partie de ses troupes de l'assaut, envoie d'abord le roi de Fez avec un fort détachement, pour se porter derrière son camp qu'il voyait près d'être attaqué par les Irlandais qui s'avançaient sur les derrières; ce que le roi de Fez exécuta sur-le-champ. Remettant ensuite son armée en bon ordre, Agramant s'avança du côté où son secours lui parut nécessaire, et marcha pour soutenir le roi de Garbe,

le vieux Sobrin, venant de lui faire dire par un officier qu'il était près de succomber.

Les Écossais, chargés par l'armée fraîche et nombreuse d'Agramant, ne purent lui résister : ils s'ébranlèrent, prirent la fuite, en abandonnant Zerbin, Ariodant et Lurcain qu'ils laissèrent dans un grand péril : Zerbin surtout courait le plus grand danger, n'ayant point encore pu remonter à cheval; mais heureusement le redoutable Renaud accourut en ce moment à son secours.

Renaud, après avoir mis en fuite toutes les troupes qu'il avait attaquées, venait alors d'apprendre le péril que courait Zerbin, entouré d'ennemis et démonté : il y vole aussitôt; la fuite des Écossais dirige sa marche, et l'impétuosité de la course de Bayard le porte promptement au lieu où ces troupes tournaient le dos. Où courez-vous? leur cria-t-il. Qu'est devenue votre antique valeur? pouvez-vous fuir devant ces vils Sarrasins? Est-ce ainsi que vous parviendrez à leur enlever leurs drapeaux pour en parer vos églises? Est-ce ainsi que vous abandonnerez seul et démonté le brave fils de votre roi?

A ces mots, Renaud, se saisissant d'une forte lance que lui présente un écuyer, fond sur Prusion, roi d'Alfarache, qu'il voit à sa portée, et le jette mort à terre : Agricalte et Bambirague éprouvent le même sort; il attaque ensuite Soridan, qui, sans doute, eût péri de même, si la lance de Renaud, ébranlée par les coups précé-

dents, ne se fût brisée dans sa main. Renaud, voyant sa lance rompue, tire aussitôt la terrible flamberge; il frappe Serpentin qu'il fait voler à moitié mort de dessus sa selle; ses coups redoublés forment bientôt une large place autour de Zerbin, qui, se trouvant dégagé, remonte sans opposition sur un cheval dont le maître avait perdu la vie.

Zerbin profite à temps de ce secours, puisque, dans ce même moment, Dardinel, Sobrin et le roi Balastre s'avancent à la tête de leurs troupes: mais Zerbin, remonté sur un bon cheval, ne les craint plus; et, maniant son épée avec plus de force et de courage que jamais, il précipite aux enfers les plus téméraires des Sarrasins qui l'entourent. Le paladin Renaud, examinant où sa présence pouvait être le plus utile, court attaquer Agramant qui faisait plus de ravage par ses coups que mille autres guerriers; il le joint, le frappe sans le blesser; mais le fort Bayard, heurtant du poitrail le flanc du cheval d'Agramant, le fait rouler au loin sur la poussière avec son maître.

Pendant qu'au dehors des murs de Paris, la haine, la fureur, la rage même des combattants entretiennent une si cruelle bataille, le féroce Rodomont taille en pièces le faible et malheureux bourgeois de Paris, et brûle les palais et les églises de cette capitale. Charlemagne, qui combattait alors dans une partie éloignée, n'en avait aucun soupçon, et s'occupait à recevoir dans Paris le

secours qu'Odoard et Ariman venaient de lui amener.

Il voit arriver un écuyer pâle, effrayé, pouvant à peine proférer quelques mots. Ah! seigneur, ah! seigneur, ayez pitié.... La frayeur l'oppresse, l'interrompt quelques instants; c'est avec peine qu'il s'écrie enfin : Aujourd'hui, ciel! aujourd'hui le saint empire romain est détruit; un démon tombé dans cette malheureuse cité la renverse seul de fond en comble. Satan, oui, Satan même (et ce ne peut être un autre) ruine, abyme sans ressource votre capitale infortunée. Tournez-vous, voyez les tourbillons affreux de fumée qui s'élèvent de toutes parts, signes certains de la flamme dévorante; écoutez ces cris douloureux qui percent la nue, et qui me servent de témoins; un seul homme, le fer et la flamme à la main, suffit pour ravager Paris où nul mortel n'ose plus le regarder en face.

Celui que l'effrayant cri d'alarme réveille, dont l'oreille est frappée par le sinistre son du tocsin, et qui voit en ouvrant les yeux un feu destructeur qui n'était plus inconnu que de lui, quoiqu'il soit le plus menacé de ses ravages, ne peut être plus étonné que le fut alors Charlemagne. Ses yeux lui confirmant la vérité de ce cruel récit, il rassemble un nombre de ses guerriers les plus intrépides, et marche en diligence, dirigé par les cris, vers le quartier de la ville d'où s'élève la plus grande rumeur. Charles, suivi de ses paladins,

fait diriger ses bannières vers une grande place où Rodomont se trouvait être alors, et se conduit par la trace des morts et des membres épars qu'il trouve sur son passage. Mais finissons, et que ceux, qui voudront savoir la fin d'une aussi belle et singulière histoire, prennent la peine de revenir m'écouter encore une autre fois.

FIN DU SEIZIÈME CHANT.

CHANT XVII.

ARGUMENT.

Charles et ses paladins attaquent tous ensemble Rodomont. — Griffon, Martan et Origile arrivent à Damas. — Histoire du roi Noradin. — Noradin fait célébrer des joutes en mémoire de sa délivrance et de celle de la reine. — Description des joutes. — Lâcheté de Martan. — Griffon renverse tous les chevaliers. — Martan prend l'armure de Griffon, et se fait passer pour le vainqueur du tournoi. — Le roi le comble d'honneurs. — Griffon est obligé de se couvrir des armes de Martan. — Il est promené dans la ville au milieu des huées. — Il se jette au milieu de la foule l'épée à la main.

La justice divine, lorsque l'énormité de nos péchés aggravés, accumulés sans cesse, mérite enfin que sa colère se déploie, ne peut mieux annoncer que sa vengeance est égale à sa miséricorde, qu'en livrant les coupables à la tyrannie féroce des monstres avides de sang, et les plus cruels fléaux que sa juste colère puisse employer. Tels furent Marius, Sylla, Néron, Caligula, Domitien, et le dernier des Antonins : ce fut pour

punir Rome qu'il lui donna pour maître ce barbare Maximin, homme féroce et de la plus vile naissance; ce fut pour le même dessein, qu'il plaça Créon sur le trône de Thèbes, et que l'Étrurie sanglante frémit sous le sceptre de fer de Mézence : l'Italie coupable fut de même livrée ensuite à la domination barbare des Huns, des Goths et des Lombards.

Que dirai-je d'Attila? Que dirai-je du détestable Ézelin de Roman (1), et de cent autres qui servirent de fléaux à la puissance divine lassée enfin de ne trouver dans ses enfants que des sujets rebelles et coupables? Mais n'allons pas chercher dans ces temps reculés des signes certains de sa vengeance; n'en faisons-nous pas nous-mêmes la plus cruelle expérience, en nous voyant abandonnés comme des troupeaux infectés et inutiles, aux loups ravissants qu'elle permet que nous ayons pour pasteurs? Comme si leur faim n'était pas suffisante pour engloutir tant de victimes, ni leur ventre assez vaste pour les contenir, ils ont appelé les loups des forêts ultramontaines, pour achever de dévorer une partie de leur proie (1). Non, les bords du Trasimène, ni les champs de

---

(1) Il a déja été question des cruautés de cet Ézelin; voyez chant troisième, page 60. P.

(2) Après la défaite de Ravenne, le pape Jules II avait appelé les Suisses et d'autres nations dans l'Italie, qui devint le théâtre de guerres longues et sanglantes. P.

Cannes, n'ont point vu leurs terres plus abreuvées de sang que l'Adda, la Mella, le Taro et le Ronco n'en ont vu couler sur leurs malheureux rivages.

Oui, l'éternel veut que nous soyons punis, et peut-être le sommes-nous par des peuples encore plus coupables que nous; mais nos iniquités, nos erreurs, nos vices se sont multipliés : peut-être un jour, portant le fer et la flamme à notre tour sur leurs frontières, serons-nous les instruments dont le ciel se servira pour les punir, lorsque sa patience ne pourra plus soutenir leur injustice et leurs forfaits.

Les chrétiens avaient bien sans doute attiré sur eux la vengeance céleste, lorsque le Turc et le Maure pensèrent les envahir, et portèrent dans le sein de leur patrie tous les maux qu'enfante la guerre; mais ils ne les éprouvèrent jamais plus cruellement que par le bras du féroce Rodomont.

J'ai dit qu'après que Charles eut reçu la nouvelle fatale que lui porta cet écuyer, il courut vers la place où ce Sarrasin était annoncé par les cris de la multitude et les corps tronqués ou défigurés qu'il avait laissés sur son passage. Les palais et les maisons embrasés, les temples en ruine et profanés montraient un exemple de désolation qui devait déchirer l'ame de ce grand prince. Français, dit-il, où fuyez-vous? Troupe épouvantée, vous n'osez pas même contempler vos

malheurs! Quel asyle, quels foyers, quelle cité pouvez-vous espérer, lorsque vous vous laissez enlever si lâchement votre capitale? Quoi! cet homme seul, maintenant enfermé dans l'enceinte de vos murs, pourra s'en échapper impunément après vous avoir donné la mort! C'est ainsi que Charles exprimait son indignation et sa colère. Il ne pouvait supporter un pareil déshonneur : i approche enfin du Sarrasin, et lui voit encore porter la mort dans le sein de ses sujets, jusque près des portes de la grande cour du palais.

Une grande partie du peuple s'était rassemblée dans cette vaste enceinte, croyant s'y mettre en sûreté. Le palais et ses cours étaient entourés de fortes murailles flanquées de tourelles; l'intérieur était rempli de vivres et muni de tout ce qui pouvait assurer une forte défense. Rodomont ivre de rage, plein d'un fol orgueil, et méprisant la nature entière, attaquait le palais: d'une main il faisait un moulinet meurtrier de son épée; de l'autre il lançait la flamme, il frappait les grandes et fortes portes avec fureur, et les faisait retentir par ses coups. Cependant les moins timides de ceux qui défendaient cette auguste demeure étaient montés sur le haut des murs remparés, et lançaient indifféremment sur la tête du roi d'Alger tout ce qui se trouvait sous leurs mains, et même ils ne ménageaient rien pour se munir de tout ce qui pouvait l'accabler : les pierres, les madriers pleuvaient sur sa tête; ils arrachaient

jusqu'à des créneaux entiers, jusqu'au comble des toits; bientôt ils en vinrent jusqu'à sacrifier les colonnes de marbre et les poutres dorées qui décoraient l'intérieur de cette habitation royale; ils s'en firent de nouvelles armes, et l'indomptable Rodomont en était couvert, sans en être accablé.

Inébranlable à l'attaque de cette porte, et couvert de ses armes étincelantes, il soutenait tous ces coups, et n'en paraissait que plus terrible. C'est ainsi qu'un fort serpent quitte sa sombre grotte après que par de longs froissements il vient de s'y dépouiller de sa vieille peau : se sentant alors rajeuni, plein d'une nouvelle vigueur, une lumière ardente rend ses yeux terribles; il élève de tous côtés sa tête altière, en lançant le triple dard de sa langue, et tout animal tremble et fuit à son aspect.

Les pierres lancées par les balistes, les quartiers de roche, de marbre, les poutres, les créneaux entiers frappent en vain ce Sarrasin qui paraît être invulnérable : rien n'arrête son bras qui secoue la grande porte dans ses gonds, qui la tranche, la dépièce par tronçons à coups d'épée, et qui parvient enfin à s'y faire jour; cette ouverture, quoique étroite, est suffisante pour qu'il puisse être vu de l'intérieur du palais, et couvrir des pâleurs de la mort le visage de tous ceux qui se sont réfugiés dans cet asyle. L'on entend alors des cris perçants s'élever des hautes galeries et

des donjons de ce palais. Les femmes courent éperdues de tous côtés; leur voix plaintive, les coups dont elles se frappent elles-mêmes, expriment faiblement encore leur terreur et leur désespoir; elles embrassent en gémissant leur lit nuptial et les portes de leurs chambres. Ah! s'écriaient-elles, sera-ce donc en expirant que nos yeux vont voir ce lieu sacré tomber dans la main des barbares? Ce fut dans ce moment du plus grand péril, que Charlemagne arriva, suivi de ses braves pairs et de ses chevaliers.

Charles regarde un moment ses mains qui furent si long-temps victorieuses. N'êtes-vous donc plus, s'écria-t-il, ce que vous fûtes jadis, lorsque dans Apremont le redoutable Agolant tomba sous vos coups? N'est-ce donc pas vous qui sûtes arracher la vie au roi Trojan, au brave Almont, et à tant d'autres guerriers? Pourriez-vous craindre un homme de ce sang, et de cette nation? Je veux essayer si vous êtes encore ce que vous étiez autrefois; montrez quelles sont vos forces à ce monstre qui dévore mes sujets. Non, je ne peux douter que je ne sois toujours vainqueur par votre secours, et d'ailleurs un cœur généreux pourrait-il craindre la mort?

A ces mots Charles court, la lance baissée, sur Rodomont : les pairs Naymes, Ollvier, Ogier le Danois, les hauts barons Avin, Avolio, Othon et Bérenger, que l'amitié rend inséparables, attaquent l'intrépide Sarrasin de toutes parts. Mais,

pour l'amour de Dieu, seigneur, cessons un moment de parler de fureur, de meurtres et d'assauts; je suis las d'être le chantre de la mort, et de ce maudit Sarrasin qui l'égale en cruauté (1): retournons, je vous conjure, aux portes de Damas, où nous avons laissé le bon Griffon-le-Blanc, avec sa perfide Origile et le vil amant qu'elle disait être son frère (2); je les vois prêts à passer ces portes.

Damas doit être distinguée entre toutes les villes les plus riches et les plus peuplées du Levant; distante de sept journées de Jérusalem, elle est située dans une plaine riche, fertile, et qui n'est pas moins agréable l'hiver que l'été: un coteau voisin lui dérobe les premiers rayons de l'aurore. Deux rivières dont les eaux ont la pureté du cristal entrent et coulent dans cette ville; elles entourent, elles arrosent une infinité de jardins qui ne sont jamais privés ni de la parure des fleurs, ni de l'ombrage agréable des arbres toujours verts. L'eau de naffe y est si abondante, qu'on assure qu'elle pourrait faire tourner des moulins (3), et que l'on sent, en se pro-

(1) L'auteur revient à Rodomont dans le dix-huitième chant.

(2) Voyez seizième chant, page 401.

(3) Hyperbole alors en usage parmi les voyageurs pour exprimer l'abondance des eaux de senteur qui se fabriquent à Damas. P.

menant dans la ville, un parfum délicieux qui s'exhale des maisons.

La grande rue de Damas était alors couverte de tapis variés dans leurs couleurs, d'herbes odoriférantes, et de rameaux d'arbustes; les murs, toutes les portes en étaient ornés et tapissés; on ne voyait point de fenêtres et de balcons qui ne fussent garnis et parés des plus riches étoffes : mais leur principal ornement était une infinité de dames couvertes de pierreries et des habits les plus riches et les plus galants. Dans plusieurs places de cette belle ville, le peuple formait des danses; des jeunes gens bien montés faisaient passager leurs chevaux avec grace; mais rien n'égalait la magnificence de la cour du roi de Damas : elle semblait avoir épuisé tout ce que la presqu'île de l'Inde et les bords du Gange produisent d'or, de perles et de diamants.

Griffon et sa compagnie marchaient doucement; chaque objet nouveau méritait leur admiration : ils rencontrèrent un chevalier qui les arrêta. Ce chevalier, plein de politesse et de prévenance, les pria de descendre et d'entrer dans son palais; et, pour comble de soins, ce ne fut qu'après leur avoir procuré le délassement d'un bain délicieux, qu'il les conduisit dans le salon où le festin le plus somptueux était déja préparé.

En soupant, il leur raconta que Noradin, roi de Damas et de toute la Syrie, ayant fait inviter les chevaliers étrangers, comme ceux de ses

états, avait fait publier des joutes qui commenceraient dès le lendemain, où tous ceux qui se sentiraient du courage pourraient en donner des preuves honorables. Quoique le projet de Griffon n'eût point été de chercher les tournois, il se crut dès-lors engagé à ne pas perdre cette occasion d'acquérir de la gloire; il pria son hôte de lui dire quel était le motif de cette fête; si elle se célébrait chaque année, ou si le roi ne l'avait fait publier que dans la vue d'éprouver la valeur de ses chevaliers.

C'est pour la première fois, lui répondit son hôte, que nous voyons cette fête, qui, désormais, se renouvellera de quatre en quatre mois. Elle est établie en mémoire de ce qu'à pareil jour Noradin a sauvé sa tête du plus grand péril, après avoir passé quatre mois dans la plus affreuse douleur, la mort étant toujours présente à ses yeux. Mais, pour vous mettre pleinement au fait de cette histoire, je dois vous dire que Noradin, après avoir été pendant plusieurs années amoureux de la belle et charmante fille du roi de Chypre, avait obtenu sa main. Suivi de son épouse, des dames de sa cour, et de ses chevaliers, il revenait de Chypre dans ses états de Syrie; mais à peine fûmes-nous éloignés du port, que, voguant dans l'orageuse mer Carpatienne, nous essuyâmes une tempête assez violente pour faire perdre la tête au plus ancien pilote. Nous naviguâmes pendant trois jours et trois nuits au milieu des va-

gues menaçantes qui nous portaient sans cesse à la dérive; nous abordâmes enfin sur une côte tranquille dont les rivages coupés de ruisseaux s'étendaient en de belles et vertes prairies couronnées par des collines couvertes d'arbres touffus.

Nous fîmes aussitôt dresser des pavillons, et tendre des abris entre les arbres, où nous nous retirâmes, heureux d'être échappés à la tempête. On allume des feux; on prépare un repas et on dresse les tables; cependant Noradin sort armé d'un arc et de flèches que lui portaient deux de ses gens, et s'avance dans les vallées et les bois voisins pour y chercher des cerfs, des daims ou des chevreuils : enchantés d'un doux repos, nous attendions que notre roi revînt de sa chasse, lorsque nous vîmes arriver le long du rivage de la mer un horrible monstre qui courait sur nous.

Dieu vous préserve, seigneur, de voir jamais ce maudit ogre (1)! il vaut mieux en entendre parler que de soutenir son horrible aspect. Je ne peux pas trop vous dire quelle était sa longueur, tant elle nous parut être démesurée ainsi que sa grosseur ; deux excroissances osseuses remplissaient la place des yeux qu'il n'avait pas; il venait à nous le long du rivage, comme je vous l'ai déja dit : et l'on croyait voir s'avancer une petite montagne. Nous distinguâmes son long museau

(1) Cette histoire de l'ogre est imitée en partie de la fable de Polyphème dans l'Odyssée. P.

d'où partaient des défenses semblables à celles d'un sanglier; une écume infecte sortait de sa longue gueule, et coulait jusque sur sa poitrine. Il courut bientôt sur nous en élevant son museau comme un chien braque qui commence d'avoir quelque connaissance du gibier. Plus pâles que la mort, nous nous enfuîmes tous: mais nous profitâmes peu de son aveuglement; le maudit ogre avait le nez si fin, que l'odorat le servait aussi bien que l'eussent pu faire des yeux : il aurait fallu des ailes pour l'éviter. Nous courions en vain de côté et d'autre pour lui échapper; il était trop léger à la course : de quarante que nous étions, dix à peine purent se sauver sur le navire; il se saisit de tous les autres; il emporta les uns sous son bras, d'autres dans son sein, le reste fut jeté dans une profonde panetière qu'il portait comme les bergers.

Le monstre aveugle nous mit dans sa caverne, creusée dans le roc sur le bord de la mer; elle était formée d'un marbre aussi blanc que du papier sur lequel on n'a encore rien écrit. Une femme triste et qui paraissait affligée de son sort y demeurait avec lui; elle semblait gouverner une grande quantité d'autres femmes de tout âge, les unes laides et d'autres assez jolies, qu'elle avait avec elle. Près de cette grotte, et presque au haut du roc, était une seconde caverne qui n'était guère moins spacieuse que la première; c'était là que l'ogre renfermait ses troupeaux, qui étaient

si nombreux qu'à peine on aurait pu les compter. Il en était lui-même le gardien l'été comme l'hiver : il les faisait sortir quand l'envie lui en prenait ; et il les tenait renfermés plutôt pour son plaisir, que dans l'intention de s'en nourrir. La chair humaine lui paraissait être bien supérieure : hélas! il nous le prouva bien cruellement; il se saisit de trois jeunes gens de notre troupe, et ce monstre les dévora tout vivants. Il vint ensuite à la seconde caverne, et levant une grosse pierre, il en fit sortir son troupeau, et nous y renferma; de là il le conduisit où il avait coutume de le faire paître, en jouant d'une musette qui pendait à son cou.

Notre roi, pendant ce temps, était revenu de la chasse. En arrivant sur le rivage, il connut bientôt toute l'étendue de sa perte par un silence effrayant, et en voyant les tentes et les pavillons abattus; mais il ne put imaginer quelle espèce de malheur nous avait enlevés. Il s'approche du rivage, et voit le navire où ce qui restait de matelots s'occupait à lever les ancres et à déployer les voiles. Dès qu'ils l'aperçurent, ils envoyèrent la chaloupe pour le recevoir; mais aussitôt que Noradin eut entendu le récit qu'ils lui firent de l'attentat effroyable de l'ogre qui venait d'enlever ce qu'il avait de plus cher, il n'hésita pas à prendre le parti de suivre ce monstre et d'arracher de ses mains sa chère épouse Lucine, ou de perdre la vie.

Plein d'une fureur inspirée par l'amour, Noradin

suit les traces de l'ogre, et bientôt il arrive à sa caverne, où tremblants, désespérés, le moindre bruit nous faisait craindre que ce ne fût l'ogre qui revînt pour nous dévorer. Noradin fut assez heureux pour ne trouver que la femme de l'ogre, qui, surprise de le voir, lui cria de fuir, s'il voulait éviter la mort. Ah! s'écria-t-il, ce n'est point par hasard que je viens braver sa furie; eh! que m'importe de mourir, pourvu que ce soit près d'une épouse que j'adore! il lui demanda promptement des nouvelles de ceux que l'ogre avait enlevés; et lui dépeignant la belle Lucine, il s'informa surtout si cette chère épouse était encore en vie. Cette femme le rassura, en lui disant que les jours de Lucine étaient en sûreté, et que toutes les autres femmes l'étaient de même avec l'ogre, qui n'en mangeait aucune. Tu vois la preuve de ce que je t'assure, lui dit-elle, par la quantité de femmes qui m'entourent : il ne nous fait aucun mal, ajouta-t-elle, que celui de nous tenir captives; mais, si quelqu'une de nous tentait de fuir, il deviendrait cruel dans sa vengeance, et il l'enterrerait toute vive, ou l'enchaînerait toute nue sur un rocher, exposée aux rayons brûlants du soleil. Il n'a fait d'abord aucune distinction parmi tous les prisonniers que tu regrettes, et il les a renfermés confusément dans sa caverne : mais la finesse de son odorat lui fera bientôt connaître les sexes différents; les femmes n'auront rien à craindre; quant aux hommes, ils sont sûrs d'être tous dévorés. Je

ne peux te donner aucun bon conseil sur les moyens d'enlever d'ici ton épouse; sois satisfait de savoir ses jours en sûreté; elle éprouvera le même sort que nous : mais je t'en conjure, mon fils, éloigne-toi promptement; crains que l'ogre ne te sente, et qu'il ne te dévore; il est près de revenir; et, aussitôt qu'il arrive, il flaire par-tout, et sent jusqu'à une souris lorsqu'il y en a dans la caverne.

Noradin lui répliqua vivement qu'il ne partirait pas sans voir son épouse, et qu'il préférait mille morts à la douleur de s'en éloigner. Lorsqu'elle vit que rien ne pouvait l'ébranler, elle imagina quelque expédient pour l'aider; et cette femme, en effet, employa toute son industrie à trouver celui-ci. La caverne qu'elle habitait était pleine de peaux suspendues, qui venaient des boucs, des chèvres et des agneaux qui servaient à sa nourriture et à celle de toutes les malheureuses renfermées avec elle. Elle choisit la plus grande de ces peaux, dont un vieux bouc avait été dépouillé; et, prenant même un reste de sa graisse, elle lui fit étendre cette graisse d'une détestable puanteur sur tout son corps; lorsqu'elle trouva le pauvre Noradin assez infect à sa fantaisie, elle lui fit endosser cette peau de bouc. Caché sous cet étrange déguisement, elle le fit marcher à quatre pattes, et le conduisit près de la pierre qui fermait la caverne où son épouse était renfermée.

Noradin se soumet à tout; et, tapi près de l'ouver-

ture de la caverne, il attendit le temps de la rentrée du troupeau. Bientôt le son aigre d'un chalumeau l'avertit que l'ogre rappelait ses troupeaux du pâturage; ils commencèrent, en effet, à se rapprocher de leur retraite, et leur affreux pasteur les suivait par derrière. Qu'en pensez-vous? croyez-vous que le cœur de Noradin fut assez agité quand il entendit que l'ogre s'approchait, et que bientôt il aperçut le vilain museau de ce monstre près de l'ouverture de la caverne? mais sachez que l'amour l'emporte toujours sur la peur; celui de Noradin était sincère, jamais il n'en fut un plus tendre. L'ogre ayant donc levé la pierre, Noradin entra mêlé dans le milieu du troupeau.

Ce troupeau renfermé, l'ogre vint à nous, et nous sentit l'un après l'autre; il se saisit de deux d'entre nous dont il dévora jusqu'aux os pour son souper; et je vous l'avoue, je ne peux m'empêcher de suer et de trembler encore en me rappelant ses horribles mâchoires. L'ogre enfin étant parti, Noradin jeta la tunique puante et velue du vieux bouc, et courut embrasser sa chère Lucine : mais cette tendre épouse, au lieu de jouir d'un moment si doux, ne fut occupée que de la douleur de voir Noradin s'exposer inutilement à la mort la plus affreuse et la plus certaine. Ah! seigneur, s'écria-t-elle, malgré tous les maux que j'ai soufferts, je me consolais du moins en pensant que vous aviez échappé aux mains de ce monstre avide et cruel : j'eusse quitté la vie sans regret, sachant

que la vôtre n'était pas exposée; mais maintenant tous mes maux sont à leur comble.

Ah! ma chère Lucine, s'écria tendrement Noradin, crois-tu donc que je pusse vivre un moment sans toi? mais suspens, de grace, tes craintes et ta douleur : l'espérance de te sauver, ainsi que tous ceux qui sont avec toi, m'a déterminé promptement à venir à ton secours. Si je ne peux y réussir, j'aime mieux mourir que d'être privé de celle qui est l'ame de ma vie : mais je peux sortir de cette affreuse caverne comme j'y suis entré, et vous sauver tous, si vous savez comme moi braver l'horrible puanteur de ce détestable bouc. Alors il nous raconta la ruse que la femme de l'ogre avait imaginée en sa faveur pour tromper le nez subtil de son vilain époux. Il nous conseilla de nous couvrir tous comme lui de peaux de boucs, et, comme nous fûmes persuadés de la bonté de cet expédient, nous tuâmes bien vîte les boucs les plus vieux et les plus puants de ce troupeau; nous nous oignîmes de leur graisse, et nous nous couvrîmes enfin de leurs vilaines peaux.

Dès que l'aurore parut le lendemain, l'ogre revint à la caverne, et bientôt, embouchant les sales tuyaux de son gros syrinx, il appela ses troupeaux hors de leur caverne : mais le méchant ogre tenait sans cesse la main à l'ouverture pour nous empêcher de sortir : il nous tâtait l'un après l'autre; et, lorsqu'il trouvait un dos velu, il laissait la sortie libre. Nous sortîmes tous ainsi hommes

et femmes : l'ogre nous laissa tous passer; mais quel fut notre désespoir, lorsque nous vîmes qu'il retenait Lucine! Soit que, trop délicate, elle n'eût pas suffisamment couvert son beau corps de cette détestable graisse, soit que sa démarche fût plus lente et moins assurée que celle d'un animal, soit que ses longs et beaux cheveux détachés flottassent sur ses épaules, soit enfin que la peur lui eût fait pousser un cri, lorsque l'ogre lui mit la main sur le dos, elle fut reconnue, et je ne saurais dire comment. Nous étions alors tellement occupés de nous sauver, que nous ne faisions d'attention qu'à nous-mêmes. Cependant me retournant à ses cris, je vis le maudit ogre, qui, l'ayant déja dépouillée de sa peau velue, la faisait rentrer durement dans sa caverne. Nous autres, toujours colés dans nos peaux, nous suivîmes le troupeau, sous la conduite de l'ogre, jusque dans une verte et belle prairie : nous attendîmes ainsi que l'ogre au long museau, s'étant assis à l'ombre, se fût profondément endormi.

Alors nous nous enfuîmes tous, les uns vers les montagnes, les autres vers le bord de la mer: mais le tendre et fidèle Noradin ne voulut jamais nous suivre; il se détermina, malgré nous, à rentrer dans la caverne, résolu d'y mourir, s'il ne pouvait délivrer Lucine.

Au moment où Noradin vit que son épouse restait captive, son premier mouvement fut de se jeter lui-même dans la gueule du monstre; il

courut jusqu'à son affreux museau; peu s'en fallut qu'il ne sentît bientôt craquer ses os sous les dents de l'ogre : mais un rayon d'espérance, ce seul soutien des infortunés, le retint en lui faisant entrevoir qu'il était encore possible de la sauver.

Sur le soir, lorsque l'ogre eut renfermé son troupeau, son odorat trop exquis le fit apercevoir promptement de notre fuite, et il se vit condamné pour ce soir à faire un très mauvais souper. Regardant Lucine comme la cause de cette perte, il la condamna sur-le-champ à rester nue, attachée sur un rocher; et Noradin, le cœur percé de la voir souffrir pour l'amour de lui, se désespérait et desirait la mort. Soir et matin, le malheureux époux avait la douleur de la voir sur ce rocher, baignée de larmes et poussant des cris plaintifs; chaque fois qu'il sortait ou rentrait, toujours caché dans le milieu du troupeau, Lucine en pleurs et d'un air suppliant lui faisait signe de ne pas rester plus long-temps dans un lieu où il exposait inutilement sa vie, sans pouvoir lui porter aucun secours.

La femme de l'ogre priait souvent aussi Noradin de s'échapper; mais rien ne put ébranler sa constance, ni le résoudre à s'éloigner de Lucine; l'amour et la pitié le liaient au pied du rocher, où du moins il pouvait la voir. Il resta dans cette position cruelle, jusqu'au temps ou le roi Gradasse et le fils d'Agrican vinrent aborder sur cette

même rive : ces deux princes, sautant à terre avec leurs gens, eurent l'audace de courir à Lucine, de rompre ses liens, et de l'emporter en courant vers le rivage, où ils la remirent au roi de Chypre son père, qui était abordé avec eux. Cette action courageuse, que Mandricard et Gradasse exécutèrent avec plus de bonheur que de prudence, se passa de si grand matin, que les troupeaux de l'ogre reposaient encore dans la caverne.

Dès que Noradin, toujours sous la peau du bouc, fut sorti le matin, qu'il ne vit plus Lucine sur le rocher, qu'il sut qu'elle était partie, et que la femme de l'ogre lui eut raconté comment elle avait été délivrée, il rend grace à Dieu qui a bien voulu la sauver d'un si grand danger, et le prie d'achever son ouvrage, en la conduisant dans quelque lieu, d'où il puisse la tirer par ses prières, par ses trésors, ou par la force des armes.

Plein de joie, Noradin suivit à l'ordinaire le troupeau dans les pâturages : il y attendit que l'ogre se fût endormi sur l'herbe; ensuite courant tout le jour et toute la nuit, il se vit bientôt hors du danger d'être poursuivi; un vaisseau sur lequel il s'embarqua à Satalie l'a ramené depuis trois mois dans ses états. En arrivant, il dépêcha des courriers à Rhodes, à Chypre, dans toutes les villes d'Afrique, d'Égypte et de Turquie; ce n'est que depuis avant-hier, que le roi de Chypre, arrivé dans Nicosie, vient de lui mander qu'après avoir essuyé la plus longue et la plus violente

tempête, il est enfin de retour en ses états avec leur chère Lucine.

C'est en réjouissance de cette heureuse nouvelle, que notre roi fait préparer cette belle fête; il veut qu'elle se renouvelle toujours après le cours de quatre lunes, pour rappeler la mémoire des quatre mois qu'il a passés, couvert de la peau hérissée d'un bouc, caché dans le troupeau de l'ogre; et la fête de demain marquera le jour auquel il a pu se tirer de cet affreux péril. Tout ce que je viens de vous raconter, seigneur, dit le chevalier syrien en terminant son récit, j'en ai vu la plus grande partie par moi-même; je tiens le reste d'un homme bien instruit, puisque je l'ai appris du roi lui-même qui, pendant des mois entiers, a été témoin de tout, jusqu'au jour où il a vu changer ses peines en plaisirs: si donc quelqu'un osait vous rien nier de mon récit, vous pouvez l'assurer qu'il est mal informé.

C'est ainsi que le chevalier de Damas instruisit Griffon du motif de cette belle fête: ils passèrent une partie de la nuit dans cet entretien; ils conclurent que Noradin était un grand et rare exemple d'amour et de fidélité. Les tables étant levées, les chevaliers se retirèrent dans leurs appartements, et ce ne fut qu'au commencement d'un jour serein et brillant, qu'ils furent réveillés par les cris de l'alégresse publique. Les timbales et les trompettes retentissaient dans la cité de Damas; le peuple se rassemblait dans la grande

place publique, où l'on entendait s'élever aussi des cris de joie, et le bruit des chevaux et des chars.

Griffon se couvrit aussitôt de ses belles armes blanches; il s'en trouve rarement de cette espèce: celles de Griffon étaient impénétrables, et la fée blanche, dont nous avons déja parlé, les avait trempées de sa main.

Le vil et méprisable chevalier d'Antioche s'arma de même, et tint compagnie à Griffon. Leur hôte, toujours prévenant et poli, leur présenta de bonnes et fortes lances, les fit suivre par des écuyers; et, rassemblant plusieurs de ses parents, chevaliers de marque, il se rendit avec Griffon dans les lices. N'ayant aucun desir de se donner en spectacle, ils traversèrent la place et s'arrêtèrent pour voir entrer tous ces enfants de Mars prêts à se signaler. Les uns venaient deux à deux aux joutes, les autres trois à trois; ils portaient tous les couleurs de leurs maîtresses; ceux-ci marquaient leur satisfaction intérieure, ceux-là leur douleur secrète, par différents emblèmes placés sur leurs cimiers, ou peints sur leurs boucliers.

Les Syriens, en ce temps-là, s'armaient à la manière des Occidentaux, et vraisemblablement ils avaient pris cet usage des chevaliers français avec lesquels ils avaient un commerce intime. Les Français étaient maîtres alors des saints lieux où le Dieu fait homme habita, lorsqu'il souffrit pour nous. Lieux sacrés! aujourd'hui les chrétiens

si dignes de blâme vous laissent dans la possession des infidèles; et, tandis qu'ils ne devraient baisser le fer de leurs lances que pour le soutien de notre sainte foi, c'est contre leur propre sein, c'est contre celui du petit nombre de leurs frères qu'ils portent les plus funestes coups.

Vous, Espagnols! vous, Français! et vous, Helvétiens et Allemands! arrêtez; tournez ailleurs vos armes; cherchez des conquêtes plus glorieuses, en combattant pour la gloire du Christ. Méritez le nom de très chrétiens et celui de catholiques. Pourquoi massacrez-vous les enfants de votre église? pourquoi les dépouillez-vous de leurs biens? Que n'entreprenez-vous de nouveau de vous soumettre Jérusalem la sainte cité, que des renégats vous ont arrachée des mains? Pourquoi laissez-vous Constantinople et tant de riches contrées en Asie et en Europe sous le pouvoir du Turc infidèle? Espagne, n'as-tu donc pas pour voisine cette Afrique qui t'a fait mille fois plus d'offenses et de maux que l'Italie? Eh quoi! c'est pour nuire à ce petit état, qu'on te voit abandonner de hautes et justes entreprises! et toi, malheureuse Italie, réceptacle de tous les vices, tu dors, et tu ne parais plus honteuse de passer perpétuellement de maître en maître, et de te soumettre à des barbares qui furent autrefois tes esclaves! Suisse avide! si la crainte de mourir de faim dans tes cavernes et tes cabanes t'appelle dans la riche Lombardie, si tu cherches chez nous qui te

donne du pain, ou qui finisse ta misère en t'ôtant la vie, les richesses immenses du Turc ne sont pas loin de toi. Chassez-le de l'Europe, ou tout au moins de la Grèce, Helvétiens! vous saisirez un bien meilleur moyen de vous enrichir, ou vous périrez par une mort plus glorieuse. Ce que je te dis, ô farouche montagnard! je le dis à l'Allemand ton voisin. Là sont les richesses, que Constantin enleva de Rome, lorsqu'il emporta ce que la capitale du monde avait de plus précieux pour enrichir la ville de son nom, et qu'il prodigua le reste : le Pactole et l'Herme qui roulent de l'or avec leur sable, la Migdonie et la Lydie, pays dont la bonté fut toujours renommée, et dont les noms sont célèbres dans l'histoire, ne sont pas assez éloignés de vous pour que vous ne puissiez pas tenter d'en faire la conquête.

Toi, grand Léon! ô toi, qui, tel qu'une colonne inébranlable, portes la charge des clefs du ciel, ne souffre pas que l'Italie s'affaisse plus longtemps sous son propre poids; tire-la de cet assoupissement funeste; sers-toi de ce lituus pastoral et sacré que le ciel a remis dans tes mains; justifie ce nom auguste de Léon qu'il semble t'avoir donné, pour qu'à l'exemple du roi des forêts, tes rugissements mettent en fuite ces loups qui veulent dévorer ton troupeau.

Mais, grand Dieu! comment ai-je été si loin, en passant rapidement d'un sujet à l'autre? Cepen-

dant je ne crois pas m'être assez détourné de la route que je suivais, pour ne pouvoir la retrouver. Je vous disais que les Syriens avaient alors coutume de s'armer à la française, et que rien n'était plus magnifique à voir que la grande place de Damas, pleine de chevaliers couverts d'armes brillantes. Les dames jetaient des fleurs de leurs balcons sur les chevaliers qui faisaient paraître leur grace et leur adresse à manier leurs chevaux; ils les faisaient sauter, caracoler, se servant ou bien ou mal-à-propos de leurs éperons : quelques-uns s'attiraient des louanges, d'autres excitaient les ris, et même les huées du peuple.

Le prix du tournoi était une riche armure que Noradin avait achetée d'un marchand qui l'avait trouvée sur son chemin en revenant d'Arménie; Noradin, par une plus grande magnificence, avait joint à ces belles armes la soubreveste brodée d'or et de perles, d'un prix inestimable.

Si le roi de Syrie avait connu la bonté de ces armes qu'il avait promises pour le prix du tournoi, quelque magnifique et libéral qu'il pût être, il les aurait conservées précieusement : mais il serait trop long de raconter comment elles avaient pu paraître assez méprisables pour être abandonnées sur un grand chemin, en proie au premier voyageur allant ou revenant dans le chemin de l'Arménie : j'en parlerai plus loin (1); mais à pré-

(1) Voyez chant dix-huitième.

sent je ne m'occupe que de Griffon. Ce chevalier trouva, en arrivant sur la place, qu'il y avait eu déja bien des coups d'épée donnés, et plus d'une lance rompue.

Dans la cour de Damas, il y avait huit jeunes seigneurs chers à leur roi, renommés par leur valeur et unis par la fraternité d'armes : ils s'étaient liés plus intimément que jamais pour le jour du tournoi, et s'étaient associés tous les huit pour en être les tenants envers et contre tous.

Le premier combat qu'ils devaient soutenir était celui de la joute; et, les lances étant brisées, celui de l'épée devait lui succéder, et même celui de la masse d'armes. Noradin se plaisait à les voir combattre, quoique ces combats devinssent souvent bien dangereux, ces chevaliers employant la même force dans ces espèces de jeux, qu'ils eussent portée contre de véritables ennemis; il est vrai que lorsqu'il les voyait combattre avec trop d'animosité, le roi, d'un seul mot, pouvait les séparer.

Le chevalier d'Antioche, cet homme sans cervelle, ce lâche que l'on nommait Martan, s'imaginant que la compagnie de Griffon lui avait communiqué une partie de sa force et de son courage, hasarda de se présenter pour combattre, et alla se placer dans l'endroit marqué pour les assaillants, attendant la fin d'un combat violent qui se donnait alors entre deux chevaliers.

Le seigneur de Séleucie, l'un des huit dont j'ai parlé, combattait contre Ombrun, et il lui porta dans la visière un coup si violent et si malheureux qu'il le fit tomber mort sur l'arène : tous les spectateurs en jetèrent un cri de douleur. Ombrun était estimé, chéri, méritait de l'être, et fut généralement regretté. Martan, témoin de ce coup mortel, pensa qu'il pouvait en recevoir un pareil ; et, sa poltronnerie naturelle lui glaçant le cœur, il ne pensa plus qu'au moyen le plus sûr et le plus prompt de sortir de ce mauvais pas : cependant l'un des tenants s'était présenté pour jouter contre lui.

Griffon, qui était près de lui, et qui veillait sur ses démarches, le poussa, l'anima, comme on excite un gros mâtin contre un loup, lorsqu'on voit que le chien peu courageux reste toujours bien loin en arrière, se contentant d'aboyer, et s'arrêtant toutes les fois que le loup, hérissant les lèvres de sa gueule, lui fait voir ses dents menaçantes, et le feu sombre et rouge qu'il porte dans ses yeux. Ce fut en présence de toute la cour et d'une multitude de spectateurs, que le lâche Martan, évitant la rencontre et la lance de son adversaire, tourna la bride et son corps à main droite, et rendit cette course inutile : il est vrai qu'il lui restait la ressource de s'excuser sur la faute de son cheval. Mais il montra ensuite tant de lâcheté, l'épée à la main, que Démosthène même n'eût pu le défendre. Quand il n'aurait été couvert que

de papier, il n'eût pas évité plus soigneusement les moindres coups de son adversaire : n'étant plus à la fin maître de sa frayeur, il prit honteusement la fuite, rompant les rangs des chevaliers qui faisaient de grands éclats de rire autour de lui. Les battements des mains, les huées s'élevèrent de la populace même, qui criait au lâche comme on crie après un loup chassé dans des toiles. Martan, peu touché de la honte qu'il essuyait, continua de fuir, et retourna se cacher dans son logis.

Le brave Griffon, honteux, désespéré, se croyant diffamé lui-même par la lâcheté de son compagnon, eût préféré d'être dans un brasier à sa situation présente. Son cœur animé par la honte et par la colère lui fait voir une cour brillante, tout un peuple qui l'entoure, et qui d'après la conduite de son compagnon peuvent le soupçonner d'être aussi lâche : il sent la nécessité de donner les preuves les plus éclatantes de sa valeur : le moindre geste, la moindre fausse démarche pouvant paraître une preuve qu'il méritait aussi l'opinion que Martan avait donnée de lui. Il avait déja mis sa lance en arrêt, et sûr de ne jamais manquer son atteinte dans ces sortes de combats, il poussa son cheval de fureur contre le baron de Sidonie, et le fit voler des arçons. Tous les spectateurs se levèrent étonnés de ce coup de lance terrible auquel ils ne s'attendaient pas. Griffon, voyant sa lance encore entière, la rompit

jusqu'à la poignée sur le bouclier du seigneur de Laodicée, qui, trois ou quatre fois, eut l'air d'être près de tomber, et qui resta quelques moments étendu sur la croupe de son cheval : ce chevalier, s'étant enfin remis, vint attaquer Griffon l'épée à la main. Griffon qui fut surpris de le revoir encore en selle, après une pareille atteinte, se dit en lui-même, il faut que l'épée fasse bientôt ce que n'a pu faire la lance ; et sur-le-champ, attaquant le baron, il lui porte un coup qui parut être celui de la foudre ; et deux autres coups pareils le jetèrent tout étourdi sur la poussière.

Deux frères d'Apamée, Tyrsis et Corimbe, renommés tous les deux pour être inébranlables dans les tournois, succèdent au baron de Laodicée. Tous deux éprouvèrent le même sort : le premier fut enlevé des arçons au premier coup de lance ; le second roula sur le sable, au troisième coup d'épée qu'il reçut : et tous les spectateurs s'écrièrent que Griffon remporterait l'honneur du tournoi.

La lice alors fut occupée par Salinterne, grand-écuyer, maréchal de la couronne, premier ministre de Noradin. Cet homme naturellement orgueilleux, ne pouvant supporter qu'un étranger demeurât vainqueur, et d'ailleurs étant courageux et doué d'une force prodigieuse, prit une grosse lance, et défia Griffon en termes insultants. Griffon, pour toute réponse, choisit la plus forte lance, courut sur lui, et le coup qu'il porta dans le milieu de

son bouclier fut si violent, que la lance traversa l'écu, la cuirasse et le corps, tellement qu'elle sortit longue d'une palme du milieu du dos de Salinterne, qui tomba roide mort, au grand déplaisir de Noradin dont il était aimé, mais à la satisfaction de toute la cour, qui détestait cet avare ministre.

Griffon ensuite porta par terre Ermophile et Carmonde, deux chevaliers de Damas; le premier était chargé des affaires de la guerre, et l'autre était grand-amiral : ni l'un ni l'autre ne purent résister au bras victorieux du fils d'Olivier. Le seigneur de Séleucie restait seul à combattre : il passait pour être le plus redoutable des guerriers syriens; et sa valeur en ce jour se trouvait soutenue par les meilleures armes, le cheval le plus nerveux et le mieux dressé pour le combat.

Tous les deux se frappèrent également à la visière, brisèrent leurs lances jusqu'à la poignée : le duc de Séleucie perdit un étrier, et Griffon passa sans être ébranlé. Tous les deux, jetant le reste de leurs lances, mirent l'épée à la main, et revinrent l'un sur l'autre avec la même ardeur. Griffon, de son premier coup, fendit le bouclier du duc de Séleucie, fit voir en pièces l'acier et les os durs dont il était composé; et, si les cuissards d'une excellente trempe n'eussent résisté, le même coup eût tranché la cuisse du duc, et l'eût mis hors de combat. Celui-ci frappa du même

temps Griffon sur la visière; et si le casque n'eût été l'ouvrage d'une fée, il eût pu se briser par la violence du coup. Griffon, serrant ensuite de plus près son adversaire, brise ses armes, ne lui laisse pas un instant de repos : déja même le duc de Séleucie paraissait en désordre, et à tous moments près de succomber. Le roi de Damas se hâta d'interrompre ce dangereux combat, où le duc allait perdre la vie; et tous les spectateurs applaudirent à sa prudence d'avoir fait séparer deux aussi braves combattants.

Les huit chevaliers, qui n'avaient pu soutenir leur entreprise contre un seul, étaient sortis des lices; ceux qui étaient venus pour leur disputer le prix, ne trouvant plus d'adversaires, ne purent rompre une lance : ce tournoi fut donc très promptement fini, n'ayant duré presque qu'une heure. Mais Noradin, pour que la fête occupât plus long-temps les spectateurs, descendit de son balcon, fit débarrasser la place, et, divisant le gros des chevaliers en deux troupes, il leur fit recommencer des joutes nouvelles, et moins dangereuses que les premières.

Griffon, pendant ce temps, était retourné promptement à son logis, toujours furieux contre le lâche Martan, et plus honteux de l'affront qu'il en avait reçu, qu'il n'était sensible à toute la gloire dont il venait de se couvrir. Martan fit tous ses efforts pour colorer son infame action, et la perfide Origile, par mille mensonges

adroits, soutenait son vil amant. Soit que Griffon eût la faiblesse de les croire, ou qu'il le feignît, il eût l'air de recevoir leurs excuses; mais il prit le parti de les faire sortir secrètement de Damas avec lui, de peur que le peuple, en reconnaissant le lâche Martan, ne s'attroupât pour lui faire de nouveaux affronts. Griffon les emmena donc, sans qu'ils fussent aperçus; mais, voyant son cheval rendu de cette forte joute, et lui-même ayant les paupières appesanties par le sommeil, ils s'arrêtèrent dans la première auberge à deux milles de distance de Damas. S'étant promptement désarmé, le fils d'Olivier se retira seul, s'enferma dans une chambre, et se jeta nu dans un lit.

A peine eut-il la tête sur l'oreiller, que ses yeux se fermèrent; et jamais blaireau ni loir ne furent ensevelis dans un plus profond sommeil. Martan, pendant ce temps, entrant dans un jardin avec Origile, ces deux ames scélérates ourdirent ensemble la plus fine et la plus noire trahison qui puisse être tombée dans l'idée des esprits les plus pervers.

Ils convinrent que Martan prendrait les habits, les armes, et le cheval de Griffon; et que, sous cette fausse ressemblance, il irait se présenter à Noradin comme le chevalier qui venait de remporter le prix du tournoi; il exécuta sur-le-champ ce projet; et les habits, les armes éclatantes, et le beau cheval blanc de Griffon, servirent à ce traî-

tre. Origile et quelques écuyers le suivirent : ils arrivèrent aux lices, précisément au moment où les derniers combats à l'épée finissaient, et où le roi de Damas faisait chercher avec empressement le chevalier qui montait un cheval blanc et portait des armes de la même couleur; car il ignorait le nom du vainqueur.

Martan, comme l'âne vil qui portait la dépouille du fier lion, étant appelé, ce lâche se présenta devant Noradin, comme Griffon eût pu le faire; le roi l'embrasse à plusieurs reprises, le fait asseoir à son côté, et veut que sa haute valeur soit par-tout publiée. Il le fait proclamer au son de mille instruments guerriers, vainqueur du tournoi, et de cette grande journée. Toute la ville de Damas retentit de cet indigne nom, et le roi fit marcher Martan à sa droite, en comparant au grand Hercule, et même au dieu Mars, ce vil coquin le plus lâche de tous les hommes : il le fit loger dans son palais avec toute sa suite; et la perfide Origile partagea les honneurs qu'il recevait. Mais il est temps que je retourne à notre brave Griffon, qui, sans avoir de défiance des scélérats qui l'avaient accompagné, dormait encore d'un sommeil profond qui dura jusqu'au soir.

Griffon, s'apercevant qu'il est tard, sort du lit et de la chambre en diligence; il court à celle où doivent être la perfide Origile et son prétendu frère : il ne les trouve plus; ses armes, ses habits ont disparu. Il entre en soupçon, et ce soup-

çon s'augmente en voyant les armes et les habits de Martan qui remplacent les siens. L'hôte alors survient, et lui dit qu'il y a déja fort long-temps qu'un chevalier couvert d'armes blanches, une dame et le reste de leur suite, étaient retournés vers la ville. Le fils d'Olivier s'aperçoit alors de tous les piéges trompeurs où l'amour l'a fait tomber jusqu'à ce jour; il ne doute plus déja que le prétendu frère ne soit le favori de sa perfide maîtresse. C'est en vain qu'il rougit de sa faiblesse, lorsqu'ayant entendu la vérité de la bouche du pélerin, il s'est laissé séduire par les mensonges de celle qui l'a si souvent trompé; il voudrait alors les tenir, les punir tous deux : mais ils sont en fuite; et le malheureux Griffon, qui ne peut faire autrement, se couvre des armes d'un lâche, et se voit forcé de s'en servir, ainsi que de son cheval.

Il eût beaucoup mieux valu pour lui sortir tout nu, que de se couvrir de l'indigne cuirasse du lâche Martan, que d'armer son bras de l'infâme bouclier, et de placer sur sa tête le cimier d'un casque déshonoré; mais le desir de suivre de près les deux perfides et de se venger l'emporta sur sa raison : il arrive à Damas assez à temps encore; il restait une bonne heure de jour.

Près de la porte par laquelle il entra, on voyait à gauche un magnifique château, d'une bonne défense pour la guerre, et richement orné dans son intérieur. Le roi et toute sa cour réunis dans

un beau salon y soupaient alors; l'indigne Martan était assis auprès de lui avec la trompeuse Origile.

On découvrait des fenêtres et des balcons de ce palais toute la campagne et jusqu'au pied des murs de la ville. Ils aperçurent d'assez loin arriver Griffon-le-Blanc, couvert des armes les plus déshonorantes. Tous les chevaliers et les dames se mirent à rire de celui que ces armes désignaient; et Noradin, qui comblait le lâche Martan de ses faveurs, voulut savoir de lui le nom du vil poltron qui les portait, et qui, malgré toute la honte dont il s'était couvert, osait reparaître ainsi.

Il me paraît bien étrange, disait Noradin à Martan, que vous, l'un des premiers chevaliers de l'univers, vous ayez pour compagnon le plus lâche qui soit dans tout l'Orient. Était-ce donc pour faire briller encore davantage votre haute valeur? Certes, je jure bien que, sans la considération que j'ai pour vous, il eût subi le traitement le plus infame que méritent ses pareils: ennemi de toute lâcheté, je le punirais, si vous ne l'aviez amené.

Martan, dont l'ame était le vase de toutes les iniquités, n'hésita pas à lui répondre : Excellent prince, je ne peux vous dire son nom; je l'ai rencontré sur le chemin d'Antioche : son air assez noble, ses belles armes me l'ont fait juger digne que je le souffre avec moi, et je n'en ai d'autre connaissance que celle qui m'est si désagréable

aujourd'hui. Je suis même si piqué de l'affront qu'il m'a fait, que peu s'en est fallu que je ne le misse hors d'état de manier jamais la lance ou l'épée. Mais ces deux jours que j'ai eu le malheur de passer avec ce lâche ne doivent point le garantir du traitement qu'il mérite : mon cœur sera sans cesse blessé du déshonneur dont il m'a couvert ; il en a même fait un si grand à toute la chevalerie, que tout ce qui pourrait me satisfaire le plus serait que votre majesté le fît pendre à l'un de ces créneaux, pour servir d'exemple aux ames aussi viles que l'est la sienne. Origile applaudit beaucoup au propos de Martan, et tâcha même d'aggraver le crime et la punition qu'il méritait.

Non, répondit Noradin; je ne trouve pas que sa lâcheté mérite la mort: mais je desire seulement qu'elle soit punie par les nouveaux affronts qu'il recevra de la populace, indignée déja contre lui. En disant cela, il donna ses ordres à l'un de ses barons qui partit de grand cœur pour les faire exécuter.

Ce baron, ayant pris quelques gens armés avec lui, descendit près de la porte de la ville, pour y attendre Griffon; à son arrivée, ils se jetèrent sur lui à l'improviste, et le saisirent entre les deux ponts, sans qu'il pût se défendre; ils lui firent subir mille affronts, et l'enfermèrent dans un obscur cachot jusqu'au jour.

Le soleil, sortant du sein de la mer, commençait

à peine à chasser les ombres de la nuit, et à dorer la cime des montagnes (1), lorsque le lâche Martan, craignant que Griffon ne rendît enfin la supercherie publique, prit congé de Noradin, et partit.

Il avait pris un prétexte spécieux, pour en obtenir la permission; ne voulant point, disait-il, être témoin des nouveaux affronts auxquels l'homme avec lequel il était arrivé semblait être condamné. Le roi de Damas avait joint beaucoup de dons précieux au prix du tournoi qu'il lui avait fait remettre, et de plus un acte authentique des actions éclatantes qu'il avait faites. Laissons aller ce vil scélérat; je vous promets qu'il recevra bientôt le juste prix de ses infamies (2).

Griffon, traité honteusement, avait été conduit dans la grande place, sans casque, sans cuirasse, et couvert seulement d'un pourpoint; et, comme si on l'eût conduit au supplice, on l'avait placé sur une charrette élevée que deux vaches atténuées par les ans, la fatigue et la faim, traînaient très lentement. Il était entouré de vieilles hideuses, et de femmes publiques déshonorées;

---

(1) E comminciava dalle piagge alpine
A cacciar l'ombre......

Le traducteur avait mis : « A dorer la cime des Alpes », oubliant que la scène est en Syrie. P.

(2) Le poëte revient à Martan et à Origile dans le dix-huitième chant.

elles l'accablaient des plus sales injures; elles agaçaient après lui beaucoup d'enfants qui les répétaient, qui lui jetaient des pierres, et qui l'eussent assommé, si des gens plus raisonnables ne les avaient arrêtés. Les armes qui causaient tout ce qu'on lui faisait essuyer, et par lesquelles on avait cru le reconnaître, étaient traînées dans la boue, attachées derrière la charrette qui s'arrêta vis-à-vis une espèce de tribunal. On lui fit le reproche public et personnel des fautes qu'un autre avait commises; et son déshonneur, dont tous les yeux croyaient être de sûrs témoins, fut publié hautement et à son de trompe. On le conduisit ensuite à la porte des temples, des palais les plus considérables; les noms les plus odieux lui furent prodigués, et, dans la dernière marche qu'on lui fit faire, on lui prononça son bannissement, que la populace se proposait bien d'accélérer à force de soufflets et d'autres coups, ne connaissant point celui qu'ils comptaient si mal mener. Mais à peine eut-on ôté les fers dont les mains et les pieds de Griffon, pris par surprise, avaient été chargés, que le paladin furieux arracha de la charrette l'épée et le bouclier qui traînaient après lui, et se jeta sur ce peuple imbécille et désarmé. Mais c'est dans le chant suivant, seigneur, que je vous raconterai le reste. Il est temps de finir celui-ci.

FIN DU DIX-SEPTIÈME CHANT.

TABLE

DES CHANTS ET ARGUMENTS CONTENUS DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT sur cette nouvelle édition........Page I
DÉDICACE.................................. IX
DISCOURS préliminaire......................... XIII
AVERTISSEMENT XVII
ABRÉGÉ de la Vie de l'Arioste...................... XXI
SUPPLÉMENT à l'Abrégé de la Vie de l'Arioste......... XXXI
TRADUCTION de la Lettre de Galilée au seigneur François Rinuccini.................................. XL

CHANT I.................................. 3

Fuite d'Angélique. — Elle rencontre Ferragus. — Combat de Ferragus et de Renaud. — Ces deux guerriers se mettent ensemble à la poursuite d'Angélique. — Argail apparaît à Ferragus. — Angélique se repose dans un bosquet où arrive Sacripant. — Il la reconnaît, et veut profiter de l'occasion. — Il en est empêché par Bradamante, qui se bat contre lui, et lui fait vider les arçons. — Effroi d'Angélique en voyant Renaud qu'elle déteste. — Effet des deux fontaines de la Haine et de l'Amour.

CHANT II.................................. 28

Combat de Renaud contre Sacripant. — Un hermite magicien envoie un esprit qui les sépare. — Renaud poursuit Angélique vers Paris. — Charles l'envoie en Angleterre. — Bradamante rencontre Pinabel de Mayence. — Récit que lui fait ce chevalier du combat de Roger et Gradasse contre un enchanteur monté sur un cheval ailé. — Un courrier, envoyé de Marseille pour demander le secours de Bradamante, joint la guerrière. — Elle hésite. — Entraînée par l'amour elle suit Pinabel qui la trahit et la précipite dans une caverne qui se trouve être la grotte de Merlin.

CHANT III 49

Bradamante rencontre Mélisse dans la grotte. — Prédictions de l'enchanteur Merlin. — Mélisse évoque et fait paraître devant Bradamante les ombres de ses descendants. — Éloge des princes de la maison d'Este. — Mélisse enseigne à Bradamante les moyens de délivrer Roger. — Description de Brunel possesseur de l'anneau qui détruit les enchantements. — Bradamante trouve Brunel à l'hôtellerie, comme Mélisse le lui avait annoncé.

CHANT IV 75

Atlant traverse les airs sur son coursier ailé. — Brunel sert de guide à Bradamante. — Elle lui enlève son anneau enchanté. — Elle combat contre Atlant, et le magicien est vaincu, son château disparaît, les prisonniers sont délivrés. — Roger monte sur l'hippogriffe et est emporté dans les airs. — Renaud, envoyé par Charlemagne en Angleterre, est jeté sur les côtes d'Écosse. — Il est reçu dans une abbaye. — Il part pour secourir Genèvre, fille du roi d'Écosse. — Il rencontre Dalinde, et la délivre des mains de deux assassins.

CHANT V 97

Dalinde raconte à Renaud l'histoire de Genèvre. — Amours d'Ariodant et de Genèvre. — Trahison de Polinesse, duc d'Albanie. — Ariodant quitte la cour et va se jeter dans la mer. — Un pélerin annonce sa mort. — Lurcain, frère d'Ariodant, accuse Genèvre, et offre le combat à quiconque prendra sa défense. — Ariodant, qu'on avait cru mort, revient déguisé, et combat contre son frère. — Renaud arrive et découvre au roi la perfidie du duc d'Albanie. — Polinesse se bat contre Renaud qui le tue. — Ariodant se fait connaître.

CHANT VI 121

Mariage d'Ariodant avec Genèvre. — Le roi lui donne le duché d'Albanie. — Roger est transporté par l'hippogriffe dans l'île d'Alcine. — Description de cette île. — Roger y trouve Astolphe métamorphosé en myrte. — Astolphe lui raconte son histoire. — Conseils qu'il donne à Roger. — Celui-ci est attaqué par des monstres qui veulent le forcer à entrer dans le palais d'Alcine. — Il est protégé par deux nymphes qui le conduisent vers ce palais. — Ils arrivent au pont gardé par la géante Ériphile.

Chant VII. 145

Roger combat Ériphile. — Il entre dans le palais d'Alcine qui le reçoit avec joie. — Description de la beauté d'Alcine. — Roger en est amoureux. — Séduit par les délices de cette île enchantée, il oublie Bradamante et la gloire. — Bradamante est inquiète de ne pas recevoir de nouvelles de Roger. — Mélisse lui apprend que Roger est dans l'île d'Alcine. — Bradamante lui donne l'anneau enchanté. — Mélisse se fait transporter dans l'île d'Alcine. — Elle prend la forme d'Atlant. — Elle reproche à Roger la vie honteuse qu'il mène. — Roger se reconnaît. — Il prend le chemin qui conduit au palais de Logistille.

Chant VIII. 168

Roger sort du palais d'Alcine. — Attaqué par un valet de cette magicienne, il découvre l'écu d'Atlant. — Alcine poursuit Roger par terre et par mer. — Mélisse rend leur forme naturelle aux chevaliers métamorphosés par Alcine. — Elle arrive avec Astolphe au palais de Logistille. — Renaud obtient des rois d'Écosse et d'Angleterre des secours pour Charlemagne. — Un hermite fait entrer un démon dans le corps du cheval d'Angélique. — Le cheval la transporte à la nage dans une île déserte. — Elle est prise par des corsaires, et condamnée à être dévorée par un monstre. — Paris est embrasé. — Une pluie céleste éteint l'incendie. — Roland, troublé par un songe, quitte Paris.

Chant IX. 196

Roland traverse le camp des Sarrasins. — Il arrive sur le bord d'un fleuve. — Il entend parler de la coutume de l'île d'Ébude, où de jeunes femmes sont sacrifiées chaque jour à un monstre marin. — Il s'embarque pour aller détruire ces insulaires. — Un vent contraire le jette sur les côtes de Hollande. — Olimpe lui raconte son histoire. — Il entreprend de délivrer Birène son amant, et de la rétablir sur le trône de ses pères. — Il tue Cymosque. — Il part pour l'Irlande.

Chant X. 221

Birène se prend d'amour pour la fille de Cymosque. — Il abandonne Olimpe dans une île inhabitée. — Désespoir de cette épouse infortunée. — Roger arrive au palais de Logistille malgré les efforts d'Alcine. — Roger monte l'hippogriffe et vole en Angleterre. — Revue de l'ar-

mée qui doit aller au secours de Charlemagne. — Roger passe près de l'île d'Ébude. — Il aperçoit Angélique près d'être dévorée par le monstre marin. — Il la délivre et l'emporte en croupe sur l'hippogriffe.

Chant XI 254

Angélique, à l'aide de son anneau, disparaît aux yeux de Roger. — Roger perd l'hippogriffe. — Il croit voir Bradamante vaincue et emportée par un géant. — Il poursuit le géant et entre dans le palais enchanté d'Atlant. — Roland, toujours occupé de la recherche d'Angélique, arrive à l'île d'Ébude. — Il y trouve Olimpe exposée au monstre marin. — Il tue le monstre et la délivre. — Obert, roi d'Irlande en devient amoureux et l'épouse. — Roland se remet à la recherche d'Angélique.

Chant XII 279

Roland, trompé par la ressemblance d'Angélique, entre dans le palais enchanté d'Atlant. — Angélique arrive au même lieu. — Par la vertu de son anneau, elle délivre Roland, Sacripant et Ferragus. — Combat entre Roland et Ferragus. — Angélique enlève le casque de Roland et le laisse tomber. — Ferragus le trouve et s'en empare. — Roland rencontre deux escadrons sarrasins, et les met en déroute. — Il continue de chercher Angélique, et il arrive à une caverne où il trouve une jeune femme prisonnière.

Chant XIII 305

Isabelle raconte son histoire à Roland. — Une vingtaine de brigands entrent dans la caverne. — Roland en assomme une partie, pend les autres à des branches d'arbre, et délivre Isabelle. — Roland la prend sous sa protection et l'emmène. — Ils rencontrent un chevalier prisonnier. — Bradamante se désole de l'absence de Roger. — Mélisse la console, et lui indique le moyen de le délivrer du palais enchanté d'Atlant. — Elle lui fait connaître les femmes célèbres qui doivent descendre d'elle. — Elle la conduit près du palais d'Atlant. — Agramant ordonne une revue générale de son armée.

Chant XIV 327

Revue de l'armée des Sarrasins. — Mandricard, roi de Tartarie. — Il apprend qu'un chevalier a exterminé seul deux escadrons. — Il se met à sa recherche. — Il rencontre et enlève Doralice, fille du roi de

Grenade, promise à Rodomont. — Agramant se prépare à assiéger Paris. — Dieu commande à Michel d'aller chercher le Silence et la Discorde. — L'ange trouve la Discorde dans un couvent. — Description de la demeure du Sommeil. — L'ange et le Silence conduisent l'armée de Renaud. — Siége de Paris. — Exploits de Rodomont.

CHANT XV. 364

Continuation du siége de Paris. — Astolphe reçoit de Logistille un cor enchanté et un petit livre pour détruire les enchantements. — Il part sur une galère, accompagné d'Andronique et de Sophrosine. — Éloge des héros du règne de Charles-Quint. — Astolphe continue son voyage par terre. — Il arrive en Égypte. — Il prend le géant Caligorant dans ses propres filets, et le mène au grand Caire. Il rencontre Aquilant et Griffon qui combattaient contre Orrile. — Il donne la mort à ce géant. — Les trois chevaliers vont ensemble visiter la Terre-Sainte. — Un pélerin donne à Griffon de fâcheuses nouvelles de sa maîtresse.

CHANT XVI. 396

Griffon rencontre Origile et va avec elle à Damas. — Continuation du siége de Paris. — Cruautés et exploits de Rodomont. — Renaud, conduit par l'ange et le Silence, arrive avec l'armée anglaise. — Discours de Renaud à son armée. — Bataille générale. — Danger que court Zerbin. — Ariodant et Lurcain volent à son secours. — Renaud arrive à temps pour les sauver tous les trois. — Charles s'avance avec ses plus braves chevaliers, vers la grande place où Rodomont exerce ses ravages.

CHANT XVII. 421

Charles et ses paladins attaquent tous ensemble Rodomont. — Griffon, Martan et Origile arrivent à Damas. — Histoire du roi Noradin. — Noradin fait célébrer des joutes en mémoire de sa délivrance et de celle de la reine. — Description des joutes. — Lâcheté de Martan. — Griffon renverse tous les chevaliers. — Martan prend l'armure de Griffon, et se fait passer pour le vainqueur du tournoi. — Le roi le comble d'honneurs. — Griffon est obligé de se couvrir des armes de Martan. — Il est promené dans la ville au milieu des huées. — Il se jette au milieu de la foule l'épée à la main.

FIN DE LA TABLE.

